

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

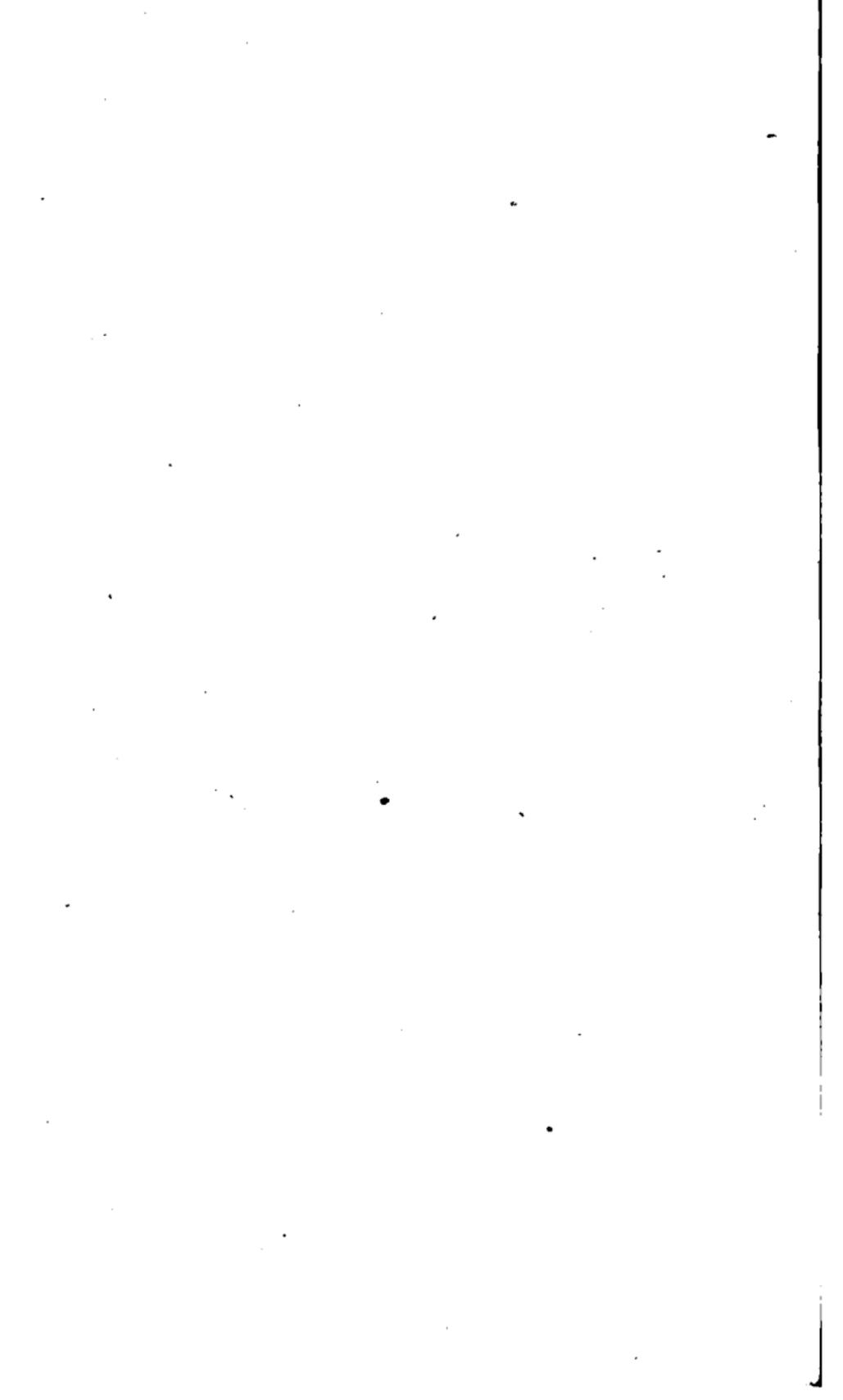
Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

L'ODYSSÉE
D'HOMÈRE.

TOME SECOND,



L'ODYSSÉE
D'HOMÈRE,
TRADUITE EN FRANÇOIS,
AVEC
DES REMARQUES.

PAR MADAME DACIER.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition revue, corrigée & augmentée.



A PARIS,

Du Fonds de Messieurs Rigaud & Anisson.

Chez GABRIEL MARTIN, JEAN-BAPTISTE
COIGNARD, & les Freres GUERIN, Libraires.

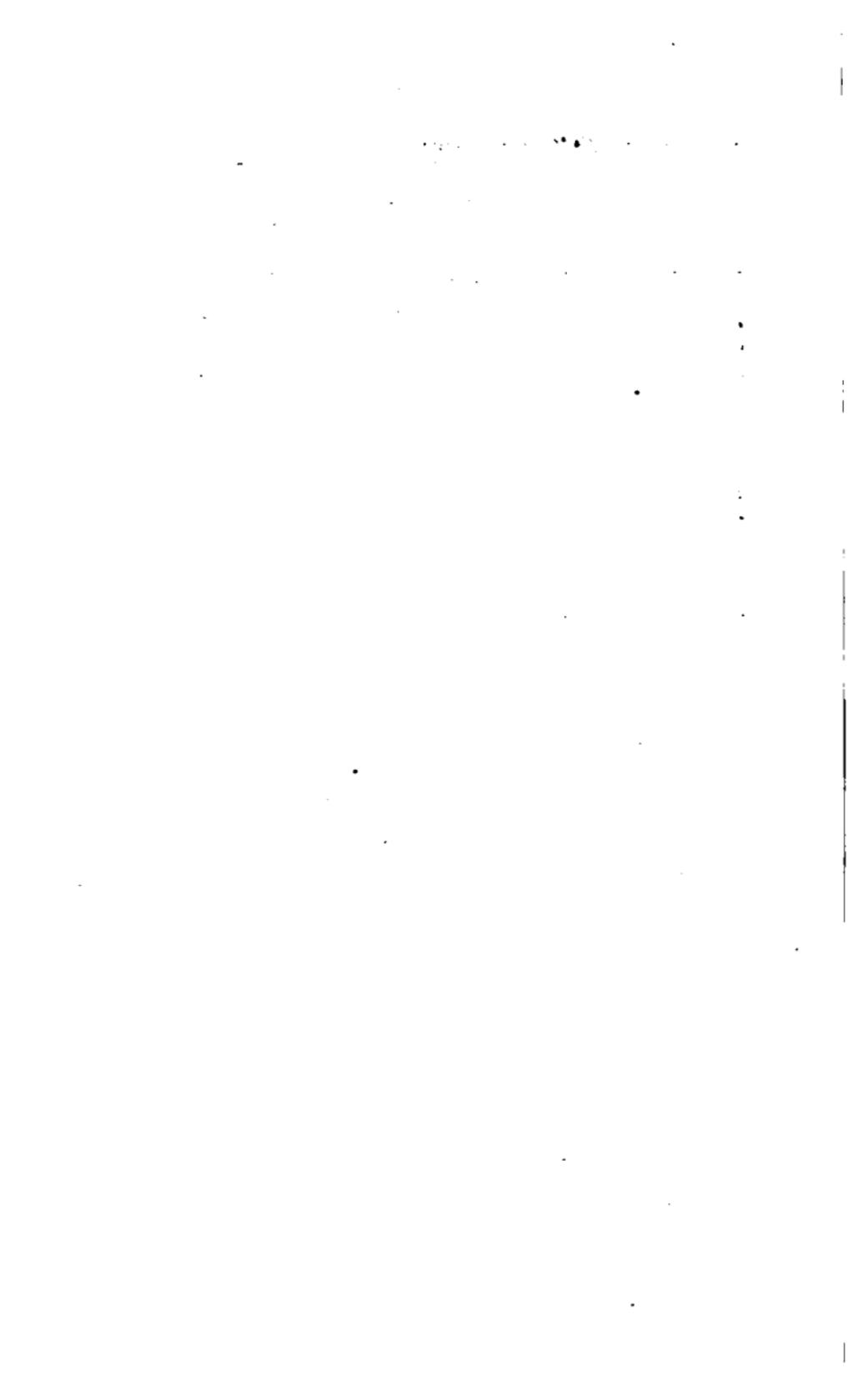
M. D C C. X L I.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



Argument du Livre V.

Jupiter, après avoir tenu un second Conseil avec tous les Dieux, envoie Mercure à la Nymphé Calypso, pour lui ordonner de renvoyer Ulysse. La Nymphé obéit, & Ulysse s'embarque; mais le dix-huitième jour Neptune brise son vaisseau. Ino, pour sauver ce Prince d'un si grand danger, lui donne son voile, & lui recommande de le jeter dans la mer dès qu'il aura pris terre. Ulysse après avoir beaucoup souffert dans ce naufrage, aborde enfin à l'île des Pheaciens.





L'ODYSSÉE D'HOMÈRE.

LIVRE V.

L'AURORE quittant la couche du beau Tithon, annonçoit aux hommes l'arrivée du jour : déjà les Dieux étoient assemblés pour le Conseil ; & Jupiter qui ébranle la terre par ses tonnerres , & dont la force est infinie , étoit à leur tête plein de majesté & de gloire. La Déesse Minerve leur racontoit toutes les peines que souffroit Ulysse dans le Palais de Calypso. Grand Jupiter , & vous , Dieux immortels ,

leur dit-elle , qui est le Roi por-
tant sceptre qui voudra être doux
& clement , & ne marcher que
dans les voies de la justice ? ou
plutôt qui est celui qui ne s'aban-
donnera pas à toutes sortes d'in-
justices & de violences , en pre-
nant sa volonté seule pour la ré-
gle de toutes ses actions , quand
on voit que parmi les sujets du di-
vin Ulyffe , il n'y en a pas un qui
se souviene de lui , quoiqu'il ait
toujours eu pour eux les bontés
d'un pere ? Il est resté dans une
île accablé d'ennuis & de peines,
retenu malgré lui dans le Palais
de Calypso , sans aucun moyen
de retourner dans sa patrie ; car
il n'a ni vaisseau ni rameurs qui
puissent le conduire sur la vaste
mer. Et son fils unique , qui est
allé à Pylos & à Lacedemone
pour apprendre de ses nouvelles ,
va tomber dans les pieges des

Poursuivans, qui l'attendent pour
lui ôter la vie.

Ma fille, lui répond le maître
du tonnerre, quels discours ve-
nez-vous de nous tenir? N'avez-
vous pas pris les mesures néces-
saires pour faire qu'Ulysse de re-
tour dans ses Etats, puisse se ven-
ger de ses ennemis? & pour Te-
lemaque, conduisez-le vous-mê-
me comme vous l'entendez. N'é-
tes-vous pas toute-puissante? Fai-
tes qu'il arrive sans nul accident
dans sa patrie, & que les Pour-
suivans soient obligés de s'en re-
tourner sans avoir exécuté leur
pernicieux complot.

Ce Dieu parla ainsi, & appel-
lant son fils Mercure, il lui dit:
Mercure, car c'est vous, qui
outré vos autres fonctions, êtes
toujours chargé de mes ordres,
allez donner à Calypso un bon
conseil; persuadez-lui de laisser

6 L'ODYSSÉE

» partir Ulyffe, afin qu'il retourne
» dans ses Etats, & que sans être
» conduit ni par les Dieux ni par
» aucun homme, mais abandonné
» seul sur un radeau, après des pei-
» nes infinies, il arrive enfin le ving-
» tième jour dans la fertile Scherie,
» terre des Pheaciens, dont le bon-
» heur approche de celui des Immor-
» tels mêmes. Ces peuples fortunés
» l'honoreront comme un Dieu,
» le remèneront dans ses Etats, &
» lui donneront de l'airain, de l'or,
» des étoffes magnifiques; en un
» mot, ils lui feront tant de présens,
» qu'il auroit été moins riche si sans
» aucun accident il avoit apporté
» chez lui tout le butin qu'il avoit
» eû pour sa part à Troye, & qu'il
» avoit embarqué sur ses vaisseaux.
» C'est ainsi que le Destin veut
» qu'il retourne dans sa chere pa-
» trie, & qu'il revoie ses amis &
» son Palais.

Il dit , & Mercure obéit à cet ordre : il ajuste d'abord sur ses pieds ses talonnières immortelles & toutes d'or , avec lesquelles plus vîte que les vents il traverse les mers & toute l'étendue de la terre ; il prend sa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le sommeil , & les en retire quand il lui plaît ; & la tenant à la main il prend son vol , traverse la Pierie , & fondant du haut des airs , il vole sur les flots , semblable à un oiseau marin qui chassant aux poissons , vole légèrement sur la surface des ondes , qu'il bat de ses aîles ; tel Mercure vole sur la cime des flots. Quand il fut parvenu à cette île , qui est fort éloignée , il quitte la mer , & prenant la terre , il marche sur le rivage jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la grotte où la belle Nympe habitoit. Il la trouva dans cet-

te grotte : à l'entrée , il y avoit de grands brâsiers magnifiques d'où s'exhaloit une odeur de cedre & d'autres bois odoriferans qui parfumoient toute l'île. Devant elle étoit un beau métier où elle travailloit à un ouvrage incomparable avec une navette d'or ; & en travaillant elle chantoit des airs divins avec une voix merveilleuse. La grotte étoit ombragée d'une forêt d'aunes , de peupliers & de cyprès , où mille oîseaux de mer avoient leur retraite, & elle étoit environnée d'une vigne chargée de raisins. Quatre fontaines rouloient leurs flots d'argent de quatre differens côtés , & formoient quatre grands canaux autour de prairies émaillées de toutes fortes de fleurs ; les Immortels mêmes n'auroient pû voir un si beau lieu sans l'admirer & sans sentir dans leur cœur une secrete

joie : aussi Mercure en fut-il frappé. Quand il eut bien admiré tous les dehors il entra dans la grotte. Dès que la Déesse Calypso l'eut apperçu , elle le reconnut ; car un Dieu n'est jamais inconnu à un autre Dieu , quoiqu'ils habitent des régions très-éloignées. Ulysse n'étoit pas avec la Déesse ; il étoit assis sur le rivage de la mer , où il alloit ordinairement exhaler sa douleur & soupiner ses déplaisirs , le visage baigné de larmes , dévorant son cœur , accablé de tristesse , & la vue toujours attachée sur la vaste mer qui s'opposoit à son retour.

Calypso se leve , va au-devant de Mercure , le fait asseoir sur un siege admirable , qui brilloit comme le soleil , & lui adresse ces paroles : Divin interprete des Dieux , Mercure , qui m'êtes si cher & si respectable , pourquoi venez-vous

» dans cette île ? Elle n'avoit jamais
 » été honorée de votre présence ;
 » dites tout ce que vous désirez , je
 » suis prête à vous obéir , si ce que
 » vous demandez est possible & qu'il
 » dépende de moi. Mais avant que
 » de me dire le sujet de votre voya-
 » ge , venez que je vous présente
 » les rafraîchissemens qu'exige l'hof-
 » pitalité.

En même tems elle met de-
 vant lui une table ; elle la couvre
 d'ambrosie & remplit les coupes
 de nectar. Mercure prend de cet-
 te nourriture immortelle , & le
 » repas fini il dit à Calypso : Déesse ,
 » vous me demandez ce que je viens
 » vous annoncer ; je vous le déclai-
 » rerai donc sans aucun déguise-
 » ment , puisque vous me l'ordon-
 » nez vous-même. Jupiter m'a com-
 » mandé de venir ici , quelque ré-
 » pugnance que j'y eusse ; car qui
 » est-ce qui viendrait de son bon

gré traverser une si grande étendue de mers, où l'on ne trouve pas sur sa route une seule ville qui fasse des sacrifices aux Dieux & qui leur offre des hecatombes. Mais il n'est pas permis à aucun Dieu d'enfreindre ou de négliger les ordres de Jupiter. Il dit que vous avez auprès de vous le plus malheureux de tous ceux qui ont combattu neuf années entières sous les remparts de la ville de Priam, & qui après l'avoir sacrifiée la dixième année, se sont embarqués pour retourner chez eux. Mais à leur départ ils ont offensé Minerve ; cette Déesse dans sa fureur a excité contre eux une violente tempête & a soulevé les flots. Ses vaisseaux ont été brisés, tous ses Compagnons engloutis dans les ondes ; & lui, après avoir lutté long-tems contre la mort, a été poussé par les vents sur ce ri-

22 vage. C'est lui que Jupiter vous
 22 ordonne de renvoyer sans aucun
 22 delai , car le Destin ne veut pas
 22 qu'il meure loin de ses Etats ; la
 22 Parque file son retour & veut qu'il
 22 revoie ses amis , son Palais & sa
 22 chere patrie.

Ces paroles remplirent de dou-
 leur & de dépit l'ame de la Déesse ; elle en fremit , & éclata en
 22 ces termes : Que vous êtes injus-
 22 tes, vous autres Dieux qui habitez
 22 l'Olympe ! L'envie la plus mali-
 22 gne a placé son thrône dans votre
 22 cœur. Vous ne pouvez souffrir
 22 que les Déeses choisissent des
 22 mortels pour maris. La belle Au-
 22 rore n'eut pas plutôt regardé fa-
 22 vorablement le jeune Orion , que
 22 l'envie s'alluma dans ces Dieux
 22 toujours heureux , & elle ne cessa
 22 qu'après que la chaste Diane avec
 22 ses fleches mortelles eut privé cet-
 22 te Déesse de son cher amant dans

l'île d'Ortygie. Dès que la blonde
Cérès eut accordé ses bonnes gra-
ces au sage Jasion, voilà d'abord
l'œil envieux de Jupiter ouvert
sur ce mystère, & ce malheureux
Prince en butte à ses traits. Moi
de-même je ne puis, sans exciter
votre envie, m'attacher un hom-
me que je sauvai du naufrage,
comme il flottoit sur une planche
du débris de son vaisseau, après
que d'un coup de foudre Jupiter
l'eut brisé au milieu de la vaste
mer, & que tous ses Compagnons
étant péris, les vents & les flots
l'eurent poussé sur cette côte. Je
le tirai de ce danger, je le recueil-
lis; je l'ai tenu depuis ce tems-là
chez moi, & je lui ai fait tous les
bons traitemens dont j'ai pû m'a-
viser; je voulois même le rendre
immortel & lui communiquer une
vie exempte de vieillesse. Mais il
n'est permis à aucun autre Dieu

» d'enfraindre ou de négliger les
 » loix suprêmes de ce fils de Satur-
 » ne. Que ce cher Prince périsse
 » donc puisque ce Dieu le veut si
 » fort , & qu'il ordonne qu'on l'ex-
 » pose encore aux mêmes périls dont
 » je l'ai tiré. Pour moi je ne le ren-
 » voyerai point , car je n'ai ni vaif-
 » seau ni rameurs à lui donner pour
 » le conduire. Tout ce que je puis
 » faire , c'est , s'il veut me quitter ,
 » de lui donner les avis & les con-
 » seils dont il a besoin pour arriver
 » heureusement dans sa patrie.

Le Messager des Dieux l'en-
 tendant parler de la sorte , lui dit :
 » Déesse , renvoyez ce Prince , &
 » prévenez la colere de Jupiter , de
 » peur qu'elle ne vous soit funeste.

En achevant ces mots , il la
 quitte , & prend son vol vers l'O-
 lympé. En même tems la belle
 Nymphé , pour exécuter les or-
 dres de Jupiter , prend le chemin

D'HOMERE. *Liv. V.* 15
de la mer & va chercher Ulyſſe.
Elle le trouve aſſis ſur le rivage,
où il paſſoit les jours à pleurer &
à ſe conſumer, les regards tou-
jours attachés ſur la mer, & ſou-
pirant toujours après ſon congé
qu'il ne pouvoit obtenir de cette
Déesſe; & la nuit il alloit coucher
dans la grotte, mais toujours mal-
gré lui. La Déesſe s'approchant,
lui adreſſa ces paroles :

Malheureux Prince, ne vous
affligez plus ſur ce rivage, &
ne vous conſumez plus en re-
grets; je ſuis prête à vous ren-
voyer aujourd'hui même; coupez
tout-à-l'heure des arbres de cette
forêt; aſſemblez un radeau & cou-
vrez-le de planches, afin qu'il
vous porte ſur les flots. Je vous
donnerai les proviſions qui vous
ſont néceſſaires, & de bons ha-
bits pour vous garentir des injures
de l'air, & je vous enverrai un

» vent favorable qui vous conduira
 » heureusement dans votre patrie ,
 » si les Dieux qui habitent l'Olym-
 » pe , & qui sont plus puissans que
 » moi , soit pour bien penser , soit
 » pour exécuter leurs pensées , veu-
 » lent vous accorder un heureux
 » retour.

Elle dit , & Ulyssé frémissant à
 cette proposition , lui répondit ,
 » tout consterné : Déesse , appa-
 » remment vous avez d'autres vues
 » que celles de me renvoyer , puis-
 » que vous m'ordonnez de traver-
 » ser sur un radeau une mer si diffi-
 » cile , si dangereuse , & que les
 » meilleurs & les plus forts navires
 » accompagnés du vent le plus fa-
 » vorable , ne passent qu'avec beau-
 » coup de danger. Je vous déclare
 » donc que je ne partirai point mal-
 » gré vous , & à moins que vous ne
 » me fassiez le plus grand des ser-
 » mens que vous ne formez aucun

mauvais dessein contre ma vie. »

Il parla ainsi , & la Déesse se mit à rire ; & le prenant par la main , elle lui dit : Il faut avouer » que vous êtes un homme bien fin » & d'un esprit très-profond & plein » de solidité & de prudence. Le » discours que vous venez de me » tenir en est une grande preuve. » Je vous jure donc , & je prends » à témoin la terre , le ciel & les » eaux du Styx ; & c'est le plus » grand & le plus terrible serment » que les Dieux puissent faire. Je » vous jure que je ne forme aucun » mauvais dessein contre votre vie , » & que je vous donne les mêmes » conseils & les mêmes avis que je » prendrais moi-même si j'étois » dans le même état où vous vous » trouvez. Car mon esprit suit les » regles de la justice , & mon cœur » n'est point un cœur de fer , mais » un cœur sensible & plein de com- » passion.

En finissant ces mots , elle se mit à marcher & Ulyffe la suivit. Ils arriverent ensemble dans la grotte. Ulyffe se plaça sur le siege que Mercure venoit de quitter. La Déesse servit devant lui une table couverte de tous les mets dont les hommes peuvent se nourrir, & s'étant assise vis-à-vis de lui, ses Nymphes mirent devant elle une autre table, & lui servirent l'ambrosie & le nectar , nourriture ordinaire des Immortels.

Quand le repas fut fini , Calypso prenant la parole , dit à ce Prince : Fils de Laerte , vous voilà donc prêt à partir pour retourner dans votre chere patrie ; vous voulez me quitter ; malgré votre dureté je vous souhaite toute sorte de bonheurs ; mais si vous saviez tous les maux que vous avez à souffrir dans ce retour , vous choisiriez assurément de demeurer ici

avec moi , & vous préféreriez
 l'immortalité à tant de travaux &
 de peines , quelque impatience
 que vous ayez de revoir votre
 femme , dont l'image vous occu-
 pe nuit & jour. J'ose me flatter
 que je ne lui suis inférieure ni en
 beauté ; ni en bonne mine , ni en
 esprit ; les mortelles pourroient-
 elles disputer quelque avantage
 aux Déeses ?

Le sage Ulyffe lui répond : Ve-
 nérable Déesse , que ce que je vais
 prendre la liberté de vous dire ,
 n'allume point contre moi votre
 couroux. Je sai parfaitement com-
 bien la sage Penelope vous est in-
 férieure en beauté & en majesté ;
 car elle n'est qu'une simple mor-
 telle , au-lieu que ni la mort ni la
 vieillesse n'ont point d'empire sur
 vous. Cependant je ne demande
 qu'à me revoir dans ma patrie ;
 jour & nuit je ne soupire qu'après

» cet heureux retour. Que si quel-
 » que Dieu veut me persecuter au
 » milieu des flots , je prendrai le
 » parti de souffrir & d'armer mon
 » cœur de patience. J'ai soutenu
 » tant de travaux & essuyé tant de
 » peines & à la guerre & sur la mer ,
 » que j'y suis accoûtumé ; ces der-
 » niers maux ne feront qu'augmen-
 » ter le nombre de ceux que j'ai dé-
 » ja soufferts.

Il parla ainsi. Le soleil se cou-
 cha dans l'onde & les tenebres se
 répandirent sur la terre. Calypso
 & Ulysse se retirerent dans le fond
 de la grotte , & oublierent leurs
 chagrins & leurs inquietudes en-
 tre les bras du sommeil.

Le lendemain dès que l'aurore
 eut doré l'horison , Ulysse se leva,
 prit sa tunique & son manteau , &
 la Déesse mit une robe d'une blan-
 cheur qui éblouissoit les yeux , &
 d'une finesse & d'une beauté que

rien n'égalait ; c'étoit l'ouvrage des Graces ; elle en arrêta les plis avec une ceinture d'or , & couvrit sa tête d'un voile admirable. Dès qu'elle fut habillée , elle ne pensa plus qu'à fournir à Ulyffe ce qui étoit nécessaire pour son départ. Elle lui donna une belle hache à deux tranchans , dont le manche étoit de bois d'olivier , & une scie toute neuve ; & se mettant à marcher devant lui , elle le mena à l'extrémité de l'île où les arbres étoient les plus grands : il y avoit des aulnes , des peupliers & des sapins , qui sont le bois le plus sec & par conséquent le plus léger & le plus propre pour la mer. Quand elle lui eut montré les plus grands & les meilleurs , elle le quitta & s'en retourna dans sa grotte. Ulyffe se met à couper ces arbres & à les tailler , & il avançoit considéra-

blement son ouvrage , parce qu'il étoit soutenu dans son travail par l'esperance d'un prompt départ qui le combloit de joie. Il abatit vingt arbres en tout , les tailla , les polit & les dressa. Cependant la Déesse lui apporta des terieres dont il se servit pour les percer & les assembler. Il les arrêta avec des clous & des liens , & fit un radeau aussi long & aussi large que le fond d'un vaisseau de charge qu'un habile charpentier a bâti selon toutes les regles de son art. Il l'environna de planches , qu'il attachâ à des solivaux qu'il mit debout d'espace en espace , & le finit en le couvrant d'ais fort épais & bien joints ; il y dressa un mât traversé d'une antenne ; & pour le bien conduire il y fit un bon gouvernail , qu'il munit des deux côtés de bons cables de saule , afin qu'il résistât à l'impétuosité des flots.

Enfin il mit au fond beaucoup de matiere comme une espèce de lest. Calypso lui apporta destoiles pour faire des voiles , qu'il tailla parfaitement ; il les attacha aux vergues , & mit les cordages qui servent à les plier & à les étendre, après quoi il tira son petit bâtiment sur le rivage avec de bons leviers pour le lancer à l'eau. Tout cet ouvrage fut fait le quatrième jour. Le lendemain , qui étoit le cinquième , la Déesse le renvoya de son île après l'avoir baigné & lui avoir donné des habits magnifiques & très-parfumés. Elle mit sur le radeau un outre de vin & un autre d'eau qui étoit beaucoup plus grand : elle y mit aussi dans des peaux le pain & toutes les autres provisions dont il avoit besoin & lui envoya un vent favorable. Ulysse plein de joie déploye ses voiles , & prenant le gouvernail ,

se met à conduire sa nacelle sans jamais laisser fermer ses paupières au sommeil ; regardant toujours attentivement les Pleiades & le Bouvier qui se couche si tard , & la grande Ourse , qu'on appelle aussi le Chariot , qui tourne toujours sur son pôle , observant sans cesse l'Orion , & qui est la seule constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'Océan. La Déesse avoit obligé Ulysse de faire route en laissant à gauche cette constellation.

Il vogua ainsi dix-sept jours entiers. Le dix-huitième jour il découvrit les sombres montagnes de la terre des Pheaciens par où son chemin étoit le plus court. Cette île lui parut comme un bouclier au milieu de cette mer obscurcie par les brouillards & les nuages.

Neptune, qui revenoit de chez les Ethiopiens , l'apperçut de loin
de

de deffus les montagnes des Soly-
mes comme il voguoit heureuse-
ment. En même tems il est en-
flammé de colere , & branlant la
tête, il dit en son cœur : Qu'est-ce
que je vois ! les Dieux ont donc
changé de résolution en faveur
d'Ulyffe pendant que j'ai été chez
les Ethiopiens ! le voilà déjà prêt
de l'île des Phœaciens où le destin
veut qu'il trouve la fin de tous les
maux qui le menacent. Mais je
trouverai bien le moyen de l'en-
éloigner & de l'exposer à des mi-
seres encore plus grandes.

En finissant ces mots, il assen-
ble les nuages, bouleverse la mer
avec son trident, excite toutes les
tempêtes, couvre la terre & la mer
d'épaisses tenebres ; une nuit ob-
scure tombe du ciel & cache le
jour. Le vent de midi, le vent d'O-
rient, le violent Zephyre, & le
Borée, ce tyran des mers, se dé-

chaînent & élevent des monta-
 gnes de flots. Alors Ulyffe sent ses
 forces & son courage l'abandon-
 ner, & dans son desespoir il s'é-
 » crie : Ah ! malheureux que je suis,
 » quels malheurs m'attendent enco-
 » re ! Que je crains que la Déesse
 » Calypso ne m'ait dit la vérité,
 » quand elle m'a averti que j'avois
 » encore bien des maux à effuyer
 » avant que de pouvoir arriver dans
 » ma chere patrie ; voila sa prédic-
 » tion qui s'accomplit. De quels nua-
 » ges noirs Jupiter a couvert le ciel !
 » Quel mugissement affreux des
 » flots ! Tous les vents ont rompu
 » leurs barrières ; on ne voit qu'ora-
 » ges affreux de tous côtés , je ne
 » dois plus attendre que la mort.
 » Heureux & mille fois heureux les
 » Grecs qui , pour la querelle des
 » Atrides , sont morts sous les murs
 » de la superbe ville de Priam ! Eh
 » pourquoi les Dieux ne me laisse-

rent-ils pas perir aussi le jour que
 les Troyens dans une sortie firent
 pleuvoir sur moi une si furieuse
 grêle de traits autour du corps
 d'Achille ? on m'auroit fait des fu-
 nerailles honorables , & ma gloi-
 re auroit été célébrée par tous les
 Grecs ; au-lieu que presentement
 je péris d'une mort triste & mal-
 heureuse ?

Il achevoit à peine ces mots ,
 qu'un flot épouvantable venant
 fondre sur la pointe de la nacelle,
 la fait tourner avec rapidité ; ce
 mouvement impetueux jette Ulyf-
 se bien loin , en lui faisant aban-
 donner le gouvernail ; un furieux
 coup de vent brise le mât par le
 milieu ; la voile & l'antenne sont
 emportées , & ce Prince est long-
 tems enseveli dans les ondes sans
 pouvoir vaincre l'effort de la va-
 gue qui le couvroit ; car il étoit ap-
 pesanti par les habits que lui avoit

donnés la Déesse. Enfin après beaucoup de peines il surmonte le flot & reparoît ; en même tems il rend par la bouche une grande quantité d'eau ; il en coule des ruiffeaux de sa tête & de ses cheveux. Dans cet état, quoiqu'abattu & sans forces, il ne perd pourtant pas le jugement & n'oublie pas son radeau, mais faisant effort & s'élevant au-dessus des vagues, il l'approche, s'en faitit, s'assied au milieu & évite ainsi la mort qui l'environne : la nacelle est le jouet des flots qui la pouffent çà & là. Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes, quoiqu'elles soient fort épaisses & entrelacées, de même les vents balotoient la nacelle de tous côtés. Tantôt le vent du midi la laisse emporter à l'Aquilon, & tantôt le vent d'Orient la cede au Zephyre.

La fille de Cadmus, la belle Ino, qui n'étoit autrefois qu'une mortelle, & qui alors étoit déjà adorée comme Déesse de la mer, sous le nom de Leucothée, voyant Ulyffe accablé de maux, & porté de tous côtés par la tempête, fut touchée de compassion, & sortant tout d'un coup du sein de l'onde, avec la rapidité d'un plongeon, elle vole sur la nacelle, & s'arrêtant vis-à-vis d'Ulyffe, elle lui dit : Malheureux Prince, pourquoi le redoutable Neptune est-il entré dans une si funeste colère contre vous ? Il vous poursuit avec tant d'animosité & il vous expose à tant de miseres ; mais quelqu'envie qu'il ait de vous faire périr, il n'en viendra pourtant pas à bout. Faites donc ce que je vais vous dire ; vous me paroissez homme prudent & avisé : quittez vos habits, abandonnez

» votre nacelle aux vents, & vous
 » jettant à la mer, gagnez à la na-
 » ge l'île des Pheaciens, où le De-
 » stin veut que vous trouviez votre
 » salut. Prenez seulement ce voile
 » immortel que je vous donne, é-
 » tendez-le devant vous & ne crai-
 » gnez rien ; non seulement vous
 » ne perirez point, mais il ne vous
 » arrivera pas le moindre mal. Et
 » dès que vous aurez gagné le riva-
 » ge, ôtez ce voile, jetez-le dans
 » la mer le plus loin que vous pour-
 » rez ; & en le jettant, souvenez-
 » vous de détourner la tête.

En finissant ces mots, elle lui
 presente ce voile, & se replonge
 dans la mer. Ulysse repasse dans
 son esprit ce qu'il vient d'enten-
 dre, & pénétré de douleur, il dit
 » en lui-même : Ah, malheureux !
 » que je crains que ce Dieu, quel
 » qu'il soit, ne machine encore ma
 » perte, puisqu'il me presse d'aban-

donner mon radeau. Mais je n'ai
 garde de lui obéir ; car la terre ,
 où il dit que je dois me sauver , je
 la vois encore fort éloignée. Voi-
 ci ce que je m'en vais faire , &
 c'est assurément le meilleur parti.
 Pendant que mon radeau sera en-
 tier , & que les liens maintien-
 dront l'assemblage des planches
 & des solives qui le composent ,
 je ne l'abandonnerai point , & j'y
 attendrai tout ce qui pourra m'ar-
 river. Mais si-tôt que la violence
 des flots l'aura defuni & mis en
 pieces , je me jetterai à la nage ;
 je ne saurois rien imaginer de
 meilleur.

Pendant que le divin Ulysse
 s'entretenoit de ces pensées , Nep-
 tune excita une vague épouvanta-
 ble aussi haute qu'une montagne ,
 & la poussa contre lui. Comme
 un tourbillon dissipe un monceau
 de pailles séches & les disperse

çà & là , cette vague dissipe de
 même toutes les pieces du radeau.
 Ulyffe se saisit d'une solive , mon-
 te dessus & la mene comme un
 cheval de selle. Alors il dépouille
 les habits que Calypso lui avoit
 donnés , attache devant lui le
 voile de Leucothée , se jette à la
 mer & se met à nager. Neptune
 le vit , & branlant la tête , il dit
 „ en son cœur : Après avoir tant
 „ souffert va encore ; erre en cet
 „ état sur les ondes , jusqu'à ce que
 „ tu abordes chez ces heureux mor-
 „ tels que Jupiter traite comme ses
 „ enfans. Quand tu y seras arrivé ,
 „ je ne crois pas que tu ayes sujet
 „ de rire des maux que tu auras
 „ soufferts.

En même tems il pousse ses
 fougueux coursiers & arrive à
 Aigues où il avoit un magnifi-
 que Palais.

Cependant la fille de Jupiter ,

la puissante Minerve , pensa bien différemment : elle ferma les chemins des airs à tous les vents & leur commanda de s'appaiser ; elle ne laissa en liberté que le seul Borée avec lequel elle brisa les flots, jusqu'à ce qu'Ulysse fût arrivé chez les Pheaciens , & qu'il se fût dérobé aux attentats de la Parque. Deux jours & deux nuits ce Prince fut baloté sur les flots , toujours entre les bras de la mort ; mais quand la belle Aurore eut amené le troisième jour , le vent s'appaisa , la tempête fit place au calme , & Ulysse élevé sur la cime d'une vague , vit de ses yeux la terre assez près de lui. Telle qu'est la joie que des enfans sentent de voir revenir tout d'un coup à la vie un pere qu'ils aiment tendrement , & qui consumé par une longue maladie , dont un Dieu ennemi l'avoit affligé , étoit prêt à rendre.

le dernier soupir ; telle fut la joie d'Ulyffe quand il découvrit la terre & les forêts : il nage avec une nouvelle ardeur pour gagner le rivage ; mais quand il n'en fut plus éloigné que de la portée de la voix , il entendit un bruit affreux ; les flots , qui venoient se briser contre des rochers dont le rivage étoit bordé , mugiffoient horriblement & les couvroient d'écume. Il n'y avoit là ni ports à recevoir les vaisseaux , ni abri commode ; le rivage étoit avancé & tout hérissé de rochers & semé d'écueils. A cette vue Ulyffe sent son courage & ses forces l'abandonner , & dans cette extremité il dit en son

» cœur : Helas ! après que Jupiter
 » a permis que je viffe la terre que
 » jen'esperois plus de voir ; après que
 » j'ai passé avec tant de travaux &
 » de peines ce long trajet de mer , je
 » ne trouve aucune issue pour sortir

de ces abymes ; je ne vois de tous
côtés que des pointes d'écueils
que les flots heurtent impetueuse-
ment avec des meuglemens épou-
ventables. Plus près du rivage je
ne découvre qu'une chaîne de ro-
chers escarpés , & une mer pro-
fonde où l'on ne trouve point de
fond pour se tenir sur ses pieds &
reprendre haleine. Si j'avance ,
je crains que le flot m'envelop-
pant ne me jette contre une de
ces roches pointues , & que mes
efforts ne me soient funestes. Si je
suis assez heureux pour me tirer
de ces écueils & pour approcher
du rivage , j'ai à craindre qu'un
coup de vent ne m'enleve & ne
me rejette au milieu des flots , ou
même que le puissant Dieu , qui
me persecute , n'envoie contre
moi quelqu'un des monstres ma-
rins qui sont en si grand nombre
dans le sein d'Amphitrite ; car je

- » connois toute la colere dont Nep-
- » tune est animé contre moi.

Dans le moment que toutes ces pensées lui passent dans l'esprit, le flot le pousse avec impetuosit  contre le rivage bordé de rochers. Il se feroit brisé infailliblement si Minerve ne l'e t secouru, en lui inspirant d'avancer les deux mains; de se prendre au rocher & de s'y tenir ferme jusqu'à ce que le flot f t passé : par ce moyen il se déroba à sa fureur, mais le même flot repoussé par le rivage, le heurta à son retour & l'emporta bien loin dans la mer. Comme lorsqu'un polype s'est col  à une roche, on ne peut l'en arracher qu'il n'emporte avec lui des parties de la roche même; ainsi Ulysse embrasse si fortement le rocher qu'il a saisi, que le choc violent de la vague ne peut l'en arracher sans qu'il y laisse une partie de la chair de.

ses mains : cette vague en l'emportant le couvre tout entier. Ce malheureux Prince alloit périr , contre l'ordre même des Destinées , si Minerve ne lui eût donné en cette terrible occasion une presence d'esprit admirable. Dès qu'il fut revenu au - dessus de l'eau au milieu des vagues qui le pouffoient contre le rivage , il se mit à nager sans approcher trop de la terre & sans s'en éloigner trop non plus , mais la regardant toujours & cherchant quelque roche avancée qui pût lui servir d'abri. Après beaucoup d'efforts il arrive vis-à-vis de l'embouchure d'un fleuve. Ce lieu-là lui parut très-commode , car il n'y avoit point d'écueils & il étoit à couvert des vents : il reconnut le courant , & dans son cœur adressant la parole au Dieu de ce fleuve , il dit : Grand Dieu , qui que vous

» foyez , vous voyez un étranger
 » qui a grand besoin de votre se-
 » cours & qui fuit la colere de Nep-
 » tune. Tous les hommes , qui dans
 » le pitoyable état où je me trouve
 » s'adressent aux Dieux immortels ,
 » sont pour eux , si je l'ose dire , un
 » objet respectable & digne de com-
 » passion. C'est pourquoi après avoir
 » souffert des peines infinies , je
 » viens avec confiance dans votre
 » courant embrasser vos genoux ;
 » ayez pitié de ma misere , je me
 » rends votre suppliant.

Il dit , & le Dieu aussi-tôt ar-
 rête son cours , retient ses ondes ,
 fait devant ce Prince une forte de
 serenité & de calme , & le sauve
 en le recevant au milieu de son
 embouchure dans un lieu qui étoit
 à sec. Ulyffe n'y est pas plutôt que
 les genoux & les bras lui man-
 quent , car son cœur étoit presque
 suffoqué par l'eau de la mer ; il

avoit tout le corps enflé, l'eau lui fortoit par la bouche & par les narines, & il demeura sans voix, sans respiration & sans pouls, tous les membres étant également accablés de fatigue & de lassitude. Quand il fut revenu de cette défaillance, il détache le voile que Leucothée lui avoit donné, & le jette dans l'embouchure du fleuve : les flots l'emportèrent bien loin derriere lui, & Ino le retira promptement.

Ulyffe sort ensuite du fleuve, & se couchant sur du jonc qui le bordoit, il baise la terre, & plein d'inquietude il dit en lui-même : Que vais-je devenir, & qu'il doit-il encore m'arriver ! Si je couche ici près du fleuve, le froid de la nuit & la rosée du matin acheveront de m'ôter la vie dans la foiblesse où je suis ; car il se leve le matin des rivieres un vent très-

» froid. Que si je gagne la coline ,
 » & qu'entrant dans le fort du bois.
 » je me jette sur des broffailles ,
 » quand même je pourrois dissiper
 » le froid & la lassitude , & m'en-
 » dormir , je crains de servir de pâ-
 » ture aux bêtes carnacieres de la
 » forêt.

Après avoir bien balancé dans
 son esprit , ce dernier parti lui pa-
 rut le meilleur. Il prend donc le
 chemin du bois , qui étoit assez
 près du fleuve dans un lieu un peu
 élevé , il se mit entre deux arbres
 qui sembloient fortir de la même
 racine , dont l'un étoit un olivier
 sauvage , & l'autre un olivier franc.
 Leurs rameaux étoient si entrelas-
 sés & si serrés , que ni les souffles
 des vents , ni les rayons du soleil ,
 ni la pluie ne les avoient jamais
 pénétrés , & qu'ils offroient une
 retraite tranquille. Ulyffe s'y reti-
 ra , & se fit un lit de feuilles , car

la terre en étoit si couverte , qu'il y en auroit eu assez pour coucher deux ou trois hommes dans la saison de l'hyver quand le froid auroit été le plus rude. Ulyffe voyant cette richesse sentit une joie extrême ; il se coucha au milieu , & ramassant les feuilles des environs , il s'en fit une bonne couverture pour se garentir des injures de l'air. Comme un homme qui habite dans une campagne écartée & qui n'a autour de lui aucun voisin, couvre la nuit un tison sous la cendre pour se conserver quelque semence de feu , de peur que s'il venoit à lui manquer , il ne pût en avoir d'ailleurs : ainsi Ulyffe se couvrit tout entier de feuilles , & Minerve fit couler sur ses paupieres un doux sommeil pour le délasser de toutes ses fatigues.



REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE V.

Page **D** *Eja les Dieux assemblés pour le*
 3. *Conseil*] Le premier Livre a com-
 mencé par un Conseil des Dieux qui se dé-
 terminent enfin à sauver Ulysse & à le tirer
 de l'île d'Ogygie où il étoit retenu. Et voici
 dans ce Livre un second Conseil des Dieux
 où ils délibèrent sur les moyens.

Page 5. *N'avez-vous pas pris les mesures*
nécessaires] Car dans le premier Conseil il
 avoit été arrêté que l'on enverroit Mercure
 à Calypso.

Car c'est vous qui, outre vos autres fonc-
tions, êtes toujours chargé de mes ordres]
 Il veut dire que Mercure a des fonctions qui
 lui sont particulièrement assignées, & qu'il
 exécute sans être envoyé de Jupiter, com-
 me par exemple celle de conduire les âmes
 dans les Enfers. Au-reste il est aisé de voir
 pourquoi c'est Mercure qui est envoyé à Ca-
 lypso. C'est la raison qui est au-dedans de

nous qui nous inspire tout le bien que nous devons faire ; & cette raison est une émanation de la raison souveraine. Cela a déjà été expliqué.

Page 6. *Et que sans être conduit ni par les Dieux ni par aucun homme]* C'est-à-dire , sans être conduit visiblement par aucun Dieu ; car quoiqu'Ulysse parût abandonné des Dieux, il étoit pourtant conduit par les Dieux. Ce que Jupiter dit ici en sept ou huit vers , est le sommaire des huit Livres suivans , dans lesquels s'exécute tout ce qui est dit ici.

Sur un radeau] C'est ainsi que j'explique, *ἢ ἑλαφίης. Schedia*, est un petit bateau fait à la hâte , un bâtiment composé de plusieurs planches & de solivaux assemblés & liés ensemble. *Σχάδια μικρὰ νηὸς ἢ ξύλα ἀ συνδέουσι καὶ ἄνω πλῆουσι. Schedia petite barque, ou plusieurs bois liés ensemble & sur lesquels on navige.* Hesychius.

Il arrive enfin le vingtième jour] Homere fonde toujours ce qu'il a déjà dit de l'éloignement de l'île de Calypso , qu'il place contre la vérité dans la mer Atlantique pour rendre son recit plus merveilleux , comme nous le verrons dans la suite.

Dans la fertile Scherie , terre des Phœaciens , dont le bonheur approche de celui des Immortels] C'est l'île de Corcyre , aujourd'hui Corfou. Je découvrirai dans la suite les fondemens sur lesquels Homere a bâti tout

ce qu'il dit de cette île anciennement si heureuse.

Qu'il auroit été moins riche si sans aucun accident] Avec quel art Homere mêle des instructions morales dans ses simples recits. Un homme qui fait naufrage & qui a perdu tout son bien, qu'il avoit chargé sur ses vaisseaux, ne laisse pas d'arriver chez lui plus riche qu'il n'étoit. Il y a un Dieu puissant qui peut reparer ses pertes, & lui donner plus de richesses qu'il n'en avoit auparavant.

C'est ainsi que le Destin veut] Le Destin n'est donc autre chose que la volonté de Jupiter & ce qu'il a une fois prononcé.

Page 7. *Il prend sa verge d'or avec laquelle il plonge les hommes dans le sommeil*] De très-savans hommes ont fort bien vû que Mercure avec sa verge d'or a été forgé par les Anciens Mythologistes sur Moysé. Les convenances qu'ils trouvent entre leurs fonctions le prouvent suffisamment. On peut voir les Remarques sur la dixième Ode du 1. livre d'Horace. Mais indépendamment de cette découverte, qui me paroît sûre, je crois que ce qu'Homere dit ici de Mercure, qui plonge les hommes dans le sommeil & les en retire quand il lui plaît, peut n'avoir été imaginé que pour exprimer la force de la parole, qui calme les plus emportés, & qui excite les plus lâches & les plus tranquilles, & qui, comme par une espece d'enchan-

tément, nous fait recevoir des fables comme des vérités. La force de cette parole paroît bien dans ces vers; il semble qu'Homere nous ait touchés avec cette verge de Mercure, tant nous sentons de plaisir à lire cette belle poésie où tout est si animé. Les Poètes postérieurs ont fait de cette verge de Mercure un caducée; mais Homere n'a jamais connu ce mot.

Tel Mercure vole sur la cime des flots]
Eustathe nous avertit que ce vers

Τῶ ἵκελος πολέεσσιν ὀχίσασθ' κύμασιν Ἐρμῆς.

avoit été marqué par les anciens Critiques comme un vers qui devoit être rejeté & qu'on avoit fourré là mal-à-propos. Le fondement de cette critique étoit que le mot *ὀχίσασθ'*, étoit porté, ne répondoit pas à la vitesse du vol de Mercure; mais cette censure est très-mal fondée, & Eustathe s'en est moqué avec raison. *Etre porté* se peut dire du vol comme d'une simple marche.

Quand il fut parvenu à cette île, qui est fort éloignée] J'ai déjà dit dans le premier Livre que c'est l'île appelée *Gaulus*, qui est très-voisine de Melite, ou Malte, & qui est comme elle entre le rivage d'Afrique & le promontoire de Sicile appelé *Pachine*. Homere en fait l'île Atlantique pour rendre sa narration plus merveilleuse. Il ne faut pas confondre cette île de *Gaulus* avec l'île de *Caude* ou *Gaude*, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres; celle-ci est près de Crete.

Page 8. *À l'entrée il y avoit de grands braziers magnifiques*] Il ne faut pas douter qu'Homere ne peigne par tout les mœurs anciennes & même celles de son tems. C'étoit une partie de la magnificence d'avoir dans les appartemens de grands braziers de quelque riche métal où l'on faisoit brûler incessamment le bois le plus précieux. Chez les Grands le feu étoit en usage dans toutes les saisons, car on le croyoit bon pour la santé.

Autour des prairies émaillées de toutes sortes de fleurs] J'ai mis les fleurs au-lieu des herbes, qui sont dans l'original. Le Roi Ptolomée Evergete avoit fort bien vû que dans le vers Grec au-lieu du mot *is* qui signifie une *violette*, il falloit remettre le mot *ois*, qui est une sorte d'herbe semblable à l'ache ou au persil. Le *Sion* vient ici fort bien avec le *Selinon*, mais non pas la *violette*. Il est glorieux à Homere d'avoir un si grand Roi pour restaurateur de son texte, mais il ne l'est pas moins à ce Roi d'avoir si heureusement corrigé le texte d'un si grand Poëte.

Les Immortels mêmes n'auroient pû voir un si beau lieu sans l'admirer] C'est à mon avis le véritable sens de ce passage. Homere parle en general. Au-reste l'admiration que les Dieux mêmes auroient pour ce beau lieu, nous ne saurions nous empêcher de l'avoir pour la belle description qu'Homere en a faite. Que n'ai-je pû en conserver les graces & les beautés dans ma Traduction !

Page 9. *Ulyffe n'étoit pas avec la Déesse*] Eustathe a crû qu'Homere avoit imaginé cette absence d'Ulyffe , afin qu'il ne fût pas qu'elle avoit ordre de le laisser partir , & qu'il lui en eût toute l'obligation comme d'une grace qu'elle lui faisoit de son pur mouvement sans y être forcée. Mais cette raison me paroît froide. Il y en a une plus forte, qui est une raison de sagesse. La bienséance vouloit qu'Ulyffe ne fût pas auprès de Calypso quand Mercure arriva. S'il avoit été auprès d'elle , cela auroit pû donner des soupçons désagréables , & Ulyffe auroit fait le personnage d'une homme amoureux , qui n'auroit pû quitter un seul moment sa maîtresse , au-lieu qu'Homere lui fait jouer le rôle d'un homme sage qui est uniquement occupé de ses malheurs , & qui bien loin de s'oublier dans les délices , passe ses jours à aller entretenir ses tristes pensées sur le rivage de la mer. Il y a là beaucoup de sagesse & de décence.

Page 10. *Car qui est-ce qui voudroit de son bon gré traverser une si grande étendue de mers où l'on ne trouve pas sur sa route*] C'est pour mieux fonder l'éloignement de cette île , & pour faire entendre qu'elle est au milieu de l'Océan. Tout ce qu'Homere dit de cette île fait comprendre que la tradition de l'île Atlantique , telle que Platon l'avoit reçue , est fort ancienne , puisqu'elle étoit avant lui.

Page 11. *Mais il n'est permis à aucun Dieu*]

Cela est fort adroit, en parlant pour lui il parle aussi pour Calypso, car il lui donne par-là un conseil plein de sagesse, qui est d'obéir aux ordres de Jupiter. C'est une insinuation délicate, plus efficace qu'un conseil direct. Calypso le sent fort bien, car elle va bientôt repeter les mêmes termes.

Page 12. *La belle Aurore n'eut pas plutôt regardé favorablement le jeune Orion*] Avec quelle adresse Homere fonde la vraisemblance de sa fable de l'amour de Calypso pour Ulysse, en rapportant des fables semblables divulguées & reçues avant lui ! Qui est-ce qui refusera de croire la passion de Calypso pour Ulysse, après celle de l'Aurore pour Orion, & celle de Cerès pour Jason ? Voilà comme Homere fait donner des couleurs à tout ce qu'il invente.

Que l'envie s'alluma dans ces Dieux toujours heureux] C'est une ironie amere, c'est comme si elle disoit : Dans ces Dieux qui se vantent d'être toujours heureux, & qui cependant sont rongés d'envie.

Et elle ne cessa qu'après que la chaste Diane avec ses fleches mortelles] Nous avons vu dans l'Iliade que les morts subites des hommes étoient attribuées à Apollon, & celles des femmes à Diane; cependant voici Diane qui tue un homme avec ses fleches. Cela a rendu ce vers suspect à quelques anciens Critiques, qui n'ont pas compris la raison de ce changement. La mort d'Orion est justement

tement attribuée à Diane, parce qu'étant une Déesse chaste, c'est à elle plutôt qu'à Apollon à punir un crime commis contre la chasteté. Au reste, le sens caché sous cette fable de l'amour de l'Aurore pour Orion est sensible. Orion étoit un chasseur ; l'Aurore est favorable aux chasseurs, & Diane leur est contraire, parce que comme ils couchent souvent à la belle étoile, la plupart perissent par des maladies que leur causent l'humidité & la fraîcheur des nuits.

Page 13. *Dès que la blonde Cerès eut accordé ses bonnes grâces au sage Jason*] Voici le sens caché sous cette fable : Cerès est la même que la terre ; Jason étoit un laboureur. Comme le laboureur jette son grain dans le sein de la terre, on a feint que la terre étoit amoureuse de lui. Et comme les excessives chaleurs sont contraires aux semences, on a feint sur cela que Jupiter avec ses foudres avoit puni ces amours & ruiné ce commerce. Et une marque sûre que c'est là le mystère caché sous cette enveloppe, c'est ce qu'Homère ajoute, *νείδ' ἐνὶ τριπέλοσσι*, dans un gueret labouré qui a eu trois façons.

Je ne puis sans exciter votre envie m'attacher un homme que je sauvai du naufrage] Cela est plaisant, Calypso regarde Ulysse comme un bien qui lui appartient par droit d'application.

Mais il n'est permis à aucun autre Dieu d'enfreindre ou de négliger les loix suprêmes

mes] Calypso repete les mêmes termes dont Mercure s'est servi en parlant de lui-même.

Page 14. *Que ce cher Prince perisse donc , puisque ce Dieu le veut*] Homere fait voir ici fort adroitement combien la passion aveugle ceux qu'elle possede. Calypso croit avoir raison contre Jupiter , & elle donne de si belles couleurs à sa cause , qu'on croiroit presque que la justice est de son côté. C'est elle qui a sauvé Ulysse , qui l'a recueilli , qui lui a fait toutes sortes de bons traitemens , qui lui a offert l'immortalité même ; n'est-il pas juste qu'elle le garde ? & c'est Jupiter qui veut le tirer d'un lieu où rien ne manque à son bonheur , & qui veut l'exposer encore aux mêmes perils pour le perdre ; n'est-ce pas là une grande cruauté ? Mais elle ne dit pas qu'Ulysse se trouve très-malheureux auprès d'elle ; qu'il a une femme qu'il veut aller retrouver , des peuples auxquels il se doit ; qu'en un mot elle le retient avec une extrême injustice , & que c'est Jupiter , ennemi de la violence , qui veut le tirer de cette captivité.

Page 15. *Mais toujours malgré lui*] Homere remet toujours devant les yeux la sagesse d'Ulysse , & la violence qu'il se faisoit. Les bienéances sont bien observées. Mais dans le même tems qu'il marque la répugnance d'Ulysse , il peint par son expression l'empressement & l'amour de Calypso , *καρ' ἑὴν ἰδέων ἰτελοῦσα* , *nolens juxta volentem*. Il se coucha malgré lui auprès de celle qui ne desi-

voit que lui. Il ne faudroit que ce seul endroit pour faire juger de la bonne foi & de la rare prudence de l'Auteur du Parallele, qui dans l'envie de critiquer Homere, fait faire par son Abbé cette reflexion si judicieuse : *Ulyffe va tous les jours soupirer pour sa chere Penelope en se tournant vers le royaume d'Ithaque où elle étoit, & ensuite il alloit coucher avec la Nymphé Calypso.* A quoi le Chevalier répond très-sagement, *voilà un bel exemple de l'amour conjugal ; car on dit qu'il fit cette vie-là pendant sept ans.* Ce pauvre Critique n'a pas daigné prendre garde à ces mots, mais toujours malgré lui, qui marquent & la sagesse d'Ulyffe & l'amour qu'il conservoit pour Penelope, & les bien-seances que ce Poète observoit, sans jamais les perdre de vue.

Page 16. *Et qui sont plus puissans que moi, soit pour bien penser, soit pour exécuter leurs pensées*] Homere marque par-tout la différence & la subordination qu'il reconnoit entre les Dieux. Il en marque un seul tout puissant dont tous les autres sont les créatures ; & ces derniers, il reconnoit qu'ils n'ont pas été tous également partagés, & que les uns ont reçu plus de lumiere & de puissance que les autres.

Accompagnés du vent le plus favorable] Le Grec dit *réjouis*, comme donnant du sentiment à ces vaisseaux.

Que vous ne formez aucun mauvais dessein

contre ma vie] Ulyffe croyoit que Calypso pleine de ressentiment lui conseilloit de partir sur ce radeau , afin que l'effort des vagues venant à le délier , il périt malheureusement.

Page 17. Il faut avouer que vous êtes un homme bien rusé] Αλιτρός signifie un scelerat, & comme les scelerats sont ordinairement plus rusés que les gens de bien , qui sont presque tous simples , ce mot a été pris pour un rusé , un homme défiant , οὐκ ἀπιφάλια υἱδὸς , non vana sciens.

Et je prends à témoin la terre , le ciel.] C'étoit-là le formulaire des anciens sermens; on intéressoit toute la nature , afin que si on venoit à les violer , toute la nature conspirât pour punir le parjure. C'est ainsi que dans le 12. liv. de l'Eneide Enée jure ,

*Esto nunc sol testis , & hac mihi terra
precanti.*

Et le Roi Latinus répond ,

*Hæc eadem , Ænea , terram , mare , si-
dera juro.*

Et pour remonter plus haut & à des témoignages plus respectables , Moïse dans son Cantique dit , comme le savant Grotius l'a remarqué , *Audite , cœli , quæ loquor , audiat terra verba oris mei. Cieux , écoutez ce que je déclare , & que la terre entende les paroles qui sortent de ma bouche. Deuteron. 32. 1.* Dans tous ces passages on regarde les cieux & la terre comme des êtres animés.

Et mon cœur n'est point un cœur de fer, mais un cœur sensible] Ulyffe auroit eu tort s'il avoit exigé d'elle qu'elle en eût juré.

Page 18. *Ulyffe se plaça sur le siege que Mercure venoit de quitter] L'homme sage est seul digne de remplir un siege où Mercure a été assis.*

La Déesse servit devant lui une table] La Déesse se fait servir par ses Nymphes, mais elle ne souffre pas qu'elles servent Ulyffe ; elle veut avoir le plaisir de le servir elle-même. Sa passion se marque par-tout.

Vous choisiriez assurément de demeurer ici avec moi, & vous prefereriez, &c.] Qu'Homere peint bien dans cette image la force ou plutôt la tyrannie de l'amour. Calypso vient de recevoir un ordre de Jupiter de renvoyer Ulyffe ; Mercure lui a déclaré que si elle n'obéit, la colere de ce Dieu lui sera funeste. Malgré tout cela elle fait tous ses efforts pour le retenir. Les preceptes directs pourroient-ils être aussi instructifs que cette image ?

Page 19. *Je sai parfaitement combien la sage Penelope vous est inferieure] Je suis charmée de l'adresse & de la finesse de cette réponse, & je ne saurois la mieux faire sentir qu'en rapportant la remarque d'Eustathe, qui en a parfaitement connu la beauté. Remarquez, dit-il, la force de cette réponse, il en a adouci d'abord la dureté, en demandant pardon par avance de ce qu'il va dire.*

Il amadou la Déesse par une épithète de respect, en l'appellant venerable, *πίδναι θία*, & enfin il ravale extrêmement Penelope, en la mettant infiniment au-dessous d'elle; mais autant qu'il la rabaisse d'un côté, autant la relève-t-il de l'autre par cette seule épithète qu'il glisse finement, la sage Penelope, faisant entendre que cette sagesse étoit ce qui excitoit le plus en lui ce désir & cette impatience de la revoir, & comme lui disant, elle vous est inférieure en beauté, en majesté, en adresse, mais elle est bien au-dessus de vous par sa sagesse & par sa chasteté. Que servent aux femmes la beauté, la majesté, l'adresse, les agrémens de l'esprit sans la sagesse? L'immortalité même seroit pour elles en cet état un présent funeste. Homere fait donc entendre ici que par la sagesse seule une femme s'éleve au-dessus d'une Déesse même qui manque de cette qualité quoiqu'elle ait toutes les autres. En effet, quelle comparaison de Calypso à Penelope! Celle-ci est environnée d'une foule d'amans, tous Princes, tous ses égaux, & elle résiste constamment à toutes leurs poursuites. Et Calypso n'a pas plutôt reçu chez elle un étranger, un mortel, qui ne peut l'aimer, qu'elle tombe dans les plus indignes foiblesses.

Cependant je ne demande qu'à me revoir dans ma patrie] Il y a ici une politesse qu'il est bon de remarquer. Il semble que la suite du discours d'Ulysse demandoit qu'il dît: *cependant j'aime mieux la voir que de demeurer près de vous*; mais comme ces termes

font trop durs pour être dits en face, il change son expression, & dit qu'il ne demande qu'à se revoir dans sa patrie : ce qui est beaucoup plus doux.

Page 21. *Ulyffe se met à couper ces arbres & à les tailler*] On demande, est-il vraisemblable qu'un homme seul fasse tout ce que fait ici Ulyffe ? Oui, très-vraisemblable, & l'histoire fournit des exemples de choses encore plus difficiles, que la nécessité a fait exécuter à des hommes seuls & dénués de tout secours.

Page 22. *Il abbatit vingt arbres en tout*] Je suis très-fâchée de ne pouvoir être ici du sentiment de l'Auteur du Traité du Poëme Epique, qui a crû qu'Ulyffe avoit employé vingt jours à faire son navire. Il s'est trompé manifestement à ce passage. Il y a dans le Grec, *είκοσι δ' ἔκβαλε πάντα*, il l'a expliqué, *il les abbatit en vingt jours*, & c'est ce qu'Homere n'a nullement dit ; il est même sans exemple qu'on ait jamais dit en Grec *είκοσι*, en vingt, pour *είκοσι ἡμέρας*, en vingt jours. Le mot *είκοσι* ne marque pas ici le nombre des jours, mais le nombre des arbres ; c'est un accusatif qui se joint avec *πάντα δένδρα*, *il abbatit vingt arbres*. Et c'est ce qu'Eustathe avoit bien senti ; car il a écrit que ce nombre de vingt arbres marque bien que ce radeau étoit fort large, & qu'il avoit fallu beaucoup de liens pour l'assembler. D'ailleurs Homere a fait entendre assez clairement sa pensée en disant que l'ouvrage fut fait très-

promptement. Or il auroit été fait fort lentement si Ulyffe avoit employé vingt jours à abbatre vingt arbres. Il ne fut à les abbatre, à les assembler & à faire son navire que quatre jours, comme Homere le dit dans la suite pour expliquer & confirmer ce qu'il a dit de la diligence avec laquelle tout cet ouvrage fut fait. Ce savant homme, qui a fait un ouvrage admirable, que les gens sensés loueront toujours, a été trompé par les traductions Latines.

Il les arrête avec des clous & des liens]
Je voudrois que Platon eût fait attention aux passages où Homere fait une imitation des arts les plus mécaniques, je suis persuadée qu'il auroit rendu plus de justice à son imitation, & qu'il auroit été forcé d'avouer qu'un charpentier n'auroit pas mieux bâti ce radeau qu'Homere l'a décrit.

Page 23. Calypso lui apporta des toiles]
Les Anciens ont bien senti la beauté de cet endroit & demêlé la finesse de Calypso; elle auroit pû lui donner tout à la fois tout ce qui lui étoit nécessaire pour achever & perfectionner son ouvrage, la hache, la scie, les terrieres, les toiles. Mais elle ne les donne que les unes après les autres, afin de se menager des prétextes de le revoir plus souvent, & de faire plus d'efforts pour le détourner de la résolution qu'il avoit prise.

Et mit les cordages qui servent à les plier & à les étendre] C'est ce que signifie propre-

ment *pedes*. Les cordages des voiles. Les Latins les nomment de même *pedes*. C'est-à-dire des cordages attachés aux coins des voiles, & qui servent à les tourner du côté qu'on veut pour leur faire recevoir le vent; ce que Virgile appelle *facere pedem*.

*Unà omnes fecere pedem, pariterque sinistros,
Nunc dextros solvere sinus.*

[*Tout cet ouvrage fut fait le quatrième jour*] C'est-à-dire, il fut fait à la fin du quatrième jour depuis qu'il fut commencé, & ce quatrième étoit le cinquième depuis l'arrivée de Mercure. Ulysse ne fut donc que quatre jours à faire son navire, c'est pourquoi Homere a dit plus haut que son ouvrage fut fait promptement.

[*Ulysse plein de joie déploya ses voiles*] Le Poète ne s'amuse point à rapporter les adieux de Calypso & d'Ulysse; car outre qu'il va toujours à son but, *semper ad eventum festinat*, que faire dire à deux personnages, dont l'un part avec tant de joie & l'autre le voit partir avec tant de douleur?

- Page 24. *Sans jamais laisser fermer ses paupières au sommeil*] Un pilote peut-il dormir? Lycophron a fort bien défini l'art du pilote, *l'art où l'on ne dort point*, *ἀγρυπία τῆς ναυτιλίας*.

[*Et le Bouvier qui se couche si tard*] Car on prétend que le Bouvier, *Arctophylax*, ne se couche qu'après tous les autres astres qui se sont levés avec lui.

Et qui est la seule constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'Océan] On peut voir ce qui a été remarqué sur le XVIII. Livre de l'Iliade.

La Déesse avoit obligé Ulysse de faire route en laissant à gauche cette constellation] Il falloit effectivement qu'Ulysse eût toujours le pole à sa gauche, soit que l'on considère la véritable situation de l'île de Gaule d'où il partoit, soit que l'on considère la situation fabuleuse qu'Homere lui donne dans l'Océan. Car pour aller à Ithaque de l'Océan, il faut toujours avoir le pole à sa gauche, puisqu'on va du couchant au levant.

Il vogua ainsi dix-sept jours] Voilà un grand trajet pour un homme seul, cela est-il vraisemblable, & Homere ne passe-t-il point ici les bornes des mensonges qu'il lui est permis de forger? Homere ne blesse point ici la vraisemblance, & l'Histoire nous a conservé des faits aussi prodigieux. Eustathe nous en rapporte un entierement semblable. Il dit qu'un homme de la Pamphylie ayant été fait prisonnier & emmené esclave à Taniathis d'Egypte, qui est la même que Damiette, il fut là plusieurs années; qu'enfin l'amour de la patrie se réveilla dans son cœur & lui inspira un violent désir d'y retourner: Pour y parvenir, il fit semblant d'être homme de mer; son maître lui confia une barque pour la pêche; il servit si bien qu'on lui laissa une entière liberté de s'adonner à cette profession. Il profita de cette confiance, &

après avoir fait secrettement provision d'une voile & de tout ce qui étoit nécessaire pour un long voyage , un beau jour il prit l'occasion d'un vent favorable , & se hazarda à voguer seul. Mettant donc à la voile , & gouvernant lui-même son bateau , il traversa cette vaste étendue de mers & arriva heureusement chez lui ; spectacle nouveau & qu'on n'auroit jamais espéré. Cet événement parut si prodigieux , qu'il fit changer son nom : on l'appella *Mononantes* , celui qui vogue seul. Et pour ne pas laisser perdre la mémoire d'un si grand bonheur , sa famille conserva toujours depuis le même nom , & s'appella la famille de *celui qui vogue seul*. Eustathe témoigne qu'elle subsistoit encore de son tems.

Le dix-huitième jour il découvrit les sombres montagnes de la terre des Pheaciens] Si l'on prend la peine de compter les lieues qu'un navire peut faire en dix-huit jours par un vent favorable , on imaginera à peu près la position qu'Homere donne à l'île de Calypso dans l'Océan. Ulysse arrive le dix-huitième jour à la vue de Corfou.

Cette île lui parut comme un bouclier] Par sa petitesse & par sa figure qui est plus longue que large. D'autres expliquent autrement le mot *πίλον* ; car ils disent que les Illyriens appellent *ἀχλὺν* , *πίλον*. Je ne saurois être du sentiment de ceux qui , au-lieu de *πίλον* , ont lu *ἑρῶν* , un figuier sauvage. Cette idée est fautive.

Page 25. *De dessus les montagnes des Solymes*] Les Solymes sont dans la Pisidie en Asie. Comment Neptune, qui revient de chez les Ethiopiens, c'est-à-dire, de la plage meridionale de l'Océan, peut-il donc appercevoir Ulyffe de dessus les montagnes des Solymes, qui sont si éloignées de son chemin ? Strabon, pour répondre à cette difficulté, suppose qu'Homere a donné à quelques montagnes de l'Ethiopie meridionale le nom de *Solymes*, parce qu'elles ont par leur situation quelque rapport & quelque ressemblance avec les montagnes de la Pisidie. Que fait-on même si de son tems ce nom de *Solymes* ne s'étendoit point à toutes les montagnes les plus élevées ? Selon Bochart le nom de *Solymes* vient de l'Hebreu *Selem*, qui signifie *ombre*, *tenebres*. De-là les pays montagneux & couverts de bois, ont été appellés *Salymi*, *noirs*, *tenebreux*.

Les Dieux ont donc changé de resolution en faveur d'Ulyffe] Neptune animé contre Ulyffe se flattoit que les Dieux vouloient absolument le faire perir ; mais il se trompoit, & il étoit mal instruit de l'ordre des Destinées.

En finissant ces mots il assemble les nuages]. Cette description d'une affreuse tempête ne porte aucune marque de la vieillesse d'Homere ; il y a au contraire une force de Poësie dont rien ne peut approcher. Si Homere étoit vieux quand il composa ce Livre, il faut dire que sa vieillesse est plus jeune que la jeunesse des autres Poëtes.

Page 27. *Le jour que les Troyens dans une sortie firent pleuvoir sur moi une si furieuse grêle de traits autour du corps d'Achille*]
 Quand Achille eut été tué en trahison par Paris, les Troyens firent une sortie pour enlever son corps. Il se fit là un grand combat. Ulysse pour dégager le corps de ce heros le chargea sur ses épaules, & Ajax le couvrit de son bouclier. Comme la guerre de Troye n'est pas le sujet de l'Iliade, Homere n'a pû y parler de cette mort; mais, & Longin l'a remarqué, il rapporte dans l'Odyssée beaucoup de particularités qui sont les suites de ce qui s'est passé dans l'Iliade.

Page 28. *Comme on voit en automne l'Aquilon baloter des épines dans les campagnes*]
 Homere compare fort bien le radeau d'Ulysse à des épines, parce que les épines étant épaisses & entrelassées, elles ressemblent parfaitement à ce radeau composé de différentes piéces engagées les unes dans les autres.

Page 29. *La fille de Cadmus, la belle Ino*]
 Il n'étoit ni possible ni vraisemblable qu'Ulysse échappât d'un si grand danger par ses seules forces. C'est-pourquoi le Poete fait venir à son secours la Déesse Ino ou Leucothoé. Et cet épisode est fort bien choisi. Ino a été une mortelle, elle s'intéresse pour les mortels; elle a été maltraitée par son mari, Athamas, & elle s'intéresse pour Ulysse qui est si bon mari.

Page 30. *Prenez seulement ce voile immer-*

tel que je vous donne , étendez-le devant vous & ne craignez rien] On conjecture par cet endroit que du tems d'Homere & plus avant encore , on connoissoit ces préservatifs , *μεναιρα* , que l'on portoit sur soi , & auxquels on attribuoit la vertu de délivrer des dangers contre lesquels on les avoit pris , souvent même on leur donnoit le nom des Dieux auxquels ils étoient comme dédiés , & qui les rendoient si salutaires. On peut donc croire qu'Ulysse , homme pieux , avoit sur lui une écharpe , une ceinture de Leucothoé , que l'on croyoit bonne contre les perils de la mer ; & que c'est ce qui a fourni l'idée de cet épisode , dont la fable n'est que l'enveloppe de la vérité. Cela me paroît fort naturel & fort vraisemblable , car les hommes ont toujours été ce qu'ils sont.

Otez ce voile , jetez-le dans la mer le plus loin que vous pourrez] Comme Ino le lui avoit ordonné. C'étoit un hommage qu'il devoit rendre à la divinité à laquelle il devoit son salut.

Page 31. *Mais je n'ai garde de lui obéir]* Homere fait bien éclater ici le caractère de sagesse qu'il a donné à Ulysse , en lui faisant imaginer un parti plus sage & plus prudent que celui que la Déesse lui avoit conseillé de prendre. Et toute cette belle Poésie n'est que pour dire qu'une seconde reflexion est souvent meilleure que la première.

Page 32. *Et arrive à Aigues]* Ville sur la

SUR L'ODYSSÉE. Livre V. 63
côte Orientale de l'Eubée, où Neptune
avoit un magnifique Temple. On peut voir
ce qui a été remarqué sur le XIII. Livre de
l'Iliade tome 3. pag. 236.

Page 33. *Elle ferma les chemins des airs
à tous les vents, & leur commanda de s'ap-
paiser*] Homere reconnoît ici que Minerve
commande aux vents, c'est-à-dire, qu'il
donne à cette Déesse le même pouvoir & la
même autorité qu'à Jupiter même. Et c'est
sur cela que Callimaque a fort bien dit dans
son hymne sur les bains de Pallas, *Que Mi-
nerve est la seule fille de Jupiter à qui ce Dieu
ait donné ce grand privilège d'avoir le même
pouvoir que lui.*

.... Ἐπι μὲν Ζεὺς τὸν θυγατέραν
Δάκεν Ἀἰνείας πατρῷα πάντα φέροντας.

Comme je l'ai déjà remarqué ailleurs.

*Elle ne laissa en liberté que le seul Borée
avec lequel elle brisa les flots*] Car c'est le
vent le plus propre pour ramener le calme
& pour applanir la mer irritée. C'est pour-
quoi il l'a appelé plus haut *αἰθηνεύων*, qui *ra-
mene la serenité*, quoiqu'il parle d'une vio-
lente tempête. Mais il ne produit ce bon ef-
fet que quand il regne seul, car avec les au-
tres il est furieux & augmente l'orage.

*Deux jours & deux nuits ce Prince fut
baloté*] Le dix-huit & le dix-neuf.

Mais quand la belle Aurore eut amené le

64 R E M A R Q U E S
troisième jour] Qui étoit le vingt. La Déesse
Calypso lui avoit prédit qu'il n'arriveroit que
le vingtième jour.

*Telle qu'est la joie que des enfans sentent
de voir revenir tout d'un coup à la vie]* Ho-
mere ne compare pas Ulyffe à ces enfans ;
la comparaison ne seroit pas juste ; car Ulyffe
souffre , & les enfans ne souffrent point ,
mais il compare la joie d'Ulyffe de se voir
échappé de tant de dangers à celle de ces en-
fans , qui voyent revenir leur pere à la vie ,
après qu'il a été si long-tems entre les bras
de la mort. Et cette comparaison fait hon-
neur & à Homere & à ces tems heroiques.
Rien n'égaloit la joie que les enfans avoient
de voir leur pere se tirer d'un si grand dan-
ger. Car alors les peres étoient regardés com-
me un précieux tresor dans la maison , &
comme l'image même de la Divinité. Présen-
tement pour rendre la joie d'Ulyffe plus sen-
sible , il faudroit peut-être changer la com-
paraison & dire , *telle qu'est la joie d'un pere
qui voit revenir de la mort son fils unique ,
&c.* Car aujourd'hui l'amour des enfans pour
les peres est bien refroidie , au-lieu que celle
des peres pour les enfans se maintient tou-
jours. Je connois pourtant encore des en-
fans capables de sentir la force & la beauté
de la comparaison d'Homere , & qui ne per-
mettroient pas de la changer.

Dont un Dieu l'avoit affligé] Car ils é-
toient persuadés que c'étoit toujours quel-
que Dieu irrité qui envoyoit les maladies.

Et Hippocrate lui-même a reconnu qu'il se trouve des maladies où il y a quelque chose de divin, *Dei n.* La saine Theologie n'est pas contraire à ce sentiment.

Page 36. *Comme lorsqu'un polype s'est colé à une roche*] Voici encore une comparaison qui n'est juste que par un endroit. Homere ne compare nullement Ulysse à un polype, la comparaison seroit vicieuse & contraire, puisque c'est le polype qui arrache des parties du rocher, & que c'est le rocher qui emporte des morceaux des mains d'Ulysse. Mais la comparaison n'est faite, comme les anciens Critiques en ont averti, que pour marquer la force avec laquelle Ulysse empoigne ce rocher. Comme le polype s'attache si fortement à une roche, qu'il ne peut en être arraché sans emporter avec lui des parties de cette roche, ainsi Ulysse empoigne si fortement son rocher, qu'il ne peut en être arraché qu'il n'y laisse une partie de ses mains. La cause de l'un & de l'autre c'est la force avec laquelle ils se tiennent tous deux à leur rocher. Ainsi la comparaison est très-juste & très-sensible.

Page 38. *Sont pour eux, si je l'ose dire, un objet respectable*] L'expression est hardie, mais pourtant vraie. Dieu respecte en quelque façon la misere & l'affliction des gens de bien; car il ne les perd pas de vûe, & il les en délivre enfin. Quelqu'un a fort bien dit, *res est sacra miser. Un malheureux est une chose sacrée.*

Fait devant ce Prince une sorte de serenité & de calme] Homere parle ainsi avec des termes mesurés, *il fit la serenité devant lui*, *πρόθε δὲ οἱ πίνειν γαλήνην*, parce qu'il ne dépendoit pas du Dieu d'un fleuve de faire une bonnace entiere; il n'avoit ce pouvoir que dans son courant, qui étoit son district.

Ulyffe n'y est pas plutôt, que les genoux & les bras lui manquent] Je ne saurois être ici du sentiment d'Eustathe, qui donne au texte une explication qui me paroît trop forcée. Il veut que dans ce vers, *ὁ δὲ ἀπ' ἄμφω γόνατ' ἔκαμψε, χίρας τε εἰσβαρῆς*. *Illa autem ambo genua flexit, & manus robustas*: Homere ait dit qu'Ulyffe après les violens efforts qu'il avoit faits en nageant si long-tems, se voyant à terre, se mit à remuer les jambes & les mains par une raison physique, de peur que s'il les laissoit en repos, la longue tension où ils avoient été ne leur fit perdre leur souplesse ordinaire & ne les rendit inutiles; il falloit par le mouvement y faire couler les esprits. Mais comment cela peut-il s'accorder avec l'état où étoit Ulyffe, enflé par tout le corps, & qui demeure sans voix, sans respiration & sans pouls? Assûrément qu'ici *ἔκαμψε γόνατα καὶ χίρας*, *il plia les genoux & les mains*, signifie qu'il laissa tomber ses bras & ses genoux, & qu'ils lui manquerent de lassitude. Eustathe ne se souvenoit pas que *κάμψεν γόνυ*, signifie souvent dans Homere *se reposer après un long travail*.

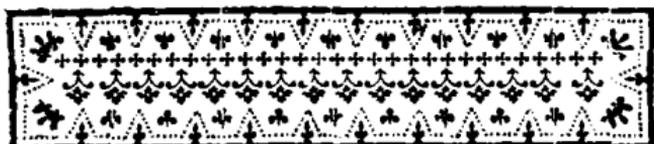
Page 41. Car la terre en étoit si couverte]
La tempête qui venoit de cesser, les avoit
abbatues.

Comme un homme qui habite dans une
campagne écartée, &c. couvre la nuit un
tison] Cette comparaison est très-agreable
& très-juste. Ulyffe, à qui il ne restoit qu'un
souffle de vie, & qui s'en va presque éteint,
est très-bien comparé à un tison qui ne con-
serve que dans un bout un reste de feu. Com-
me ce tison caché la nuit sous la cendre se
ranime le lendemain & s'embrase, de même
Ulyffe rechauffé pendant la nuit sous cette
couverture de feuilles, se ranimera le len-
demain. Nous voyons de même dans l'Écri-
ture un homme comparé à une étincelle.
Une mere qui n'a plus qu'un fils qu'on veut
lui arracher pour le faire mourir, dit à Da-
vid, & *querunt extinguere scintillam meam
quæ relicta est.* 11. Rois 14. 7.

Pour se conserver quelque semence de feu]
J'ai hasardé en notre langue la figure de l'o-
riginal, *σπίμμα πυρός*, la semence du feu. Elle
me paroît heureuse. Ce tison, qui ne conser-
ve qu'une étincelle de feu, ne conserve pas,
à parler proprement, du feu, mais une se-
mence de feu, parce qu'on allume du feu à
la faveur de cette étincelle, qui est par-là
comme une semence, à *scintilla una auge-
tur ignis.* Ecclesiastic. 11. 34.

Argument du Livre VI.

MInerve va dans l'île des Pheaciens, apparoît en songe à Nausicaa fille du Roi Alcinoüs, & lui ordonne d'aller laver ses robes dans le fleuve, parce que le jour de ses noces approche. Nausicaa obéit. Après qu'elle eut lavé ses robes, elle se divertit avec ses femmes. A ce bruit Ulysse se réveille, & adresse ses prieres à la Princesse, qui lui donne de la nourriture & des habits, & le mène dans le Palais de son pere.



L' O D Y S S E E

D' H O M E R E.

L I V R E VI.

PENDANT que le divin Ulyffe ,
 accablé de sommeil & de las-
 situde après tant de travaux , re-
 pose tranquillement , la Déesse
 Minerve va à l'île des Pheaciens ,
 qui habitoient auparavant dans les
 plaines d'Hyperie , près des Cy-
 clopes , hommes violens qui les
 maltraitoient & les pilloient , en
 abusant injustement de leur force.
 Le divin Nausithoüs , lassé de ces
 violences , les retira de ces lieux ,
 où ils étoient exposés à tant de
 maux , & les mena dans l'île de

Scherie , loin des demeures des gens d'esprit , où il bâtit une ville qu'il environna de murailles ; éleva des temples aux Dieux , bâtit des maisons & fit un partage des terres.

Après que Nausithoüs , vaincu par la Parque , fut passé dans le séjour tenebreux , Alcinoüs son fils , instruit dans la justice par les Dieux mêmes , regna en sa place , & ce fut dans le Palais de ce Roi que Minerve se rendit pour menager le retour d'Ulyffe. Elle entre dans un magnifique appartement où étoit couchée la fille d'Alcinoüs , la belle Nausicaa , parfaitement semblable aux Déesses , & par les qualités de l'esprit & par celles du corps. Dans la même chambre aux deux côtés de la porte couchoient deux de ses femmes , faites comme les Graces ; la porte étoit bien fermée sur elles.

La Déesse se glisse comme un vent léger sur le lit de Nausicaa , se place sur sa tête , & prenant la figure de la fille de Dymes , une des compagnes de la Princesse , qui étoit de même âge , & qu'elle aimoit tendrement , elle lui adressa ces paroles : Nausicaa , pourquoi êtes-vous si paresseuse & si négligente ? Vous laissez-là vos belles robes sans en prendre aucun soin ; cependant le jour de votre mariage approche où il faudra que vous preniez la plus belle , & que vous donniez les autres aux amis de votre époux , qui vous accompagneront le jour de vos noces. Voilà ce qui donne aux Princesses comme vous une grande réputation dans le monde , & ce qui fait la joie de leurs parens. Allons donc laver ces belles robes dès que l'Aurore aura amené le jour. Je vous accompagnerai

» & je vous aiderai à préparer tout
 » ce qui est nécessaire pour cette
 » grande fête ; car assurément vous
 » ne serez pas long-tems sans être
 » mariée. Vous êtes recherchée par
 » les principaux des Pheaciens qui
 » sont de même nation que vous.
 » Allez donc promptement trouver
 » le Roi votre pere ; priez-le de
 » vous donner des mulets & un
 » char où vous mettrez les couver-
 » tures , les manteaux , les robes ,
 » & où vous monterez vous-même ;
 » il est plus honnête que vous y al-
 » liez ainsi , que d'y aller à pied ,
 » car les lavoirs sont trop loin de la
 » ville.

Après avoir ainsi parlé , la Déesse
 se retire dans le haut Olympe , où
 est le séjour immortel des Dieux ;
 séjour toujours tranquille , que les
 vents n'agitent jamais ; qui ne sent
 jamais ni pluies ni frimats ni nei-
 ges ; où une serenité sans nuages
 regne

D'HOMERE. *Liv. VI.* 73
regne toujours ; qu'une brillante
clarté environne, & où les Dieux
ont sans aucune interruption des
plaisirs aussi immortels qu'eux-
mêmes. C'est dans cet heureux
sejour que la sage Minerve se re-
tira.

Dans le moment la riante Au-
rore vint éveiller la belle Nausi-
caa. Cette Princesse admire en
secret le songe qu'elle a eu, &
elle sort de sa chambre pour aller
en faire part à son pere & à sa
mere. Elle traverse le Palais &
trouve le Roi & la Reine dans
leur appartement. La Reine étoit
assise près de son feu au milieu de
ses femmes, filant des laines de
la plus belle pourpre, & le Roi
sortoit pour aller trouver les Prin-
ces de sa Cour, & se rendre avec
eux à un Conseil que les Phea-
ciens devoient tenir & où ils l'a-
voient appelé. Nausicaa s'appro-

» che du Roi , & lui dit : Ne vou-
 » lez-vous pas bien , mon pere ,
 » qu' on me prepare un de vos meil-
 » leurs chars , afin que je porte au
 » fleuve les robes & les habits qui
 » ont besoin d' être lavés. Il est de la
 » dignité d' un Prince comme vous
 » & de la bienséance , de paroître ,
 » tous les jours aux assemblées &
 » aux Conseils avec des habits pro-
 » pres. Vous avez cinq fils , deux
 » qui sont déjà mariés , & trois qui
 » sont encore dans la fleur de la pre-
 » miere jeunesse. Ils aiment tous à
 » avoir tous les jours des habits lui-
 » sans de propreté pour paroître aux
 » danses & aux divertissemens , &
 » vous savez que ce soin-là me re-
 » garde.

Elle parla ainsi. La pudeur ne
 lui permit pas de dire un seul mot
 de ses noces. Le Prince qui pé-
 nétrait les sentimens de son cœur,
 lui répondit : Je ne vous refuserai,

ma chere fille , ni ce char , ni autre chose que vous puissiez me demander ; allez , mes gens vous prépareront un char bien couvert.

En même tems il donna l'ordre , qui fut aussi-tôt exécuté. On tire le char de la remise & on y attelle les mulets. Nausicaa fait apporter de son appartement une grande quantité de robes & d'habits précieux , & on les met dans le char. La Reine sa mere a soin d'y faire mettre dans une belle corbeille tout ce qui est nécessaire pour le dîner avec une outre d'excellent vin ; & elle donne une phiole d'or remplie d'essence , afin que la Princesse & ses femmes eussent de quoi se parfumer après le bain. Tout étant prêt , Nausicaa monte sur le char avec ses femmes , prend les rênes & pousse les mulets , qui remplissent l'air de leurs hennissemens.

Dès qu'elle fut arrivée au fleuve, où étoient les lavoirs, toujours pleins d'une eau plus claire que le cristal, les Nymphes détellerent les mulets & les lâcherent dans les beaux herbages dont les bords du fleuve étoient revêtus, & tirant les habits du char, elles les porterent à brassées dans l'eau, & se mirent à les laver & à les nétoyer avec une sorte d'émulation, & se défiant les unes les autres. Quand ils furent bien lavés, ces Nymphes les étendirent sur le rivage de la mer, que les ondes avoient rempli de petits cailloux. Elles se baignerent & se parfumerent, & en attendant que le soleil eût seché leurs habits, elles se mirent à table pour dîner. Le repas fini, elles quittent toutes leur voile, & commencent à jouer toutes ensemble à la paume, Nausicaa se met ensuite

D'HOMERE. *Liv. VI. 77*
à chanter. Telle qu'on voit Diane
parcourir les sommets des monta-
gnes du vaste Taigette ou du som-
bre Erymanthe , & se divertir à
chasser le sanglier ou le cerf , sui-
vie de ses Nymphes filles de Ju-
piter , qui habitent toujours les
campagnes ; la joie remplit le
cœur de Latone , car quoique sa
fille soit au milieu de tant de
Nymphes , toutes d'une beauté
parfaite & d'une taille divine , el-
le les surpasse toutes en beauté ,
en majesté & en belle taille , &
on la reconnoît aisément pour leur
Reine ; telle Nausicaa paroît au-
dessus de toutes ses femmes.

Quand elle fut en état de s'en
retourner au Palais de son pere ,
& qu'elle se préparoit à faire atte-
ler les mulets , après avoir plié
les robes , alors Minerve songea
à faire qu'Ulysse se réveillât &
qu'il vît la Princesse , afin qu'elle

le menât à la ville des Pheaciens. Nausicaa prenant donc une balle, voulut la pousser à une de ses femmes, mais elle la manqua & la balle alla tomber dans le fleuve; en même tems elles jettent toutes de grands cris; Ulyffe s'éveilla à ce bruit, & se mettant en son séant, il dit en lui-même: En quel pays suis-je venu? ceux qui l'habitent sont-ce des hommes sauvages, cruels & injustes, ou des hommes touchés des Dieux, & qui respectent l'hospitalité? Des voix de jeunes filles viennent de frapper mes oreilles; sont-ce des Nymphes des montagnes, des fleuves, ou des étangs? ou seroient-ce des hommes que j'aurois entendus? Il faut que je le voie & que je m'éclaircisse.

En même tems il se glisse dans le plus épais du buisson, & rompant des branches pour couvrir

D' H O M E R E. *Liv. VI. 79*
sa nudité sous les feuilles , il sort
de son fort comme un lion , qui
se confiant en sa force , après avoir
souffert les vents & la pluie court
les montagnes ; le feu sort de ses
yeux , & il cherche à se jeter sur
un troupeau de bœufs ou de mou-
tons , ou à déchirer quelque cerf ;
la faim qui le presse est si forte ,
qu'il ne balance point à s'enfermer
même dans la bergerie pour se
rassasier. Tel Ulyffe sort pour abor-
der ces jeunes Nymphes quoique
nud ; car il est forcé par la néces-
sité.

Dès qu'il se montre défiguré
comme il est par l'écume de la
mer , il leur paroît si épouvanta-
ble , qu'elles prennent toutes la
fuite pour aller se cacher , l'une
d'un côté , l'autre d'un autre , der-
riere des rochers dont le rivage est
bordé. La seule fille d'Alcinôus
attend sans s'étonner , car la Déef-

se Minerve bannit de son ame la frayer , & lui inspira la fermeté & le courage. Elle demeure donc sans s'ébranler , & Ulyffe délibéra en son cœur s'il iroit embrasser les genoux de cette belle Nymphe , ou s'il se contenteroit de lui adresser la parole de loin , & de la prier dans les termes les plus touchans de lui donner des habits & de lui enseigner la ville la plus prochaine.

Après avoir combattu quelque tems , il crut qu'il étoit mieux de lui adresser ses prieres sans l'approcher , de peur que s'il alloit embrasser ses genoux , la Nymphe , prenant cela pour un manque de respect , n'en fût offensée. Choisissant donc les paroles les plus insinuantes & les plus capables de
 » la fléchir , il dit : Grande Princef-
 » se , vous voyez à vos genoux un
 » suppliant ; vous êtes une Déesse ,

ou une mortelle. Si vous êtes une
des Déeses qui habitent l'Olym-
pe , je ne doute pas que vous ne
soyez Diane fille du grand Jupiter,
vous avez sa beauté , sa majesté ,
ses charmes ; & si vous êtes une
des mortelles qui habitent sur la
terre , heureux votre pere & vo-
tre mere , heureux vos freres !
Quelle source continuelle de plai-
sirs pour eux de voir tous les jours
une jeune personne si admirable
faire l'ornement des fêtes ! Mais
mille fois plus heureux encore
celui qui après vous avoir com-
blée de presens , préféré à tous
ses rivaux , aura l'avantage de
vous mener dans son Palais. Car
je n'ai jamais vû un objet si sur-
prenant ; j'en suis frappé d'éton-
nement & d'admiration. Je crois
voir encore cette belle tige de
palmier que je vis à Delos près de
l'autel d'Apollon , & qui s'étoit

1. élevée tout d'un coup du fond de
2. la terre. Car dans un malheureux
3. voyage, qui a été pour moi une
4. source de douleurs, je passai au-
5. trefois dans cette île suivi d'une
6. nombreuse armée que je com-
7. mandois. En voyant cette belle ti-
8. ge, je fus d'abord interdit &
9. étonné, car jamais la terre n'en-
10. fanta un arbre si admirable. L'é-
11. tonnement & l'admiration que me
12. cause votre vue ne sont pas moins
13. grands. La crainte seule m'a em-
14. pêché de vous approcher pour
15. embrasser vos genoux; vous voyez
16. un homme accablé de douleur &
17. de tristesse; hier j'échappai des
18. dangers de la mer, après avoir été
19. vingt jours entiers le jouet des
20. flots & des tempêtes, en reve-
21. nant de l'île d'Ogygie; un Dieu
22. m'a jetté sur ce rivage, peut-être
23. pour me livrer à de nouveaux mal-
24. heurs, car je n'ose pas me flatter

que les Dieux soient las de me
 persécuter ; ils me donneront en-
 core des marques de leur haine.
 Mais , grande Princesse , ayez
 pitié de moi. Après tant de travaux
 vous êtes la première dont j'implore
 l'assistance ; je n'ai rencontré
 personne avant vous dans ces
 lieux. Enseignez-moi le chemin
 de la ville , & donnez-moi quel-
 que méchant haillon pour me cou-
 vrir , s'il vous reste quelque enve-
 loppe de vos paquets. Ainsi les
 Dieux vous accordent tout ce que
 vous pouvez désirer ; qu'ils vous
 donnent un mari digne de vous &
 une maison florissante , & qu'ils y
 répandent une union que rien ne
 puisse jamais troubler. Car le plus
 grand présent que les Dieux puis-
 sent faire à un mari & à une fem-
 me , c'est l'union. C'est elle qui
 fait le désespoir de leurs ennemis ,
 la joie de ceux qui les aiment , &

» qui est pour eux un trésor de gloire & de réputation.

La belle Nausicaa lui répondit :

» Etranger , toutes vos manières &
 » la sagesse que vous faites paroître
 » dans vos discours , font assez voir
 » que vous n'êtes pas d'une naissance obscure. Jupiter distribue les
 » biens aux bons & aux méchants ,
 » comme il plaît à sa providence. Il
 » vous a donné les maux en partage,
 » c'est à vous de les supporter. Presentement donc que vous êtes venu dans notre île , vous ne manquerez ni d'habits ni d'aucun secours qu'un étranger , qui vient de si loin , doit attendre de ceux chez qui il aborde. Je vous enseignerai notre ville & le nom des peuples qui l'habitent. Vous êtes dans l'île des Pheaciens , & je suis la fille du grand Alcinoüs qui règne sur ces peuples.

Elle dit , & adressant la parole à

ses femmes , elle leur crie : Arrê-
 tez , où fûiez-vous pour avoir vû
 un seul homme ? pensez-vous que
 ce soit quelque ennemi ? Ne sa-
 vez-vous pas que tout homme qui
 oseroit aborder à l'île des Phea-
 ciens pour y porter la guerre , ne
 seroit pas long-tems en vie , car
 nous sommes aimés des Dieux ,
 & nous habitons au bout de la
 mer séparés de tout commerce.
 Celui que vous voyez est un hom-
 me persécuté par une cruelle des-
 tinée , & que la tempête a jetté
 sur ces bords. Il faut en avoir soin ,
 car tous les étrangers & tous les
 pauvres viennent de Jupiter ; le
 peu qu'on leur donne leur fait
 beaucoup de bien , & ils en ont
 de la reconnoissance ; donnez-lui
 donc à manger , & baignez-le
 dans le fleuve à l'abri des vents.

A ces mots ses femmes s'arrê-
 tent & obéissent ; elles menent

Ulyffe dans un lieu couvert, comme la Princesse l'avoit ordonné, mettent près de lui le linge, la tunique & les autres habits dont il avoit besoin; lui donnent la phiole d'or où il restoit encore assez d'essence, & le pressent de se baigner dans le fleuve.

Alors Ulyffe prenant la parole,
 » leur dit : Belles Nymphes, éloig-
 » nez-vous un peu, je vous prie,
 » afin que je nettoie moi-même tou-
 » te l'écume & l'ordure de la mari-
 » ne dont je suis couvert, & que je
 » me parfumé avec cette essence;
 » il y a long-tems qu'un pareil ra-
 » fraîchissement n'a approché de
 » mon corps. Mais je n'oserois me
 » baigner en votre présence, la pu-
 » deur & le respect me défendent de
 » paroître devant vous dans un état
 » si indécent. En même tems les
 Nymphes s'éloignent, & vont
 rendre compte à Nausicaa de ce

qui les obligeoit de se retirer.

Cependant Ulyffe se jette dans le fleuve , nettoie l'écume qui étoit restée sur son corps , essuie sa tête & ses cheveux , & se parfume ; il met ensuite les habits magnifiques que la Princesse lui avoit fait donner. Alors la fille du grand Jupiter , la sage Minerve , le fait paroître d'une taille plus grande & plus majestueuse , donne de nouvelles graces à ses beaux cheveux , qui semblables à la fleur d'hyacinthe & tombant par gros anneaux ombrageoient ses épaules. Comme un habile ouvrier , à qui Vulcain & Minerve ont montré tous les secrets de son art , mêle l'or à un ouvrage d'argent , pour faire un chef-d'œuvre ; ainsi Minerve répand sur toute la personne d'Ulyffe la beauté , la noblesse & la majesté. Ce heros se retirant un peu , va s'asseoir un moment sur

le rivage de la mer ; il étoit tout brillant de beauté & de graces. La Princesse ne peut se lasser de l'admirer , & s'adressant à ses femmes , elle leur dit : Assûrément ce n'est point contre l'ordre de tous les Dieux que cet étranger est abordé dans cette île , dont le bonheur égale la félicité qui regne dans le ciel. D'abord il m'a voit paru un homme vil & méprisable , & presentement je vois qu'il ressemble aux Immortels qui habitent le haut Olympe. Plût à Jupiter que le mari qu'il me destine fût fait comme lui ; qu'il voulût s'établir dans cette île & qu'il s'y trouvât heureux ! mais donnez-lui vite à manger , afin qu'il rétablisse ses forces.

Elles obéissent aussi-tôt , & elles servent une table à Ulysse , qui n'avoit pas mangé depuis long-tems , & qui avoit grand besoin de prendre de la nourriture.

Cependant la belle Nausicaa pense à ce qu'elle doit faire pour son retour : elle attelle son char , met dedans les paquets & y monte. Ensuite s'adressant à Ulysse , elle lui parle en ces termes pour l'obliger de partir : Levez-vous , étranger , lui dit-elle , partons , afin que je vous mene dans le Palais de mon pere , où je m'assûre que les principaux des Pheaciens vous viendront rendre leurs respects. Voici la conduite que vous devez tenir , car vous êtes un homme sage. Pendant que nous serons encore loin de la ville , & que nous traverserons les campagnes , vous n'avez qu'à suivre doucement mon char avec mes femmes , je vous montrerai le chemin. La ville n'est pas fort éloignée ; elle est ceinte d'une haute muraille , & à chacun de ses deux bouts elle a un bon port , dont

» l'entrée est étroite & difficile , ce
» qui en fait la sûreté. L'un & l'au-
» tre sont si commodes , que tous
» les vaisseaux y sont à l'abri de tous
» les vents : entre les deux ports il
» y a un beau temple de Neptune, &
» autour du temple une grande pla-
» ce qui leur est commune , toute
» bâtie de belles pierres , & où l'on
» prépare l'armement des vaisseaux,
» les cordages , les mâts , les voi-
» les , les rames. Car les Pheaciens
» ne manient ni le carquois ni la fle-
» che ; ils ne connoissent que les
» cordages , les mâts , les vaisseaux
» qui font tout leur plaisir , & sur
» lesquels ils courent les mers les
» plus éloignées. Quand nous ap-
» procherons des murailles , alors
» il faut nous séparer , car je crains
» la langue des Pheaciens , il y en
» a beaucoup d'insolens & de me-
» disans parmi ce peuple ; je crain-
» drois qu'on ne glosât sur ma con-

duite, si l'on me voyoit avec vous. ^{ce}
 Car quelqu'un qui me rencontre- ^{ce}
 roit, ne manqueroit pas de dire : ^{ce}
Qui est cet étranger si beau & si ^{ce}
bien fait qui suit Nausicaa ? où l'a- ^{ce}
t-elle trouvé ? Est-ce un mari qu'elle ^{ce}
amene ? est-ce quelque voyageur, qui ^{ce}
venant d'un pays éloigné, car nous ^{ce}
n'avons point de voisins, & étant ^{ce}
abordé dans notre île se soit égaré & ^{ce}
qu'elle ait recueilli ? ou plutôt est-ce ^{ce}
quelqu'un des Dieux qui à sa priere ^{ce}
soit descendu du ciel & qu'elle préten- ^{ce}
de retenir toujours ? Elle a très-bien ^{ce}
fait d'aller d'elle-même donner la ^{ce}
main à un étranger. Car il est aisé ^{ce}
de voir qu'elle méprise sa nation, & ^{ce}
qu'elle rebute les Pheaciens dont les ^{ce}
principaux, la recherchent en maria- ^{ce}
ge. Voilà ce que l'on ne manque- ^{ce}
 roit pas de dire, & ce seroit une ^{ce}
 tache à ma réputation ; car moi- ^{ce}
 même je ne pardonnerois pas à ^{ce}
 une autre fille qui en useroit ainsi, ^{ce}

» & qui sans la permission de son
» pere & de sa mere paroîtroit avec
» un homme avant que d'être ma-
» riée à la face des autels. C'est pour-
» quoi , genereux étranger , pen-
» sez bien à ce que je vais vous di-
» re , afin que vous puissiez obtenir
» promptement de mon pere tout
» ce qui est nécessaire pour votre
» départ. Nous allons trouver sur
» notre chemin un bois de peu-
» pliers , qui est consacré à Miner-
» ve ; il est arrosé d'une fontaine &
» environné d'une belle prairie.
» C'est-là que mon pere a un grand
» parc & de beaux jardins , qui ne
» sont éloignés de la ville que de la
» portée de la voix. Vous vous ar-
» rêterez là , & vous y attendrez
» autant de tems qu'il nous en faut
» pour arriver au Palais. Quand vous
» jugerez que nous pourrons y être
» arrivées , vous nous suivrez , &
» en entrant dans la ville vous de-

manderez le Palais d'Alcinoüs. Il est assez connu, & il n'y a pas un enfant qui ne vous l'enseigne, car dans toute la ville, il n'y a point de Palais comme celui du heros Alcinoüs. Quand vous aurez passé la cour, & que vous aurez gagné l'escalier, traversez les appartemens sans vous arrêter jusqu'à ce que vous foyez arrivé auprès de la Reine ma mere. Vous la trouverez auprès de son foyer, qui à la clarté de ses brasiers & appuyée contre une colonne, filera des laines de pourpre d'une beauté merveilleuse ; ses femmes seront auprès d'elle attentives à leur ouvrage. Mon pere est dans la même chambre, & vous le trouverez assis à table comme un Dieu. Ne vous arrêtez point à lui, mais allez embrasser les genoux de ma mere, afin que vous obteniez promptement les secours nécessaires pour

vous en retourner. Car si elle vous reçoit favorablement , vous pourrez esperer de revoir vos amis & votre patrie.

En finissant ces mots elle pousse ses mulets , qui s'éloignent des bords du fleuve. Mais elle ménage sa marche , de maniere que ses femmes & Ulyffe , qui étoient à pied pussent suivre sans se fatiguer. Comme le soleil alloit se coucher ils arrivent au bois de peupliers qui étoit consacré à Minerve. Ulyffe s'y arrêta , & adressa cette priere à la fille du grand Jupiter :

» Invincible fille du Dieu qui porte
 » l'égide , vous avez refusé de m'é-
 » couter lorsque je vous ai invoquée
 » dans les dangers auxquels le cou-
 » roux de Neptune m'a exposé. Mais
 » écoutez-moi aujourd'hui , faites
 » que je sois bien reçu des Phea-
 » ciens , & qu'ils ayent pitié de l'é-
 » tat où je suis réduit.

D'HOMERE. *Liv. VI.* 95

Minerve exauça sa priere, mais elle ne lui apparut point, car elle craignoit son oncle Neptune, qui étoit toujours irrité contre le divin Ulyffe avant son retour à Ithaque.





REMARQUES
SUR
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VI.

Page 69. **A** *L'île des Pheaciens, qui habitoient auparavant dans les plaines d'Hyperie*] Homere nous apprend ici que les peuples qui habitoient l'île des Pheaciens, appelée aussi *Scherie*, qui est la même que Corcyre, Corfou, y étoient allés de la Sicile, où ils habitoient les plaines de Camarine qu'arrose le fleuve Hipparis, d'où cette ville de Camarine avoit été appelée *Hyperie*. Car il y a bien de l'affinité entre *Hyperie* & *Hipparis* ou *Hyparis*. Or cette migration étoit recente, puisqu'elle ne fut faite que par Naufithoüs pere d'Alcinoüs, qui regnoit quand Ulyffe arriva dans cette île.

Et les mena dans l'île de Scherie] L'Histoire nous apprend une infinité d'exemples de peuples, qui quittoient leurs pays pour aller chercher d'autres terres. *Scherie* étoit l'ancien nom de Corcyre ou Corfou, île qui est vis-à-vis du continent d'Epire. Et les Pheaciens lui avoient donné ce nom du mot *schara*,

Jchava, qui signifie lieu de commerce ou de négoce. Car, comme Homere nous l'a déjà dit, les Corcyriens ne s'appliquoient qu'à la marine, & à l'exemple des Pheniciens ils alloient au loin pour le commerce. *Boch. Chanaan*, liv. 1. chap. 23.

Page 70. *Loin des demeures des gens d'esprit*] C'est ce que signifie ici *ἐκ τῶν ἀνδρῶν ἀλφεισίων*, loin des hommes ingénieux, inventifs, qui trouvent dans leur esprit de grandes ressources. Et Homere n'ajoute pas cela en vain; il prépare déjà son lecteur à la simplicité & à la crédulité des Pheaciens; & par là il fonde à leur égard la vraisemblance des contes incroyables qu'Ulyffe leur va faire dans les Livres suivans, comme je l'expliquerai sur le ix. Liv. Je sai bon gré à Homere d'avoir marqué cette particularité, pour faire voir à tout Lecteur sage, d'un côté, que la vie molle & effeminée que menoiènt les Pheaciens, ôte l'esprit, & de l'autre que c'est une marque de petitesse & de foiblesse d'esprit, de n'écouter & de n'aimer que ces contes fabuleux & incroyables.

Et fit un partage des terres] Comme cela se pratiquoit dans tous ces nouveaux établissemens. L'Histoire sainte & l'Histoire profane en fournissent assez d'exemples.

Dans la même chambre, aux deux côtés de la porte, couchoient deux de ses femmes] Elles étoient comme ses gardes, & cette coutume est remarquable, car il paroît que

les Princesses & les filles de personnes considerables faisoient coucher dans leur chambre près de la porte, des femmes pour les garder.

Page 71. *Qui étoit de même âge & qu'elle aimoit tendrement*] Voila pourquoi l'idée de cette chere compagne devoit plutôt revenir dans l'esprit de Nausicaa que celle d'une autre.

Et que vous donniez les autres aux amis de votre époux, qui vous accompagneront le jour de vos noces] Voici une coutume remarquable, les Pheniciens pouvoient l'avoir portée à Corcyre; car nous voyons quelque chose de fort approchant qui se pratiquoit parmi les Israélites, & nous en voyons des vestiges dans l'Histoire même de ces tems-là. Samson, contemporain d'Ulyffe, ayant épousé une fille des Philistins, donna à trente de ses amis, pour cette fête, trente manteaux & trente tuniques, après les leur avoir fait gagner par l'explication d'une Enigme. De cette coutume viennent encore les livrées que la mariée donne à ses amis & aux amis du marié.

Jug. 14.

Allons donc laver ces belles robes] Dans mes Remarques & dans ma Préface sur l'Iliade j'ai assez parlé des mœurs de ces tems heroïques où les plus grands Princes & les plus grandes Princesses faisoient eux-mêmes ce que les personnes les plus mediocres font faire aujourd'hui par des valets & des ser-

vantes. C'est selon cette coutume, reste précieux de l'âge d'or, & que nous voyons si bien pratiquée dans l'Écriture sainte, que Nausicaa va elle-même laver ses robes avec ses amies & ses femmes. J'ai oui dire qu'encore aujourd'hui dans quelque Province du Royaume les filles de condition assistent elles-mêmes à ces fonctions du ménage, & qu'elles se font une espece de fête de ces jours-là. Nous serions bienheureux de conserver encore dans leur entier des mœurs si simples & si sages, & avec lesquelles on ne ruineroit point sa maison.

Page 72. *Où vous mettrez les couvertures, les manteaux, les robes*] Minerve fait porter au lavoir toute la garderobe de la Princesse & celle du Roi & des Princes ses enfans, afin qu'il s'y trouve de quoi couvrir la nudité d'Ulysse quand on l'aura découvert. Eustathe fait remarquer encore ici une simplicité, une modestie & une propreté de ces tems-là, toutes ces robes sont sans or & peuvent toutes être lavées.

Page 73. *La Reine étoit assise près de son feu au milieu de ses femmes, filant des laines de la plus belle pourpre*] Voici une Reine qui dès le point du jour est à filer auprès de son feu au milieu de ses femmes, *De nocte surrexit, & digiti ejus apprehenderant fusum.* Cela est bien aussi éloigné de nos mœurs que d'aller laver des robes. Cependant cette Reine si laborieuse vivoit au milieu d'un peuple mou & effeminé, qui n'aimoit que les

plaisirs. Ces mauvais exemples ne l'avoient pas entraînée.

Page 74. *Ne voulez-vous pas bien, mon pere, qu'on me prépare un de vos meilleurs chars*] Le Grec dit, *ἐπήλω ὑψηλῷ ἑυκυκλον*. Le Critique dont j'ai déjà si souvent parlé, & qui veut à toute force trouver du ridicule dans Homere, qu'il n'a jamais entendu, pour se moquer de tout cet endroit, écrit avec cette finesse d'esprit qui lui étoit naturelle : *Le sixième Livre de l'Odyssée où la Princesse Nausicaa, fille du Roi Alcinoüs, va laver la lessive, est délicieux d'un bout à l'autre, &c. Elle prie son pere de lui prêter ses mules & son chariot haut & rond pour s'en aller à la riviere. Il n'a pas vü que le ridicule qu'il donne ne vient que de lui, c'est-à-dire, de cette traduction plate, son chariot haut & rond, au-lieu des termes nobles & harmonieux dont le Poëte s'est servi. Nausicaa dit une chose très-sensée; elle demande un char fort exhaussé, ὑψηλῷ, parce qu'elle a beaucoup de hardes à porter. C'étoit un char à deux étages, comme il l'explique dans la suite. Et ἑυκυκλον ne signifie pas rond, mais garni de bonnes roues, εὐτροχον, comme Didyme l'a expliqué. Voilà comme ces grands Critiques montrent par-tout leur grande science & leur bon sens.*

Pour paroître aux danses] Car les jeux, les danses & tous les plaisirs, étoient l'unique occupation des Pheaciens, comme nous le verrons dans la suite.

Et vous savez que ce soin-là me regarde]
C'étoit à la fille aînée de la maison d'avoir
soin de toute cette sorte de menage.

Le Prince qui penetrait les sentimens de son cœur] Le Grec dit , *le Prince qui savoit tout.* Peut-être que Minerve l'avoit averti de ce qu'elle venoit de faire. Ou peut-être que le seul empressement de Nausicaa lui fit soupçonner ce qu'elle avoit dans l'esprit.

Page 75. *Nausicaa monte sur le char avec ses femmes]* Plusieurs anciens Peintres avoient peint ce sujet. Pausanias dans son 5. liv. qui est le premier des Eliaques , parle d'un tableau où l'on voyoit *καρδίνους ἐπὶ ἡμιόνων* ; *τὴν ἰδρὸν ἔχουσιν ἡνίας* , *τὴν δὲ ἐπιχειμένῳ κφάλυμμα ἐπὶ τῇ κεφαλῇ* , *Ναυσικᾶ τινὲς νομίζουσι εἶναι τὴν Ἀλκίονος ἢ τὴν Διοσίπαιναν* , *ἐλαυνούσας ἐπὶ τοὺς πλουσίους.* *Des Nymphes sur un char traîné par des mulets , dont l'une tient les rênes , & l'autre a la tête couverte d'un voile. On croit que c'est Nausicaa fille d'Alcinoüs , & une de ses femmes , qui vont au lavoir.* *Ἐπὶ ἡμιόνων* ne signifie pas *sur des mulets* , mais *sur un char traîné par des mulets* , comme l'Interprete Latin l'a fort bien vû. Voici un passage de Pline qui sert à expliquer celui de Pausanias. Il dit , liv. 35. chap. 10. que Protogene avoit peint dans le temple de Minerve à Athenes *Hemionida* , *quam quidam Nausicaam vocant.* Ce que Pausanias dit , *καρδίνους ἐπὶ ἡμιόνων* , on voit manifestement que Pline l'explique par *Hemionida* , avec cette différence que Pline en fait un singu-

lier. Ce qui étoit apparemment le terme de l'art. Mais l'un & l'autre doivent être expliqués par cet endroit d'Homere.

Page 76. *Les porteroient à brassées dans l'eau*
 C'est ainsi à mon avis qu'il faut expliquer ce vers, *ἡ ἰσφόρειον μέλαν ὕδωρ*, car c'est pour *φόρειον ἰς μέλαν ὕδωρ*, & non pas *ἔκ infundebant nigram aquam*, & elles portoient l'eau dans les lavoirs, ce qui me paroît ridicule; ces lavoirs étoient toujours remplis d'eau, comme Homere vient de nous le dire, *ἰπιζαντοί*, qu'Hesychius a fort bien expliqué, *ἀδελφικῶς*, qui ne tarissent jamais. Au reste Plutarque dans son premier livre des *propos de table* fait proposer cette question, pourquoi Nausicaa lave ses robes plutôt dans la riviere que dans la mer, qui étoit si proche, & dont l'eau étant plus chaude & plus claire que celle de la riviere, paroissoit plus propre à bien laver & bien nettoyer. Le Grammairien Théon répond par une solution d'Aristote, qui dit dans ses problèmes que c'est parce que l'eau de la riviere étant plus déliée, plus legere & plus pure que celle de la mer, qui est grossiere, terrestre & salée, penetre plus facilement, & par consequent nettoie mieux & emporte mieux la saleté & les taches. Themistocle, philosophe Stoïcien, combat cette raison, en faisant voir au contraire que l'eau de la mer étant plus grossiere & plus terrestre que l'eau de la riviere, est plus propre à laver, ce qu'il confirme par la pratique ordinaire; car pour communiquer à l'eau de riviere cette vertu deterfive,

on met des poudres ou des cendres dans la lessive. Il faut donc chercher quelque autre raison ; & la véritable raison , qu'il donne , est que l'eau de la mer est onctueuse & grasse , & que ce qui est gras tache plutôt qu'il ne nettoie ; au-lieu que l'eau de riviere étant subtile & penetrante , elle s'insinue dans les moindres petits pores , les ouvre , les débouche , & en fait sortir toute la saleté.

Et se mirent à les laver] Le Grec dit , & *les foulerent.* C'est-à-dire qu'en ces tems-là on lavoit les hardes en foulant , & non pas en battant comme on fait aujourd'hui.

Elles quittent toutes leur voile , & commencent à jouer toutes ensemble à la paume] Eustathe croit que c'est le jeu appelé *ἰφιπύδα* & *φενίς* , où l'on ne cherchoit qu'à se surprendre ; car on faisoit semblant de jeter la balle à un des joueurs , & on la jettoit à un autre , qui ne s'y attendoit pas. Sophocle avoit fait une tragedie sur ce sujet d'Homere qu'il appelloit *Πλουτείας* , & où il representoit Nausicaa jouant à ce jeu. Cette piece réussit fort. Je voudrois bien que le tems nous l'eût conservée , afin que nous vissions ce que l'art pouvoit tirer d'un tel sujet. Au reste ce jeu de la paume , tel qu'Homere le décrit ici , étoit fort ordinaire même aux femmes. Suidas écrit qu'une femme nommée Larisse tomba dans le Penée en jouant à ce jeu-là.

Page 77. *En majesté & en belle taille]* Le Grec dit qu'elle avoit au-dessus d'elles , *καί τις*

ἠδὲ μέτωπον, c'est-à-dire les épaules en haut, comme l'Écriture dit de Saül, *ab humero & sursum eminebat super omnem populum*. 1. Rois 9. 2. Car c'est cette grande taille qui fait la majesté, & c'est pourquoi les peuples d'Orient la recherchoient sur-tout pour leurs Rois.

Page 78. *En quel pays suis-je venu ? ceux qui l'habitent sont-ce des hommes sauvages, cruels & injustes*] C'est la même reflexion que fit Abraham quand il arriva à Gerare, *cogitavi mecum dicens, forsitan non est timor Domini in loco isto*. Genes. 20. 11. Car dans les lieux où la crainte de Dieu n'est point, là regnent tous les vices, & il ne faut attendre rien de bon de ses habitans, comme Grotius l'a remarqué.

Page 79. *Pour couvrir sa nudité sous les feuilles*] C'est ainsi que nos premiers parens après que leurs yeux furent ouverts, se couvrirent de feuilles pour cacher leur nudité, *Et aperti sunt oculi amborum, cūque cognovissent se esse nudos, consuerunt folia ficūs, & fecerunt sibi perizomata*. Genes. 3. 7. C'est une remarque de Grotius, qui ajoute que cette honte fut le premier effet du péché, & qu'Aristote même a reconnu que ce n'est pas la passion de l'homme de bien, de l'innocent, mais de celui qui se sent coupable. Οὐδὲ γὰρ ἐπιεικῆς ἐστὶ ἡ αἰσχυνή, ἔπειρ γίνεταί ἐπὶ τοῖς φαύλοις, *La honte, dit-il, n'est pas de l'homme de bien, puisqu'elle survient après de mauvaises actions*. Liv. 4. des Morales à Nicom. chap. 9.

Il sort de son fort comme un lion qui se confiant en sa force] On veut qu'Homere tire cette comparaison, non de la disposition où étoit Ulyffe, ou de l'action qu'il faisoit en se montrant, mais de l'impression qu'il fit sur ces jeunes personnes, qui en le voyant, furent épouvantées comme si elles avoient vû un lion. Mais je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, & je crois qu'Homere peut aussi avoir égard à la disposition où Ulyffe se trouvoit; il entend de loin le bruit de plusieurs personnes, il ne sait s'il n'y a pas des hommes avec ces femmes dont la voix l'a frappé, & si ce sont des gens feroces ou des gens pieux; il est nud & sans armes; en cet état il a besoin de s'armer de résolution. Ainsi de ce côté-là il peut fort bien être comparé à un lion que la nécessité presse de s'exposer à tout pour se rassasier, & la comparaison est fort naturelle & fort juste. Cependant pour la rendre ridicule, voici comme l'Auteur du Parallele a jugé à propos de la rendre: *Ulyffe s'en vint tout nud à elles, comme un lion de montagne, qui se fiant sur ses forces, s'approche des bœufs & des cerfs sauvages.* Avec un si heureux talent de rendre plate-ment & grossièrement les choses, qu'est-ce qu'on ne pourra pas flétrir?

Tel Ulyffe sort pour aborder ces jeunes Nymphes] Le Peintre Polygnote avoit peint ce sujet dans une des chambres de la citadelle d'Athenes. Pausanias dans ses Attiques, *ἔγραψε δὲ καὶ ὡς τὸ πεταμῶ τὰς ὁμοῦ Ναυπηγίας ἀλιούσης ἐφιστάμενον Ὀδυσσεύς, &c.* Ce que l'In-

terprete Latin a fort mal traduit. *Addidit Ulysses Nausicaæ & lavantibus cum ea vestem puellis assistentem.* Le mot *ἰφιστάμενος* ne signifie pas ici *assistant*, mais *s'approchant, abordant*.

La seule fille d'Alcinoüs attend sans s'étonner, car la Déesse Minerve bannit de son ame la frayeur] Comme une certaine timidité sied bien aux femmes, qui ne doivent pas être trop hardies, & qu'il pourroit y avoir quelque chose contre la bienséance dans cette audace de Nausicaæ, qui ne s'enfuit pas avec ses femmes en voyant approcher un homme nud, Homere a soin d'avertir que la Déesse Minerve bannit de son cœur la crainte. C'est pour dire que ce fut par une reflexion pleine de sagesse, qu'elle demeura.

Page 80. *Choissant donc les paroles les plus insinuantes & les plus capables de la fléchir, il dit*] Je ne crois pas qu'il y ait nulle part un discours de suppliant plus rempli d'insinuation, de douceur & de force que ce discours d'Ulyse.

Page 81. *Vous avez sa beauté, sa majesté, ses charmes*] Il parle, soit qu'il eût vû Diane elle-même chassant dans les forêts, comme la Fable le suppose, soit qu'il n'en eût vû que des portraits & des statues.

Quelle source continuelle de plaisirs pour eux de voir tous les jours] Dans le texte il y a un désordre d'expression qui marque bien

le trouble que la vue d'une si belle Princesse a jetté dans l'ame d'Ulyffe. Après avoir dit *σφίσι θυμὸς κίβηται*, il dit *λαοσόντων*, au lieu de *λεύσους*, que demandoit la construction. Mais, comme dit fort bien Eustathe, un homme dans la passion n'est pas toujours maître de construire ses phrases. Et ce qui marque son trouble marque aussi son respect.

De voir tous les jours une personne si admirable] L'expression Grecque est remarquable. Il y a mot-à-mot, *de voir une telle plante d'olivier*. Cette idée étoit familière aux Orientaux. C'est ainsi que David a dit, *Filii tui sicut novellæ olivarum*. Psal. 127. 3. Il n'y a rien de plus poli ni de plus flatteur que tout ce qu'Ulyffe dit ici à cette Princesse. Mais l'Auteur du Parallele a jugé encore à propos de le gâter, en le rendant de cette manière : *Ulyffe lui dit en l'abordant, qu'il croit qu'étant si belle & si grande, son pere, sa venerable mere & ses bienheureux freres sont bien aises quand ils la voyent danser*. Il n'y a rien de plus divertissant que de voir comment ces beaux Critiques modernes défigurent ce qu'il y a de plus beau & de plus sensé.

Qui après vous avoir comblée de presens, préféré à tous ses rivaux] Le Grec dit cela en deux mots, *ἔδωκεν βέλους*. Et Eustathe l'a fort bien expliqué : *Ce mot βέλους, dit-il, signifie après avoir vaincu par ses presens tous ses rivaux : ce qui marque combien cette Nymphe étoit recherchée, & c'est une meta-*

phore empruntée des balances dont on fait pancher un des bassins par un plus grand poids qui l'emporte sur un moindre. M. Dacier m'a avertie que ce passage seroit à en corriger un d'Hesychius qui n'est pas intelligible. Βερίσαι, dit-il, βαρύσαι, ὀρμησαι, κὶ νύμφαι. Ce dernier mot νύμφαι est manifestement corrompu, il faut lire βερίσαι, βαρύσαι, ὀρμησαι κὶ νικησαι. Ce mot βερίσαι veut dire ayant appesanti, s'étant jetté impetueusement & ayant vaincu. Ce νικησαι prouve qu'Hesychius a fait allusion au passage d'Homere.

Je crois voir encore cette belle tige de palmier que je vis à Delos près de l'autel d'Apollon] Ulysse a déjà comparé la Princesse à une plante, τείονδ' ἰδέσθαι. Cette expression lui rappelle l'idée de ce beau palmier qui étoit à Delos. Car la fable dit qu'à Delos, dans le lieu où Latone devoit accoucher d'Apollon, la terre produisit tout-à-coup un grand Palmier contre lequel Latone s'appuya. Callimaque dans l'hymne à Delos,

Λύσσα δὴ ζωνίω, δ' ἄρ' ἐκλίθη ἑμπαλιν
ἄμοις,
Φοίνικος ποτὶ πρέμιον.

Latone délia sa ceinture & s'appuya des épaules contre le pied d'un palmier. Après ses couches on éleva à ce Dieu auprès de ce palmier un autel, qui par conséquent étoit à découvert, comme nous en voyons beaucoup d'autres dans l'Histoire sainte & dans l'Histoire profane. Ce palmier étoit très-célebre, comme étant né pour servir à la

SUR L'ODYSSÉE. Livre VI. 109
 naissance d'Apollon. C'est pourquoi la Religion l'avoit consacré, & les peuples toujours superstitieux, le regardoient comme immortel encore du tems de Cicéron, qui dit dans son 1. liv. des Loix : *Aut quòd Homericus Ulysses Deli se proceram & teneram palmam vidisse dixit, hodie monstrant eandem.* Et du tems de Pline, qui écrit, liv. 14. chap. 44. *Nec non palma Deli ab ejusdem Dei etate conspicitur.*

Page 83. *Car le plus grand présent que les Dieux puissent faire à un mari & à une femme, c'est l'union*] C'est une vérité qui n'est pas difficile à croire, quelque rare que soit cette union. Parmi les trois choses qui sont agréables à l'Esprit saint, l'Auteur de l'Ecclesiastique met, *Vir & mulier bene sibi consentientes.* Eccl. 25. 2. Et, *amicus & sodalis in tempore convenientes, & super utrosque mulier cum viro.* 40. 23. C'est dans cette vue que Salomon a dit : *testa jugiterperstillantia litigiosa mulier.* Proverb. 19. 13. Et, *melius est habitare in terra deserta, quam cum muliere rixosa & iracunda.* 21. 19. Il y a encore plusieurs passages semblables, & ce qui me fâche, c'est que les femmes sont toujours mises comme la source de la mauvaise humeur, & par conséquent de la désunion & du malheur des familles. Les hommes n'y pourroient-ils pas avoir aussi leur part ?

Page 84. *Jupiter distribue les biens aux bons & aux mechans*] Ce passage d'Homere a paru difficile à quelques anciens Critiques.

Il me paroît pourtant fort aisé. On peut voir Eustathe pag. 1560. sur ce qu'Ulyffe vient de dire qu'il est un homme accablé de douleur & de tristesse, & l'objet de la haine des Dieux, Nausicaa lui fait cette réponse, qui renferme une grande vérité, & qui est d'une grande politesse pour Ulyffe. Elle lui dit que les Dieux distribuent les biens comme il leur plaît aux bons & aux méchans, pour lui faire entendre qu'il ne faut pas juger d'un homme par la fortune que les Dieux lui envoient, puisqu'on voit souvent les méchans heureux & les bons persecutés; & qu'ainsi on se tromperoit très-souvent, si l'on pensoit qu'un homme malheureux fût un méchant homme; car au-contraire le malheur est le plus souvent la marque d'un homme de bien, sur-tout quand il supporte son malheur constamment, avec douceur & patience.

Qu'un étranger qui vient de si loin] Le mot *παραπίρος* signifie proprement un homme qui vient d'une terre éloignée, *πρόθλιω ἐξ Ἀπίης γαίης ἀφιγμένος*, comme Ulyffe le dira bien-tôt lui-même. De-là ce mot a été pris dans les suites pour un homme malheureux, qui a éprouvé bien des miseres.

Qui regne sur ces peuples] Le Grec dit, *de qui dépend toute la puissance & toute la force des Pheaciens*. L'expression est remarquable. Il paroît par la suite que le gouvernement des Pheaciens étoit mêlé de Royauté, d'Aristocratie & de Democratie.

Page 85. *Que tout homme qui seroit assez hardi pour aborder à l'île des Pheaciens & pour y porter la guerre, ne seroit pas longtemps en vie*] Elle ne veut pas louer par-là le courage, la force & la valeur de ces peuples; car on a déjà vû qu'ils n'étoient point belliqueux, & qu'ils ne connoissoient pas les armes. Mais elle veut faire valoir la protection des Dieux pour eux, protection plus sûre que toutes les forces. Et c'est cela même qui avoit fait donner le nom à cette île; car comme le savant Bochart l'a remarqué, les Pheniciens lui donnèrent le nom de *Corcyræ*, du mot Arabe *Carcura*, qui signifie une terre où on vit tranquillement & en assurance. Dans l'Écriture sainte il est dit, *Zebee & Salmana erant in carcor*. Ce que saint Jérôme a traduit, *Zebee & Salmana requiescebant*. Jud. 8. 10. Cela fonde admirablement ce que Nausicaa dit ici, & fait voir la profonde connoissance qu'Homere avoit de toutes les Antiquités qui regardoient les lieux dont il parle.

Et nous habitons au bout de la mer, séparés de tout commerce] Cela est faux, puisqu'ils sont très-voisins de l'Épire, mais Nausicaa dépayse ici son île, pour la rendre plus considérable, & pour mieux fonder ce qu'elle dit de son bonheur.

Car tous les étrangers & tous les pauvres viennent de Jupiter] Les Payens dans tous les tems ont senti cette vérité, que les étrangers & les pauvres viennent de Dieu,

qui les adresse aux hommes pour exercer leur charité. Il semble qu'ils eussent vû dans les Livres de Moÿse le soin que Dieu en prend, & les ordres qu'il donne en leur faveur en les joignant, *pauperibus & peregrinis carpenda dimittes. Levit. 14. 10. nec remanentes spicas colligetis, sed pauperibus & peregrinis dimittetis. cap. 23. 22.*

Le peu qu'on leur donne leur fait beaucoup de bien, & ils en ont de la reconnoissance] C'est le sens de ces mots, *δὸς δὲ ὀλίγη πείλη π*, mots pleins de sens. Pour exciter à exercer cette sorte de charité, Nausicaa dit qu'il faut peu de chose aux pauvres & aux étrangers pour les tirer de leur misere; qu'on leur donne beaucoup en leur dormant peu, & que la reconnoissance qu'ils en ont vaut mieux que le bien qu'on leur fait.

Page 87. *Cependant Ulysse se jette dans le fleuve, nettoie l'écume qui étoit restée sur son corps]* Je ne saurois mieux faire ici que de rapporter la remarque de Plutarque, qui à la fin de la dix-neuvième Question de son 1. liv. des *propos de table*, fait dire à Themistocle, Philosophe Stoïcien, qu'Homere a parfaitement connu & proprement exprimé, ce qui se fait quand ceux qui sortent de la mer se tiennent au soleil, la chaleur dissipe d'abord la partie la plus subtile & la plus legere de l'humidité, & ce qu'il y a de plus terrestre demeure & s'attache à la peau comme une croute, jusqu'à ce qu'on l'ait lavée dans de l'eau douce & propre à boire.

Alors la fille du grand Jupiter, la sage Minerve, le fait paroître d'une taille plus grande & plus majestueuse, &c.] Homere a déjà dit souvent que les Dieux relevent, quand il leur plaît, la bonne mine des hommes ; qu'ils augmentent leur beauté & les font paroître très-différens de ce qu'ils étoient ; cela est conforme à ce que nous voyons dans l'Ecriture sainte. Nous lisons dans l'histoire de Judith, qu'après qu'elle se fut baignée & parfumée d'essences, &c. Dieu lui donna encore un éclat de beauté qui la fit paroître beaucoup plus belle qu'elle n'étoit auparavant : *Cui etiam Dominus contulit splendorem, quoniam omnis compositio non ex libidine, sed ex virtute pendebat, & ideo Dominus hanc in illam pulchritudinem ampliavit, ut incomparabili decore omnium oculis appareret.* Judith. 10. 4. Ce sentiment d'Homere a donc son fondement dans la vérité, mais cela n'empêche pas qu'on n'explique simplement ce miracle, en disant qu'il ennoblit par les fictions de la Poësie une chose très-ordinaire : la misere d'Ulysse & tout ce qu'il avoit souffert avoient effacé sa bonne mine & changé ses traits ; il se baigne, il se nettoie, il se parfume & met de beaux habits, le voilà tout changé, il revient à son naturel, & il paroît un autre homme ; il n'y a rien là que de très-ordinaire, car la belle plume fait le bel oiseau. Mais ce qui est ordinaire, la Poësie le releve par une belle fiction, en attribuant ce changement à un miracle qui devient très-vraisemblable par la connoissance qu'on a du pouvoir de la Divinité.

Qui semblables à la fleur d'hyacinthe] C'est à-dire d'un noir ardent, comme l'hyacinthe des Grecs, qui est le *vaccinium* des Latins, & notre glayeul, dont la couleur est d'un pourpre enfumé, c'est pourquoi Theocrite l'appelle *noir* :

Καὶ τὸ ἰὸν μέλαν ἐστὶ καὶ αἰ χρῶμα ὑακινθῶς,

que Virgile a traduit,

Et nigra viola sunt & vaccinia nigra.

Cette couleur de cheveux étoit la plus estimée. Anacreon après avoir dit au Peintre qui peignoit sa maîtresse, *fais-lui les cheveux déliés & noirs*, fait entendre ensuite de quel noir il les veut, en les appelant *subpurpureos*, *ὑποπορφύρεοι χαίταις*. Od. 28.

A qui Vulcain & Minerve ont montré tous les secrets de son art] Pourquoi Vulcain & Minerve ? l'un des deux ne suffit-il pas ? Vulcain c'est pour la main & Minerve pour l'esprit, c'est-à-dire, pour l'imagination & le dessein.

Page 88. *Affûrement ce n'est point contre l'ordre de tous les Dieux*] Ulysse a fait entendre à Nausicaa qu'il étoit l'objet de la haine des Dieux qui ne cessent de le persecuter. Nausicaa conjecture au contraire que tous les Dieux ne le persecutent point & qu'il y en a qui lui sont favorables, puisqu'il est abordé à l'île des Pheaciens, dont le bonheur égale celui des Dieux-mêmes, & que les Dieux ont produit sur lui un si grand changement ; s'ils avoient voulu le perdre, ils l'auroient éloigné

d'une île où il n'y a point de malheureux, & ils n'auroient pas operé sur lui un si grand miracle. Voilà la première idée qui vient dans l'esprit de la Princesse, qui déjà prévenue favorablement pour Ulyffe se fait un plaisir de penser qu'il a aussi des Dieux pour lui. Mais il y a ici une bienséance qu'il faut remarquer sur-tout; c'est que Nausicaa dit tout ceci à ses femmes sans être entendue d'Ulyffe, qu'Homere a fait retirer exprès pour donner le tems à cette Princesse d'expliquer ses sentimens, qu'elle n'auroit pu faire paroître en sa présence.

Plût à Jupiter que le mari qu'il me destine fût comme lui] Ce discours de Nausicaa n'est pas un discours dicté par une passion violente qu'elle ait conçue tout d'un coup pour cet étranger, dont la beauté l'a seduite, ce seroit une foiblesse dont une Princesse aussi vertueuse n'étoit pas capable. Mais elle parle comme une personne qui rappelant le songe qu'elle a eû le matin, & charmée d'ailleurs des sages discours qu'elle a entendus, voudroit que cet étranger fût celui que le songe lui auroit désigné pour mari. Et il n'y a rien là que de louable, sur-tout avec les ménagemens qui y sont observés.

Page 89. *Et qui à chacun de ses deux bouts a un port dont l'entrée est étroite & difficile, ce qui en fait la sûreté*] Toute cette description étoit fort difficile, & personne n'avoit tâché de l'expliquer; heureusement un Scholiaste de Dionysius Periegetes m'a servi à l'é-

claircir. Δύο λιμένας ἔχει ἡ Φαιακίς, τὸν μὲν Ἀλκίνοϊου, τὸν δὲ Ὑλλου. διὸ φησὶ Καλλιμάχος, Ἀμφίδυμος Φαίαξ. *L'île des Pheaciens a deux ports, l'un appellé le port d'Alcinoïus, & l'autre le port de Hyllus, c'est pourquoy Callimaque l'a appellée la Pheacie au double port.* Et Apollonius l'appelle par la même raison ἀμφιλαφής, où l'on aborde de deux côtés.

Page 90. *Qui font tout leur plaisir*] J'ai tâché de rendre la force du mot ἦσαν ἀγαλλόμενοι. Homere fait de ses vaisseaux les ἀγάλλομαί, comme les pouppées des Pheaciens.

Il y a beaucoup d'insolens & de medisans parmi ce peuple] Comme cela est ordinaire dans toutes les villes où regnent les jeux & les plaisirs; car si l'on y prend garde, ce sont ces vains amusemens qui produisent la medifance & qui la nourrissent. Il est aisé d'en voir la raison.

Page 91. *Qui est cet étranger si beau, si bien fait, qui suit Nausicaa*] L'adresse d'Homere est admirable; toutes les douceurs & toutes les politesses que la Princesse n'auroit osé dire à Ulyssé en parlant de son chef, car la passion y auroit été trop marquée, il trouve moyen de les lui faire dire, en faisant parler les Pheaciens: Καὶ οὕτως, dit fort bien Eustathe, ὃν ἱρωτα εἶχεν εἰς νοῦν, ἀνεκάλυψε καὶ δαυμοσίαν μέθοδον, ὡς ἄλλου πρὸς δῆδον τοιαῦτα ἐροῦντες, ἄλλως γὰρ ἀνεκφερες ἦν. Et ainsi la passion qui s'étoit déjà emparée de son cœur, elle se découvre par cette methode admirable, en

rapporant simplement ce que les autres diroient , car autrement elle n'auroit pû la découvrir.

Où l'a-t-elle trouvé] Elle lui marque par cette expression que les Pheaciens le regarderoient comme un précieux tresor qu'elle auroit trouvé par la faveur des Dieux. Cela est assez flatteur ; mais ce qui suit l'est encore davantage.

Est-ce quelqu'un des Dieux] Ulyffe a comparé la Princesse à Diane , & elle lui rend ici cette louange avec usure , en le faisant prendre pour un des Dieux , non par un seul homme , mais par plusieurs. Toutes les beautés de ce discours de la Princesse n'ont pas touché le Critique moderne dont j'ai déjà tant parlé. Voici comme il rend tout cet endroit : *Nausicaa dit à Ulyffe, en l'entretenant dans le chemin , que ceux qui la verront accompagnés d'un homme si bien fait , croiront qu'elle l'a choisi pour son époux , mais qu'un tel jugement l'offenseroit , parce qu'elle n'approuve point qu'une fille couche avec un homme avant que de l'avoir épousé.* La seconde Remarque après celle-ci fera mieux sentir la grossiereté de cette traduction.

Qui à sa priere soit descendu du ciel] Nausicaa fait entendre ici que les Pheaciens la regardoient comme une personne superbe qui les dédaignoit & à qui il ne falloit pas moins qu'un Dieu pour mari. Et si elle se sert admirablement de ces discours publics

pour louer Ulyffe , elle ne s'en sert pas moins bien pour se louer elle-même , car il y a ici un éloge bien adroit.

Page 92. *Et qui sans la permission de son pere & de sa mere paroîtroit avec un homme avant que d'être mariée*] En Grece les filles étoient fort retirées , & elles n'avoient la permission de voir des hommes que très-rarement & dans des occasions extraordinaires , & toujours en presence du pere & de la mere , à moins qu'ils ne les confiaient à des personnes dont on connoissoit la vertu. Mais quand elles étoient mariées , elles avoient plus de liberté , & elles voyoient des hommes comme Helene & Andromaque dans l'Iliade , & comme nous avons déjà vû Penelope se montrer aux Pour-suivans. Voilà le sens de ces paroles de Nausicaa , paroles pleines de pudeur & de modestie. Cependant c'est de ces paroles que l'Auteur du Parallele a tiré un sens très-effronté. Il a été assez imprudent pour traiter Homere de grossier , & pour l'accuser d'avoir fait dire par Nausicaa à Ulyffe , *Qu'elle n'approuvoit pas qu'une fille sans la permission de ses parens couchât avec un homme , avant que de l'avoir épousé.* Voilà la plus infigne beyuë qui ait jamais été faite , & qui marque la plus parfaite ignorance. M. Despreaux l'a fort bien relevée dans ses Reflexions sur Longin , Reflex. 3. & fait voir les impertinences & les absurdités qu'elle entraîne. En cet endroit , *αισχροτης μεσσηδου* , être mêlée avec les hommes , signifie , paroître avec

eux, les voir, les frequenter. Et jamais il n'est dans l'autre sens que lorsqu'il y est déterminé par la suite naturelle du discours, ou par quelqu'autre mot qui y est joint. *Μίχεται, ὃ ἐν σύνεσι :* est mêlée, c'est-à-dire, est avec lui, dit Eustathe; & il ajoute, sans la permission des parens. Car avec cette permission les filles pourront en leur presence se mêler avec les hommes, c'est-à-dire, paroître avec eux, être en leur compagnie. *Καὶ ἄλλως δὲ μίχθήσονται, ὃ ἔστι περισσόντα κ' παρδίνον ἀνδράσιν ἰναπίον ἡνέων.* Mais quand personne ne l'auroit expliqué, la sagesse d'Homere & la vertu & l'honnêteté que Nausicaa a fait paroître dans tout ce qu'elle a dit & fait, devoient empêcher un Critique, quelque ignorant qu'il fût, de tomber dans une si étrange bevue.

Afin que vous puissiez obtenir promptement de mon pere tout ce qui est nécessaire pour votre départ] La passion que Nausicaa a commencé à sentir pour Ulyse, & les souhaits qu'elle a formés, que ce soit lui que les Dieux lui ont destiné pour mari, n'empêchent pas qu'elle ne lui donne tous les avis nécessaires pour obtenir ce qu'il faut pour son départ. Voilà tout ce que peut la sagesse.

Page 93. *Car dans toute la ville il n'y a point de Palais comme celui du heros Alcinoüs]* Elle infinue par-là qu'il y avoit dans la ville plusieurs autres Palais. Il y avoit en effet plusieurs Princes, qui devoient être bien logés.

Vous la trouverez auprès de son foyer, qui à la clarté de ses brasiers] Voilà encore la Reine à son travail avec ses femmes comme elle y a été dès le matin. Et elle travaille à la lueur du feu ; car c'est ce que porte la lettre du texte. Mais on se tromperoit si on prenoit ceci pour une marque d'économie ; quand Homere dit que la Reine travailloit à la lueur du feu, il veut dire que c'étoit à la clarté du bois qui brûloit sur les brasiers & qui tenoit lieu de flambeaux.

Mon pere est dans la même chambre, & vous le trouverez assis à table comme un Dieu] Le Grec dit : *Le thrône de mon pere est dans cette même chambre, éclairé par le feu de ces brasiers.* Car au-lieu d'αὐτῆς, il y a dans quelques exemplaires αὐτῶν, à la clarté, à la lueur. Ce qui suit, & il est assis à table, où il fait grande chere comme un Dieu, Homere le fait dire par Nausicaa, pour faire entendre que les Pheaciens faisoient confister la felicité dans le plaisir de la table, & qu'ils jugeoient les Dieux heureux parce qu'ils les imaginoient passant les jours dans des festins continuels. Le Critique moderne a si peu compris le sens & la raison de ces paroles, qu'il les rend très-ridiculement. *Après d'elle, dit-il, est la chaise de mon pere où il s'assied comme un Dieu quand il se met à boire, Cela n'est-il pas d'un grand goût ?*

Mais allez embrasser les genoux de ma mere] Nausicaa veut marquer à Ulyffe l'estime & la consideration qu'Alcinous avoit pour

SUR L'ODYSSE'E. Livre VI. 121
pour la Reine sa femme, & lui faire enten-
dre par-là que l'union, qu'il a tant vantée,
regnoit entr'eux.

Page 94. *Et adressa cette priere à la fille
du grand Jupiter*] À chaque nouvelle action
une nouvelle priere. Voilà le précepte qu'Ho-
mere veut nous donner par cet exemple de
la pieté d'Ulyffe.

Page 95. *Car elle craignoit son oncle Nep-
tune, qui étoit toujours irrité*] Neptune ve-
noit de marquer encore ce courroux impla-
cable par la tempête qu'il venoit d'exciter,
c'est ce qui oblige Minerve à garder ces me-
sures.



Argument du Livre VII.

N *Ausicaa* arrive dans la ville sur le soir. *Ulyffe* la suit de près, entre dans le Palais sans être apperçu, & va se jeter aux pieds d'*Areté* femme du Roi *Alcinoüs*. Après le souper, la Reine demande à *Ulyffe* d'où il avoit les habits qu'il portoit, car elle les reconnut. Sur cela *Ulyffe* lui raconte tout ce qui lui est arrivé dans son voyage, depuis son départ de l'île d'*Ogygie* jusqu'à son arrivée chez les *Pheaciens*.



L'ODYSSEE

D'HOMERE.

LIVRE MILIA

TELLE fut la priere qu'Ulyse,
 exercé par tant de travaux,
 adressa à Minerve. Cependant
 Nausicaa arrive au Palais de son
 pere. Elle n'est pas plutót entrée
 dans la cour, que ses freres, sem-
 blables aux Dieux, viennent au
 devant d'elle, détellent ses mu-
 lets. & portent dans le Palais les
 paquets qui étoient dans le char.
 La Princesse va dans son apparte-
 ment; Eurymeduse, qui l'avoit
 élevée & qui avoit alors soin de
 sa chambre, lui alluma du feu.

C'étoit une femme que les Pheaciens amenerent d'Épire sur leurs vaisseaux, & qu'ils choisirent pour en faire present à Alcinoüs, parce qu'il étoit leur Roi, & qu'ils l'écoutoient comme un Dieu. Eurymeduse lui alluma donc du feu & prépara son souper.

Alors Ulysse jugea qu'il étoit tems de partir pour arriver à la ville. La Déesse Minerve, qui l'accompagnoit de sa protection, l'environna d'un nuage & le rendit invisible, de peur que quelqu'un des superbes Pheaciens le rencontrant ne lui fit quelque parole de raillerie, & ne lui demandât qui il étoit & ce qu'il venoit faire. Comme il étoit donc près d'entrer, la Déesse alla à sa rencontre sous la figure d'une jeune fille qui portoit une cruche.

Ulysse la voyant, lui dit : Ma fille, voudriez-vous bien me mener

au Palais d'Alcinoüs Roi de cette île ; je suis un étranger qui viens d'une contrée fort éloignée, & je ne connois aucun des habitans de ce pays.

La Déesse lui répondit : Etranger ; je vous montrerai avec plaisir le Palais que vous demandez, car il est près de celui de mon pere. Vous n'avez qu'à marcher dans un profond silence, je vous conduirai moi-même ; souvenez-vous seulement de ne regarder & de n'interroger aucun de ceux que vous rencontrerez : ces habitans ne reçoivent pas volontiers les étrangers, ils ne les voient pas de bon œil, & ne leur rendent pas tous les soins qu'ils méritent : ce sont des hommes nés pour la marine, & qui se confiant en la bonté de leurs vaisseaux, font des voyages de long cours ; car Neptune les a fait comme maîtres de

» la mer. Leurs vaisseaux volent
 » plus vite qu'un oiseau, ou que
 » la pensée même.

En finissant ces mots elle mar-
 che la première, & Ulysse la suit ;
 aucun des Pheaciens ne l'apper-
 çut comme il traversoit la ville au
 milieu d'eux ; car la Déesse Mi-
 nerve l'avoit environné d'un épais
 nuage, qui les empêchoit de le
 voir. Ulysse en marchant ne pou-
 voit se lasser d'admirer les ports,
 la beauté des navires dont ils é-
 toient remplis, la magnificence
 des places publiques, la hauteur
 des murailles & les remparts pa-
 lissadés, autant de merveilles dont
 il étoit surpris.

Quand ils furent arrivés tous
 deux devant le Palais du Roi,
 » la Déesse dit à Ulysse : Etranger,
 » voilà le Palais que vous deman-
 » dez. Vous allez trouver le Roi à
 » table avec les Princes. Entrez har-

dimment & ne temoignez aucune crainte , car un homme hardi , quoiqu'étranger , réussit mieux qu'un autre dans tout ce qu'il entreprend. Les affaires demandent du courage. Vous adresserez d'abord vos prieres à la Reine , elle se nomme Areté , & elle est de la même maison que le Roi son mari. Car il faut que vous sachiez que le Dieu Neptune eut de Peribée un fils nommé Nausithoüs ; Peribée étoit la plus belle des femmes de son tems , & fille du brave Eurymedon qui regnoit sur les superbes Geants. Cet Eurymedon fit perir tous ses sujets dans les guerres qu'il entreprit , & perit aussi avec eux. Après sa mort , Neptune devenu amoureux de sa fille , eut d'elle ce Nausithoüs , qui étoit un homme d'un courage heroïque , & qui regna sur les Pheaciens. Nausithoüs eut deux

filz , Rhexenor & Alcinoüs. Rhexenor peu de tems après son mariage fut tué par les fleches d'Apollon , & ne laiffa qu'une fille , qui eft cette Areté. Alcinoüs l'a époufée , & jamais femme n'a été plus eftimée ni plus honorée de fon mari qu'Areté l'eft d'Alcinoüs. Ses filz ont auffi pour elle tout le refpect & toute la foumiffion qu'ils lui doivent , & elle eft adorée de fes peuples , qui la regardent comme leur Déesfe tutelaire , & qui ne la voyent jamais paffer dans les rues fans la combler de benedictions. Auffi eft-ce une femme d'une prudence consommée & d'une rare vertu. Tous les différends qui s'élevent entre fes fujets , elle les termine par fa fageffe. Si vous pouvez attirer fa bienveillance & gagner fon eftime , comptez que bien-tôt vous aurez tous les fecours neceffaires

pour vous en retourner dans votre patrie, & revoir vos amis & votre Palais.

Après avoir ainsi parlé, la Déesse disparut, quitta l'aimable Scherie, & prenant son vol vers les plaines de Marathon, elle se rendit à Athènes & entra dans la celebre cité d'Erethée. Dans le même tems Ulyffe entre dans le Palais d'Alcinoüs. En entrant il s'arrête, l'esprit agité de différentes pensées; car tout le Palais brilloit d'une lumière aussi éclatante que celle de la lune, ou même que celle du soleil. Toutes les murailles étoient d'airain massif. Une corniche d'un bleu celeste regnoit tout autour. Les portes étoient d'or, les chambranles d'argent sur un parquet d'airain, le dessus des portes de même, & les anneaux d'or. Aux deux côtés des portes on voyoit des chiens d'une grandeur ex-

traordinaire , les uns d'or , les autres d'argent ; Vulcain les avoit faits par les secrets merveilleux de son art , afin qu'ils gardassent l'entrée du Palais d'Alcinoüs. Ils étoient immortels & toujours jeunes , la vieilleffe n'ayant point de pouvoir sur eux. Des deux côtés de la sale les murs étoient bordés de beaux sieges tout d'une seule piece , & couverts de beaux tapis d'une finesse merveilleuse , ouvrage des femmes du pays. Les principaux des Pheaciens assis sur ces sieges celebroident un grand festin ; car ce n'étoit tous les jours que nouvelles fêtes. Sur des piédestaux magnifiques étoient de jeunes garçons tout d'or , tenant des torches allumées pour éclairer la sale du festin. Il y avoit dans ce Palais cinquante belles esclaves , dont les unes servoient à moudre les dons de la blonde

Cerès, les autres filoient ou travailloient sur le métier, & faisoient des étoffes précieuses. Elles étoient toutes assises de suite, & on voyoit en même tems remuer toutes leurs mains comme les branches des plus hauts peupliers quand elles sont agitées par les vents. Les étoffes qu'elles travailloient étoient d'une finesse & d'un éclat qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer; l'huile même auroit coulé dessus sans y laisser de tache. Car autant que les Pheaciens sont au-dessus des autres hommes pour gouverner les vaisseaux au milieu de la vaste mer, autant leurs femmes surpassent toutes les autres en adresse pour faire les plus beaux ouvrages, la Déesse Minerve leur ayant donné le bon esprit pour imaginer les plus beaux desseins, & toute l'habileté nécessaire pour les bien exécuter.

De la cour on entre dans un grand jardin de quatre arpens enfermé d'une haie vive. Dans ce jardin il y a un verger planté d'arbres fruitiers en plein vent , toujours chargés de fruits ; on y voit des poiriers , des grenadiers , des orangers , dont le fruit est le charme des yeux , des figuiers d'une rare espece , & des oliviers toujours verts. Jamais ces arbres ne sont fans fruit ni l'hyver ni l'été. Un doux zéphyre entretient toujours leur vigueur & leur seve , & pendant que les premiers fruits meurissent , il en produit toujours de nouveaux. La poire prête à cueillir en fait voir une qui naît ; la grenade & l'orange déjà mûres en montrent de nouvelles qui vont meurir ; l'olive est poussée par une autre olive , & la figue ridée fait place à une autre qui la suit.

D'un autre côté il y a une vigne

qui porte des raisins en toute saison. Pendant que les uns sechent au soleil dans un lieu decouvert, on coupe les autres & on foule dans le pressoir ceux que le soleil a déjà préparés ; car les seps chargés de grappes toutes noires qui sont prêtes à couper, en laissent voir d'autres toutes vertes, qui sont prêtes à tourner & à meurir. Au bas du jardin il y a un potager très-bien tenu, qui fournit toutes sortes d'herbages, & qui par ses différens carrés, toujours verts & toujours fertiles, réjouit toute l'année celui qui l'entretient. Il y a deux fontaines, dont l'une se partageant en différens canaux, arrose tout le jardin, & l'autre coulant le long des murs de la cour, va former devant le Palais un grand bassin qui sert à la commodité des citoyens. Tels sont les magnifiques presens dont les

Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs. Ulyffe s'arrête pour les considerer & ne peut se lasser de les admirer.

Après les avoir admirés il entre dans la sale, où il trouve les Princes & les Chefs des Pheaciens, qui après le repas faisoient des libations à Mercure; ce Dieu étoit le dernier à l'honneur duquel ils verfoient le vin de leurs coupes quand ils étoient sur le point de s'aller coucher. Ulyffe s'avance couvert du nuage dont la Déesse l'avoit environné pour l'empêcher d'être vû; il s'approche d'Arete & d'Alcinoüs, & embrasse les genoux de la Reine. Le nuage se dissipe dans ce moment, & les Pheaciens appercevant tout d'un coup cet étranger, demeurent dans le silence, remplis d'étonnement & d'admiration. Ulyffe tenant toujours les genoux de la

Reine, dit : Areté, fille de Rhe-
 xenor, qui étoit égal aux Dieux,
 après avoir souffert des maux in-
 finis, je viens me jeter à vos
 pieds & embrasser vos genoux,
 ceux du Roi & ceux de tous ces
 Princes qui sont assis à votre table ;
 veuillent les Dieux faire couler
 leurs jours dans une longue prof-
 perité, & leur faire la grace de
 laisser à leurs enfans, après eux,
 toutes leurs richesses & les hon-
 neurs dont le peuple les a revêtus.
 Mais donnez-moi les secours
 nécessaires pour m'en retourner
 promptement dans ma patrie, car
 il y a long-tems qu'éloigné de ma
 famille & de mes amis, je suis
 en butte à tous les traits de la for-
 tune.

En finissant ces mots il s'assied
 sur la cendre du foyer. Le Roi &
 les Princes demeurent encore
 plus interdits. Enfin, le heros

Echeneus , qui étoit le plus âgé
des Pheaciens , qui favoit le mieux
parler , & de qui la prudence
étoit augmentée par les exemples
des anciens tems dont il étoit
instruit , rompit le premier le si-
lence , & dit : Alcinoüs , il n'est
ni féant ni honnête que vous lais-
siez cet étranger assis à terre sur
la cendre de votre foyer. Tous
ces Princes & Chefs des Phea-
ciens n'attendent que vos ordres ;
relevez-le donc & faites-le asseoir
sur un de ces sieges ; ordonnez
en même tems aux herauts de ver-
ser de nouveau du vin dans les
urnes , afin que nous fassions nos
libations au Dieu qui lance la fou-
dre ; car c'est lui qui tient sous sa
protection les supplians , & qui
les rend respectables à tous les
hommes. Et que la maîtresse de
l'office lui serve une table de ce
qu'elle a de plus exquis.

Alcinous n'eut pas plutôt entendu ces paroles, que prenant Ulyffe par la main, il le relève & le fait asseoir sur un siege magnifique, qu'il lui fait ceder par son fils Laodamas qui étoit assis près de lui, & qu'il aimoit plus que tous ses autres enfans. Une esclave bien faite apporte de l'eau dans une aiguiere d'or sur un bassin d'argent, & donne à laver à Ulyffe. Elle dresse ensuite une table, & la maîtresse de l'office la couvre de tout ce qu'elle a de meilleur.

Ulyffe mange & boit. Et le Roi adressant la parole à un de ses herauts, Pontonous, lui dit-il, « mêlez du vin dans une urne, & « servez-en à tous les convives, afin « que nous fassions nos libations au « Dieu qui lance le tonnerre & qui « accompagne de sa protection les « supplians. »

Il dit : Pontonous mêle du vin

dans une urne & en présente à tous
 les conviés. Après qu'on eut bû
 & que les libations furent faites ,
 Alcinoüs élevant sa voix , dit :
 • Princes & chefs des Pheaciens ;
 • puisque le repas est fini vous pou-
 • vez vous retirer dans vos mai-
 • sons ; il est tems d'aller goûter le
 • repos du doux sommeil ; demain
 • nous assemblerons nos vieillards
 • en plus grand nombre ; nous ré-
 • galerons notre hôte ; nous ferons
 • des sacrifices à Jupiter , & nous
 • penserons aux moyens de le ren-
 • voyer , afin que sans peine &
 • sans inquietude, par notre secours,
 • il retourné promptement dans sa
 • patrie , quelque'éloignée qu'elle
 • soit , & qu'il ne lui arrive rien de
 • fâcheux dans son voyage. Quand
 • il sera chez lui , & dans la suite
 • des tems , il souffrira tout ce que
 • la Destinée & les Parques inexo-
 • rables lui ont préparé par leurs

fuseaux, dès le moment de sa naissance. Que si c'est quelqu'un des Immortels qui soit descendu de l'Olympe pour nous visiter, c'est donc pour quelque chose d'extraordinaire, car jusqu'ici les Dieux ne se sont montrés à nous que lorsque nous leur avons immolé des hecatombes. Alors ils nous ont fait l'honneur d'assister à nos sacrifices & de se mettre à table avec nous. Et quand quelqu'un de nous est parti pour quelque voyage, ils n'ont pas dédaigné de se rendre visibles & de nous accompagner. Car je puis dire que nous leur ressemblons autant par notre piété & par notre justice, que les Cyclopes & les Géans se ressemblent par leur injustice & par leur impiété.

Ulysse entendant le Roi parler de la sorte, lui répondit : Alcinoüs, changez de sentiment, je

vous prie, je ne ressemble en rien
aux Immortels qui habitent le bril-
lant Olympe : je n'ai ni leur corps
ni aucune de leurs propriétés ;
mais je ressemble aux mortels,
& à un des plus misérables mor-
tels que vous puissiez connoître,
car je le dispute aux plus infortu-
nés. Si je vous racontois tous les
maux que j'ai eû à souffrir par la
volonté des Dieux, vous verriez
que j'ai plus souffert que tous les
malheureux ensemble. Mais per-
mettez que j'acheve mon repas,
malgré l'affliction qui me consu-
me ; il n'y a point de nécessité
plus imperieuse que la faim ; elle
force le plus affligé à la satisfaire ;
elle me fait oublier tous mes
malheurs & toutes mes pertes
pour lui obéir. Demain dès la
pointe du jour ayez la bonté de
me fournir les moyens de retour-
ner dans ma chere patrie, tout

1

D'HOMERE. *Liv. VII.* 141
malheureux que je suis. Après tout
ce que j'ai souffert je consens de
tout mon cœur à mourir, pour-
vû que j'aye le plaisir de revoir
mon Palais & ma famille.

Il dit : & tous les Princes lou-
rent son discours & se préparèrent
à lui fournir tout ce dont il auroit
besoin, car sa demande leur parut
juste. Les libations étant donc fai-
tes, ils se retirèrent tous dans
leur maison pour se coucher. Ulyf-
se demeura dans la sale, Areté &
Alcinoüs demeurèrent près de
lui, & pendant qu'on déservoit
& qu'on ôtoit les tables, la Rei-
ne reconnoissant le manteau &
les habits dont il étoit couvert,
& qu'elle avoit faits elle-même
avec ses femmes, prit la parole,
& dit : Etranger, permettez-moi
de vous demander premierement
qui vous êtes, d'où vous êtes,
& qui vous a donné ces habits ?

» Ne nous avez-vous pas dit qu'er-
» rant sur la vaste mer , vous avez
» été jetté sur nos côtes par la tem-
» pête ?

» Grande Reine , répond le pru-
» dent Ulyffe , il me seroit difficile
» de vous raconter en détail tous les
» malheurs dont les Dieux m'ont
» accablé , ils sont en trop grand
» nombre ; je satisferai seulement à
» ce que vous me faites l'honneur
» de me demander. Fort loin d'ici
» au milieu de la mer est une île ap-
» pellée Ogygie , où habite la fille
» d'Atlas , la belle Calypso , Déesse
» très-dangereuse par ses attraits &
» par ses caresses , qui sont autant
» de pièges dont il est difficile de se
» garantir. Aucun ni des Dieux ni
» des hommes ne fréquente dans
» cette île ; un Dieu ennemi m'y
» fit aborder moi seul , après que
» Jupiter lançant sa foudre eut brisé
» mon vaisseau & fait périr mes

Compagnons. Dans ce péril j'em-
brassai une planche du débris de
mon naufrage, & je fus neuf jours
le jouet des flots. Enfin la dixié-
me nuit les Dieux me pousserent
sur la côte d'Ogygie où Calypso
me reçut avec toutes les marques
d'affection & d'estime, & me fit
tous les meilleurs traitemens qu'on
peut désirer. Elle m'offroit même
de me rendre immortel, & de
m'exempter pour toujours de la
vieillesse; mais elle n'eut pas la
force de me persuader. Je demeu-
rai avec elle sept années entières,
baignant tous les jours de mes lar-
mes les habits immortels qu'elle
me donnoit. Enfin la huitième an-
née étant venue, elle me pressa
elle-même de partir; car elle avoit
reçu par le messager des Dieux un
ordre exprès de Jupiter, qui avoit
entièrement changé son esprit. El-
le me renvoya donc sur une espece

de radeau ; elle me fournit de tout
 ce qui m'étoit nécessaire , de pain ,
 de vin , d'habits , & m'envoya
 un vent très-favorable. Je voguai
 heureusement dix-sept jours. Le
 dix - huitième je découvris les
 noirs sommets des montagnes de
 votre île , & je sentis une très-
 grande joie. Malheureux ! toute
 ma mauvaise fortune n'étoit pas
 encore épuisée ; Neptune me pre-
 paroît de nouvelles persécutions.
 Pour me fermer les chemins de
 ma patrie , il déchaîna contre moi
 les vents & souleva la mer pen-
 dant deux jours & deux nuits. Les
 flots qui heurtoient impetueuse-
 ment ma petite nacelle , me mon-
 troient la mort à tout moment ;
 enfin la tempête devint si furieuse
 qu'elle brisa & dissipa ce frêle vais-
 seau. Je me mis à nager ; le vent
 & le flot me poussèrent hier con-
 tre le rivage. Et comme je pensois
 m'y

m'y sauver, la violence du flot me
repoussa contre de grands rochers
dans un lieu fort dangereux ; je
m'en éloignai en nageant encore,
& je fis tant que j'arrivai à l'em-
bouchure du fleuve. Là je dé-
couvris un endroit commode,
parce qu'il étoit à couvert des
vents & qu'il n'y avoit aucun ro-
cher ; je le gagnai en rassemblant
le peu qui me restoit de forces,
& j'y arrivai presque sans vie. La
nuit couvrit la terre & la mer de
ses ombres, & moi, après avoir
un peu repris mes esprits, je m'é-
loignai du fleuve ; je me fis un lit
de branches & je me couvris de
feuilles ; un Dieu favorable m'en-
voya un doux sommeil qui suspen-
dit toutes mes douleurs. J'ai dor-
mi tranquillement toute la nuit &
la plus grande partie du jour. Com-
me le soleil baissoit, je me suis
éveillé, & j'ai vû les femmes de

» la Princesse votre fille qui jouoient
 » ensemble. Elle paroissoit au mi-
 » lieu d'elles comme une Déesse.
 » J'ai imploré son secours ; elle n'a
 » pas manqué de donner en cette
 » occasion des marques de son bon
 » esprit & de ses inclinations nobles
 » & genereuses ; vous n'oseriez at-
 » tendre de si beaux sentimens de
 » toute autre personne de son âge ,
 » soit homme soit femme , car la
 » prudence & la sagesse ne sont pas
 » le partage des jeunes gens. Elle
 » m'a fait donner à manger ; elle a
 » ordonné qu'on me baignât dans
 » le fleuve , & elle m'a donné ces
 » habits. Voilà la pure vérité & tout
 » ce que mon affliction me permet
 » de vous apprendre.

Le Roi prenant la parole , dit
 » à Ulysse : Etranger , il y a une
 » seule chose où ma fille a manqué,
 » c'est qu'étant la première à qui
 » vous vous êtes adressé , elle ne

vous a pas conduit elle-même
dans mon Palais avec ses femmes.

Grand Prince, repartit Ulyffe,
ne blamez point la Princesse vo-
tre fille, elle n'a aucun tort; elle
m'a ordonné de la suivre avec ses
femmes, c'est moi qui n'ai pas
voulu, de peur qu'en me voyant
avec elle, votre esprit ne fût ob-
curci par quelque soupçon com-
me par un nuage; car nous au-
tres mortels nous sommes fort ja-
loux & fort soupçonneux.

Etranger, répond Alcinoüs, je
ne suis point sujet à cette passion,
& je ne me mets pas legerement
en colere. J'approuve toujours
tout ce qui est honnête & juste.
Plût à Jupiter, à Minerve & à
Apollon que tel que vous êtes &
ayant les mêmes pensées que moi,
vous pussiez épouser ma fille &
devenir mon gendre, je vous
donnerois un beau Palais & de

grandes richesses , si vous preniez
le parti de demeurer avec nous.
Il n'y a personne ici qui veuille
vous retenir par force , à Dieu ne
plaise. Je vous promets que de-
main tout sera prêt pour votre
voyage , dormez seulement en
toute sûreté. Les gens que je vous
donnerai observeront le moment
que la mer sera bonne , afin que
vous puissiez arriver heureuse-
ment dans votre patrie , & par-
tout où vous voudrez aller ; suf-
fiez-vous aller au-delà de l'Eubée
qui est fort loin d'ici ; comme nous
le favons par le rapport de nos Pi-
lotes , qui y menerent autrefois
le beau Rhadamanthe lorsqu'il al-
la voir Tityus le fils de la terre.
Quelqu'éloignée qu'elle soit , ils
le menerent & le ramenerent dans
le même jour sans beaucoup de
peine. Et vous-même vous con-
noîtrez par experience la bonté &

D'HOMÈRE. *Liv. VII.* 149
la legereté de mes vaisseaux, &
l'adresse & la force de mes ra-
meurs.

Il dit; & Ulyffe penetré d'une
joie qu'il n'avoit pas encore sen-
tie, leva les yeux au ciel, & fit
cette priere. Grand Jupiter, faites
qu'Alcinoüs accomplisse ce qu'il
me promet; que la gloire de ce
Prince, sans jamais s'affoiblir,
remplisse la terre entiere, & que
je retourne heureusement dans
mes Etats!

Comme cette conversation al-
loit finir, Arété commanda à ses
femmes de dresser un lit à Ulyffe
sous le portique, de le garnir de
bellés étoffes de pourpre, d'éten-
dre sur ces étoffes de beaux tapis,
& de mettre par-dessus des couver-
tures très-fines. Ces femmes tra-
versent aussi-tôt les appartemens,
tenant dans leurs mains des flam-
beaux allumés. Quand elles eu-

rent préparé le lit , elles revinrent avertir Ulyffe que tout étoit prêt. Aussi-tôt il prend congé du Roi & de la Reine , & il est conduit par ces femmes dans le superbe portique qui lui étoit destiné. Alcinoüs alla aussi se coucher dans l'appartement le plus reculé de son Palais , & la Reine se coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi.





REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VII.

Page 123. **E** *Urymeduse qui l'avoit élevé e, & qui avoit alors soin de sa chambre*] Le mot *ἑταίριος* signifie une personne qui a soin de la chambre, à qui on a commis la garde de la chambre. Cette Eurymeduse, qui avoit élevé la Princesse, étoit parvenue à cet emploi, & c'étoit la fortune ordinaire dans les maisons des Princes; ils recompensent de cette charge ceux qui les avoient élevés.

Page 124. *C'étoit une femme que les Pheasiens amenèrent d'Épire*] Comme ces peuples-là faisoient un grand commerce, ils achetoient des esclaves qu'ils revendoient. Ils avoient fait présent au Roi de celle-ci, & Homere fait entendre par-là que c'étoit une personne considérable.

Et qu'ils l'écoutoient comme un Dieu] Et c'est comme les bons Rois doivent être écoutés, leurs paroles sont respectables comme des oracles.

Page 125. *Car il est près de celui de mon pere*] Voici une fille qui va chercher de l'eau avec une cruche, & dont le pere a un Palais. J'ai fait voir ailleurs que les Princesses alloient elles-mêmes à la fontaine. Cette jeune fille répond donc comme une fille de qualité, mais cette réponse lui convient encore entant qu'elle est la Déesse Minerve. Car les Palais des bons Princes sont toujours près du Palais de Jupiter; c'est-à-dire, que Jupiter habite près d'eux.

Ces habitans ne reçoivent pas volontiers chez eux les étrangers, & ils ne les voyent pas de bon œil] Cependant nous verrons qu'Ulyffe sera fort bien reçu dans la Cour d'Alcinous. Comment accorder donc avec cette bonne reception ce que cette fille dit ici? Parleroit-elle ainsi pour rendre Ulyffe plus précautionné? Je suis persuadée qu'elle dit la vérité. Ce qu'elle dit ici des Pheaciens est vrai de presque tous les insulaires; il n'y a que les honnêtes gens & les gens de condition qui traitent bien les étrangers, le peuple ne leur est point du tout favorable, nous en avons des exemples bien voisins. Les Pheaciens jouissoient d'un si grand bonheur, qu'ils pouvoient craindre que cela ne donnât envie aux étrangers de venir s'établir dans leur île, ou même de les en chasser.

Ce sont des hommes nés pour la marine] Et par consequent plus grossiers & plus intraitables que les peuples qui cultivent les autres arts.

Car Neptune les a fait comme maîtres de la mer] Voilà pourquoi, comme je l'ai déjà dit, cette île avoit été anciennement appelée *Scherie*, c'est-à-dire; l'île du commerce. Mais si cette île étoit si puissante, si son commerce étoit si étendu, d'où vient qu'Ulysse n'en connoît pas même le nom? Est-il possible qu'avant la guerre de Troye cette île n'eût pas souvent envoyé des vaisseaux à Ithaque, qui n'en étoit qu'à une journée? C'est à mon avis une des raisons qui ont obligé Homere à faire de cette île une île fort éloignée, afin de donner plus de vraisemblance à son recit. Cela aura pû aussi obliger Homere à grossir l'aversion que ces peuples avoient pour les étrangers.

Page 126. *Leurs vaisseaux volent plus vite qu'un oiseau, ou que la pensée même*] Cette île n'est véritablement qu'à une journée d'Ithaque; aussi verra-t-on qu'Ulysse y arrivera en une nuit. Mais comme le Poete la fait très-éloignée, il a recours ici à cette hyperbole pour sauver cette prompte arrivée, qui ne devient vraisemblable que par l'extrême legereté de ces vaisseaux, ils *volent plus vite qu'un oiseau, ou que la pensée même*. Cette hyperbole, dont se sert ici cette jeune fille, fait connoître à Ulysse que ces peuples sont forts sur la figure; c'est pourquoi il les payera bien-tôt de la même monnoie, & ne gardera pas beaucoup de mesure dans les contes qu'il leur fera.

Ulysse en marchant ne pouvoit se lasser

d'admirer les ports] Homère parle de ce que vit Ulyffe avant que d'entrer dans la ville.

La hauteur des murailles & les remparts palissadés] Le Grec dit, *les murailles hautes & fortifiées de palissades.* Il me paroît ridicule de placer ces palissades sur les murailles, leur hauteur suffisoit. Homère veut dire, à mon avis, que devant ces murailles il y avoit des fossés ou des remparts qui étoient palissadés. Sur cette sorte de fortification on peut voir ce que j'ai remarqué dans l'Iliade.

Entrez hardiment & ne témoignez aucune crainte] Minerve se déclare ici pour ce qu'elle est ; une jeune fille ne pouvoit pas donner ces sages conseils à Ulyffe. Aussi cet épisode de Minerve auroit été chetif si elle n'étoit venue que pour lui enseigner le chemin ; au lieu qu'il est grand & noble quand c'est pour lui donner des avis qui lui sont nécessaires. Et c'est ce qu'Eukathe a fort bien senti.

Page 127. *Car un homme hardi, quoiqu'étranger, réussit mieux qu'un autre dans tout ce qu'il entreprend]* Il est certain que la timidité a gâté beaucoup de grandes affaires. Il faut de la hardiesse ; mais il faut que cette hardiesse soit conduite par la prudence.

Cet Eurymédon fit périr tous ses sujets dans les guerres injustes qu'il entreprit] Ce passage est considérable, en ce qu'il nous fait entendre le tems où le reste des anciens

Geans avoit péri. Eurymedon leur Roi étoit grand-pere de Nausithoüs pere d'Alcinoüs. Ainsi les Geans furent exterminés quarante ou cinquante ans avant la guerre de Troie ; ce qui s'accorde avec l'ancienne Tradition, qui nous apprend qu'Hercule & Thesée acheverent d'en purger la terre. On peut voir ce que Plutarque a dit dans la vie de Thesée, & le beau portrait qu'il fait de ces Geans.

Page 128. *Fut tué par les fleches d'Apollon*] C'est-à-dire, qu'il mourut de mort subite.

Et jamais femme] Le Grec dit, & de toutes les femmes qui gouvernent leur maison sous les ordres de leurs maris. Homere enseigne par-là que le mari est le maître de la maison. L'éloge qu'il fait ici de cette Reine est d'une grande beauté.

Page 129. *Car tout le Palais brilloit d'une lumiere aussi éclatante que celle de la lune, ou même que celle du soleil*] Homere ne fait cette description si pompeuse du Palais d'Alcinoüs, que pour vanter les avantages du commerce, qui est la source inépuisable des richesses d'un Etat. Dans les lieux où le commerce fleurit, tout devient or ou metal précieux. L'Auteur du Parallele a si peu senti la beauté de cette Poësie, qu'il la deshonne à son ordinaire, & par la maniere dont il la rend, & par les réflexions dont il l'accompagne. *La Princesse Nausicaa, dit-il, étant arrivée chez le Roi son pere, ses freres semblables à des Dieux dételèrent les mules*

Et portèrent les robes dans le Palais, dont les murs étoient d'airain, la porte d'or, ayant à ses côtés des chiens d'argent, immortels Et non sujets à vieillir, que le sage Vulcain avoit faits pour garder la maison du magnanime Alcinoüs. Où est la Poésie qui se soutiendrait dans un style si malheureux ? Après le texte si indignement rendu, viennent les réflexions du Chevalier & de l'Abbé, deux assez fades personnages. Vous vous moquez, Monsieur, dit le premier, voilà une chose bien remarquable, que des chiens d'argent soient immortels Et ne vieillissent point. Aimez-vous bien que ces chiens d'argent soient mis là pour garder le Palais d'Alcinoüs ? Mais comment peut-on concevoir qu'un Roi, dont le Palais est d'airain, qui a des portes d'or Et d'argent, n'ait pas des palefreniers pour dételer les mules de son chariot, Et qu'il faille que ses enfans les détellent eux-mêmes ? Cela est étonnant, répond l'Abbé, mais ne faut-il pas qu'il y ait du merveilleux dans un Poëme. Voilà comme ce grand Critique se moque toujours de la raison & de la plus belle Poésie, évitant sur-tout avec grand soin de dire quelque chose de sensé.

Et les anneaux d'or] Les anneaux que l'on mettoit au milieu des portes pour les tirer ou les pousser, ou même pour frapper. C'étoit comme les marteaux.

Page 130. Vulcain les avoit faits par les secrets merveilleux de son art, afin qu'ils gardassent l'entrée du Palais] Nous ne ferons

SUR L'ODYSSÉE. Livre VII. 157
pas étonnés de voir des chiens d'or & d'argent garder le Palais comme s'ils étoient vivans, après les merveilles que nous avons vû exécuter à Vulcain dans l'Iliade, ces tre-pieds qui alloient aux assemblées & qui en revenoient, ces femmes d'or qui aidotent ce divin forgeron à son travail, &c. C'est ainsi que la Poësie d'Homere anime toutes choses.

De beaux sieges tout d'une seule piece]
Homere ne dit point de quelle matiere étoient ces sieges, il y a de l'apparence qu'il a voulu faire entendre qu'ils étoient aussi de métal, puisqu'il se sert de la même expression, *ἰς μὲν οὖν ἰξ οὐδδδ*, pour dire qu'ils étoient massifs, & qu'ils n'étoient point en dedans d'une vile matiere couverte de feuilles de métal.

Sur des piédestaux magnifiques étoient de jeunes garçons tout d'or] On a fort bien remarqué avant moi que c'est ce passage d'Homere que Lucrece a imité dans son second livre :

*Si non aurea sunt juvenum simulacra per
ædes*

*Lampadas igniferas manibus retinentia
dextris,*

*Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,
Nec domus argento fulget auroque renidet.*

Tenant des torches allumées] Car alors on ne brûloit au-lieu de flambeaux que des

torches, c'est-à-dire, des branches de bois qui brûloient par le bout, comme dit Virgile,

Urit odoratam nocturna in lumina cedrum.

On n'avoit encore inventé ni les flambeaux, ni les lampes, ni les chandees. A propos de chandees, je vois dans Eustathe que ce mot est purement Grec; car il cite un ancien Auteur qui a dit, *ἀσκαρίε κενθήλας πρῶτω.* *Achette des chandees pour une petite piece d'argent.*

Page 131. *Et on voyoit toutes leurs mains se remuer en même tems comme les branches des plus hauts peupliers*] Homere est un grand peintre, & il peint toujours; ainsi, pour bien entrer dans sa pensée, le véritable secret est de se remettre devant les yeux les sujets dont il parle, & avec le secours de ses expressions on s'en forme la même image qu'il s'est formée. Par exemple dans ce passage, si l'on ne suivoit cette maxime, on seroit embarrassé à exprimer la pensée du Poëte; mais si l'on se represente toutes ces femmes qui travaillent en même tems, & dont les mains se remuent tout à la fois, les unes deçà, les autres de-là, on conçoit une image de branches de peupliers agitées par les vents, & l'on connoît par-là que c'est ce qu'Homere a voulu dire par ces seuls mots, *οἰά τε φύλλα μακροῦν ἄνδρῶν αἰγείροισιν.*

L'huile même auroit coulé dessus sans y laisser de tache] C'est à mon avis le seul ven-

SUR L'ODYSSÉE. Livre VII. 159
table sens du vers Grec. Homere pour louer
la manufacture de ces étoffes, dit qu'elles
étoient si fines & si serrées, que l'huile mê-
me auroit coulé dessus sans pouvoir s'y atta-
cher, & sans y laisser par conséquent la
moindre tache; car les taches ne viennent
que de l'impression que fait l'huile en s'in-
finuant.

- *Autant leurs femmes surpassent toutes les
autres en adresse*] Par ce qu'Homere dit ici,
car c'est lui qui parle, on ne peut pas douter
que les femmes de Corcyre n'eussent de son
tems cette réputation d'habileté. Apparem-
ment leurs maris par leur commerce leur
avoient amené des esclaves Sidoniennes
qui les avoient instruites.

Page 132. *La poire prête à cueillir en fait
voir une qui naît*] La plus grande idée que
Dieu lui-même donne de la plus heureuse
terre du monde, d'une terre décollante de
lait & de miel, c'est que *les arbres y seront
chargés de fruit, que les vendanges attrape-
ront la moisson, & que la moisson suivra im-
mediatement les vendanges. Pomis arbores
replebuntur; apprehendet messium tritura
vindemiam, & vindemia occupabit semen-
tem.* La Poësie enchefit sur cette heureuse
fécondité, en disant que les arbres portent
des fruits sans discontinuation; que pen-
dant qu'il y en a de mûrs, on en découvre
de verts qui vont meurir & d'autres qui
poussent. Ainsi c'est une recolte, une cueil-
lete continuelle & égale dans toutes les fai-

sons. On prétend que cela est fondé sur une vérité naturelle ; car il y a véritablement, dit-on, des arbres qui ont toujours fruit & fleurs, comme le citronier, dont Pline dit après Theophraste, *Arbos ipsa omnibus horis pomifera, aliis cadentibus, aliis maturiscentibus, aliis verò subnascentibus*. Le même Pline étend cela à d'autres arbres, *Novusque fructus in his cum annotino pendet*: Et il assure que le pin *habet fructum maturiscentem, habet proximo anno ad maturitatem venturum, ac deinde tertio, &c.* Homère grossit bien le miracle, en l'étendant à tous les arbres de cet heureux terroir. Mais on fait ce qu'il faut rabattre des hyperboles poétiques.

Page 133. *Pendant que les uns sechent au soleil dans un lieu découvert*] Pour bien entendre cet endroit il faut savoir la maniere dont les Grecs faisoient leurs vendanges, car ils ne les faisoient pas comme nous. J'en ai fait autrefois une Remarque sur la cinquantième Ode d'Anacreon. On portoit à la maison tous les raisins que l'on avoit coupés ; on les exposoit au soleil dix jours ; on les laissoit aussi pendant ce tems-là exposés à la fraîcheur de la nuit. Après cela on les laissoit à l'ombre cinq jours, & au sixième on les fouloit & on mettoit le vin dans les vaisseaux. Voici le précepte qu'en donne Hesiode lui-même dans son Traité des œuvres & des jours, vers 607. *Lorsque l'Orion & la Canicule seront au milieu du ciel & que l'aurore regardera l'Arcture, alors, mon cher*

Persa, porte tous tes raisins à la maison, expose-les dix jours au soleil & autant de nuits à l'air ; tiens-les à l'ombre cinq jours, & au sixième fais couler dans les vaisseaux les présens de l'enjoué Bacchus. Homere marque ces trois états différens ; le premier, des raisins qui ont déjà été au soleil & qu'on foule ; le second, de ceux qu'on expose au soleil pendant qu'on foule ceux-là ; & le troisième, de ceux qui, pendant que les seconds sont au soleil, sont prêts à couper pour être mis à leur place. Et il en donne la raison dans la suite ; c'est que pendant que les ceps sont chargés de grappes noires & mûres, il y en a de vertes qui sont prêtes à tourner. Voilà, si je ne me trompe, la véritable explication de ce passage d'Homere, qui sans doute a fondé ce miracle poétique sur ce qu'il y avoit des vignes qui portoient des raisins trois fois l'année, comme Pline l'a remarqué : *Vites quidem & trisera sunt, quas ob id insanas vocant, quoniam in iis aliæ maturescunt, aliæ turgescunt, aliæ florent.* Lib. 16. cap. 27. Il y a des vignes qui portent trois fois, & qu'on appelle folles par cette raison : parce que pendant qu'il y a des grappes qui meurissent, il y en a d'autres qui commencent à grossir & d'autres qui sont en fleur.

Tels sont les magnifiques présens dont les Dieux ont embelli le Palais d'Alcinoüs] Il n'y a rien en effet de plus admirable que ces jardins d'Alcinoüs tels qu'Homere les décrit, & j'ai toujours admiré le mauvais sens d'un

Ecrivain moderne , qui pour mettre notre siècle au-dessus du siècle d'Homere , a osé préférer nos magnifiques , mais stériles jardins , à ces jardins où la Nature toujours féconde prodiguoit en toute saison toutes ses richesses. Et voici comme il s'explique :

*Le jardin de ce Roi , si l'on en croit
Homere ,
Qui se plût à former une belle chimere ,
Utilement rempli de bons arbres fruitiers ,
Renfermoit dans ses murs quatre arpens
tous entiers ,
Là se cueilloit la poire , & la figue & l'o-
range ;
Ici dans un recoin se fouloit la vendange.*

Mais outre que dans cette misérable Poësie le Poëte ruine & détruit tous les miracles de la Poësie d'Homere & ceux de la Nature , car il n'y a rien de bien extraordinaire qu'on cueille dans un jardin des poires , des figues , des raisins , des oranges , & il n'y a point là de *belle chimere* , puisqu'on le voit très-souvent dans des jardins fort communs ; où est le bon sens de préférer ces jardins stériles que le luxe a imaginés & où la Nature gémit de se voir captive , de les préférer , dis-je , à un jardin où la Nature renouvelle toujours ses dons ? C'est-là le langage d'un homme qui a cru & enseigné que le luxe étoit un des beaux presens que Dieu ait faits aux hommes. Ce n'étoit pas là le sentiment des sages payens ; & pour ne pas sortir de notre sujet , voyons ce qu'Horace dit des vas-

SUR L'ODYSSÉE. Livre VII. 163
tes & somptueux jardins des Romains :

..... Platanusque cœlebs Od. 15. lib. 2.

Evincet almos. Tum violaria &

Myrtus & omnis copia narium

Spargent olivetis odorem

Fertilibus domino priori.

Le stérile plane va faire négliger l'ormeau.
Les violiers, les myrtes & toutes sortes de
fleurs parfumeront bien-tôt les lieux que l'on
avoit auparavant plantés d'oliviers, & qui
étoient d'un si grand revenu pour leurs pre-
miers maîtres. Et il ajoute, Bientôt on verra
les lauriers, qui par l'épaisseur de leur om-
bre défendront des rayons du soleil, quoique
cela soit expressément défendu par les ordon-
nances de Romulus, par les loix du severo
Caton, & par toutes les regles des premiers
Legislateurs. Mais sans regarder ni à l'utile
ni au moral, qui est-ce qui ne préférera pas
à toutes les plus grandes merveilles de l'art
les merveilles de la Nature ? D'ailleurs la
Poésie qu'Homere étale dans cette descrip-
tion est si charmante, que je ne puis assez
m'étonner qu'un homme qui se piquoit d'être
Poète n'en ait pas été touché.

Page 134. Ce Dieu étoit le dernier à l'hon-
neur duquel ils versotent le vin de leurs cou-
pes] Mercure étoit le dernier à qui on faisoit
des libations quand on étoit sur le point de
s'aller coucher, car il présidoit au sommeil,

Dat somnos adimitque.

Horace.

Page 135. *Et les honneurs dont le peuple les a revêtus*] Il paroît par ce passage que le gouvernement des Corcyriens étoit, comme les gouvernemens de ces tems-là, un composé de Royauté & de Démocratie, puisqu'on voit que le peuple donnoit les dignités. On peut voir une Remarque sur un passage du Livre suivant.

En finissant ces mots il s'assied sur la cendre du foyer] Le foyer étoit un lieu sacré à cause de Vesta. Et c'étoit la manière de supplier la plus touchante & la plus sûre. Themistocle l'imita long-tems après, lorsqu'il se réfugia chez Admete Roi des Molosses : *Il s'assit*, dit Plutarque, *au milieu de son foyer entre ses Dieux domestiques*. Que peut-on répondre à l'Auteur du Parallele, qui pour rendre ridicule cet endroit, qu'il n'a point entendu, nous le présente ainsi : *Ulysse étant parvenu dans la chambre de la Reine, alla s'asseoir à terre parmi la poussière auprès du feu*. Voilà un Critique bien instruit de l'Antiquité.

Page 136. *Et de qui la prudence étoit augmentée par les exemples des anciens tems dont il étoit instruit*] Le Grec dit : *Et qui savoit les choses anciennes & plusieurs autres*. Il n'y a rien de plus capable d'instruire les hommes que l'Histoire ; c'est pourtant une connaissance assez négligée. L'Auteur du Livre de la Sagesse en connoissoit bien le prix ; car en parlant du sage, il dit comme Homere, *Scit praterita & de futuris aestimat*. Sap. 8. 8.

SUR L'ODYSSÉE. Livre VII. 165
Voilà le portrait qu'Homere fait d'Echécéc.

*Et qui accompagne de sa protection les supplians] Homere enseigne par-tout que Dieu protege les pauvres & les étrangers, & qu'il a une attention particuliere sur les supplians ; car les Prieres sont ses filles, comme nous l'avons vû dans l'Iliade ; aussi Dieu dit lui-même qu'il aime les étrangers & qu'il leur donne tout ce qui leur est nécessaire : *Amat peregrinum & dat. ei victum & vestitum. Et vos ergo amate peregrinos. Deuteron. 10. 18. 19.**

Page 138. *Tout ce que la Destinée & les Parques inexorables lui ont préparé par leurs fuseaux dès le premier moment de sa naissance] Ce passage est remarquable. Homere sépare la Destinée & les Parques ; c'est-à-dire, que les Parques ne font qu'exécuter les ordres de la Destinée, qui n'est autre que la Providence, & qui a réglé & déterminé la fortune de tous les hommes dès le moment qu'elle leur fait voir le jour.*

Page 139. *Que si c'est quelqu'un des Immortels qui soit descendu de l'Olympe] Quand Nausicaa a comparé Ulysse à un Dieu, on auroit pû croire, que c'étoit l'effet de sa passion qui l'avoit aveuglée. Mais Homere la justifie bien ici, en faisant qu'Alcinous soupçonne de même que c'est un des Immortels.*

Car jusqu'ici les Dieux ne se sont montrés

à nous] Alcinoüs n'est point surpris que les Dieux daignent se montrer aux Pheaciens qui sont hommes justes ; mais il est surpris que ce soit à l'heure qu'il étoit, & de-là il juge que si c'est un Dieu, c'est pour quelque chose d'extraordinaire qu'il leur apparoît.

Que lorsque nous leur avons immolé des hecatombes] C'est ainsi qu'Homere recommande la pieté envers les Dieux, en faisant voir qu'ils honorent de leur presence les sacrifices qu'on leur fait.

Et quand quelqu'un de nous est parti pour quelque voyage, ils n'ont pas dédaigné de se rendre visibles] Les hommes ont toujours besoin de la protection de Dieu ; mais cette protection leur est encore plus nécessaire dans les voyages. Homere savoit que les Dieux, c'est-à-dire les Anges, se sont souvent rendu visibles pour conduire eux-mêmes des gens pieux ; c'est sur cela qu'il a imaginé ces conduites miraculeuses dont il est parlé dans l'Iliade & dans l'Odyssée. Alcinoüs relève bien ici les Pheaciens par cette distinction si marquée des Dieux en leur faveur.

Car je puis dire que nous leur ressemblons autant par notre pieté & par notre justice] C'est cette pieté & cette justice qui leur avoient attiré tout le bonheur dont ils jouissoient. Et c'est cela même qui leur avoit fait donner le nom de *Pheaciens* ; car selon la savante remarque de Bochart, ils furent ainsi

SUR L'ODYSSÉE. Livre VII. 167
 nommés de l'Arabe *phaik*, qui signifie, éminent, sublime, qui est au-dessus des autres par sa dignité & par sa vertu. Or il n'y a point d'hommes plus éminens & plus distingués que ceux qui s'élevent au-dessus des autres par leur piété, & qui ressemblent aux Dieux par leur justice. Mais il est bien difficile de conserver ces vertus dans une longue prospérité. Ces Pheaciens, qui se disent ici si pieux & si vertueux sont plongés dans le vice, comme Homere le fera voir, en nous les représentant uniquement occupés des plaisirs de l'amour & de la bonne chere. C'est donc en vain qu'ils se donnent un éloge qui n'appartient qu'à leurs ayeux, de la vertu desquels ils avoient fort dégénéré. Après être devenus très-vicieux, ils devinrent si superbes, qu'ils s'attirerent de grandes guerres & qu'ils perirent enfin par leur orgueil. Tout ce discours d'Alcinoüs est très-sensé. Cependant voici comme l'a traité l'Auteur du Parallele. *Le Roi pendant le souper fait un long discours à Ulysse, où je crois qu'il y a du sens, mais où je n'en vois point du tout: Ulysse prie qu'on le laisse manger parce qu'il en a besoin & qu'il n'est pas un Dieu.* La lecture seule de cet endroit de l'original fait voir le sens de ce Critique.

Changez de sentiment] Ulysse ne peut souffrir qu'Alcinoüs le prenne pour un Dieu, & il reconnoît qu'il ne ressemble à aucun des Dieux, ni par le corps, ni par les propriétés qui élevent si fort la Divinité au-dessus de l'homme.

Page 141. *Pourvu que j'aye le plaisir de revoir mon Palais*] Il ne nomme pas la femme, de peur de refroidir par-là le Roi, que l'esperance de faire de lui un gendre prévenoit en sa faveur.

Page 142. *Aucun ni des Dieux ni des hommes ne fréquente dans cette île*] Homere a le secret admirable de renfermer de grandes leçons dans les narrations les plus simples. Il nous fait voir l'indigne passion dont la Déesse Calypso a été prévenue pour Ulysse, & les avances honteuses qu'elle lui a faites; objet dangereux pour les mœurs. Que fait-il donc pour prévenir le poison que cet objet présente? Il ne s'est pas contenté d'opposer la sagesse de Penelope à la folie de Calypso, & de faire sentir le grand avantage que la mortelle avoit sur la Déesse, il nous découvre ici la cause de cette folle passion, en nous disant qu'aucun des Dieux & des hommes ne frequentoit dans cette île. D'un côté l'éloignement des Dieux, & de l'autre la rareté des objets font qu'elle succombe à la vue du premier qui se présente. Tout objet est dangereux pour une personne qui est dans la solitude & qui n'a aucun commerce avec les Dieux, comme parle Homere.

Page 143. *Mais elle n'eut pas la force de me persuader*] Car il savoit que l'immortalité ne dépend point de ces Divinités inférieures; & il n'ignoroit pas qu'une personne qui aime promet toujours plus qu'elle ne peut & qu'elle ne veut même tenir.

Page

Page 147. *Elle ne vous a pas conduit elle-même dans mon Palais avec ses femmes*] Alcinoüs croît que sa fille a fait une faute, non seulement contre la politesse, mais encore contre l'hospitalité, de n'avoir pas conduit elle-même cet étranger; elle n'avoit rien à craindre puisqu'elle étoit avec ses femmes.

C'est moi qui n'ai pas voulu] Ulyffe en homme fin & rusé croît que le discours d'Alcinoüs est un discours que le soupçon lui fait tenir, & que le Prince ne lui parle ainsi que pour découvrir comment tout s'est passé entre lui & la Princesse, c'est pourquoi il déguise un peu la vérité.

Vous pussiez épouser ma fille] Alcinoüs à beau assurer Ulyffe qu'il est incapable de concevoir aucun soupçon, Ulyffe l'en croît fort capable; & l'offre si prompte que lui fait le Roi, le fortifie dans cette opinion; il est persuadé, comme l'insinue Eustathe, que ce Prince ne cherche qu'à découvrir si sa fille n'a point conçu quelque passion pour lui, & s'il n'y a pas répondu. Au reste cette proposition que lui fait Alcinoüs, à cela près qu'elle est un peu prématurée, n'a rien d'extraordinaire pour ces tems-là; tout étoit plein d'exemples de ces sortes de mariages faits par occasion: un Roi prenoit pour gendre un étranger qui étoit arrivé chez lui, quand il connoissoit à ses manières qu'il étoit digne de cet honneur. C'étoit ainsi que Bellerophon, Tydée, Polynice avoient été ma-

riés. On ne s'informoit pas alors si un homme étoit riche ; il suffisoit qu'il eût de la naissance & de la vertu.

Page 148. *Duffiez-vous aller au-delà de l'Eubée qui est fort loin d'ici, comme nous le savons par le rapport de nos pilotes*] L'Eubée est en effet assez éloignée de Corcyre ou Corfou, puisque pour y aller il faut passer de la mer d'Ionie dans la mer Icarienne, & doubler tout le Peloponèse. Mais Alcinoüs fait cet éloignement encore beaucoup plus grand en dépayfant son île, & en la faisant une des Iles Fortunées ; car c'est de cette idée & de cette fausse supposition qu'il tire la particularité de Rhadamanthe qu'il va raconter.

Qui y menerent autrefois le beau Rhadamanthe, lorsqu'il alla voir Tityus le fils de la Terre] Nous avons vû dans le IV. Livre que Rhadamanthe habitoit les champs Elysées en Espagne sur les bords de l'Océan. Alcinoüs veut donc faire croire ici que son île est près de cet heureux séjour, & pour le persuader il dit que Rhadamanthe voulant aller voir le Titan Tityus fils de la Terre, se servit des vaisseaux des Pheaciens, parce qu'ils étoient plus légers que les autres. Ce voyage de Rhadamanthe est imaginé sur ce que c'étoit un Prince très-juste, & que Tityus étoit un Titan très-injuste & très-insolent ; Rhadamanthe l'alloit voir pour le ramener à la raison par ses remontrances.

1. Quelqu'éloignée qu'elle soit, ils le menerent

Et le ramenerent dans le même jour sans beaucoup de peine] Quand Homere n'auroit pas déplacé Corcyre, & qu'il l'auroit laissée où elle est vis-à-vis du continent de l'Epire, cette hyperbole d'aller de Corcyre en Eubée & d'en revenir dans le même jour, seroit excessivement outrée; & c'est bien pis encore en la plaçant près des Iles Fortunées dans l'Océan. Mais rien n'est impossible à des vaisseaux qui vont aussi vite qu'un oiseau, ou que la pensée même. Cela abrége bien le chemin & rapproche les distances les plus éloignées. Homere fait voir ici que les Phéaciens étoient si fiers de leur bonheur, & de la protection des Dieux, qu'ils croyoient que rien ne leur étoit impossible. C'est sur cela que sont fondées toutes ces hyperboles si extrêmes. Plus les hommes sont heureux, plus leur langage est outré, & plus ils sont portés à se forger des chimères avantageuses.

Page 149. *Grand Jupiter, faites qu'Alcinous accomplisse*] Ulysse ne répond pas directement à l'obligeante proposition que le Roi lui a faite de lui donner sa fille, un refus auroit été trop dur. D'ailleurs comme il a connu ses soupçons, il répond à tout indirectement par cette prière, qui fait voir l'impatience qu'il a de retourner dans ses Etats, & la reconnoissance dont il est pénétré pour la promesse qu'il lui a faite de lui en fournir les moyens.

Page 150. *Que tout étoit prêt*] Le Grec dit, *votre lit est fait*, qui est notre façon de

parler ordinaire. La phrase Grecque est souvent la même que la Françoisé.

Il est conduit par ces femmes dans le superbe portique qui lui étoit destiné] Le Grec dit, *ἐν ἀφύουσι ἐαδύουσι*, & cette épithete *ἐαδύουσι*, qui signifie *valdè sonante, fort sonore, fort résonnante*, est très-magnifique, pour dire un portique superbe, fort élevé, & qui par conséquent rend un grand bruit; car ces sortes de lieux retentissent à proportion de leur exhaussement. Comment donc l'Auteur du Parallele, qui se piquoit de se connoître en bâtimens & en architecture, a-t-il cherché à rendre cet endroit ridicule, en le traduisant de cette maniere: *Ensuite, dit-il, on le mena coucher dans une galerie fort résonnante*. Ce n'est pas l'original qui est ridicule, c'est la Traduction. Quel goût faut-il avoir pour faire d'une épithete noble, harmonieuse & pleine de sens, une chose très-absurde & très-plâte. Mais c'est-là le talent de certains Critiques modernes; ils flétrissent tout par leurs expressions, & ensuite ils accusent Homere d'un ridicule qui ne vient pas de lui. On dira de même que ce Poëte est un sot d'avoir dit que *Minerve seringua uno telle pensée dans l'esprit de Nausicaa*; parce que c'est ainsi qu'a traduit l'ancien Traducteur de l'*Odyssée*.

Et la Reine se coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi] Nous avons vû à la fin du premier Liv. de l'*Iliade*, que Junon se couche près de Jupiter, & ici nous

Voions que la Reine Areté se couche dans un lit dressé près du lit d'Alcinoüs. Jupiter & Junon n'ont qu'un lit, & Alcinoüs & la Reine sa femme en ont deux. Homere a peut-être voulu par-là marquer le luxe & la délicatesse de ces peuples heureux, qui vivant dans l'abondance & dans la mollesse, fuyoient tout ce qui pouvoit les incommoder & les gêner.



Argument du Livre VIII.

Alcinoüs assemble le conseil des Pheaciens sur le port près des vaisseaux , pour déliberer sur la demande de l'étranger qui est arrivé chez lui. On équipe un vaisseau pour son départ , & les principaux des Pheaciens sont invités à un festin dans le Palais ; ils jouent ensuite au palet avec Ulysse , & on fait venir le chantre Demodocus , qui chante les amours de Mars & de Venus , & ensuite l'histoire du cheval de bois qui fut introduit dans la ville de Troye. A ce recit , Ulysse fond en larmes ; Alcinoüs , qui s'en apperçoit , lui demande le sujet de ses larmes , & le prie de lui dire qui il est , & d'où il est.



L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

LIVRE VIII.

L'AURORE avoit à peine annoncé le jour, que le Roi Alcinoüs se leva. Ulyffe ne fut pas moins diligent. Le Roi le mena au lieu où il avoit convoqué l'assemblée pour le Conseil, & c'étoit sur le port devant les vaisseaux.

A mesure que les Pheaciens arrivoient, ils se plaçoient sur des pierres polies. La Déesse Minerve, qui vouloit assurer un heureux retour à Ulyffe, ayant pris la figure d'un heraut d'Alcinoüs,

étoit allée par toute la ville avant le jour , & avoit exhorté en ces termes tous les principaux des Pheaciens qu'elle avoit rencontrés : Princes & Chefs des peuples qui habitent cette isle , rendez - vous promptement au Conseil pour entendre les demandes d'un étranger , qui après avoir erré long-tems sur la vaste mer , est arrivé au Palais d'Alcinoüs , & qu'on prendroit pour un des Immortels.

Par ces paroles elle inspira de la curiosité à tous ces Princes. L'assemblée fut bien-tôt formée & tous les sièges remplis. On regardoit avec admiration le prudent fils de Laërte. Aussi la Déesse Minerve lui avoit inspiré une grâce toute divine , elle le faisoit paroître plus grand & plus fort , afin que par cette taille avantageuse & par cet air de majesté il attirât

l'estime & l'affection des Pheaciens, & qu'il se tirât avec avantage de tous les combats que ces Princes devoient proposer pour éprouver ses forces.

Lorsque tout le monde fut placé, Alcinoüs prit la parole, & dit : Princes & Chefs des Pheaciens, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Je ne connois point cet étranger, qui après avoir perdu sa route sur la mer, est arrivé dans mon Palais. Je ne sai d'où il vient, si c'est des contrées du couchant ou des climats de l'aurore ; mais il nous prie de lui fournir promptement les moyens de retourner dans sa patrie. Ne nous démentons point en cette occasion. Jamais étranger, qui est abordé dans notre isle, n'a demandé inutilement les secours dont il a eu besoin. Ordonnons donc sans différer qu'on mette en mer un vaisseau

» tout neuf, le meilleur qui soit dans
 » nos ports, & choififions cinquante-
 » te-deux rameurs des plus habiles ;
 » qu'ils préparent les rames, &
 » quand tout fera prêt, qu'ils vien-
 » nent manger chez moi, pour se
 » disposer à partir ; on leur fournira
 » tout ce qui est néceffaire. Et pour
 » vous, Princes, rendez-vous tous
 » dans mon Palais, vous m'aidez
 » à faire les honneurs à mon hôte.
 » Qu'aucun ne manque de s'y trou-
 » ver, & qu'on fasse venir le chan-
 » tre Demodocus, à qui Dieu a
 » donné l'art de chanter, & qui par
 » fes chants divins charme tous
 » ceux qui l'entendent.

En finiffant ces mots il fe leve
 & marche le premier. Les Prin-
 ces le fuivent, & un heraut va
 avertir le chantre Demodocus.
 On choifit cinquante-deux ra-
 meurs qui fe rendent auffi-tôt
 fur le rivage, mettent en mer

D' H O M E R E. *Liv. VIII.* 179
le meilleur vaisseau, dressent le
mât, attachent les voiles & pla-
cent les avirons. Quand le vais-
seau fut prêt à partir, ils se rendi-
rent tous au Palais d'Alcinoüs.
Les portiques, les cours, les sa-
les furent bien-tôt remplies. Le
Roi leur fit donner douze mou-
tons, huit cochons engraisés &
deux bœufs. Ils les dépouillerent
& les préparèrent, & se mirent à
table.

Le heraut amene cependant le
chantre divin, que les Muses a-
voient comblé de leurs faveurs ;
mais à ces faveurs elles avoient
mêlé beaucoup d'amertume, car
elles l'avoient privé de la vue en
lui donnant l'art de chanter. Le
heraut Pontonoüs le place au mi-
lieu des conviés sur un siège tout
parsemé de clóuds d'argent, qu'il
appuye contre une colonne à la-
quelle il pend sa lyre, en l'aver-
Hvj

tissant de l'endroit où il l'a mise, afin qu'il la puisse prendre quand il en aura besoin. Il met devant lui une petite table sur laquelle on sert des viandes, une coupe & du vin. On fait bonne chère, & le repas étant fini, la Muse inspire à Demodocus de chanter les aventures des héros. Il commença par un chant fort connu, & dont la réputation avoit volé jusqu'aux cieux; il contenoit la célèbre dispute qu'Ulysse & Achille avoient eue devant les remparts de Troye au milieu du festin d'un sacrifice, & dans laquelle ils en étoient venus aux grosses paroles, ce qui avoit fait un très-grand plaisir à Agamemnon; car ce Prince voyoit avec une extrême joie les premiers des Grecs disputer ensemble, parce que c'étoit là l'accomplissement d'un oracle qu'il avoit reçu au-

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 181
trefois à Pytho , où il étoit allé
consulter Apollon , lorsqu'un
long enchaînement de malheurs
commençoit déjà à menacer les
Troyens & les Grecs par les dé-
crets de Jupiter. Ce chant étoit si
admirable & si divin qu'il charma
tout le monde. Ulysse , qui fondeoit
en larmes, eut toujours la tête cou-
verte de son manteau pour cacher
son visage, car il avoit quelque sor-
te de honte que les Pheaciens le
vissent pleurer. Toutes les fois
que Demodocus cessoit de chan-
ter , Ulysse essuyoit ses larmes &
rabaissoit son manteau , & prenant
une coupe il faisoit des libations
aux Dieux. Mais dès que les Prin-
ces le pressoient de reprendre sa
lyre & qu'il recommençoit à chan-
ter , Ulysse recommençoit aussi à
répandre des larmes & à les ca-
cher. Aucun des Princes , qui é-
toient à table , ne s'en apperçut ,

Alcinoüs seul , qui étoit assis près de lui, vit ses pleurs & entendit ses profonds soupirs ; aussi-tôt élevant
 » la voix, il dit : Princes & Chefs des
 » Pheaciens, je croi que le repas est
 » fini , & que nous avons entendu
 » assez de musique , qui est pourtant
 » le plus doux accompagnement des
 » festins : sortons donc de table , &
 » allons nous exercer à toutes sortes
 » de combats , afin que quand cet
 » étranger sera de retour dans sa
 » patrie , il puisse dire à ses amis
 » combien nous sommes au-dessus
 » de tous les autres hommes aux
 » combats du Ceste & de la Lutte ,
 » à courir & à sauter.

Il se leve en même tems ; les Princes le suivent , & le heraut ayant pendu à la colonne la lyre, il prend Demodocus par la main , le conduit hors de la sale du festin , & le mene par le même chemin que tenoient tous les autres

D' H O M E R E. *Liv. VIII.* 183
pour aller voir & admirer les
combats.

Quand ils arrivèrent au lieu de l'assemblée, ils y trouvèrent une foule innombrable de peuple qui s'y étoit déjà rendu; plusieurs jeunes gens des mieux faits & des plus dispos se présentèrent pour combattre, Acronée, Ocyale, Èlatrée, Nautes, Prumnes, Anchiale fils du charpentier Polynée, Eretmes, Pontes, Prores, Thoon, Anabesinée, Amphiale semblable à l'homicide Mars, & Naubolides qui par sa grande taille & par sa bonne mine étoit au-dessus de tous les Pheaciens après le Prince Laodamas. Trois fils d'Alcinoüs se présentèrent aussi, Laodamas, Alius & le divin Clytonée. Voilà tous ceux qui se levèrent pour le combat de la Course. On leur marqua donc la carrière. Ils partent tous en mê-

me tems & excitent des tourbillons de poussière qui les dérobent aux yeux des spectateurs. Mais Clytonée surpassa tous ses concurrents, & les laissa tous aussi loin derrière lui que de fortes mules, traçant des sillons dans un champ, laissent derrière elles des bœufs pesants & tardifs.

Après la Course ils s'attachèrent au pénible combat de la Lutte. Et Euryale fut vainqueur. Amphiale fit admirer à ses rivaux mêmes sa légèreté à sauter. Elatrée remporta le prix du Disque, & le brave Laodamas fils d'Alcinoüs, fut victorieux au combat du Ceste.

Cette jeunesse s'étant assez divertie à tous ces combats, le Prince Laodamas prit la parole, & dit : Mes amis, demandons à cet étranger s'il n'a point appris à s'exercer à quelque combat, car

il est très-bien fait & d'une taille
très-propre à fournir à toutes for-
tes d'exercices. Quelles jambes !
quelles épaules ! quels bras ! Il
est même encore jeune. Mais
peut-être est-il affoibli par les
grandes fatigues qu'il a souffertes ;
car je ne croi pas qu'il y ait rien
de plus terrible que la mer , & de
plus propre à épuiser & anéantir
l'homme le plus robuste.

Vous avez raison , Laodamas ,
répond Euryale , & vous nous re-
montrez fort bien notre devoir.
Alléz donc , provoquez vous-mê-
me votre hôte.

A ces mots le brave fils d'Alci-
noüs s'avançant au milieu de l'as-
semblée , dit à Ulyffe : Généreux
étranger , venez faire preuve de
votre force & de votre adresse ,
car il y a de l'apparence que vous
avez appris tous les exercices , &
que vous êtes très-adroit à toutes

» fortes de combats , & il n'y a
 » point de plus grande gloire pour
 » un homme , que de paroître avec
 » éclat aux combats de la Course &
 » de la Lutte. Venez donc , entrez
 » en lice avec nous , & bannissez de
 » votre esprit tous ces noirs cha-
 » grins qui vous dévorent ; votre
 » départ ne fera pas long-tems dif-
 » feré ; le vaisseau qui doit vous
 » porter n'attend qu'un vent fa-
 » vorable & vos rameurs sont tous
 » prêts.

Alors Ulyffe prenant la parole ;
 » répond : Laodamas , pourquoi me
 » provoquez-vous en me piquant &
 » en aiguillonant mon courage ?
 » Mes chagrins me tiennent plus au
 » cœur que les combats. Jusqu'ici
 » j'ai effuyé des peines extrêmes &
 » soutenu des travaux infinis ; pré-
 » sentement je ne paroïs dans cette
 » assemblée que pour obtenir du
 » Roi & de tout le peuple les

moyens de m'en retourner au plus tôt dans ma patrie.

Le fougueux Euryale ne gardant plus de mesures, s'emporta jusqu'aux invectives, & dit : Etranger, je ne vous ai jamais pris pour un homme qui ait été dressé à tous les combats qu'on voit établis parmi les peuples les plus célèbres, vous ressemblez bien mieux à quelque patron de navire, qui passe sa vie à courir les mers pour trafiquer, ou pour piller; ou même à quelque écrivain de vaisseau qui tient registre des provisions & des prises; vous n'avez nullement l'air d'un guerrier.

Ulyffe le regardant avec des yeux pleins de colere, lui dit: Jeune homme, vous ne parlez pas bien, & vous avez tout l'air d'un écervellé. Certainement les Dieux ne donnent pas à tous les

» hommes toutes leurs faveurs en-
» semble, & le même homme n'a
» pas toujours en partage la bonne
» mine, le bon esprit & l'art de bien
» parler. L'un est mal fait & de
» mauvaise mine; mais Dieu répare
» ce défaut, en lui donnant l'élo-
» quence comme une couronne qui
» le fait regarder avec admiration.
» Il parle avec retenue, il ne hazar-
» de rien qui l'expose au repentir,
» & toutes ses paroles sont pleines
» de douceur & de modestie; il est
» l'oracle des assemblées, & quand
» il marche dans la ville, on le re-
» garde comme un Dieu. Un autre
» a une figure si agréable qu'on le
» prendroit pour un des Immortels;
» mais les graces n'accompagnent
» pas tous ses discours. Il ne faut
» que vous voir; vous êtes parfaite-
» ment bien fait; à peine les Dieux
» mêmes pourroient-ils ajouter à
» cette bonne mine, mais vous man-

quez de sens. Vos paroles étour-
 dies ont excité ma colere. Je ne
 suis pas si novice dans les combats
 que vous pensez. Pendant que j'ai
 été dans la fleur de la jeunesse, &
 que mes forces ont été entières,
 j'ai toujours paru parmi les pre-
 miers. Presentement je suis acca-
 blé de malheurs & de misères. Car
 j'ai passé par de grandes épreuves,
 & souffert bien des maux & bien
 des peines dans les diverses guer-
 res où je me suis trouvé, & dans
 mes voyages sur mer. Cependant
 quelque affoibli que je sois par tant
 de travaux & de fatigues, je ne
 laisserai pas d'entrer dans les com-
 bats que vous me proposez. Vos
 paroles m'ont piqué jusqu'au vif,
 & ont reveillé mon courage.

Il dit, & s'avancant brusque-
 ment sans quitter son manteau, il
 prend un disque plus grand, plus
 épais & beaucoup plus pesant

que celui dont les Pheaciens se servoient. Et après lui avoir fait faire deux ou trois tours avec le bras, il le pousse avec tant de force, que la pierre fendant rapidement les airs, rend un sifflement horrible. Les Pheaciens, ces excellens hommes de mer, ces grands rameurs étonnés & effrayés de cette rapidité, se baissent jusqu'à terre. Le disque poussé par un bras si robuste, passe de beaucoup les marques de ses rivaux. Minerve, sous la figure d'un homme, met la marque du disque d'Ulysse, & lui adressant la parole, elle lui dit : Etranger, un aveugle même distingueroit à tâtons votre marque de celle de tous les autres; car elle n'est point mêlée ni confondue avec les leurs, mais elle est bien au-delà. Ayez bonne espérance du succès de ce combat, aucun des Phea-

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 191
ciens n'ira jusques-là , bien-loin
de vous surpasser.

La Déesse parla ainsi. Ulysse
sentit une joie secrete de voir
dans l'assemblée un homme qui
le favorisoit. Et encouragé par ce
discours , il dit avec plus de har-
dieffe : Jeunes gens, atteignez ce
but , si vous pouvez ; tout à l'heu-
re , je vais pousser un autre disque
beaucoup plus loin que le pre-
mier. Et pour ce qui est des au-
tres combats , que celui qui se
sentira assez de courage , vienne
s'éprouver contre moi , puisque
vous m'avez offensé. Au Ceste , à
la Lutte , à la Course , je ne cede
à aucun des Pheaciens qu'au seul
Laodamas , car il m'a reçu dans
son Palais. Qui est - ce qui vou-
droit combattre contre un Prince
dont il auroit reçu des faveurs si
grandes ? Il n'y a qu'un homme
de néant & un insensé qui puisse

» deffier au combat son hôte dans
 » un pays étranger ; ce seroit con-
 » noître bien mal ses intérêts. Mais
 » de tous les Pheaciens , je n'en re-
 » fuse ni n'en méprise aucun. Me
 » voilà prêt d'entrer en lice contre
 » tous ceux qui se présenteront. Je
 » puis dire que je ne suis pas tout
 » à fait mal adroit à toutes sortes de
 » combats. Je sai assez bien manier
 » l'arc , & je me vante de frapper
 » au milieu d'un nombre d'ennemis
 » celui que je choisirai , quoique
 » tous les compagnons qui l'envi-
 » ronnent ayent l'arc rendu & prêt
 » à tirer sur moi. Philoctete étoit le
 » seul qui me surpassoit quand nous
 » nous exercions sous les remparts
 » de Troye. Mais de tous les autres
 » hommes , qui sont aujourd'hui
 » sur la terre , & qui se nourrissent
 » des dons de Cerés , il n'y en a
 » point sur lesquels je ne remporte
 » le prix. Car je ne voudrois pas
 m'égalier

m'égalier aux heros qui ont été avant nous, à Hercule & à Eurytus d'Oechalie, qui sur l'adresse à tirer de l'arc, osoient entrer en lice même contre les Dieux. Voilà pourquoi le grand Eurytus ne parvint pas à une grande vieillesse : il mourut jeune ; car Apollon irrité de ce qu'il avoit eu l'audace de le défier, lui ôta la vie. Je lance la pique comme un autre lance le javelot. Il n'y a que la course, où je craindrois que quelqu'un des Pheaciens ne me vainquît. Car je suis bien affoibli par toutes les fatigues & par la faim même que j'ai souffertes sur la mer, mon vaisseau ayant été brisé après une furieuse tempête, & les vivres m'ayant manqué, ce qui m'a causé une foiblesse dont je ne suis pas encore revenu.

Après qu'il eut cessé de parler, un profond silence regna parmi

ces Princes. Alcinoüs seul prenant la parole , lui répondit :

- » Etranger , tout ce que vous venez de dire nous est très-agréable ,
- » & nous voyons avec plaisir que
- » vous voulez bien faire preuve de
- » votre force & de votre adresse ,
- » piqué des reproches qu'Euryale a
- » osé vous faire au milieu de nous.
- » Il est certain qu'il n'y a point
- » d'homme , pour peu qu'il ait de
- » prudence & de sens , qui ne rende justice à votre merite. Mais écoutez-moi , je vous prie , afin
- » que quand vous ferez de retour
- » chez vous & que vous serez à table
- » avec votre femme & vos enfans ,
- » vous puissiez raconter aux heros
- » qui vous feront la cour , l'heureuse vie que nous menons , & les
- » exercices dont Jupiter veut bien
- » que nous la partagions sans discontinuation depuis nos premiers
- » peres. Nous ne sommes bons aux

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 195
combats ni du Ceste ni de la
Lutte ; notre fort est la Course &
l'art de conduire des vaisseaux ;
nos divertissemens de tous les
jours ce sont les festins , la musi-
que & la danse ; nous aimons la
magnificence en habits , les bains
chauds & la galanterie. Allons
donc que nos plus excellens dan-
seurs viennent tout présentement
faire voir leur adresse , afin que cet
illustre étranger puisse dire à ses a-
mis combien les Pheaciens sont au
dessus des autres hommes à la
Course , à la danse & dans la musi-
que , aussi-bien que dans l'art de
conduire des vaisseaux. Que quel-
qu'un aille promptement prendre
la lyre qui est dans mon Palais &
qu'il l'apporte à Demodocus.

Ainsi parla le divin Alcinoüs ,
& un heraut partit pour aller cher-
cher la lyre dans le Palais ; & neuf
juges choisis par le peuple , pour

regler & préparer tout ce qui étoit nécessaire pour les jeux , se levent en même tems. Ils applanissent d'abord le lieu où l'on devoit danser , & marquent un assez grand espace libre.

Cependant le heraut apporte la lyre à Demodocus qui s'avance au milieu , & les jeunes gens , qui devoient danser , se rangent autour de lui , & commencent leur danse avec une legereté merveilleuse. Ulysse regardoit attentivement les vifs & brillans mouvemens de leurs pieds & la justesse de leurs cadences , & ne pouvoit se lasser de les admirer. Le chanteur chantoit sur sa lyre les amours de Mars & de Venus ; comment ce Dieu avoit eu pour la première fois les faveurs de cette Déesse dans l'appartement même de Vulcain , & comment il l'avoit comblée de presens pour souiller la

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 197
couché de son mari. Le Soleil qui
les vit , en alla d'abord avertir ce
Dieu , qui apprenant cette fâcheu-
se nouvelle , entre d'abord dans
sa forge , l'esprit plein de grands
desseins de vengeance ; il met son
énorme enclume sur son pied , &
commence à forger des liens in-
dissolubles pour arrêter les cou-
pables. Quand il eut trouvé ces
liens en état de servir son ressen-
timent , il alla dans la chambre où
étoit son lit , que l'on avoit des-
honoré. Il étendit ces liens en bas
tout autour & en haut , il en cou-
vrit le dedans du ciel du lit & des
pantes , & les disposa de maniere,
que par un secret merveilleux ils
devoient envelopper ces deux a-
mans dès qu'ils seroient couchés.
C'étoient comme des toiles d'a-
raignée , mais d'une si grande fi-
nesse , qu'ils ne pouvoient être
aperçus d'aucun homme , non

pas même d'un Dieu , tant ils étoient imperceptibles , & se déroboient aux yeux les plus fins.

Quand ce piège secret fut bien dressé , il fit semblant de partir pour Lemnos , qu'il aime plus que toutes les autres terres qui lui sont consacrées. Son départ n'échappa pas au Dieu Mars , que son amour tenoit fort éveillé. Il ne le vit pas plutôt parti , qu'il se rendit chez ce Dieu , dans l'impatience de revoir sa belle Cytherée. Elle ne venoit que d'arriver du Palais de Jupiter son père , & elle s'étoit assise toute brillante de beauté. Le Dieu de la guerre entre dans sa chambre , lui prend la main , & lui parle en ces termes : Belle Déesse , profitons
 » d'un tems si favorable ; les mo-
 » mens sont précieux aux amans ;
 » Vulcain n'est point ici , il vient
 » de partir pour Lemnos , & il est

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 199
allé voir ses Sintiens au langage
barbare.

Il dit, & Venus se laissa persuader. Ils ne furent pas plutôt couchés, que les liens de l'industriex Vulcain se répandirent sur eux & les envelopperent de maniere, qu'ils ne pouvoient ni se dégager ni se remuer. Alors ils connurent qu'il ne leur étoit pas possible d'éviter d'être surpris. Vulcain de retour de ce voyage, qu'il n'avoit pas achevé, entre dans ce moment, car le Soleil, qui étoit en sentinelle pour lui, l'avertit du succès de ses pièges. Il s'avance sur le seuil de la porte; à cette vue il est saisi de fureur, & se met à crier avec tant de force, qu'il est entendu de tous les Dieux de l'Olympe. *Pe- re Jupiter, s'écria-t-il, & vous, Dieux immortels, accourez tous pour voir des choses très-infâ-*

mes , & qu'on ne peut supporter.
 La fille de Jupiter , Venus me
 méprise parce que je suis boiteux ,
 & elle est amoureuse de Mars , de
 ce Dieu pernicieux qui devoit être
 l'horreur des Dieux & des
 hommes. Elle l'aime parce qu'il
 est beau & bien fait & que je suis
 incommodé. Mais est-ce moi qui
 suis cause de mon malheur , ne
 sont-ce pas ceux qui m'ont donné
 la naissance ? hé pourquoi me la
 donnoient-ils ? Venez , venez voir
 comme ils dorment tranquille-
 ment dans ma couche , enivrés d'a-
 mour. Quel spectacle pour un ma-
 ri ! Mais quelque amoureux qu'ils
 puissent être , je suis sur que bien-
 tôt ils voudroient bien n'être pas
 si unis , & qu'ils maudiront l'heu-
 re de ces rendez - vous , car ces
 liens , que j'ai imaginés , vont les
 retenir jusqu'à ce que le Pere de
 cette débauchée m'ait rendu la

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 201
dot & tous les présens que je lui
ai faits pour elle. Sa fille est assu-
rément fort belle, mais ses mœurs
deshonorent sa beauté.

A ces cris tous les Dieux se
rendent dans son appartement.
Neptune qui ébranle la terre,
Mercure si utile aux hommes, &
Apollon dont les traits sont inévi-
tables, s'y rendirent comme les
autres. Les Déeses par pudeur
& par bienséance demeurèrent
dans leur Palais. Les Dieux étant
arrivés, s'arrêterent sur le seuil de
la porte, & se mirent à rire de
tout leur cœur en voyant l'artifice
de Vulcain. Et l'on entendoit
qu'ils se disoient les uns aux au-
tres : Les mauvaises actions ne
prosperent pas ; le pesant a surpris
le léger. Car nous voyons que
Vulcain, qui marche pesamment
& lentement parce qu'il est boi-
teux, a attrapé Mars, qui est le plus

» leger & le plus vîte de tous les Im-
 » mortels. L'art a suppléé à la natu-
 » re. Mars ne peut s'empêcher de
 » payer la rançon que doivent les
 » adulteres pris sur le fait.

Voilà ce qu'ils se disoient les
 uns aux autres. Mais Apollon a-
 dressant la parole à Mercure , lui
 » dit : Fils de Jupiter , Mercure ,
 » qui portez les ordres des Dieux ,
 » & qui faites de si utiles présens aux
 » hommes , ne voudriez - vous pas
 » bien tenir la place de Mars , &
 » être surpris dans ces pièges avec
 » la belle Venus ?

Le Messager des Immortels lui
 » répondit : Apollon , je m'estime-
 » rois très-heureux d'avoir une pa-
 » reille aventure , ces liens duffent-
 » ils encore être plus forts , & duf-
 » siez-vous tous , tant que vous êtes
 » de Dieux & de Déeses dans l'O-
 » lympe , être spectateurs de ma
 » captivité ; les faveurs de la belle

Venus me consoleroient de vos brocards & de toutes vos railleries.

Il dit, & le ris des Immortels recommença. Neptune fut le seul qui ne rit point, mais prenant son sérieux, il prioit instamment Vulcain de délier Mars. Déliez ce Dieu, lui disoit-il, je vous prie, & je vous répons, devant tous les Dieux qui m'entendent, qu'il vous payera tout ce qui sera jugé juste & raisonnable.

Vulcain lui répond : Neptune, n'exigez point cela de moi ; c'est une méchante affaire que de se rendre caution pour les méchants. D'ailleurs comment pourrois-je vous retenir dans mes liens au milieu de tous les Dieux, si Mars en liberté emportoit ma dette ?

N'ayez point cette crainte, répartit Neptune ; si Mars délivré de ses liens s'enfuit sans vous sa-

« tisiaire , je vous assure que je vous
« satisfèrai.

« Cela étant , reprit Vulcain , je
« ne puis ni ne dois rien refuser à
« vos prières.

En même tems il délie ces merveilleux liens. Les captifs ne se sentent pas plutôt libres , qu'ils se levent & s'envolent : Mars prend le chemin de Thrace , & la Mere des jeux & des ris celui de Cypre , & se rend à Paphos où elle a un temple & un autel , où les parfums exhalent continuellement une fumée odoriférante.

Dès qu'elle y est arrivée , les Graces la deshabillent , la baignent , la parfument d'une essence immortelle qui est réservée pour les Dieux , & l'habillent d'une robe charmante , qui releve sa beauté & qu'on ne peut voir sans admiration.

Voilà quelle étoit la chanson.

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 205
que chantoit Demodocus. Ulyffe
l'entendoit avec un merveilleux
plaisir, & tous les Pheaciens é-
toient charmés. Alcinoüs appel-
le ses deux fils Halius & Laoda-
mas, & voyant que personne ne
vouloit leur disputer le prix de la
danse, il leur ordonne de danser
seuls. Ces deux Princes, pour
montrer leur adresse, prennent
un balon rouge que Polybe leur
avoit fait. L'un d'eux se pliant &
se renversant en arriere, le pousse
jusqu'aux nues; & l'autre s'élan-
çant en l'air avec une admirable
agilité, le reçoit & le repousse
avant qu'il tombe à leurs pieds.
Après qu'ils se furent assez exer-
cés à le pousser & le repousser plu-
sieurs fois, ils finirent cette dan-
se haute & en commencerent une
basse. Ils firent plusieurs tours &
retours avec une justesse merveil-
leuse. Tous les autres jeunes gens,

qui étoient debout tout autour ,
battoient des mains , & tout reten-
tissoit du bruit des acclamations &
des louanges.

Alors Ulyffe dit à Alcinoüs :
» Grand Prince , qui par votre bon-
» ne mine effacez tout ce que je voi
» ici , vous m'aviez bien promis
» que vous me feriez voir les plus
» habiles danseurs qui soient sur la
» terre. Vous m'avez tenu parole ,
» & je ne puis vous exprimer toute
» mon admiration.

Ce discours fut très agréable à
Alcinoüs , qui prenant aussi-tôt la
» parole , dit : Princes & Chefs des
» Pheaciens , écoutez-moi. Cet é-
» tranger me paroît homme sage
» & d'une rare prudence ; faisons-
» lui , selon la coutume , un pre-
» sent , mais un present qui soit pro-
» portionné à son merite. Vous ê-
» tes ici douze Princes qui gouver-
» nez sous moi , & qui rendez la

justice au peuple ; portons ici cha-
cun un manteau , une tunique &
un talent d'or , afin que cet étran-
ger les recevant de notre main ,
se mette à table ce soir avec plus
de joie. J'ordonne aussi qu'Euryale l'appaise par ses soumissions
& par ses presens , parce qu'il ne
lui a pas parlé avec le respect
qu'il lui devoit , & qu'il l'a offen-
sé contre toute sorte de justice.

Il dit. Tous les Princes ap-
prouverent son discours , & en-
voyerent chacun leur heraut pour
apporter les presens. En même
tems Euryale dit à Alcinoüs :
Grand Roi , je ferai à cet étran-
ger la satisfaction que vous m'or-
donnez , & je lui donnerai une
belle épée d'un acier très-fin , dont
la poignée est d'argent , & le
fourreau de la plus belle ivoire
qu'on ait jamais travaillée : je suis
sûr qu'il ne la trouvera pas indi-
gne de lui.

En finissant ces mots , il pré-
 sente cette épée à Ulyffe , & lui
 dit : Généreux étranger , si je vous
 ai dit quelque parole trop dure ,
 souffrez que les vents l'empor-
 tent , ayez la bonté de l'oublier ,
 & je prie les Dieux qu'ils vous
 fassent la grace de revoir votre
 femme & votre patrie , & qu'ils
 finissent les maux que vous souf-
 frez depuis long-tems , éloigné
 de vos amis & de votre famille.
 Mon cher Euryale , repart
 Ulyffe , puissiez-vous n'avoir ja-
 mais que des sujets de joie , &
 que les Dieux vous combent de
 prospérités , & fassent que vous
 n'ayez jamais besoin de cette é-
 pée dont vous me faites présent ,
 après m'avoir appaisé par vos pa-
 roles pleines de douceur & de
 politesse. En achevant ces mots ,
 il met à son côté cette riche é-
 pée.

Comme le soleil étoit près de se coucher , les magnifiques presents arrivent , & les herauts les portent au Palais d'Alcinoüs , où les fils du Roi les prennent eux-mêmes des mains des herauts & les portent chez la Reine leur mere. Le Roi marchoit à leur tête.

Dès qu'ils furent arrivés dans l'appartement de la Reine , ils s'affirent , & Alcinoüs dit à Arété : Ma femme , faites apporter ici le plus beau coffre que vous ayez , après y avoir mis un riche manteau & une belle tunique , & ordonnez à vos femmes d'aller tout à l'heure faire chauffer de l'eau ; notre hôte , après s'être baigné & après avoir vû ces presents bien rangés dans ce coffre , en soupera plus gayement & goûtera mieux le plaisir de la musique. Je lui donnerai ma belle cou-

pe d'or , afin que quand il fera de
 retour chez lui , il s'en serve à fai-
 re des libations à Jupiter & aux
 autres Dieux en se souvenant tou-
 jours de moi.

La Reine en même tems donne ordre à ses femmes d'aller promptement faire chauffer un bain. Elles obéissent , & mettent sur le feu un grand vaisseau d'airain , elles le remplissent d'eau & elles mettent dessous beaucoup de bois ; dans un moment le vaisseau est environné de flammes & l'eau commence à frémir.

Cependant Areté ayant fait tirer de son cabinet son plus beau coffre , le presente à Ulysse , & devant lui elle y met l'or , les manteaux & les tuniques dont les Pheaciens lui avoient fait present , & elle y ajoute un beau manteau & une tunique magnifique. Quand elle eut tout bien rangé ,

elle lui dit : Etranger , voyez ce coffre , il ferme fort bien , vous n'avez qu'à y faire votre nœud , de peur que dans votre voyage quelqu'un ne vous vole pendant que vous dormirez tranquillement dans votre vaisseau.

Le divin Ulyffe n'eut pas plutôt entendu la Reine parler ainsi , qu'il jetta les yeux sur ces riches presens , les enferma & les scella du nœud merveilleux dont l'ingenieuse Circé lui avoit donné le secret. Dans le moment la maîtresse de l'office le presse de s'aller mettre au bain. Ils vont dans la chambre des bains. Ulyffe est ravi de voir des bains chauds , car depuis qu'il avoit quitté le Palais de la belle Calypso , il n'avoit pas eu la commodité d'en user. Mais alors il avoit tout à souhait comme un Dieu.

Quand il fut baigné & parfu-

mé, & que les femmes lui eurent mis des habits magnifiques, il sortit de la chambre des bains & alla à la salle du festin.

La Princesse Nauficaa, dont la beauté étoit égale à celle des Déesses, étoit à l'entrée de la sale. Dès qu'elle vit Ulyffe elle fut frappée d'admiration, & lui adressant la parole, elle lui dit : Etranger, je vous souhaite toute sorte de bonheur, mais quand vous ferez de retour dans votre patrie, ne m'oubliez pas; souvenez-vous que c'est à moi que vous avez l'obligation de la vie.

Le sage Ulyffe lui répond : Belle Princesse, fille du magnanime Alcinoüs, que le mari de la vénérable Junon, le grand Jupiter, me conduise seulement dans ma patrie & me fasse la grace de revoir ma femme & mes amis, je vous promets que tous les

D'HOMERE. *Liv. VIII.* 213
jours je vous adresserai mes vœux
comme à une Déesse, car je ne
tiens la vie que de vous.

Après avoir parlé de la sorte,
il s'assied près du Roi. Cepen-
dant on fait les portions pour le
festin, & on mêle le vin dans les
urnes. Un heraut s'avance, con-
duisant par la main le divin chan-
tre Demodocus, il le place au
milieu de la table & l'appuye con-
tre une colombe. Alors Ulysse s'a-
dressant au heraut & lui mettant
entre les mains la meilleure par-
tie du dos d'un cochon qu'on lui
avoit servi, il lui dit : Heraut,
prenez cette partie de la portion
dont on m'a honoré, & donnez-
la de ma part à Demodocus, l'as-
surant que quelque affligé que je
sois, je l'admire & je l'honore
parfaitement ; les chantres com-
me lui doivent être honorés & res-
pectés de tous les hommes, parce

» que c'est la Muse elle-même qui
 » leur a appris leurs chansons , &
 » qu'elle les aime & les favorise.

Il dit , & le heraut presente
 de sa part cette portion au heros
 Demodocus , qui la reçoit avec
 joie. On mange , on fait grand
 chere ; & quand l'abondance eut
 chassé la faim , Ulyffe prenant la
 » parole , dit à Demodocus : Divin
 » chantre , je vous admire , & je
 » vous loue plus que tous les au-
 » tres mortels , car ce sont les Mu-
 » ses filles du grand Jupiter qui
 » vous ont enseigné , ou plutôt
 » c'est Apollon lui-même ; vous
 » chantez avec une suite qui mar-
 » que une connoissance profonde ,
 » les malheurs des Grecs , tout ce
 » qu'ils ont fait & souffert , & tous
 » les travaux qu'ils ont essuyés ,
 » comme si vous aviez été present ,
 » ou que vous l'eussiez appris d'eux-
 » mêmes. Mais continuez , je vous

prie, & chantez-nous le strata-
 gême du cheval de bois qu'Epée
 construisit par le secours de Mi-
 nerve, & qu'Ulyffe par un arti-
 fice assez heureux fit entrer dans
 la citadelle, après l'avoir rem-
 pli de guerriers qui saccagerent
 Troye. Si vous me chantez bien
 en détail toute cette aventure, je
 rendrai témoignage à tous les
 hommes que c'est Apollon lui-
 même qui vous a dicté une si
 merveilleuse chanson.

Il dit, & le chantre rempli
 de l'esprit du Dieu, commença à
 chanter, & exposa parfaitement
 toute l'histoire, comme fort bien
 informé, commençant au mo-
 ment que les Grecs, faisant sem-
 blant de se retirer, monterent sur
 leurs vaisseaux, après avoir mis
 le feu à leurs tentes. Ulyffe &
 tous les officiers d'élite, enfer-
 més dans ce cheval, étoient au mi-

lieu de la place, car les Troyens eux-mêmes l'avoient trainé jusques dans la citadelle. Ce cheval étoit là au milieu, & les Troyens assemblés tout autour, discouroient & propofoient plusieurs choses sans pouvoir convenir. Il y avoit trois avis principaux. Les uns vouloient que l'on mît en pièces cette énorme machine : les autres conseilloient qu'on la traînât au haut de la citadelle & qu'on la précipitât des murailles ; & le troisiéme parti étoit de ceux qui, frappés de la Religion, soutenoient qu'elle devoit être inviolable, & qu'il falloit la laisser comme une offrande agréable aux Dieux & capable de les appaiser, & ce dernier avis l'emporta, car c'étoit l'ordre des Destinées que Troye perît, puisqu'elle avoit reçu dans ses murs cette grande machine, grosse de tant de braves

ves

ves capitaines , qui portoient aux Troyens la ruine & la mort. Il chanta ensuite comment les Grecs sortis du ventre du cheval , comme d'une vaste caverne , sa-cagerent la ville ; il representa ces braves chefs répandus dans tous les quartiers & portant par tout le fer & la flamme. Il raconta comment Ulysse accompagné de Menelas & semblable au Dieu Mars , alla dans le Palais de Deïphobus, & soutint là un grand combat , qui fut long-tems douteux , & dont la victoire leur demeura enfin par le secours de Minerve.

Voilà ce que chanta ce chante divin. Ulysse fondeoit en larmes , son visage en étoit couvert. Il pleuroit aussi amerement qu'une femme , qui voyant tomber son époux combattant devant les murailles de sa ville pour la défen-

se de sa patrie & de ses enfans ;
 fort éperdue & se jette sur ce
 cher mari palpitant encore ,
 remplit l'air de ses gemissemens
 & le tient embrassé , pendant
 que ces barbares ennemis l'a-
 chevent à coups de piques &
 préparent à cette infortunée une
 dure servitude & des maux infi-
 nis. Elle gemit , elle crie , elle
 pleure , pénétrée de la plus vive
 douleur. Ainsi pleuroit Ulyssé. Ses
 larmes ne furent apperçues que
 du seul Alcinoüs , qui étoit assis
 près de lui & qui entendit ses
 sanglots. Touché de sa douleur ,
 » il dit aux Pheaciens : Princes &
 » Chefs de mon peuple, écoutez
 » ce que j'ai à vous dire. Que De-
 » modocus cesse de chanter & de
 » jouer de la lyre , car ce qu'il chan-
 » te ne plaît pas également à tous
 » ceux qui l'entendent. Depuis que
 » nous sommes à table & qu'il a

commencé à chanter , cet étranger n'a cessé de pleurer & de gémir , & une noire tristesse s'est emparée de son esprit. Que Demodocus cesse donc , afin que notre hôte ne soit pas le seul affligé , & qu'il ait autant de plaisir que nous , qui avons le bonheur de le recevoir ; c'est ce que demande l'hospitalité & l'honnêteté même. Cette fête n'est que pour lui seul ; c'est pour lui que nous préparons un vaisseau ; c'est à lui que nous avons fait de si bon cœur tous ces présents. Un suppliant & un hôte doivent être regardés comme un frere par tout homme qui a tant soit peu de sens. Mais aussi , mon hôte , ne nous cachez point par une finesse intéressée ce que je vais vous demander ; vous nous devez les mêmes égards. Apprenez-nous quel est le nom que votre pere & vo-

tre mere vous ont donné , & sous
lequel vous êtes connu de vos
voisins ; car tout homme en ce
monde , bon ou méchant , a né-
cessairement un nom , qu'on lui
donne dès qu'il vient de naître.
Dites-nous donc quel est le vôtre,
quelle est votre patrie & quelle est
la ville que vous habitez , afin que
nos vaisseaux , qui sont doués d'in-
telligence , puissent vous reme-
ner. Car il faut que vous sachiez
que les vaisseaux des Pheaciens
n'ont ni gouvernail ni pilote ,
comme les vaisseaux des autres
nations , mais ils ont de la con-
noissance comme les hommes , &
ils savent d'eux-mêmes les che-
mins de toutes les villes & de tous
les pays. Ils font très prompte-
ment les plus grands trajets , tou-
jours enveloppés d'un nuage obs-
cur qui les empêche d'être décou-
verts. Et jamais ils n'ont à crain-

dre ni de périr par un naufrage ,
ni d'être endommagés par les
flots , par les vents ou par les é-
cueils. Je me souviens seulement
d'avoir oui autrefois Nausithoüs
mon pere , qui nous disoit que le
Dieu Neptune étoit irrité contre
nous , de ce que nous nous char-
gions de reconduire tous les hom-
mes sans distinction , & que par là
nous les faisons jouir du privi-
lége que nous avons seuls de
courir les mers sans aucun péril ,
& qu'il nous menaçoit qu'un jour
un de nos vaisseaux , revenant de
conduire un étranger chez lui ,
seroit puni de ce bienfait , qu'il
périroit au milieu de la mer , &
qu'une grande montagne tombe-
roit sur la ville des Pheaciens &
la couvriroit toute entiere. Voilà
ce que ce sage vieillard nous
contoit sur la foi de quelque an-
cien oracle. Et ce Dieu peut ac-

» complir ces menaces ou les ren-
» dre vaines comme il le jugera à
» propos. Mais contez - moi , je
» vous prie , sans déguisement ,
» comment vous avez perdu votre
» route ; sur quelles terres vous a-
» vez été jetté ; quelles villes ,
» quels hommes vous avez vus ;
» quels sont les peuples que vous
» avez trouvé cruels , sauvages &
» sans aucun sentiment de justice ,
» & quels sont ceux qui vous ont
» paru humains , hospitaliers & tou-
» chés de la crainte des Dieux !
» Dites-nous aussi pourquoi vous
» vous affligez en vous - même ,
» & pourquoi vous pleurez en
» entendant chanter les malheurs
» des Grecs & ceux d'Ilion. Ces
» malheurs viennent de la main
» des Dieux , qui ont ordonné la
» mort de tant de milliers d'hom-
» mes , afin que la Poësie en tire
» des chants utiles à ceux qui vien-

D' H O M E R E. *Liv. VIII.* 223
dront après eux. Avez-vous perdu
devant les murs de cette place un
beau pere , un gendre , ou quel-
que autre parent encore plus pro-
che , ou quelque bon ami & com-
pagnon d'armes sage & prudent ?
Gar un ami , qui a ces bonnes qua-
lités , n'est ni moins aimable ni
moins estimable qu'un frere. ♣





R E M A R Q U E S
S U R
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

L I V R E VIII.

Page 175. **E**T c'étoit sur le port devant les vaisseaux] C'étoit dans la place qui étoit entre les deux ports , & au milieu de laquelle on avoit bâti un temple à Neptune , comme nous l'avons vû à la fin du fixième Livre.

La Déesse Minerve , &c. ayant pris la figure d'un heraut d'Alcinoüs] Homere feint que le heraut qu'Alcinoüs envoie appeller les Princes & les Chefs au Conseil , est Minerve elle-même , parce que cet envoi est l'effet de la sagesse du Prince , & que par consequent c'est Minerve qui lui a inspiré ce conseil.

Page 176. *Par ces paroles elle inspira de la curiosité à tous les Princes]* Il n'y a point de peuple si curieux qu'un peuple riche , qui n'a d'autre occupation que les jeux & les divertissemens ; car il cherche avidement tout ce qui peut lui fournir de nouveaux

REMARQ. SUR L'ODYSSE'E. Liv. VIII. 225
 plaisirs. Rien n'étoit donc plus capable d'ex-
 citer la curiosité des Pheaciens que de leur
 annoncer un étranger si extraordinaire, qui
 avoit erré si long-tems sur la mer, & qui de-
 voit faire des demandes à l'assemblée.

Page 177. *Mais il nous prie de lui fournir
 promptement*] Il dit nous, parce que, com-
 me je l'ai déjà dit ailleurs, le gouvernement
 des Pheaciens n'étoit pas despotique, non
 plus que tous les gouvernemens de ces
 tems-là ; le peuple avoit ses droits, & il
 étoit représenté par ces personnages qui sont
 appellés *Princes & Chefs*. C'est ce qu'Aristote
 a fort bien établi, quand il a dit : Βασιλείας
 μὲν εἶναι εἶδη ταῦτα, τίτλασαι τὸν αἰεθμόν. μία μὲν ἡ
 παρὰ τοὺς Ἡρωϊκούς χρόνους. αὐτὴ δ' ἡ ἰκέρτων μὲν
 ἐπὶ ποὶ δ' αἰεθμένοις. Στρατηγὸς γὰρ ἡ καὶ δικαστὴς ὁ
 Βασιλεὺς, καὶ τῶν πρὸς τοὺς Θεοὺς κύριος. Il y
 avoit donc quatre sortes de Royauté. La pre-
 miere celle des tems Heroïques, qui com-
 mandoit à des hommes soumis volontaire-
 ment, mais à de certaines conditions qui
 étoient réglées. Le Roi étoit le general &
 le juge, & il étoit le maître de tout ce qui
 regardoit la Religion. Politiqu. 3. 4.

*Un vaisseau tout neuf, le meilleur qui soit
 dans nos ports*] L'épithete de *πρωτόπλοος* signi-
 fie non seulement un vaisseau qui vient d'ê-
 tre bâti & qui va faire son premier voyage,
 mais un vaisseau plus léger que les autres,
 qui va toujours devant les autres.

Page 178. *A qui Dieu a donné l'art de*

chanter] Homere infinie par-tout que toutes les bonnes & grandes qualités sont des dons de Dieu. On ne peut pas douter que la musique, qui embrasse la Poësie, n'en soit un considerable. Il y avoit de ces chantres dans toutes les Cours des Princes. Nous avons déjà vû Phemius à Ithaque, nous en avons vû un autre à Lacedemone chez Menelas, & voici Demodocus chez le Roi Alcinoüs. Le goût pour la musique a toujours été general. Les Hebreux l'avoient encore plus que les autres peuples. On fait les effets que les chants de David faisoient sur l'esprit de Saül. Salomon dit dans l'Ecclesiaste, *feci mihi cantores & cantatrices.* 11. 8. & comme les Grecs, ils admettoient ces chantres à leurs festins. C'est pourquoi l'Auteur de l'Ecclesiastique compare la musique des festins à une émeraude enchassée dans de l'or. 31. 8.

Page 179. *Mais à ces faveurs elles avoient mêlé beaucoup d'amertume, car elles l'avoient privé de la vue*] Je suis persuadée que c'est sur ce passage que les Anciens se sont imaginé qu'Homere étoit aveugle; car ils ont crû que ce Poëte s'étoit dépeint lui-même sous le nom de Demodocus. Il est vrai que toutes les grandes choses qui sont dites ici de Demodocus, conviennent à Homere. Il est un chantre divin comme Demodocus; comme lui il charme tous ceux qui l'entendent; comme lui il a chanté les aventures des Grecs devant Troye. En un mot, pour me servir de ce qu'Eustathe a dit fort

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 227
ingenieusement , comme Hecube dit à sa
fille dans Euripide , *Malheureuse ; car en te
donnant ce nom , je me le donne à moi-même.* Homere peut dire avec autant de raison
à Demodocus : *Chantre divin , chantre mer-
veilleux , chantre qui charmez les Dieux &
les hommes ; car en vous donnant ces louan-
ges je me les donne à moi-même.* Mais il ne
faut pas pousser cette ressemblance plus loin.

Page 180. Il contenoit la celebre dispute
qu'Ulyffe & Achille avoient eue devant les
remparts de Troye au milieu du festin d'un
sacrifice] Didyme , & après lui Eustathe ,
nous ont conservé une ancienne tradition ,
qui portoit qu'après la mort d'Hector les
Princes Grecs étant assemblés chez Aga-
memnon à un festin après un sacrifice , on
agita quel moyen on prendroit pour se ren-
dre maîtres de Troye , qui venoit de perdre
son plus fort rempart , & que sur cela Ulyffe
& Achille eurent une grande dispute. Achille
vouloit qu'on attaquât la ville à force ouver-
te ; Ulyffe au contraire qu'on eût recours à
la ruse. Et ce dernier avis l'emporta. C'est
sur cela qu'Athenée a écrit , liv. 1. *Dans
Homere les generaux des troupes Grecques
sont modestement & frugalement chez
Agamemnon ; & si l'on voit dans l'Odyssée
qu'Ulyffe & Achille disputent ensemble à un
souper , à la grande satisfaction d'Agamem-
non ; ce sont de ces disputes utiles pour le
bien des affaires , car ils cherchent si c'est par
la force ou par la ruse qu'il faut attaquer
Troye.*

Parce que c'étoit-là l'accomplissement d'un oracle] Agamemnon, avant que d'entreprendre la guerre contre les Troyens, alla à Delphes consulter l'oracle d'Apollon, & ce Dieu lui répondit que la ville seroit prise *lorsque deux Princes qui surpassaient tous les autres en valeur & en prudence, seroient en dispute à un festin.* Agamemnon voyant donc après la mort d'Hector Ulysse & Achille s'échauffer pour soutenir leurs avis, ne douta plus de l'accomplissement de l'oracle.

Page 182. *Et allons nous exercer à toutes sortes de combats*] Les Pheaciens d'abord après le dîner vont s'exercer à des combats fort rudes. Quoique ces peuples fussent fort adonnés aux plaisirs & aux divertissemens, ils ne laissoient pas d'avoir toujours quelque chose de ces tems heroïques. Ces exercices étoient un jeu pour eux.

Combien nous sommes au-dessus de tous les autres hommes] Alcinoüs dit, nous sommes, en se mettant de la partie, parce que la gloire du peuple est la gloire du Roi.

Et le mene par le même chemin que tenoient tous les autres] On mene Demodocus à cette assemblée, parce qu'il y sera question de danses & de musique.

Page 183. *Acronée, Ocyale, Elatrée*] Tous ces noms, excepté celui de Leodamas, sont tirés de la marine.

Page 184. *Et les laissa tous aussi loin derrière lui que de fortes mules*] C'est la même comparaison dont il s'est servi dans le x. Liv. de l'Iliade, où il fait voir l'avantage qu'une charue de mules a sur une charue de bœufs. On peut voir les Remarques, tom. 2. page 513. Les comparaisons qu'on tire de l'agriculture sont toujours agréables.

Et Euryale fut vainqueur] Homere passe rapidement sur ces jeux, & ne s'amuse pas à les décrire, comme il a fait ceux du xxiii. Liv. de l'Iliade. La raison de cela est qu'ici ils ne sont pas du sujet; ils ne sont amenés que par occasion, & le Poète a des choses plus pressées qui l'appellent; au-lieu que dans l'Iliade ils sont nécessaires & entrent dans le sujet, car il falloit bien honorer les funeraillles de Patrocle.

Page 187. *Et vous avez tout l'air d'un écervelé*] Ulyffe répond dans les mêmes termes dont Euryale s'est servi. Euryale lui a dit par la negative, *vous n'avez nullement l'air d'un guerrier*; & Ulyffe lui répond par l'affirmative, *& vous, vous avez tout l'air d'un homme peu sage*. Quand on traduit, il faut s'attacher à rendre ces tours & ces finesses, parce qu'elles servent à la justesse des expressions.

Page 188. *Il parle avec retenue, il ne hazarde rien qui l'expose au repentir, & toutes ses paroles sont pleines de douceur & de modestie*] Homere dit tout cela en quatre

mots : ὁ δὲ ἀσφαλῶς ἀγρεύει Αἰδῶι μελιχῆ.
 Mais ces quatre mots renferment tout ce que j'ai dit. Α'σφαλῶς ἀγρεύειν, parler sûrement, signifie, parler avec retenue sans broncher, c'est-à-dire, sans faire aucune faute contre la prudence. Il y a un proverbe Grec qui dit : *Il vaut mieux broncher des pieds que de la langue.*

A peine les Dieux même pourroient-ils ajouter à cette bonne mine] Je suis étonnée de l'explication qu'Eustathe a donnée à ce vers, οὐδὲ κεν ἄλλως οὐδὲ θεὸς τεύξει, qu'il explique, *Dieu même ne peut pas changer ce qui est fait.* Rien n'est plus hors de propos ni plus éloigné de la pensée d'Homere, qui donne ici un grand éloge à la beauté & à la bonne mine d'Euryale, en lui disant, *un Dieu même ne vous feroit pas autrement,* c'est-à-dire, vous ne seriez pas mieux fait si vous sortiez de la main d'un Dieu, & qu'un Dieu lui-même vous eût formé. Et la suite prouve que c'est là la véritable explication, *mais vous manquez de sens.*

Page 189. *Vos paroles étourdies ont excité ma colere]* Il dit cela pour excuser la dureté de sa réponse, & pour en demander une espece de pardon à toute l'assemblée.

Sans quitter son manteau] Homere veut faire entendre que les Pheaciens étoient à demi nus, ce qui étoit un grand avantage.

Page 190. *Les Pheaciens, ces excellens*

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 231
hommes de mer, ces grands rameurs] Ces épithètes ne sont pas ajoutées ici inutilement. Ce sont autant de railleries pour faire entendre que ce peuple, si appliqué à la marine, ne devoit rien disputer aux autres hommes dans les jeux & les combats auxquels on s'exerce sur terre.

Page 191. *Puisque vous m'avez offensé*] Ulyssé ajoute cette parenthèse, pour adoucir en quelque sorte l'audace de son défi.

Page 192. *Quoique tous ses compagnons qui l'entourent aient l'arc tendu & prêt à tirer sur moi*] Jusqu'ici on a fort mal expliqué ce passage : Eustathe même s'y est trompé. Il a cru qu'Ulyssé ne loue ici que sa promptitude à tirer, & qu'il dit que quand même il auroit autour de lui plusieurs compagnons avec l'arc tendu & prêt à tirer, il les prévient tous & frapperoit son ennemi avant qu'ils eussent seulement pensé à décocher leur fleche. Ce n'est point là le sens. Ulyssé dit une chose beaucoup plus forte. Il dit qu'au milieu d'une foule d'ennemis il frapperoit celui qu'il auroit choisi, quand même tous ces gens-là auroient l'arc bandé, & qu'ils seroient prêts à tirer sur lui ; ce qui marque en même tems & l'assurance de la main & l'intrepidité du courage. Car j'ai toujours oui dire, & cette raison est bien naturelle, que ce qui fait très-souvent que ceux qui tirent le mieux à la chasse, tirent mal au combat, c'est qu'à la chasse ils n'ont rien à craindre, & qu'au combat ils voyent

des hommes prêts à tirer sur eux. Voilà ce qui rend tant de coups inutiles ; en un mot, il y a plus d'adresse & de fermeté à frapper un ennemi environné de gens qui tirent, que s'ils ne tiroient point. Le danger rend la main moins sûre.

Qui sont aujourd'hui sur la terre & qui se nourrissent des dons de Cérés] Σίτων ἰδοῦτες, & par-là Ulyffe veut marquer les nations civilisées, policées, & non pas des nations barbares qui ne connoissent pas l'usage du bled.

Page 193. *Ni à Eurytus d'Oechalie, qui sur l'adresse à tirer de l'arc, osoient entrer en lice même contre les Dieux]* Il falloit bien que cet Eurytus Roi d'Oechalie se sentît bien adroit à tirer de l'arc, puisque pour marier sa fille Iole il fit proposer un combat, promettant de la donner à celui qui le vaincroit à cet exercice. Au-reste, les Anciens ne s'accordent point sur cette ville d'Oechalie dont Eurytus étoit Roi. Les uns la mettent en Theffalie, les autres en Eubée, les autres dans la Messenie, & Pausanias croit que les derniers ont raison. Je m'en étonne ; car Homere dans le 11. Liv. de l'Iliade la met parmi les villes de Theffalie. *Ceux, dit-il, qui habitoient Tricca, l'escarpée Ithome & Oechalie qui étoient de la domination d'Eurytus.* Car toutes ces villes étoient de Theffalie.

Il n'y a que la course] Il a déjà défié les

Pheaciens à la course, emporté par la colère ; ici il rabat un peu de cette audace, & sentant ses forces affoiblies par tout ce qu'il a souffert, il reconnoît qu'il pourroit être vaincu à la course.

Mon vaisseau ayant été brisé après une furieuse tempête, & les vivres m'ayant manqué] Il me semble qu'Eustathe a fort mal expliqué ce passage, quand il a dit que le mot *καυδή*, provision, étoit pour *ναὺς ἐξουσι καυδή*, pour le navire même. *Καυδή* ne signifie ici que la provision. Les provisions qu'il avoit pû faire dans l'île de Circé où la tempête l'obligea de relâcher, furent perdues quand son vaisseau fut brisé par un coup de foudre; & après qu'il eut regagné son mât, que le flux lui ramena des gouffres de Charibde, il fut dix jours sur ce mât le jouet des vents, sans prendre aucune nourriture, comme Ulysse lui-même nous l'expliquera à la fin du douzième Livre.

Page 195. *Et l'art de conduire des vaisseaux*] Il y a de l'apparence qu'il parle ici des courses & des combats qu'ils faisoient sur l'eau pour s'exercer & pour se dresser à la marine.

Ce sont les festins, la musique & la danse] Voilà, comme dit fort bien Eustathe, la vie d'un Sardanapale ou d'un Epicure, le heraut de la volupté, & nullement d'un peuple vertueux. Mais Homere ne propose pas cela comme un exemple à suivre. Au-contre

il le propose comme un exemple à fuir, & c'est ce que l'on verra dans la suite.

Que nos plus excellens danseurs] Il y a dans le Grec, allons donc, nos plus excellens danseurs, παύων. Et on dispute sur ce mot pour savoir s'il vient de παύειν, ludere, danser, ou de παύειν, ferire, frapper. L'un & l'autre peuvent se soutenir. S'il vient de παύειν, ferire, il faut sousentendre παύειν la terre, & frapper la terre est le synonyme de danser, c'est ainsi qu'Horace a dit quatuor terram. Od. 6. du liv. 1. Et pepulisse terram. Od. 18. liv. 3.

Page 196. *Et commencent leurs danses avec une legereté merveilleuse] Ce passage est remarquable, non en ce qu'il dit que ces danseurs dansoient au son de la lyre & aux chansons du musicien, car il n'y a rien là d'extraordinaire, nous l'avons vû dans l'Iliade, Livre XVIII. mais en ce qu'il fait voir que dès ce tems-là on dansoit déjà des histoires, s'il m'est permis de parler ainsi, c'est-à-dire, que les danseurs par leurs gestes & par leurs mouvemens, exprimoient l'histoire que chantoit le chantre, & que leur danse étoit l'imitation des aventures exprimées dans la chanson. On se rendit ensuite si habile dans cette sorte d'imitation qu'on imitoit ces aventures sans chant & sans paroles.*

Le chantre chantoit sur sa lyre les amours de Mars & de Venus] Scaliger a fait un cri-

SUR L'O'DYSSÉE. Livre VIII. 235
me à Homere de cette chanson, & par cette raison il lui préfere Virgile. *Demodocus*, dit-il, *chante les saletés des Dieux dans le festin d'Alcinoüs, & l'Iopas de Virgile chante des choses dignes d'un Roi dans le festin de Didon.* Cette critique est mauvaise de toutes manieres. Scaliger ne s'est pas souvenu de la belle regle qu'Aristote a donnée pour juger si une chose est bonne ou mauvaise, *c'est d'avoir égard à celui qui parle, & à ceux à qui il s'adresse.* Poëtiq. chap. 26. Cette regle justifie entierement Homere; ce n'est ni lui ni son heros qui chantent ces amours, c'est un musicien qui les chante pendant le festin à un peuple mou & effeminé. Ainsi sans avoir recours à l'allegorie physique & morale que cette fable peut renfermer, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du *Traité du Poëme épique*, liv. 5. chap. 11. on fait voir que ce sujet est très-convenable aux mœurs des Pheaciens, gens mous & effeminés, qui ne pensoient tous les jours de leur vie qu'aux jeux, aux plaisirs & à l'amour, & qu'Homere fait parfaitement accommoder ses recits aux genies des peuples dont il parle. Il enseigne par-là que la vie molle & oisive est la source des voluptés criminelles, & que les hommes qui vivent de cette maniere, uniquement occupés de leurs plaisirs, n'aiment que ces contes d'amour libres & licencieux, qui ne seroient pas écoutés à la table des sages, & qu'ils se plaisent à entendre ces recits honteux, & à faire les Dieux aussi vicieux & aussi corrompus qu'eux-mêmes. L'on peut donc conclure

que ce recit d'Homere est bien moins un exemple pernicieux d'adultere & d'impieté, qu'un avis très-utile qu'il donne à ceux qui veulent être honnêtes gens, en leur insinuant que pour éviter ces crimes, il faut fuir les arts & les voies qui y conduisent, & en mêlant à ce recit des termes infamans, qui font connoître le jugement qu'on doit porter de cette action honteuse, & qui sont les préservatifs contre le poison de la fiction. C'est ce que Plutarque a bien reconnu ; car dans son *Traité comment il faut lire les Poëtes*, il nous avertit que dans cette fable des amours de Mars & de Venus, l'intention d'Homere est de faire entendre à ceux qui sont capables de reflexion, que la musique lascive, les chansons dissolues & les discours sur les sujets licencieux, rendent les mœurs desordonnées, les vies lubriques & effeminées, les hommes lâches & sujets à leurs plaisirs, aux délices, aux voluptés & aux amours de folles femmes. Il faut bien des précautions à un Poëte, dit parfaitement le R. P. le Bossu, pour traiter des incidens aussi dangereux que ceux-là, s'il veut faire plus de bien que de mal ; il doit étudier le besoin, l'interêt, l'humeur de ses Auditeurs, & l'effet que ces sujets pourront faire sur leur esprit. Mais à vrai dire, nous ne sommes plus dans un tems où la simplicité puisse rendre cette matiere tolerable aux honnêtes gens, & où on puisse la proposer sans corrompre la meilleure partie de ses auditeurs, & sans entretenir la corruption & le vice qui est dans les autres. Ainsi quelque judicieux ou excusable qu'ait été

Homere en cette invention, un Poète ne seroit aujourd'hui ni judicieux ni excusable, si en cela il osoit imiter cet Ancien. Il est bon d'enseigner ce qu'il a enseigné; mais il seroit très-mauvais de l'enseigner comme il a fait, & encore plus mauvais d'étaler cette aventure sur nos theatres; ce seroit fouler aux pieds non seulement les mœurs & les bienséances, mais encore la Religion. Et malgré la licence de nos mœurs, j'ose dire que jamais Poète ne le feroit avec succès. Homere est bien louable d'avoir mêlé à cette fiction si dangereuse par elle-même des instructions qui la corrigent. On peut voir ce Poète encore mieux justifié dans les Remarques de M. Dacier sur la Poétique d'Aristote pag. 441. & 442. Au reste ce chant de Demodocus confirme parfaitement ce que j'ai déjà dit de nos *Cantates*.

Et comment il l'avoit comblée de presens]
Il y a donc long-tems que les presens ont un grand pouvoir, & sur les Déeses mêmes.

Page 197. *Entre d'abord dans sa forge; l'esprit plein de grands desseins de vengeance; il met son énorme enclume sur son pied, & commence à forger des liens indissolubles*]
L'auteur du Parallele n'a pas mieux réussi à critiquer Homere sur les arts, que sur ses idées & sur ses expressions. On voit, dit son Abbé, que Vulcain forge sur une grosse enclume des liens aussi menus que des toiles d'araignée. Le Chevalier se recrie sur cela & dit fort doctement : *Le pere de tous les arts*

peut-il parler ainsi ? Est-il besoin d'une grosse enclume pour faire des liens aussi menus que des toiles d'araignée ? Le bon homme savoit que les orfevres & les forgerons ont de grosses enclumes , il ne faut pas lui en demander davantage. Voilà un ridicule Critique. Homere a grande raison de dire que Vulcain eut recours à son enclume ; car quoique ces liens fussent aussi déliés que des toiles d'araignée & imperceptibles , ils ne pouvoient être forgés que sur l'enclume , parce que tout déliés qu'ils étoient , il falloit encore qu'ils eussent beaucoup de force , afin que ceux qu'ils devoient retenir ne pussent les rompre. L'enclume a été malheureuse à ce Critique ; car elle lui a fait déjà commettre une faute très-grossiere, comme nous l'avons vû sur le 111. Livre.

Page 198. *Qu'il aime plus que toutes les autres terres qui lui sont consacrées*] On a dit que Vulcain aimoit particulièrement Lemnos , à cause des feux souterrains qui sortent de cette île , car le feu est l'ame des forges. Et c'est pourquoi aussi on a feint qu'il étoit tombé dans cette île quand il fut précipité du ciel.

Et il est allé voir ses Sintiens] Les Sintiens étoient les peuples de Lemnos , & ils étoient venus de Thrace s'établir dans cette île. Il dit qu'ils parloient un langage barbare , parce que leur langue étoit un composé de la langue des Thraces , de celle des Asiatiques & de la Grecque fort alterée

& corrompue. Quand Mars dit, *il est allé voir ses Sintiens au langage barbare*, il y a dans ces paroles une sorte de raillerie & de mépris; il veut faire sentir à Venus la sottise d'un homme qui quitte une si belle femme pour aller voir des peuples si grossiers.

Page 199. *Accourez tous pour voir des choses infames*] Il y a dans le texte, tel que nous l'avons aujourd'hui, *accourez pour voir des choses risibles*. Διῶδ' ἴνα ἔργα γαλαστῆ, &c. Or il n'est ni vraisemblable ni possible que Vulcain appelle cette aventure *risible*, car elle est très peu risible pour un mari; j'ai donc crû devoir suivre l'ancienne leçon qu'Eustathe a rapportée, ἔργ' ἀγλαστῆ, *des choses dont je n'ai pas sujet de rire*. Les Dieux en riront, mais Vulcain n'en rit point.

Page 200. *Et que je suis incommodé*] Homere a bien senti que la laideur d'un mari est souvent un surcroit de beauté pour l'amant.

M'aît rendu la dot & tous les presens que je lui ai faits] Dans mes Remarques sur l'Iliade j'ai assez parlé de cet ancien usage, par lequel il étoit établi que le marié donnoit au pere de la mariée une sorte de *dot*, c'est-à-dire, qu'il lui faisoit des presens dont il achetoit en quelque façon sa fiancée. Voici donc la jurisprudence qu'Homere rapporte de ces anciens tems: le pere de la femme surprise en adultere, étoit obligé de rendre au mari tous les presens que le mari avoit faits. A plus forte raison

le mari étoit-il en droit de retenir la dot que le pere avoit donnée à sa fille, comme la jurisprudence des siècles suivans l'a décidé.

Page 201. *Mais ses mœurs deshonnorent sa beauté*] Homere mêle toujours quelque mot utile qui fait connoître le véritable jugement qu'il fait des actions qu'il décrit.

Les Déeses par pudeur & par bienséance demeurerent dans leur Palais] Ces Déeses ne devoient ni ne pouvoient assister à un tel spectacle. Homere donne toujours des marques de sagesse dans les fictions mêmes les plus licentieuses.

Les mauvaises actions ne prospèrent pas] Voici de ces instructions cachées qu'Homere mêle adroitement dans ses narrations pour former les mœurs & pour empêcher les jeunes gens d'avaler le poison que la fiction présente. Cette fable est d'un pernicieux exemple ; mais Homere en corrige autant qu'il peut le venin par cette réflexion très-sage qu'il fait faire aux Dieux, & qui enseigne aux hommes, même aux plus puissans, qu'ils ne doivent pas se flatter que leurs mauvaises actions seront toujours heureuses ; que ce que l'on croit le plus caché, vient enfin en évidence, & que rien ne demeure impuni.

Page 202. *Mars ne peut s'empêcher de payer la rançon que doivent les adulteres pris sur le fait.*] Il y avoit donc dans ces anciens
tems

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 247
tems des peines pecuniaires pour les adulteres qui avoient été surpris.

Apollon, je m'estimerois très-heureux d'avoir une pareille aventure] On ne pouvoit pas attendre d'autre réponse de Mercure, qui avoit servi à tant de commerces secrets. D'ordinaire les confidens ne sont pas plus sages que ceux qu'ils servent.

Page 203. *Mais prenant son sérieux, il prioit instamment Vulcain de délier Mars*] Pourquoi Neptune prend-il plus d'intérêt à la délivrance de Mars que les autres Dieux ? C'est ce que je voudrois que nous eussent expliqué ceux qui ont entrepris de développer l'allegorie de cette fiction, & qui nous disent que l'adultere de Mars avec Venus signifie que quand la planete de Mars vient à être conjointe avec celle de Venus, ceux qui naissent pendant cette conjonction, sont enclins à l'adultere, & que le Soleil venant à se lever là-dessus, les adulteres sont sujets à être découverts, & pris sur le fait. Que signifie donc Neptune intervenant pour la délivrance de Mars & se rendant même caution pour lui ? Il ne faut pas esperer de pouvoir rendre raison de toutes les fables.

C'est une méchante affaire que de se rendre caution pour les méchans] On a expliqué ce vers de trois différentes manieres, qu'Eustathe a rapportées page 1599. J'ai suivi le sens qui m'a paru le plus naturel. Dans le temple de Delphes on avoit écrit cette sentence,

ἰσχυρὰ πῦρα εἰς ἄγα. La perte sûre suit la caution. Et les sages ont toujours blâmé cette facilité de cautionner. Salomon a dit : *Stultus homo plaudet manibus cum sponderit pro amico.* Proverb. 17. 18. Mais comme il y auroit de la dureté à refuser en certaines occasions d'être caution, par exemple, pour un pere, pour un frere, pour un neveu, &c. Homere corrige cette sentence, en disant que *c'est une mauvaise affaire que de se rendre caution pour les mechans*, car il est indubitable qu'on sera obligé de payer pour eux. C'est pourquoi Salomon a dit aussi : *Emportez les meubles & les habits de celui qui a cautionné pour l'étranger.* *Tolle vestimentum ejus qui sponderit pro extraneo.* Proverb. 20. 16. & 27. 13.

Page 204. *Mars prend le chemin de la Thrace, & la mere des jeux & des ris celui de Cypre*] Homere peint par-là le genie & le naturel de ces deux peuples. Mars va en Thrace, parce que les Thraces sont belliqueux, & Venus va en Cypre, dont les habitans sont mous & effeminés, & adonnés à l'amour.

Page 205. *Ulysse l'entendoit avec un merveilleux plaisir*] Homere enseigne par-là que les sages peuvent quelquefois entendre avec plaisir ces sortes de chansons, mais le plaisir qu'elles leur donnent est bien différent de celui qu'elles font aux foux. *Le sage*, dit fort bien Eustathe, *est charmé de la beauté de la Poësie & de la musique, il sent ce qu'il*

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 243
y a d'utile & d'instructif, & il démêle même par son intelligence les mystères cachés sous une fiction ingénieuse ; au-lieu que les autres ne goûtent que ce qui favorise leur corruption.

L'un deux se pliant & se renversant en arrière, le pousse jusqu'aux nues] C'étoit une sorte de danse où l'un pouffoit un balon en l'air, l'autre le repouffoit, & ils se le renvoyoient ainsi plusieurs fois, sans le laisser tomber à terre, & cela se faisoit en cadence. C'étoit une espèce de danse haute, c'est pourquoi elle étoit appelée αἰετία & οὐρανία, aérienne & celeste. Le medecin Herophilus avoit compris parmi les exercices de la Gymnastique cette danse au balon. C'est pourquoi l'on avoit ajoûté un balon à tous les instrumens de la gymnastique dont on avoit orné sa statue.

Ils finirent cette danse haute, & en commencerent une basse] C'est le véritable sens de ce vers ἀρχίδαθη δὴ πῖλα πρὸ χθονί. Ils commencerent à danser à terre. Il oppose manifestement la danse à terre à la danse au balon, dont il vient de parler, qui est la danse haute ; & comme celle-ci étoit appelée οὐρανία, celeste ; l'autre, comme dit Eustathe, pouvoit être appelée χθονία, c'est-à-dire, terrestre.

Page 206. Vous m'aviez bien promis] Le Grec dit : Vous m'aviez menacé, ἀπίλησται. Les Grecs ont dit menacer pour promettre ;
L ij

& les Latins les ont imités : c'est ainsi qu'Horace a dit,

..... *Multa & præclara minantem.*

Vous êtes ici douze Princes] Il y a dans le Grec : *Il y a ici douze Rois qui regnent sur le peuple, & je suis le treizième.* Ces mots, *& je suis*, ne marquent pas l'égalité, mais au contraire la supériorité; car on voit que c'est lui-même qui donne les ordres. Ces douze Rois ou Princes étoient les principaux qui gouvernoient sous lui; car, comme je l'ai déjà remarqué, c'étoit un état mêlé de Royauté, d'oligarchie & de démocratie. Ces douze Rois ou Princes étoient à peu près ce qu'étoient autrefois les douze Pairs en France.

Page 208. *Il présente cette épée à Ulysse*] Il paroît par ce passage que les Pheaciens portoient l'épée; car quoiqu'Alcinoüs ait dit qu'ils n'en manioient ni l'arc ni le carquois, ils ne laissoient pas de porter des armes défensives,

Et fassent que vous n'avez jamais besoin de cette épée] Eustathe a donné un sens tout contraire : *Puissai-je n'avoir jamais besoin de cette épée.* Car comme on croyoit que les présens des ennemis étoient funestes, Ulysse pour détourner l'augure, souhaite de n'avoir jamais besoin de recourir à cette épée, mais de la garder comme un dépôt. Je crois qu'Eustathe se trompe; le souhait d'Ulysse ne doit pas être en faveur de lui-même, il

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 245
doit être en faveur de celui qu'il remercie
& dont il reçoit le présent : c'est aussi le sens
naturel que le vers d'Homere presente : Μηδὲ
π τοι ξιφίος γὰ ποθὶ μετόπισθε γήοιστο. *Neque tibi
in posterum desiderium ensis eveniat.* Ce tibi
est décisif. *Fassent les Dieux que vous n'avez
jamais besoin de cette épée.* C'est-à-dire , fas-
sent les Dieux que vos jours coulent en paix,
& que jamais ni guerre étrangere ni démêlé
domestique ne vous oblige à la tirer , &
à regretter celle dont vous m'honorez.

Page 209. *Faites apporter ici le plus beau
coffre que vous ayez*] Une des grandes somp-
tuosités des femmes de ces tems-là consistoit
en de beaux coffres , & c'est de ces coffres
qu'on a voulu expliquer ce verset du Pseaume
44. *Myrrha & gutta & casia à vesti-
mentis tuis à domibus eburneis.* Car les cof-
fres sont élégamment appellés les *maisons des
habits*. Le goût de ces beaux coffres s'est
conservé fort long-tems , & ce n'est que le
dernier siecle qui l'a vû finir.

Je lui donnerai ma belle coupe d'or] Il a
ordonné que chacun des Princes donneroit
un talent d'or , & lui il donne sa coupe. Il
faut donc , ou que le talent d'or ne fût pas
d'un si grand poids que celui que nous con-
noissons ; car le Roi ne doit pas donner
moins que les autres ; ou que le travail ren-
dit cette coupe plus précieuse ; ou que le
Roi la donnât de surcroît , quoiqu'il n'en
parle point ; ou enfin qu'elle pesât plus d'un
talent.

Page 211. *Et les scella d'un nœud merveilleux dont l'ingenieuse Circé lui avoit donné le secret*] Dans ces anciens tems , avant l'usage des clefs , on avoit accoûtumé de fermer avec des nœuds que chacun faisoit à sa fantaisie. Il y en avoit de si merveilleux & de si difficiles que celui qui les avoit faits & qui en sçavoit le secret , étoit le seul qui pût les délier. Tel étoit par exemple le nœud Gordien.

Page 212. *Je vous promets que tous les jours je vous adresserai mes vœux comme à une Déesse*] Il ne se peut rien ajoûter à la politesse d'Ulysse ; la Princesse le prie de se souvenir d'elle , & de ne pas oublier les secours qu'elle lui a donnés , & Ulysse lui promet de l'invoquer comme une Déesse.

Page 213. *Alors Ulysse s'adressant au heraut , & lui mettant entre les mains la meilleure partie du dos d'un cochon qu'on lui avoit servi*] Il faut être entierement étranger dans l'Antiquité pour avoir tiré de cet endroit un sujet de moquerie , comme a fait l'Auteur du Parallele. *Ulysse* , dit-il , coupe un morceau de cochon , qu'il donne à manger au musicien , qui étoit derrière lui , lequel en fut bien aise. Rien n'est plus mal exposé que le fait , & rien n'est plus ridicule que cette critique. Le dos d'un cochon étoit la partie la plus honorable ; on la sert à Ulysse , & Ulysse ne donne pas un morceau de cochon à Demodocus , mais il lui donne une partie de cette portion , & Demodocus

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 247
la reçoit avec joie comme une marque de
distinction & d'honneur.

Page 214. *Car ce sont les Muses, filles du grand Jupiter, qui vous ont instruit, ou plutôt c'est Apollon lui-même*] Ulysse ne dit pas cela seulement pour louer la beauté des chants de Demodocus, mais pour faire voir qu'ils sont l'effet de l'inspiration & de l'enthousiasme. Car ce chanteur habitant une île si éloignée de tout commerce, selon la supposition des Pheaciens, il n'étoit pas possible qu'il eût été instruit par quelqu'un des aventures des Grecs. Il faut donc que ce soit Apollon qui les lui ait révélées. C'est pourquoi il dit ensuite qu'il les chante comme s'il avoit été présent, ou qu'il les eût apprises des Grecs mêmes. Ce passage est fort beau & d'une adresse merveilleuse; car en louant parfaitement les Poètes, il fonde la vérité de toutes les aventures avec tant de sûreté & d'évidence, qu'il est impossible d'en douter.

Vous chantez avec une suite qui marque une connoissance profonde, les malheurs des Grecs] Il faut remarquer la grande sagesse qu'Homere donne ici à Ulysse. Demodocus a chanté deux fois. La première, pendant le festin, & il a chanté les aventures des héros & la célèbre dispute d'Ulysse & d'Achille; & la seconde après le festin, pour faire danser les Pheaciens, & il a chanté les amours de Mars & de Venus. On se remet à table, & Demodocus va chanter pour la troisième

fois. Ulyſſe ne dit pas un mot de la ſeconde chanſon , il ne la loue point , il n'en demande point de ſemblable , mais il témoigne l'admiration qu'il a pour la premiere , & il en demande la ſuite , qui eſt l'hiſtoire du cheval de bois : *Continuez , je vous prie* , lui dit-il , *& chantez-nous le ſtratagème du cheval de bois*. Voilà une grande inſtruction qu'Homere donne aux hommes. Les ſages peuvent entendre en paſſant une chanſon comme celle des amours de Mars & de Venus , mais ils ne la louent point , ils n'en demandent point de ſemblable ; mais pour celles qui chantent les grandes actions des heros , ce ſont les ſeules qu'ils admirent , qu'ils demandent , & dont ils ne peuvent ſe laſſer ; & en même tems il fait entendre que les Poètes & les Muſiciens doivent tirer des actions des hommes ſages & temperans les ſujets de leurs chanſons & de toutes leurs Poëſies , comme Plutarque l'a fort bien remarqué.

Avec une ſuite qui marque une connoiſſance profonde] C'eſt ce que ſignifient ces mots , *λίην ᾗ καὶ κόσμον*. *Vous chantez avec une grande ſuite & une grande methode*. Ceux qui ne ſont pas bien inſtruits brouillent & confondent les matieres , mais ceux qui ſavent bien les choſes , les racontent de ſuite , chaque choſe eſt dans ſon lieu.

Page 215. *Et qu'Ulyſſe par un artifice aſſez heureux fit entrer dans la citadelle*] Homere n'a point expliqué la rufe dont Ulyſſe

SUR L'ODYSSE'E. Livre VIII. 249
se servit pour obliger les Troyens à faire entrer cet énorme cheval dans la citadelle. Cela auroit pourtant bien fait ici. Virgile ne l'a pas négligé ; & par l'heureux épisode de Sinon , il a jetté un grand ornement dans son Poëme.

Si vous me chantez bien en détail toute cette aventure , je rendrai témoignage] Ulysse ne se contente pas des preuves que Demodocus a déjà données , qu'il est véritablement inspiré , puisqu'il a chanté ces aventures des Grecs avec autant de vérité que s'il les avoit vues , il veut s'en affûrer encore davantage , & pour cela il lui propose de chanter l'histoire du cheval de bois ; car s'il la chante telle qu'elle est , on ne peut plus douter que ce ne soit Apollon qui l'instruit , en lui revelant les choses passées , & en lui dictant lui-même sa chanson. Encore une fois quelle adresse merveilleuse pour nous forcer à regarder toutes ces aventures de la guerre de Troye , non comme des fables , mais comme des histoires dont il n'est pas permis de revoquer en doute la certitude & la vérité. Homere est donc véritablement ce Poëte instruit par Apollon même , & ce qu'il chante est aussi vrai que s'il l'avoit vû.

Et le chantre rempli de l'esprit du Dieu] Homere ne veut pas que nous perdions un moment de vue cette vérité , que ce que chante Demodocus lui est revelé par Apollon même.

Commençant au moment] La chanson qu'a chantée Demodocus sur les amours de Mars & de Venus est rapportée telle qu'il l'a chantée, mais il n'en est pas de même de celle-ci; Homere n'en rapporte que l'abregé, & comme le cannevas; & cela paroît manifestement par la suite, comme lorsqu'il dit, *il chanta comment les Grecs saccagerent la ville*; ce qui n'est point détaillé ici. Et *il representa ces braves chefs répandus dans tous les quartiers*, ce qui n'y est point représenté, non plus que le combat qu'Ulysse & Menelas soutinrent dans le Palais de Deiphobus. Homere enseigne ici parfaitement l'art de faire des abregés, comme Eustathe l'a remarqué. Cette histoire étoit trop longue pour la rapporter entiere.

Page 216. *Et les Troyens assemblés tout autour*] Virgile, qui a si bien profité de cet endroit, a changé le tems, car il feint que tout ceci se passa avant qu'on eût reçu ce cheval dans la ville.

Comme une offrande agreable aux Dieux & capable de les appaiser] Homere ne dit point que cette machine étoit consacrée à Minerve; il dit seulement qu'après que les Grecs l'eurent construite, Ulysse par un artifice digne de lui, porta les Troyens à la faire entrer dans leur ville, & que la plupart furent d'avis qu'il falloit la respecter & la regarder comme inviolable, & la laisser comme une offrande agreable aux Dieux & capable de les appaiser. De-là les Poètes qui

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 251
font venus dans la suite ont tiré tout ce qu'ils ont dit du vœu fait à Minerve. Accius avoit traité ce sujet dans sa piece intitulée *Deïphobus*, & je ne doute pas que Virgile n'ait profité des idées de ce Poëte dans l'admirable recit qu'il fait de cette aventure au 11. liv. de son Eneïde.

Page 217. *Il pleuroit aussi amerement qu'une femme qui voit tomber son époux*] Ceux qui voudroient critiquer cette comparaison pourroient dire qu'elle n'est pas juste, en ce que la femme a grand sujet de verser des larmes, puisqu'elle tombe dans le plus grand de tous les malheurs, & qu'Ulysse n'a aucun sujet de pleurer; car de quoi pleure-t-il? Pleure-t-il de ce que son artifice a eû tout le succès qu'il avoit désiré? Mais ce seroit-là une fausse critique. Homere ne compare nullement la fortune d'Ulysse à celle de cette femme si malheureuse; il compare seulement les larmes de l'un aux larmes de l'autre, & fait une image très-touchante. Et quant au sujet des larmes d'Ulysse, c'est bien mal connoître la nature que de demander ce qui l'obligeoit à pleurer.

Page 219. *Un suppliant & un hôte doivent être regardés comme un frere*] Voilà une maxime digne d'un Chretien.

Apprenez-nous quel est le nom que votre pere & votre mere vous ont donné, & sous lequel vous êtes connu] Alcinoüs specifie cela en détail, pour l'obliger à dire son vérita-

ble nom, & non pas un nom supposé, un nom deguerre qu'il pourroit avoir pris pour se cacher & s'empêcher d'être connu. Cela est donc très-sensé. Cependant l'Auteur du Parallele releve cet endroit comme une grande sottise d'Homere. *Alcinoüs*, dit-il, demande à *Ulysse* de quel nom son pere, sa mere & ses voisins l'appellent; car, ajoute-t-il, il n'y a point d'homme qui n'ait un nom, soit qu'il ait du merite ou qu'il n'en ait point. A quoi le Chevalier ajoute cette sage réflexion: C'étoit dire à *Ulysse* que quand même il seroit le plus grand belistre du monde, comme il en avoit un peu la mine, il ne laisseroit pas d'avoir un nom, &c. Voilà comment cet Auteur manioit la fine critique.

Page 220. *Car tout homme en ce monde, bon ou mechant*] Cela est vrai en general, mais il peut y avoir quelque exception: les Anciens ont marqué des nations barbares où personne n'avoit de nom.

Afin que nos vaisseaux qui sont doués d'intelligence, puissent vous remener, &c.] *Alcinoüs* ne s'est pas contenté de dire de ses vaisseaux qu'ils étoient aussi vîtes que l'oiseau ou même que la pensée, il pousse l'hyperbole jusqu'au dernier excès, en leur attribuant de l'intelligence, & en en faisant presque des personnes animées à qui il ne manque que la parole. *Alcinoüs* fait ce conte prodigieux pour étonner son hôte, & pour lui faire envisager que s'il ne dit la vérité, ses vaisseaux, au-lieu de le remener dans sa

patrie, le meneront par-tout où il aura dit. Mais diront nos judicieux Critiques, cette hyperbole n'est-elle pas insensée, *des navires qui ont de l'intelligence*? Non, elle ne l'est point du tout pour ce siècle là. Ne disoit-on pas que le chêne de Dodone parloit? Et n'a-t-on pas dit la même chose de la navire Argo?

Page 221. *Que le Dieu Neptune étoit irrité contre nous de ce que nous nous chargions de reconduire, &c.*] Cela est fondé sur ce qu'il est naturel qu'un Prince ne veuille point que dans son Empire il y ait quelqu'un qui ne soit pas soumis à son pouvoir, & qui se tire de sa dépendance. Les Phéaciens ne se contentoient pas d'avoir le privilege de courir les mers sans danger, ils associoient à ce privilege tous ceux qu'ils reconduisoient. Ainsi c'étoient autant de gens contre lesquels Neptune ne pouvoit rien entreprendre, ce qui bleffoit beaucoup son autorité. Mais toutes ces fictions si poétiques & si exagérées, ne sont que pour louer l'adresse & l'habileté des Phéaciens dans l'art de la marine, & leur generosité pour tous les étrangers, & on ne sauroit imaginer d'éloge plus parfait & plus magnifique.

Et qu'il nous menaçoit qu'un jour un de nos vaisseaux revenant de conduire un étranger chez lui] Eustathe nous avertit que dans les anciens manuscrits cet endroit étoit marqué d'une pointe & d'une étoile. De la pointe, pour marquer que tout cet endroit, qui

regarde cet ancien oracle, est déplacé ici ; & de l'étoile, pour marquer qu'il est fort beau. On prétend que sa véritable place est dans le XIII. Livre. Car, disoit-on, il n'y a pas d'apparence que si Alcinoüs s'étoit souvenu dans cette occasion de l'ancien oracle & de la menace de Neptune, il eût été assez hardi & assez imprudent pour remener l'ennemi de ce Dieu. Mais cette critique me paroît très mal fondée, & il me semble qu'on en doit juger tout autrement, & que cet oracle est très bien placé ici. Cet endroit renferme une leçon très-importante. Les Pheaciens sont avertis par un ancien oracle des maux qui leur doivent arriver un jour pour avoir remené chez lui un étranger. Ils ne laissent pas de faire cette action de charité, & ils laissent aux Dieux le soin d'effectuer leurs menaces, ou de les changer, persuadés que c'est aux hommes à faire leur devoir, & à laisser aux Dieux le soin du reste. Et que ce fut-là leur esprit, ce qu'Alcinoüs ajoûte le marque certainement, *Et ce Dieu peut accomplir ses menaces, ou les rendre vaines.* En effet Dieu peut changer ses decrets, & on peut esperer qu'il les changera toujours en faveur de ceux qui font le bien.

Qu'il periroit au milieu de la mer] Cette première partie de l'oracle s'accomplit dans le XIII. Liv. ce vaisseau est changé en rocher. Mais il n'est rien dit de la montagne.

Et qu'une grande montagne tomberoit sur

la ville des Pheaciens] On prétend qu'Homere a imaginé la chute de cette montagne, pour empêcher la posterité de rechercher où étoit cette île des Pheaciens, & pour la mettre par-là hors d'état de le convaincre de mensonge ; car qui est-ce qui ira chercher une île qui n'existe peut-être plus, & qui n'est qu'un écueil, & au milieu de la mer ? Homere fait tomber cette montagne sur cette île, comme il a fait ruiner par les fleuves, par les vagues de la mer, & par les eaux des cieus la muraille qu'il a feint que les Grecs avoient bâtie au devant de leurs vaisseaux. Mais cette remarque n'est pas entierement juste ; car Homere ne dit pas formellement que cette montagne tomberoit veritablement sur la ville des Pheaciens ; mais il fait entendre qu'elle menaceroit d'y tomber, & que cette ville seroit couverte d'une montagne qui menaceroit toujours de l'écraser. C'est ainsi que Neptune s'explique lui-même dans le Liv. XIII. & l'on ne voit pas même que cette menace ait été effectuée. Homere donne lieu de penser que le repentir des Pheaciens & le sacrifice qu'ils offrirent à ce Dieu, l'empêchent d'achever sa vengeance.

Page 222. *Afin que la Poësie en tire des chants utiles à ceux qui viendront après eux*] Car voilà la destination de la Poësie ; des choses qui sont arrivées, & dont Dieu s'est servi pour punir le crime & pour recompenser la vertu, la Poësie en tire des sujets utiles pour ses chants qui instruisent la poste-

256 REMARQUES SUR L'ODYSSE'E , &c.
rité. Celle qui n'est propre qu'à corrompre
les hommes , n'est pas digne du nom de *Poë-
sie*. Et voilà pourquoi Homere merite sur
tous les autres le nom de Poëte & de Poëte
divin , parce que des malheurs des Grecs &
des Troyens il en a tiré des chants utiles à
tous les siècles.

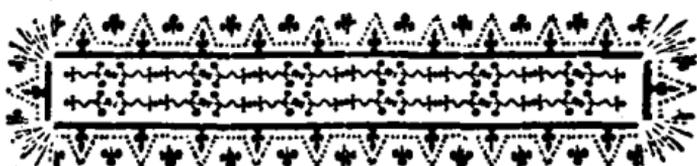
Page 223. *Avez-vous perdu devant les
murs de cette place un beau-pere , un gendre*]
Homere rassemble ici les trois différens liens
qui attachent les hommes les uns aux au-
tres , & marque les degrés de préférence ,
le sang le premier , l'alliance le second , &
l'amitié le troisiéme. Et ce n'est qu'après
lui que les Philosophes ont distingué ces
trois différentes liaisons.

Car un ami qui a ces bonnes qualités] Je
suis charmée de voir qu'Homere , après
avoir placé l'amitié dans le rang que la na-
ture lui donne , la releve & l'égale au sang
même.



Argument du Livre IX.

U Lyffe obligé de se déclarer, raconte aux Pheaciens toutes ses aventures, ses combats contre les Ciconiens, son arrivée chez les Lotophages, & de-là chez le Cyclope Polypheme. Il leur raconte aussi comment ce Cyclope devora six de ses Compagnons la vengeance qu'il en tira, & la ruse dont il se servit pour sortir de la caverne où étoit enfermé.



L' O D Y S S E E

D' H O M E R E.

L I V R E I X.

LE prudent Ulyffe , ne pou-
 vant résister aux prieres d'Al-
 cinoüs , lui répond : Grand Roi ,
 qui effacez tous les autres Prin-
 ces , c'est assurément une belle
 chose que d'entendre un chantre
 comme celui que nous avons en-
 tendu , dont les chants égalent
 par leur beauté les chants des
 Dieux mêmes. Et je suis persuadé
 que la fin la plus agréable que
 l'homme puisse se proposer , c'est
 de voir tout un peuple en joie , &
 dans toutes les maisons des festins

où l'on entend de belle musi-
que, les tables bien couvertes &
les urnes bien pleines de bon vin,
d'où un échanfon en verse dans
toutes les coupes pour en donner
à tous les conviés. Voilà ce qui
me paroît très beau. Mais pour-
quoi m'ordonnez - vous de vous
raconter tous mes malheurs, dont
le recit ne peut que m'affliger en-
core davantage & troubler vo-
tre plaisir ? Par où dois - je com-
mencer ces tristes recits ? par où
dois-je les finir ? car je suis l'hom-
me du monde que les Dieux ont
le plus éprouvé par toutes sortes
de traverses. Il faut d'abord vous
dire mon nom, afin que vous me
connoissiez tous, & qu'après que
je serai échappé de tous les mal-
heurs qui me menacent encore,
je sois lié avec vous par les liens
de l'hospitalité, quoique j'habite
une contrée fort éloignée. Je suis

» Ulyſſe fils de Laërte. Ulyſſe ſi
» connu de tous les hommes par
» ſes ruſes & par ſes ſtratagèmes de
» guerre, & dont la gloire vole juſ-
» qu'au ciel ; je demeure dans l'iſle
» d'Ithaque, dont l'air eſt fort tem-
» peré, & qui eſt célèbre par le
» mont Nerite tout couvert de bois.
» Elle eſt environnée d'Iſles toutes
» habitées. Elle a près d'elle Duli-
» chium, Samé & plus bas Zacyn-
» the qui n'eſt preſque qu'une forêt,
» & elle eſt la plus prochaine du
» continent & la plus voiſine du
» pole : les autres ſont vers le mi-
» di & vers le levant. C'eſt une iſle
» eſcarpée, mais qui porte une
» brave jeuneſſe, & pour moi je
» ne vois rien qui ſoit plus agréa-
» ble à l'homme que ſa patrie. La
» Déeſſe Calypſo a voulu me rete-
» nir dans ſes grottes profondes &
» me prendre pour mari. La char-
» mante Circé, qui a tant de mer-

veilleux secrets , m'a fait les mêmes offres , & n'a rien oublié pour me retenir dans son Palais , mais inutilement. Jamais elle n'a pû me persuader , car nous n'avons rien de plus doux ni de plus cher que notre patrie & nos parens , & pour les revoir nous quittons volontiers le pays le plus abondant & les établissemens les plus avantageux & les plus solides. Mais il faut commencer à vous dire tous les malheurs qu'il a plû à Jupiter de m'envoyer depuis mon départ de Troye.

Je n'eus pas plutôt mis à la voile avec toute ma flotte , que je fus battu d'un vent orageux qui me poussa sur les côtes des Ciconiens vis-à-vis de la ville d'Imare. Là je fis une descente ; je battis les Ciconiens ; je saccoyai leur ville & j'emmenai un grand butin. Nous partageâmes notre

» proie avec le plus d'égalité qu'il
 » fut possible , & je pressois mes
 » Compagnons de se rembarquer
 » sans perdre de tems ; mais les in-
 » sensés refuserent de me croire , &
 » s'amuserent à faire bonne chere
 » sur le rivage ; le vin ne fut pas é-
 » pargné , ils égorgerent quantité
 » de moutons & de bœufs. Cepen-
 » dant les Ciconiens appellerent à
 » leur secours d'autres Ciconiens
 » leurs voisins , qui habitoient dans
 » les terres , & qui étoient en plus
 » grand nombre , plus aguerris
 » qu'eux, mieux disciplinés & mieux
 » dressés à bien combattre à pied &
 » à cheval. Ils vinrent le lendemain
 » à la pointe du jour avec des trou-
 » pes aussi nombreuses que les feuil-
 » les & les fleurs du printems.
 » Alors la fortune commença à se
 » déclarer contre nous par l'ordre
 » de Jupiter , & à nous livrer à
 » tous les malheurs ensemble. Les

Ciconiens nous attaquèrent devant nos vaisseaux à grands coups d'épées & de piques. Le combat fut long & opiniâtré. Tout le matin pendant que la sacrée lumière du jour croissoit, nous soutînmes heureusement leurs efforts, quoiqu'ils fussent très superieurs en nombre ; mais quand le soleil commença à pancher vers son couchant, ils nous enfoncerent & nous tuerent beaucoup de monde. Je perdis six hommes par chacun de mes vaisseaux, le reste se sauva, & nous nous éloignâmes avec joie d'une plage qui nous avoit été si funeste. Mais quelque pressés que nous fussions, mes navires ne partirent point que nous n'eussions appelé trois fois à haute voix les ames de nos Compagnons qui avoient été tués. Alors le souverain maître du tonnerre nous envoya un vent de nord

très - violent avec une furieuse
tempête ; la terre & la mer furent
en un moment couvertes d'épais
nuages , & une nuit obscure tom-
ba tout d'un coup des cieux. Mes
vaisseaux étoient poussés par le
travers sans tenir de route certai-
ne ; leurs voiles furent bien-tôt
en pieces par la violence du vent ;
nous les baissâmes & les pliâmes
pour éviter la mort qui nous me-
naçoit , & à force de rames nous
gagnâmes une rade où nous fu-
mes à couvert. Nous demeurâ-
mes-là deux jours & deux nuits
accablés de travail & dévorés par
le chagrin. Le troisième jour ,
dès que l'aurore eut paru , nous
relevâmes nos mats, & déployant
nos voiles , que nous avions ra-
commodées , nous nous remîmes
en mer. Nos pilotes , secondés
par un vent favorable , nous me-
noient par le plus droit chemin,
&

& je me flattois d'arriver heureusement dans ma patrie ; mais comme je doublois le cap de Malée, le violent Borée & les courans de cette mer me repousserent & m'éloignerent de l'isle de Cythere. De-là je voguai neuf jours entiers abandonné aux vents impetueux, & le dixième jour j'abordai à la terre des Loto-phages, qui se nourrissent du fruit d'une fleur. Nous descendîmes, nous fîmes de l'eau, & mes Compagnons se mirent à préparer leur diner. Après le repas je choisis deux des plus hardis de la troupe, & je les envoyai avec un heraut reconnoître le pays & s'informer quels peuples l'habitoient. Ils marchent bien délibérés & se mêlent parmi ces peuples, qui ne leur firent aucun mauvais traitement ; ils leur donnerent seulement à goûter de leur

» fruit de lotos. Tous ceux qui man-
» gerent de ce fruit ne vouloient
» ni s'en retourner, ni donner de
» leurs nouvelles, ils n'avoient d'au-
» tre envie que de demeurer-là avec
» ces peuples, & de vivre de lotos
» dans un entier oubli de leur pa-
» trie. Mais je les envoyai prendre,
» & malgré leurs larmes je les fis
» monter sur leurs vaisseaux, je les
» attachai aux bancs, & je comman-
» dai à tous mes autres Compa-
» gnons de se rembarquer, de peur
» que quelqu'un d'entre eux venant
» à gouter de ce lotos, n'oubliât son
» retour. Ils se rembarquent tous
» sans différer & font écumer les
» flots sous l'effort de leurs rames.
» Nous nous éloignons de cette cô-
» te fort affligés, & nous sommes
» portés par les vents sur les terres
» des Cyclopes, gens superbes qui
» ne reconnoissent point de loix : &
» qui se confiant en la providence

des Dieux , ne plantent ni ne se-
ment , mais se nourrissent des
fruits que la terre produit sans être
cultivée. Le froment , l'orge & le
vin croissent chez-eux en abon-
dance , les pluies de Jupiter gros-
sissent ces fruits , qui meurissent
dans leur saison. Ils ne tiennent
point d'assemblées pour délibérer
sur les affaires publiques , & ne
se gouvernent point par des loix
générales qui règlent leurs mœurs
& leur police , mais ils habitent
les sommets des montagnes , &
se tiennent dans des antres. Cha-
cun gouverne sa famille & regne
sur sa femme & sur ses enfans , &
ils n'ont point de pouvoir les uns
sur les autres.

Vis-à-vis & à quelque distance
du port de l'isle que ces Cyclo-
pes habitent , on trouve une pe-
tite isle toute couverte de bois &
pleine de chevres sauvages , par-

» ce qu'elles n'y font point épou-
 » vantées par les hommes , & que
 » les chasseurs , qui se donnent tant
 » de peine en broffant dans les fo-
 » rêts & en courant sur les cimes
 » des montagnes , n'y vont point
 » pour les poursuivre. Elle n'est fre-
 » quentée ni par des bergers qui
 » gardent des troupeaux , ni par des
 » laboureurs qui travaillent les ter-
 » res , mais demeurant toujours in-
 » culte , elle n'a point d'habitans ,
 » voilà pourquoi elle est si pleine de
 » chevres sauvages. Et ce qui la
 » rend inhabitée , c'est que les Cy-
 » clopes ses voisins n'ont point de
 » vaisseaux , & que parmi eux il
 » n'y a point de charpentiers qui
 » puissent en bâtir pour aller com-
 » mercer dans les autres villes ,
 » comme cela se pratique parmi les
 » autres hommes qui traversent les
 » mers , & vont & viennent pour
 » leurs affaires particulieres. S'ils a-

voient eu des vaisseaux, ils n'auroient pas manqué de se mettre en possession de cette isle, qui n'est point mauvaise, & qui porteroit toutes sortes de fruits, car tous les rivages sont bordés de prairies bien arrosées, toujours couvertes d'herbages tendres & hauts; les vignes y seroient excellentes & le labourage très-aisé, & l'on y auroit toujours des moissons très-abondantes, car le terroir est fort gras. Elle a de plus un port commode & sûr, où l'on n'a besoin d'arrêter les vaisseaux ni par des ancrs ni par des cordages; quand on y est entré, on peut attendre tranquillement que les pilotes & les vents appellent. A la tête du port est une belle source d'une eau excellente sous une grotte toute couverte d'aulnes. Nous abordâmes à cette isle par une nuit fort obscure, un Dieu

» fans doute nous conduifant , car
» nous ne l'avions pas apperçue ;
» ma flotte étoit enveloppée d'une
» profonde obfcureté & la lune n'é-
» claircit point , car les nuages la
» couvroient toute entière. Aucun
» de nous n'avoit donc découvert
» l'ifle, & nous ne nous apperçûmes
» que les flots fe brifoient contre les
» terres que quand nous fûmes en-
» trés dans le port. Dès que nous y
» fûmes, nous pliâmes les voiles,
» nous descendîmes fur le rivage,
» & nous abandonnant au fommeil,
» nous attendîmes le jour. Le len-
» demain l'aurore n'eut pas plutô-
»t ramené la lumière que nous com-
» mençâmes à nous promener dans
» cette ifle dont la beauté nous ra-
» viffoit. Les Nymphes , filles de
» Jupiter , firent lever devant nous
» des troupeaux de chevres fauva-
» ges, afin que nous euflions de
» quoi nous nourrir. Auffi-tôt nous

allons prendre dans nos vaisseaux
des dards attachés à des cour-
roies, & nous étant partagés en
trois bandes, nous nous mettons
à chasser. Dieu nous eut bien-tôt
envoyé une chasse assez abondan-
te. J'avois douze vaisseaux, il y
eut pour chaque vaisseau neuf
chevres, & mes Compagnons en
choisirent dix pour le mien. Nous
passâmes tout le reste du jour à ta-
ble jusqu'au coucher du soleil ;
nous avions de la viande en abon-
dance & le vin ne nous man-
quoit point, car à la prise de la
ville des Ciconiens, mes Com-
pagnons avoient eu soin de s'en
fournir & d'en remplir de gran-
des urnes. Nous découvrions la
terre des Cyclopes, qui n'étoit
séparée de nous que par un pe-
tit trajet, nous voyions la fumée
qui sortoit de leurs cavernes, &
nous entendions les cris de leurs
troupeaux.

« Dès que le soleil se fut couché
« & que la nuit eut répandu ses te-
« nebres sur la terre , nous nous mî-
« mes à dormir sur le rivage , & le
« lendemain à la pointe du jour j'af-
« semblai mes Compagnons , & je
« leur dis : Mes amis , attendez-moi
« ici ; avec un seul de mes vaisseaux
« je vais reconnoître moi - même
« quels hommes habitent cette ter-
« re que nous voyons près de nous,
« & m'éclaircir s'ils sont insolens ,
« cruels & injustes , ou s'ils sont
« humains , hospitaliers & touchés
« de la crainte des Dieux. En ache-
« vant ces mots je montai sur un de
« mes vaisseaux , & je commandai
« à un certain nombre de mes Com-
« pagnons de me suivre & de dé-
« lier les cables ; ils obéissent , &
« s'étant assis sur les bancs ils firent
« force de rames. En abordant à
« cette isle , qui n'étoit pas éloi-
« gnée , nous aperçûmes dans l'en-

droit le plus reculé près de la mer «
un antre fort exhaussé, tout cou- «
vert de lauriers, où des trou- «
peaux de moutons & de chevres «
faisoient entendre leurs cris. Tout «
autour étoit une basse-cour spa- «
cieuse, bâtie de grosses pierres «
non taillées; elle étoit ombragée «
d'une futaie de grands pins & de «
hauts chênes. C'étoit-là l'habita- «
tion d'un homme d'une taille pro- «
digieuse, qui païssoit seul ses trou- «
peaux fort loin de tous les autres «
Cyclopes, car jamais il ne se mê- «
loit avec eux, mais se tenant tou- «
jours à l'écart, il menoit une vie «
brutale & sauvage. C'étoit un «
monstre étonnant; il ne ressem- «
bloit point à un homme, mais à «
une haute montagne dont le som- «
met s'éleve au-dessus de toutes «
les montagnes voisines. J'ordon- «
nai à mes Compagnons de m'at- «
tendre & de bien garder mon «

» vaisseau , & après en avoir choisi
 » seulement douze des plus déter-
 » minés , je m'avançai portant avec
 » moi un outre d'excellent vin rou-
 » ge , que m'avoit donné Maron ,
 » fils d'Evanthes & grand Prêtre
 » d'Apollon , qui étoit adoré à If-
 » mare. Il m'avoit fait ce présent par
 » reconnoissance de ce que tou-
 » chés de son caractère , nous l'a-
 » vions sauvé avec sa femme & ses
 » enfans & garanti du pillage , car
 » il demeuroit dans le bois sacré
 » d'Apollon. Il me donna encore
 » sept talens d'or & une belle cou-
 » pe d'argent , & après avoir rem-
 » pli douze grandes urnes de cet
 » excellent vin , il fit boire tous
 » mes Compagnons. C'étoit un vin
 » délicieux sans aucun mélange ,
 » une boisson divine. Il ne la laif-
 » soit à la disposition d'aucun de ses
 » esclaves , pas même de ses en-
 » fans ; il n'y avoit que sa femme

& lui & la maîtresse de l'office
qui en eussent la clef. Quand on
en buvoit chez lui, il mêloit dans
la coupe vingt fois autant d'eau
que de vin, & malgré ce mêlan-
ge il en sortoit une odeur célef-
te qui parfumoit toute la maison.
Il n'y avoit ni sagesse ni tempé-
rance qui pussent tenir contre cet-
te liqueur. J'emplis donc un ou-
tre de ce vin, je le pris avec moi,
avec quelques autres provisions,
car j'eus quelque pressentiment
que nous aurions affaire à quelque
homme d'une force prodigieuse,
à un homme sauvage & cruel,
& qui ne connoîtroit ni raison ni
justice. En un moment nous arri-
vâmes dans la caverne. Nous ne
l'y trouvâmes point; il avoit me-
né ses troupeaux au pâturage.
Nous entrons & nous admirons
le bel ordre où tout est dans cet
antre; les paniers de jonc pleins de

» fromage ; les bergeries remplies
 » d'agneaux & de chevreaux, & ces
 » bergeries toutes séparées; il y en a-
 » voit de différentes pour les diffé-
 » rens âges. Les plus vieux étoient
 » d'un côté, ceux d'un âge moyen
 » d'un autre, & les plus jeunes é-
 » toient aussi à part. Il y avoit quanti-
 » té de vaisseaux pleins de lait caillé,
 » & on en voyoit d'autres tout prêts
 » pour traire ses brebis & ses che-
 » vres quand elles reviendroient du
 » pâturage. Tous mes Comp-
 » gnons me prioient instamment de
 » nous en retourner sur l'heure mê-
 » me, de prendre ses fromages,
 » d'emmener ses agneaux & ses che-
 » vreaux, & de regagner prompte-
 » ment notre vaisseau. Je ne voulus
 » jamais les croire; c'étoit pour-
 » tant le meilleur parti: mais à quel-
 » que prix que ce fût, je voulois voir
 » le Cyclope, & savoir s'il ne me
 » feroit pas les presens d'hospitalité,

quoique je crusse bien que sa vûe
ne seroit pas fort agréable à mes
Compagnons. Nous allumons du
feu pour offrir aux Dieux un léger
sacrifice , & nous nous mettons
à manger de ces fromages , en
attendant le retour de notre hôte.
Enfin nous le voyons arriver ; il
portoit sur ses épaules une charge
horrible de bois sec pour prépa-
rer son souper. En entrant il jette
à terre sa charge , qui fit un si
grand bruit , que nous en fûmes
effrayés , & que nous allâmes
nous tapir dans le fond de l'an-
tre. Après cela il fit entrer les brebis
& laissa à la porte tous les mâ-
les. Il ferma ensuite sa caverne a-
vec une roche que vingt charre-
tes attelées de bœufs les plus forts
n'auroient pû remuer , si énorme
étoit la masse de pierre dont il
boucha l'entrée de sa caverne.
Quand il se fut bien fermé , il s'af-

» fit , commença à traire ses brebis
 » & ses chevres , mit sous chacune
 » son agneau & son chevreau , fit
 » cailler la moitié de son lait , qu'il
 » mit dans des paniers pour en fai-
 » re du fromage , & reserva l'autre
 » moitié dans des vaisseaux pour le
 » boire à son souper. Tout ce me-
 » nage étant fini , il alluma du feu ,
 » & nous ayant apperçus à la clarté
 » du feu , il nous cria , Etrangers ,
 » qui êtes-vous ? d'où venez-vous
 » en traversant les flots ? Est-ce pour
 » le négoce ? ou errez-vous à l'a-
 » vanture comme des pirates qui é-
 » cument les mers , en exposant leur
 » vie pour piller tous ceux qui tom-
 » bent entre leurs mains ?

» Il dit. Nous fumes saisis de
 » frayeur en entendant sa voix épou-
 » vantable & en voyant cette taille
 » prodigieuse. Cependant je ne lais-
 » sai pas de lui répondre : Nous
 » sommes des Grecs qui après le sié-

ge de Troye avons été long-tems «
le jouet des vents & des tempê- «
tes. En tâchant de regagner no- «
tre patrie nous avons été écartés «
de notre route , & nous avons été «
portés en divers pays. C'est ainsi «
que l'a ordonné le grand Jupiter , «
maître de la destinée des hommes. «
Nous sommes sujets du Roi Aga- «
memnon , dont la gloire remplit «
aujourd'hui la terre entière , car il «
vient de saccager une ville célé- «
bre & de ruiner un Empire flo- «
rissant. Nous venons embrasser «
vos genoux ; traitez-nous comme «
vos hôtes , & faites-nous les pré- «
sents qu'exige l'hospitalité ; res- «
pectez les Dieux , nous sommes «
vos supplians , & souvenez-vous «
qu'il y a dans les cieux un Jupi- «
ter qui préside à l'hospitalité , & «
qui prenant en main la défense «
des étrangers , punit sévèrement «
ceux qui les outragent. «

Ces paroles ne touchèrent
 point ce monstre ; il me répondit
 avec une dureté impie : Etran-
 ger, tu es bien dépourvû de sens,
 ou tu viens de bien loin, toi qui
 m'exhortes à respecter les Dieux
 & à avoir de l'humanité. Sache
 que les Cyclopes ne se soucient
 point de Jupiter ni de tous les
 autres Dieux, car nous sommes
 plus forts & plus puissans qu'eux ;
 & ne te flatte point que pour me
 mettre à couvert de sa colére,
 j'aurai compassion de toi & de tes
 Compagnons, si mon cœur de lui-
 même ne se tourne à la pitié. Mais
 dis-moi où tu as laissé ton vaisseau ?
 Est-ce près d'ici, ou à l'extrémi-
 té de l'isle ? que je sache où il est.
 Il parla ainsi pour me tendre
 des pièges, mais j'avois trop d'ex-
 périence pour me laisser surpren-
 dre à ses ruses. J'usai de ruse à
 mon tour & je lui répondis : Nep-

tune , qui ébranle la terre quand
 il lui plaît , a fracassé mon vais-
 seau en le poussant contre des ro-
 ches à la pointe de votre terre ,
 les vents & les flots en ont dis-
 persé les débris , & je suis échap-
 pé seul avec les Compagnons que
 vous voyez devant vous.

A peine eus-je fini ces mots
 que le barbare se jette sur mes
 Compagnons , en empoigne deux
 & les froisse contre la roche com-
 me de petits saons. Leur cervelle
 rejaillit de tous côtés & le sang
 inonda la terre tout aux environs.
 Il les met en pièces , les prépare
 pour son souper , & les dévore
 comme un lion qui a couru les
 montagnes sans trouver de proie ;
 il mange non seulement les chairs ,
 mais les entrailles & les os. A la
 vûe de cet horrible spectacle nous
 fondions en larmes , levant les
 mains au ciel & ne sachant que

devenir. Après qu'il eut rempli son vaste estomac des chairs de mes Compagnons, & bu une grande quantité de lait, il se jette par terre en s'étendant dans sa caverne au milieu de ses brebis. Cent fois mon courage m'inspira la pensée de mettre l'épée à la main, de me jeter sur lui & de lui percer le cœur, mais une considération très-forte me retint. Si je l'avois fait nous aurions tous péri malheureusement dans cette caverne, car jamais nous n'aurions pû ôter de la porte l'épouvantable roche dont il l'avoit bouchée. Nous passâmes ainsi la nuit dans la douleur & dans les angoisses en attendant le jour. Le lendemain dès que l'aurore eut doré les cimes des montagnes, il allume du feu, se met à traire ses brebis les unes après les autres & à donner à chacune ses agneaux. Sa besogne é-

tant faite , il prend encore deux «
de mes Compagnons & en fit son «
dîner. Quand il fut rassasié il ou- «
vrit la porte de l'ancre , fit sortir «
ses troupeaux , sortit avec eux & «
referma la porte sur nous avec cet- «
te énorme roche, aussi facilement «
qu'on ferme un carquois avec son «
couvercle ; & faisant retentir tou- «
te la campagne du son effroyable «
de son chalumeau , il mena ses «
troupeaux vers la montagne. Je «
demeurai donc enfermé dans cet «
ancre, méditant sur les moyens de «
me venger , si Minerve vouloit «
m'accorder la gloire de punir ce «
monstre. Plusieurs pensées me pas- «
serent dans la tête , mais enfin «
voici le parti qui me parut le «
meilleur. Dans la caverne il y a- «
voit une grande massue de bois «
d'olivier encore vert , que le Cy- «
clope avoit coupée pour la porter «
quand elle seroit sèche ; à la voir, «

» elle nous parut comme le mât
» d'un vaisseau de charge à vingt
» rames , qui affronte toutes fortes
» de mers ; elle étoit aussi haute &
» aussi grosse. J'en coupai moi-mê-
» me environ la longueur de quatre
» coudées , & la donnant à mes
» Compagnons , je leur ordonnai
» de la dégrossir. Ils la raboterent
» & l'amenuisèrent , & moi la reti-
» rant de leurs mains , je l'aiguifai
» par le bout , j'en fis aussi-tôt dur-
» cir la pointe dans le feu , & je la
» cachai dans du fumier dont il y a-
» voit grande quantité dans cette
» caverne. Ensuite je fis tirer tous
» mes Compagnons au fort, afin que
» la fortune choisît ceux qui de-
» voient avoir la résolution de m'ai-
» der à enfoncer ce pieu dans l'œil
» du Cyclope , quand il seroit ense-
» veli dans un profond sommeil.
» Mes Compagnons tirèrent , &
» heureusement le fort tomba sur les

quatre que j'aurois moi-même
euhois, à cause de leur intrépidité
& de leur audace. Je me mis vo-
lontairement à leur tête pour con-
duire cette entreprise si péril-
leuse.

Sur le soir le Cyclope revint
des paturages à la tête de ses trou-
peaux ; il les fait tous entrer , &
contre sa coutume il ne laissa au-
cune bête à la porte , soit qu'il crai-
gnît quelque surprise , ou que
Dieu l'ordonnât ainsi pour nous
sauver du plus grand de tous les
dangers. Après qu'il eut bouché
sa porte avec cet horrible rocher ,
il s'assit & se mit à traire ses brebis
& ses chevres à son ordinaire , leur
donna à chacune leurs petits , &
quand tout fut fait , il prit encore
deux de mes Compagnons , dont
il fit son souper. Dans ce moment
je m'approchai de ce monstre , &
lui présentant de ce vin que j'avois

» apporté , je lui dis : Cyclope , te-
 » nez , buvez de ce vin , vous a-
 » vez assez mangé de chair humai-
 » ne ; vous verrez quelle est cette
 » boisson , dont j'avois une bonne
 » provision dans mon vaisseau ; le
 » peu que j'en ai sauvé , je l'ai ap-
 » porté avec moi pour vous faire
 » des libations comme à un Dieu ,
 » si touché de compassion vous avez
 » la bonté de me renvoyer dans ma
 » patrie. Mais vous vous êtes porté
 » à des excès de cruauté indignes
 » de vous. Eh qui pensez - vous de-
 » formais qui voudra venir dans vo-
 » tre isle , quand on saura avec quel-
 » le inhumanité vous traitez les é-
 » trangers !

» Il prit la coupe de mes mains
 » sans me répondre , & but. Il trouva
 » cette boisson si délicieuse , qu'il
 » m'en demanda encore. Donne-
 » moi un second coup de ce vin sans
 » l'épargner , me dit - il , & dis-moi

tout présentement ton nom , afin
que je te fasse un présent d'hof-
pitalité dont tu sois content. Cette
terre fournit aux Cyclopes d'ex-
cellent vin que les pluies de Ju-
piter nourrissent , mais il n'appro-
che pas de celui-ci ; ce vin que
tu me donnes , ce n'est pas du vin ,
c'est la mere goutte du Nectar &
de l'ambrosie même des Dieux.
Je lui en présentai une troisième
coupe , & il eut l'imprudence de
la boire. Quand je vis que le vin
commençoit à faire son effet & à
lui porter à la tête , je lui dis a-
vec beaucoup de douceur : Cy-
clope , vous me demandez mon
nom , il est assez connu dans le
monde , je vais vous l'apprendre
puisque vous l'ignorez , & vous
me ferez le present que vous m'a-
vez promis. Je m'appelle *Person-*
ne ; mon pere & ma mere me
nommerent ainsi , & tous mes

» Compagnons me connoissent par
» ce nom.

» Oh, bien puisque tu t'appelles
» Personne, me répond ce monf-
» tre avec une cruauté inouïe, Per-
» sonne sera le dernier que je man-
» gerai ; je ne le mangerai qu'après
» tous ses Compagnons ; voilà le
» présent que je te prépare.

» En finissant ces mots il tombe
» à la renverse, son énorme cou re-
» plié sur son épaule. Le sommeil,
» qui dompte tous les animaux,
» s'empare de lui. Le vin lui sort de
» la gorge avec des morceaux de la
» chair de mes Compagnons qu'il
» a dévorés. Alors tirant le pieu
» que j'avois caché sous le fumier,
» je le mis dans la cendre vive pour
» le faire chauffer, & m'adressant
» à mes Compagnons, je leur dis
» tout ce que je crus le plus capa-
» ble de fortifier leur courage, afin
» qu'aucun d'eux ne fût saisi de
frayeur

frayeur & ne reculât dans le moment de l'exécution. Bien-tôt le pieu fut si chaud que quoiqu'encore vert, il alloit s'enflammer, & il étoit déjà tout rouge. Je le tire donc du feu, mes Compagnons tout prêts autour de moi. Alors Dieu m'inspira une audace furnaturelle. Mes Compagnons prenant le pieu, qui étoit pointu par le bout, l'appuient sur l'œil du Cyclope, & moi m'élevant par dessus, je le faisois tourner. Comme quand un charpentier perce avec un virebrequin une planche de bois pour l'employer à la construction d'un vaisseau, il appuie l'instrument par dessus, & ses garçons au dessous le font tourner avec sa courroie qui va & vient des deux côtés & le virebrequin tourne sans cesse; de même nous faisons tourner ce pieu dans l'œil de ce monstre. Le sang rejaillit

• autout du pieu tout ardent. La va-
 • peur qui s'éleve de sa prunelle,
 • lui brûle les paupieres & les sour-
 • cils, & les racines de son œil
 • embrasées par l'ardeur du feu, jet-
 • tent un sifflement horrible. Com-
 • me lorsqu'un forgeron, après a-
 • près avoir fait rougir à sa forge le
 • fer d'une hache ou d'une scie, le
 • jette tout brûlant dans l'eau froi-
 • de pour le durcir, car c'est ce qui
 • fait la bonté de sa trempe, ce fer
 • excite un sifflement qui fait reten-
 • tir la forge; l'œil du Cyclope sif-
 • fla de même par l'ardeur du pieu.
 • Le Cyclope s'éveillant, jette
 • des cris épouvantables dont tou-
 • te la montagne retentit. Saïsis de
 • frayeur nous nous éloignons; il
 • tire de son œil ce pieu tout dé-
 • goutant de sang, le jette loin de
 • lui & appelle à son secours les
 • Cyclopes qui habitoient tout au-
 • tour dans les antres des monta-

gnes voisines. Ces Cyclopes entendant sa voix , arrivent en foule de tous côtés & environnant l'autre ils lui demandent la cause de sa douleur : Polypheme , que vous est-il arrivé ? Qu'est-ce qui vous oblige à nous réveiller au milieu de la nuit , & à nous appeler à votre aide ? Quelqu'un emmene-t-il vos troupeaux ? Quelqu'un attente-t-il à votre vie à force ouverte ou par la ruse ? Le terrible Polypheme répond du fond de son antre , Helas ! mes amis , Personne. Plus il leur dit ce nom , plus ils sont trompés par cette équivoque. Puisque ce n'est personne qui vous a mis en cet état , lui disent-ils , que pouvons-nous faire ? Pouvons-nous vous délivrer des maux qu'il plaît à Jupiter de vous envoyer ? Ayez donc recours à votre pere Neptune, & lui adressez vos vœux pour le prier de vous secourir.

Après lui avoir donné cette belle consolation ils se retirent. Je ne pus m'empêcher de rire de l'erreur où ce nom si heureusement trouvé les avoit jettés.

Le Cyclope soupirant & rugissant de douleur, s'approche à tâtons de l'entrée de sa caverne, en ôte la pierre & s'assied au milieu, ses deux bras étendus pour nous prendre quand nous sortirions, car il me croyoit assez imprudent pour tenter de sortir avec ses troupeaux. Mais le péril étoit trop manifeste. Je me mis donc à penser aux moyens que je pourrois trouver pour garantir de la mort mes Compagnons & pour me sauver moi-même. Il n'y a point de ruse, point de stratagème qui ne me passât alors dans l'esprit, car il s'agissoit de la vie & le danger étoit pressant. Voici enfin le parti qui me parut le plus sûr.

Il y avoit dans les troupeaux des beliers fort grands & fort beaux, & dont la laine de couleur de violette étoit fort longue & fort épaisse. Je m'avisai d'en lier trois ensemble, & pour cet effet je pris les branches d'ozier qui servoient de lit à ce monstre abominable en toutes sortes d'injustices & de cruautés. Avec ces branches j'assemble ces beliers & les lier trois à trois; celui du milieu portoit un de mes Compagnons, & les deux des côtés lui servoient comme de rempart. Les voilà donc chacun d'eux porté par trois beliers. Il y avoit un belier d'une grandeur & d'une force extraordinaire, qui marchoit toujours à la tête du troupeau, je le réservai pour moi. M'étendant donc sous lui & empoignant sa laine à pleines mains, je me tenois collé fortement à son ventre

avec beaucoup de résolution.
Nous passons la nuit en cet état,
non sans beaucoup de crainte &
d'inquiétude. Le lendemain dès
que l'aurore eut ramené le jour,
le Cyclope fit sortir ses troupeaux
pour le pâturage. Les brebis n'é-
tant point traites à leur ordinaire,
& se sentant trop chargées de lait,
remplirent de leurs bêlemens la
bergerie. Leur berger, qui sentoit
des douleurs très aiguës, tâtoit
avec ses mains le dos de ses mou-
tons qui fortoient, & jamais, in-
sensé qu'il étoit, il ne soupçonna
que mes Compagnons étoient é-
tendus sous le ventre de ceux du
milieu. Le belier sous lequel j'é-
tois, sortit le dernier, chargé
d'une toison fort épaisse & de moi
qui étois fort agité & fort inquiet.
Le terrible Polypheme le tâte
avec ses mains & lui parle en ces
termes : Mon cher belier, pour-

quoy fors - tu aujourd'hui le der-
nier de mon antre ? Avant ce jour
ce n'étoit pas ta coutume de sor-
tir après mes moutons , & tous
les matins tu marchois le premier
à la tête du troupeau. Tu étois
toujours le premier dans les ver-
tes prairies , toujours le premier
dans les eaux des fleuves , & tous
les soirs tu revenois le premier
dans ma caverne. Aujourd'hui tu
fors le dernier. Qu'est-ce qui peut
causer ce changement ? Est-ce la
douleur de voir que tu n'es plus
conduit par l'œil de ton maître ?
Un méchant , nommé Personne ,
assisté de ses Compagnons aussi
scélérats que lui , m'a rendu aveu-
gle , après avoir lié mes forces
par le vin. Ah , je ne croi pas qu'il
lui fût possible d'éviter la mort ,
si tu avois de la connoissance &
que tu pusses parler & me dire où
se cache ce malheureux pour se

« dérober à ma fureur , bientôt é-
 « crasé contre cette roche , il rem-
 « pliroit ma caverne de son sang &
 « de sa cervelle dispersée de tous
 « côtés , & alors mon cœur senti-
 « roit quelque soulagement dans les
 « maux affreux que m'a fait ce mi-
 « sérable , ce scélérat de Person-
 « ne.

« En finissant ces mots il laisse
 « passer son belier. Quand nous
 « nous vîmes un peu loin de la ca-
 « verne & de la cour , je me deta-
 « chai le premier de dessous mon
 « belier , j'allai détacher mes Com-
 « pagnons , & sans perdre un mo-
 « ment nous choisîmes les meilleurs
 « moutons du troupeau que nous
 « poussâmes devant nous , & nous
 « prîmes le chemin de notre navi-
 « re. Notre arrivée causa une gran-
 « de joie à nos Compagnons , qui
 « n'esperoient plus de nous revoir ;
 « mais en même tems ils se mi-

rent à pleurer ceux qui nous man-
 quoyent. Je leur fis signe de ces-
 ser ces larmes , & leur ordonnai
 d'embarquer promptement notre
 proie & de gagner la haute mer.
 Ils remontent tous dans le vais-
 seau , & remplissant les bancs ils
 font gemir les flots sous l'effort
 de leurs rames.

Quand je me vis éloigné de la
 caverne de la portée de la voix ,
 j'adressai ces paroles piquantes au
 Cyclope , & je lui criai de toute
 ma force : Cyclope , tu as eu
 grand tort d'abuser de tes forces
 pour devorer les Compagnons
 d'un homme sans défense , & ces
 maux vengeurs ne pouvoient pas
 manquer de t'arriver. Malheu-
 reux , tu as dévoré dans ton an-
 tre tes supplians & tes hôtes ,
 c'est pourquoi Jupiter & les au-
 tres Dieux t'ont puni de ton inhu-
 manité.

Ces paroles augmentèrent sa
fureur. Il détacha la cime d'une
haute montagne & la jetta avec
tant de force , qu'elle tomba de-
vant notre vaisseau. La chute de
cette masse énorme excita un mou-
vement si violent dans la mer , que
le flot en reculant repoussa notre
vaisseau contre la terre , comme
auroit pu faire le flux de l'ocean ,
& pensa le briser contre le rivage ;
mais moi prenant aussi-tôt un
long aviron , je le repoussai & l'é-
loignai. Et exhortant mes Com-
pagnons je leur ordonnai d'un si-
gne de tête de faire force de rames
pour nous mettre à couvert du
danger qui nous menaçoit. Ils ra-
ment en même tems sans se me-
nager. Quand nous fûmes une
fois aussi loin , j'adressai encore la
parole au Cyclope , quoique tous
mes Compagnons tâchassent de
m'en empêcher. Cruel que vous

êtes ; me disoient-ils , pourquoi voulez-vous irriter davantage cet homme barbare , qui en lançant contre nous cette énorme masse comme un trait , a ramené notre vaisseau contre le rivage. Nous avons cru n'en pas revenir. S'il entend encore vos insultes , ou seulement votre voix , il nous écrasera & brisera notre vaisseau avec quelque masse de rocher encore plus grande , qu'il lancera contre nous.

Leurs remontrances furent inutiles , j'étois trop irrité contre ce monstre , pour me retenir. Je lui criai donc : Cyclope , si un jour quelque voyageur te demande qui t'a causé cet horrible aveuglement , tu peux répondre que c'est Ulysse le destructeur de villes , fils de Laërte , qui habite à Ithaque.

A ces mots ses hurlemens re-

« doublent & il se met à crier : He-
 « las ! voilà donc l'accomplissement
 « des anciens oracles. Il y'avoit au-
 « trefois ici un célèbre devin nom-
 « mé Telemus , fils d'Eurymus, qui
 « avoit le don de prédire l'avenir ;
 « & qui a vieilli parmi les Cyclo-
 « pes en exerçant sa profession. Il
 « m'avertit un jour que tout ce que
 « je souffriré m'arriveroit , & me dit
 « en propres termes , que je serois
 « privé de la vue par les mains d'U-
 « lyffe. Sur cette prédiction je m'at-
 « tendois à voir arriver ici quelque
 « homme beau , bien fait , de gran-
 « de taille & d'une force bien au-
 « dessus de la nôtre. Et aujourd'hui
 « c'est un petit homme , sans force ,
 « de méchante mine , qui m'a cre-
 « vé l'œil après m'avoir dompté
 « par le vin. Ha , je t'en prie , Ulyssé
 « se , approche que je te fasse les
 « présens d'hospitalité , & que je
 « presse Neptune de favoriser ton

retour ; je suis son fils , & il se glorifie d'être mon pere. S'il veut , il a le pouvoir de me guérir , & je n'attens ma guérison ni d'aucun autre Dieu , ni d'aucun homme.

Ne te flatte point de ta guérison , lui répondis-je , & plutôt à Dieu que j'eusse aussi-bien pu te priver de la vie , & te précipiter dans le sombre Royaume de Pluton , comme il est sûr que Neptune ne te rendra pas l'œil que tu as perdu.

Le Cyclope piqué de ces paroles , adresse en même tems ses prières à Neptune , & lui dit en levant les mains au ciel :

Grand Neptune , qui avez la force d'ébranler la terre jusqu'à ses fondemens , écoutez les vœux que je vous adresse : si je suis véritablement votre fils , & si vous êtes véritablement mon pere , accordez-

• moi ce que je vous demande ;
 • empêchez Ulyffe , le destructeur
 • de villes , fils de Laërte , qui ha-
 • bite à Ithaque , de retourner ja-
 • mais dans son Palais ; ou si c'est
 • l'ordre des Destinées qu'il revoie
 • sa patrie , sa famille & ses amis ,
 • qu'il n'y arrive qu'après longues
 • années , qu'il n'y arrive qu'après
 • avoir perdu ses Compagnons , en
 • mechant équipage & sur un vaif-
 • seau d'emprunt , & qu'il trouve sa
 • maison pleine de troubles.
 • Il fit cette prière , & Neptune
 • l'exauça. En même tems il leve
 • une roche plus grande que la pre-
 • mière , & lui faisant faire plusieurs
 • tours avec son bras pour lui don-
 • ner plus de force , il la lance ; la ro-
 • che tombe derriere notre vaisseau.
 • Il s'en fallut bien peu qu'elle ne
 • tombât sur le bout de la poupe &
 • qu'elle ne fracassât le gouvernail.
 • La chute de cette masse énorme

fait reculer la mer, & le flot agité pousse en avant notre vaisseau & l'approche de l'isle où nous avions laissé notre flotte, & où nos Compagnons nous attendoient dans une extrême affliction. Dès que nous fûmes abordés, nous tirâmes notre vaisseau sur le sable, & descendus sur le rivage, nous nous mêmes d'abord à partager les moutons que nous avions enlevés au Cyclope : tous mes Compagnons en eurent leur part, & d'un commun consentement ils me firent présent à moi seul du bœuf qui m'avoit sauvé. Je l'offris dès le moment en sacrifice au fils de Saturne qui regne sur les hommes & sur les Dieux. Mais mon sacrifice ne lui fut pas agréable ; il me préparoit de nouveaux malheurs, & rouloit dans sa tête le dessein de faire périr mes vaisseaux & tous mes chers Compagnons.

gnons. Nous passâmes tout le res-
 te du jour jusqu'au coucher du so-
 leil à faire bonne chere & à boire
 de mon excellent vin. Quand le
 soleil fut couché & que la nuit eut
 répandu ses voiles sur la terre ;
 nous nous couchâmes sur le rivage
 même , & le lendemain à la poin-
 te du jour je pressai mes Compa-
 gnons de se rembarquer & de dé-
 lier les cables. Ils montent tous
 dans leurs vaisseaux , prennent les
 rames & fendent le fein de la vas-
 te mer. Nous nous éloignons de
 cette terre fort joyeux d'avoir é-
 chappé la mort , mais fort tristes
 de la perte que nous avions faite.





REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE IX.

Page 258. **E**T je suis persuadé que la fin la plus agréable que l'homme puisse se proposer, c'est de voir tout un peuple en joie] Le but d'Homere est toujours de donner des instructions utiles, & de faire voir que la volupté est très-opposée à la vertu & toujours très-pernicieuse. C'est ce qu'il fait en toute occasion. Cependant voici un passage considerable qui, en relevant la volupté, semble avoir pû donner lieu dans les siecles suivans à Epicure d'en faire la principale fin de l'homme. Les Anciens ont beaucoup discoursu sur cet endroit, & le resultat de ce qu'ils ont dit, est qu'Ulysse s'accommode au tems, aux coûtumes & aux mœurs de ceux à qui il parle ; qu'il flate le Prince dont il a besoin, & qu'il loue ce que ce Prince trouve agréable & aimable. Alcinoüs lui a dit dans le Livre precedent, pag. 195. *Nos divertissemens de tous les jours ce sont les festins, la musique, la danse, la galanterie, &c.* Ulysse par complaisance fait sem-

blant de trouver cela fort beau. On peut voir Athenée, liv. 12. chap. 1. Je ne nie pas qu'il ne puisse y avoir de la complaisance & de la dissimulation dans ces paroles d'Ulysse, mais je suis persuadée qu'on peut les prendre à la lettre sans que ce sentiment puisse être blâmé, & sans qu'Homere doive craindre aucun reproche. Ulysse vient d'esfuyer des maux infinis; il vient de voir finir une guerre qui a desolé une grande partie de l'Europe & de l'Asie, & après tant de malheurs il arrive dans une île où l'on ne connoît point la guerre, & où le peuple est heureux & passe sa vie dans les plaisirs. Que fait-il sur cela? il loue ce qu'il y a de plus honnête, les festins & la musique, & ne dit pas un mot de la galanterie dont Alcinoüs a parlé, ce qui me paroît très-digne d'attention; ce n'est pas une petite marque de la sagesse d'Homere. De plus il tourne en éloge pour le Prince le bonheur dont ses Peuples jouissent sous lui: *Je suis persuadé, dit-il, que la fin la plus agréable que l'homme, c'est-à-dire le Prince, puisse se proposer, c'est de voir tout un peuple se divertir.* Certainement on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'un Prince est très-digne de louange, quand il se propose de rendre ses peuples heureux & de les voir dans la joie. Et la plus grande marque du bonheur & de la joie d'un peuple ce sont les festins & la musique, quand on n'en abuse point. Il faudroit être bien severe pour blâmer ces plaisirs, qui n'ont rien de contraire à l'honnêteté & à la vertu, & qui font un contraste admirable avec toutes les hor-

SUR L'ODYSSÉE. Livre IX. 307
reurs qu'Ulyffe vient de voir regner à Troye,
& qui ont produit la ruine de tant d'Etats.

La fin la plus agréable] Le terme Grec *τέλος* signifie proprement la *fin*. Et je crois que c'est de ce passage d'Homere que les Philosophes ont pris leur mot *τέλη*, *fines*, dont ils se servent dans la morale, pour dire le but auquel on rapporte toutes ses pensées, toutes ses actions; en un mot la fin où tout le monde tend & que tout le monde se propose. On connoît les beaux livres de Ciceron de *Finibus*.

Page 259. *Quoique j'habite une contrée fort éloignée*] Ulyffe fait bien faire sa cour à ce Prince, en lui faisant croire par ces paroles qu'il est convaincu de la vérité de tout ce qu'il lui a dit de l'éloignement de son île.

Page 260. *Et plus bas Zacynthe, qui n'est presque qu'une forêt*] Zacynthe, *Zanthe* au midi de Cephallenie ou Samé. C'est une île de soixante milles de tour, toute pleine de hautes montagnes couvertes de bois, & c'est ce qui lui fit donner ce nom; car, comme Bochart l'a remarqué, les Pheaciens la nommerent ainsi du mot *Zachuth*, qui signifie *hauteur*.

Et elle est la plus prochaine du continent & la plus voisine du pôle] Strabon nous a avertis que ce vers

Ἄσκη δὲ χθονὸς ἀπὸ πεινυπερλάτης εἰν αἰλὶ καίτοις
Πρὸς ζόφον.

a été mal expliqué par quelques anciens Grammairiens :

*Ipsa autem humilis & sublimis in mari
sita est*

Versus caliginem.

Comment peut-on appeller basse une île qu'Homere appelle encore ici *τηρχεϊαν*, *escarpée*, & qui est comme un nid sur des rochers, pour me servir des paroles de Cicéron ? & il nous en donne la véritable explication. Ce mot *χθαμαλή*, dit-il, ne signifie pas ici basse, mais prochaine du continent, *χθαμαλή* pour *χαμαλή*, voisine de la terre : & *πανυπερίατη* ne signifie pas haute, mais plus septentrionale, plus voisine du pôle, ce qu'il détermine par ce mot *πρὸς ζόφον*, *versus caliginem* : car par cette obscurité il désigne le nord, comme par l'aurore & le soleil il marque le côté du monde opposé au septentrion. On peut voir l'endroit dans son liv. 9. Il est vrai que pour ces derniers mots, *πρὸς ἢ ὡ τ' ἡλίον τε*, je me suis éloignée de son sentiment, & je les ai expliqués, les autres sont vers le midi & vers le levant. Et je n'ai fait en cela que suivre la situation que nos Cartes mêmes donnent aujourd'hui à ces îles par rapport à Ithaque, qui est la plus voisine du continent de l'Épire, & la plus septentrionale. Elle a au levant Dulichium & quelques autres îles, & au midi elle a Samé & Zacynthe.

La charmante Circé] Il y a dans le Grec : *Circé de l'île d'Æa*, & j'expliquerai au

SUR L'ODYSSÉE. Livre IX. 309
commencement du XII. Liv. ce que c'est
que cette île. On peut voir là mes Remar-
ques. Circé est appelée *δολόωσα*, à cause
de ses charmes & de ses enchantemens.

Page 261. *Je n'eus pas plutôt mis à la
voile avec toute ma flotte*] Voici où il faut
prendre le commencement de l'Odyssée,
pour la réduire à une narration simple,
naturelle, & affranchie du renversement poë-
tique.

*Que je fus battu d'un vent violent qui me
poussa sur les côtes des Ciconiens*] Ces Ci-
coniens étoient sur les côtes de Thrace près
de Maronée, qu'on prétend la même qu'Is-
mare, dont Homere parle ici. Ulysse les at-
taqua, parce qu'ils avoient envoyé du se-
cours aux Troyens, comme nous l'avons
vû dans le 11. Livre de l'Iliade, où Homere
dit : *Euphemus, fils de Trœzenus & petit-
fils de Ceus, commandoit les belliqueux Ci-
coniens.*

Page 262. *De se rembarquer sans perdre
tems*] Le Grec dit, *διεπέσ ποδι*, & je ne
vois pas comment on a pû expliquer cela
d'un vaisseau. *Διεπέσ ποδι* signifie proprement
le pied encore mouillé, & c'est pour dire
promptement, sans se rafraichir.

Et s'amuserent à faire bonne chere] Com-
me cela est fort naturel. La bonne chere est
le premier fruit que les soldats veulent tirer
de leur victoire.

Page 263. *Je perdis six hommes par chacun de mes vaisseaux*] Voici un des endroits que l'impertinent Zoïle avoit critiqués. Comment est-il possible qu'il perisse justement six hommes de chaque vaisseau, & qu'aucun vaisseau n'en perde pas davantage ? Voilà, disoit-il, un partage ridiculement égal. Mais c'est la critique qui est ridicule & non pas le partage. Ulysse avoit douze vaisseaux ; dans ce combat il perdit soixante & douze hommes, ce n'est pas que la perte fût égale pour chaque vaisseau, mais c'est que prenant le total & le répandant ensuite sur toute la flotte, c'étoit justement six hommes par chaque vaisseau.

Que nous n'eussions appelé trois fois à haute voix les ames de nos Compagnons] C'étoit la coutume quand les Payens n'avoient pas le tems d'enterrer les morts dans une terre étrangere, ils se contentoient d'appeller trois fois leurs ames à haute voix, comme pour déclarer qu'il ne tenoit pas à eux qu'ils ne les ramenassent dans leur patrie ; & par-là ils croyoient avoir satisfait à la Religion. C'est ainsi que dans le liv. 6. de l'Eneïde, Enée dit à Deïphobus :

..... *Et magna manes ter voce vocavi.*

Page 264. *Mes vaisseaux étoient poussés par le travers*] C'est ce que signifie ἐπιπέποιον, *oblique*, de côté, lorsque les vaisseaux ne vont pas droit par la prouë, mais qu'ils sont poussés par le côté.

Nous les baissâmes & les pliâmes pour éviter la mort] Car quoique les voiles fussent déchirées, elles ne laissoient pas de donner encore prise au vent.

Nous gagnâmes une rade où nous fûmes à couvert] Homere ne nomme pas la rade où Ulyse aborda, car comme il ne s'attache pas toujours à l'exacte Geographie, & qu'il imagine une Geographie fabuleuse pour rendre ses contes plus merveilleux, il veut empêcher qu'on ne le suive, & qu'on ne découvre par-là les mensonges dont il enveloppe les vérités qu'il a prises pour fondement.

Page 265. *De-là je voguai neuf jours entiers abandonné aux vents impetueux, & le dixième jour j'abordai à la terre des Lotophages*] Il y avoit sur cet endroit une grande dissertation de Polybe, dont Strabon nous rapporte le précis, liv. 1. Ce grand homme soutenoit qu'ici Homere n'avoit pas placé cette terre des Lotophages dans l'ocean Atlantique, comme il y a placé celle de Calypso & celle de Circé, parce qu'il n'étoit pas vraisemblable qu'en si peu de tems, en dix jours, les vents les plus forts eussent poussé Ulyse du cap de Malée dans l'ocean; il faut donc convenir que le Poëte a suivi ici l'exacte Geographie, qu'il n'a point déplacé l'île des Lotophages, & qu'il l'a laissée où elle est, c'est-à-dire, dans la mediterrannée, car un bon vent peut très bien porter du cap de Malée à cette île en dix jours. Et

quand Ulyffe appelle les vents qui le pouffent *ἀλοοὺς*, *impetueux*, *pernicieux*, c'est parce qu'ils l'écartoient de sa route, quoique d'ailleurs ils le pouffassent tout droit. Cela fait voir qu'Homere suit quelquefois la vérité sans fiction, & que d'autres fois il ajoute la fiction à la vérité.

Et le dixième jour j'abordai à la terre des Lotophages] Cette terre des Lotophages est une petite île qui a trois cens stades de longueur & un peu moins de largeur près de la petite Syrte sur les côtes d'Afrique, dont elle n'est séparée que d'environ trois cens cinquante pas. Elle est appelée *Menix*, & par les Arabes *Girba*, nom qui a formé celui qu'elle conserve aujourd'hui, car on la nomme *Gerbi* ou *Zerbi*. Bochart a découvert que cette île étoit appelée *Menix*, du Phénicien *me-niks*, qui marque des eaux qui se retirent, *aquas defectūs*, parce que le petit bras de mer qui la sépare du continent est souvent à sec en été. Et elle a eu le nom de *Girba*, de l'Arabe *Chirba*, qui signifie un *Chameleon*, parce que ce petit animal abonde dans cette île. *Habet lepores item multos*, dit M. de Thou, & *Chamaleontes, qui la-certa magnitudine pares sunt*.

Lotophages] C'est-à-dire, qui se nourrissent du fruit du Lotos; c'est pourquoi cette île étoit aussi appelée *Lotophagitis*. Il y a plusieurs especes de Lotos, il y en a une qui est proprement une herbe comme du Sain-foin, qui servoit de pature aux animaux;

maux ; c'est de celle-là dont il est parlé dans le XIV. Liv. de l'Iliade & dans le IV. Liv. de l'Odyssée. Il y en a une autre appelée *Lotos Ægyptia*, c'étoit une sorte de Lys, qui selon Herodote naît abondamment dans les eaux du Nil quand il a inondé les terres. Après qu'ils l'ont cueilli, dit cet Historien, liv. 2. ils le font sécher au soleil, & quand il est sec, ils prennent ce qui est au milieu du Lys & qui ressemble à un pavot, le cuisent & en font du pain. Cette espece conviendroit assez au passage d'Homere, qui l'appelle le fruit d'une fleur. Mais les Anciens prétendent que ce Poete parle d'une troisième espece appelée *Libyca*, dont Polybe, qui l'avoit souvent vue & examinée, fait cette description selon le rapport d'Athenée qui nous a conservé le passage. *Le Lotos est un petit arbre rude & épineux, qui a la feuille verte comme le buisson, mais un peu plus épaisse & plus large. Son fruit est d'abord semblable en couleur & en grosseur aux baies de Myrte, mais en croissant il devient de couleur de pourpre. Il est de la grosseur de l'olive ronde & a un noyau fort petit. Quand il est mûr on le cueille, on le fait broyer avec du bled, & on le conserve dans des pots pour la nourriture des esclaves. Pour les personnes libres, ils en font sans noyau qu'ils gardent de même. Cet aliment a le goût de la Figue & des Dates, & une odeur encore plus agréable. En le faisant tremper & broyer dans l'eau, on en tire un vin très-agréable & qui a le goût du vin mêlé avec du miel. On le boit pur, mais il ne se conserve que dix jours,*

c'est pourquoi on n'en fait qu'à mesure pour le besoin. On peut voir Pline , liv. 13. ch. 17. C'est cette dernière espèce qui parut si agréable aux Compagnons d'Ulysse.

Et je les envoyai avec un heraut] Il envoie avec eux un heraut pour les rendre plus respectables & inviolables.

Page 266. *Tous ceux qui mangerent de ce fruit]* De la manière dont Homere s'explique ici, il paroît qu'il y eut encore d'autres de ses Compagnons, outre les trois qu'il avoit envoyés, qui mangerent de ce fruit. Car en parlant de trois seulement, il n'auroit pas dit, *τῶν δὲ τῶν*.

Ils se rembarquent tous sans différer] Ulysse ne dit point combien de tems il séjourna dans cette île des Lotophages. Il faut pourtant bien qu'il y ait fait quelque séjour, & il n'est pas vraisemblable qu'il en soit parti le jour même, car une après-dinée ne suffisoit pas pour lui faire juger si ses Compagnons avoient perdu l'envie de s'en retourner, & s'ils ne pensoient pas lément à donner de leurs nouvelles.

Et nous sommes portés par les vents sur les terres des Cyclopes] Voici encore une Géographie exacte sans mélange de fiction; car de l'île des Lotophages on peut facilement être porté dans un jour sur les terres des Cyclopes, qui habitoient la Sicile qui est vis-à-vis. Car les Cyclopes occupoient

la partie occidentale de la Sicile près de Lilybée & de Drepane, & c'est de-là même qu'ils ont tiré leur nom, comme Bochart l'a fort bien montré. *Les Cyclopes*, dit-il, *ont été ainsi nommés du Phenicien Chek-lub, par contraction, pour Chek-lelub, c'est-à-dire, le golphe de Lilybée, ou le golphe vers Lilybée.* Ainsi les habitans de ces terres furent appelés par les Pheniciens & les Libyens *homines Chek-lub*, c'est-à-dire, les habitans du golphe de Libye. Et les Grecs qui ne favoient pas cette langue, & qui vouloient rapporter à la leur tous les noms, de *Chek-lub* formerent le mot de *Cyclopes*, & donnerent à ce nom une origine Grecque, comme s'ils avoient été ainsi nommés, parce qu'ils n'avoient, disoient-ils, qu'un œil tout rond au milieu du front.

Gens superbes] Le mot Grec *ὑψηλοὶ* peut signifier aussi des *gens d'une taille prodigieuse*. Et c'est dans ce sens qu'Eustathe le prend ici, car ces Cyclopes étoient une espece de Geans. Et c'est de-là sans doute que venoient ces ossemens prodigieux qu'on a trouvés de tems en tems dans la Sicile.

Qui ne reconnoissent point de loix] Le mot *ἀνόμοιοι* signifie également celui qui connoît des loix & qui n'en suit point, & celui qui n'en a aucune connoissance. Et il est ici dans le dernier sens. Les Cyclopes n'avoient point de loix ; car ils ne vivoient point en police réglées, chacun regnoit chez soi, comme Homere va l'expliquer.

Et qui se confiant en la providence des Dieux] Quoique ces Cyclopes soient superbes, sauvages, & qu'ils ne reconnoissent point de loix qui reglent leurs mœurs & leur police, Homere ne laisse pas de leur attribuer quelque sentiment de la Divinité; ils se reposent sur la Providence. Mais peut-être veut-il faire entendre que c'est plutôt par habitude que par sentiment.

Page 267. *Ils ne plantent ni ne sement, mais ils se nourrissent des fruits que la terre produit sans être cultivée]* C'est pour louer la fertilité de la Sicile. Eustathe compare à cette vie des Cyclopes celle des Anachorettes qui habitent les montagnes & les antres des rochers, qui ne sement ni ne plantent, & qui se nourrissent des fruits que la terre leur fournit d'elle-même, ou que la Providence a soin de leur envoyer. Cette comparaison m'a paru plaisante pour un Archevêque.

Ils ne tiennent point d'assemblées pour délibérer sur les affaires publiques, & ne se gouvernent point par des loix generales] Platon établit dans son liv. 3. des Loix, qu'après le Déluge il y eut trois formes de vie qui succederent l'une à l'autre. La première fut simple & sauvage; les hommes effrayés encore des eaux du Déluge, qu'ils venoient d'éviter; habiterent les sommets des montagnes sans aucune dépendance, & chacun regnant dans sa famille. A celle-là succeda la seconde forme, un peu moins sauvage; les hommes commençant à se gue-

tir de la peur, descendirent au pied des montagnes, & commencerent à avoir un plus grand commerce entr'eux. De cette seconde vint la troisième, plus polie, lorsque la confiance étant pleinement revenue on commença à habiter la plaine. Les Cyclopes menoient encore du tems d'Ulyffe, la première vie; comme ils n'avoient jamais eü aucun commerce avec les autres peuples à cause de leur ferocité, leurs mœurs ni leurs coutumes n'avoient point été adoucies. Ce que Platon a dit de ces trois sortes de vie se peut justifier par l'écriture sainte. Après le Déluge la vie des premiers hommes fut simple & sauvage; ils s'occupoient à cultiver la terre & à nourrir des troupeaux, & chaque pere de famille regnoit sur sa maison sans aucune subordination des uns aux autres.

Chacun gouverne sa famille, & regne sur sa femme & sur ses enfans] C'est là la première vie que les hommes menerent après le Déluge, comme je viens de l'expliquer dans la Remarque précédente. Cette vie grossiere & sauvage ne laissa pas de continuer, même dans quelques villes Grecques, long-tems après que le commerce eut donné lieu à la police & aux loix; car Aristote dans le 10. liv. de ses Morales, se plaint que de son tems l'éducation des enfans étoit négligée dans plusieurs villes, & que chacun y vivoit à sa fantaisie, gouvernant sa famille à la maniere des Cyclopes, & regnant sur sa femme & sur ses enfans. *Εἰ δὲ ταῖς πλείσταις τῶν πόλειον ἐξημέληται περὶ τῶν τοιούτων, ἢ ζῆ ἕνα.*

πισ εἰς βούλεται Κυκλωπιχῶς θημισιύων παιδῶν ἢ ἀλόχου. Aujourd'hui que notre police est si réglée, fortifiée par les loix & perfectionnée par la Religion, nous ne laisserions pas, si nous voulions, de trouver encore dans des familles quelque reste de cette vie de Cyclopes.

Vis-à-vis à quelque distance du port de l'île que ces Cyclopes habitent, on trouve une petite île] Quand on ne sauroit pas certainement d'ailleurs que la Sicile étoit le pays des Cyclopes, la position & le voisinage de cette petite île, dont Homere parle ici, le feroit assez connoître ; car il est évident qu'il parle de l'île appelée *Ægusa*, qui signifie l'île des chevres. Elle a des prairies, des fontaines, un port commode, & son terroir est fort gras. Clavier qui l'a visitée, y a observé toutes ces choses : *Prata mollia & irrigua, solum fertile, portum commodum, fontes limpidos* : ce qui fait grand honneur à Homere d'avoir si bien marqué & la situation & la nature du pays. Il ne nomme point l'île, parce qu'il est vrai-semblable que n'étant point encore habitée, elle n'avoit pas encore de nom.

Page 268. *Et que les Cyclopes ses voisins n'ont point de vaisseaux*] C'est ce qui pourroit faire croire que les Cyclopes n'étoient pas venus d'ailleurs, & qu'ils étoient nés dans le pays, car s'ils étoient venus sur des vaisseaux, ils en auroient retenu l'usage, &, comme dit Homere, ils s'en seroient

SUR L'ODYSSÉE. Livre IX. 319
servis pour se rendre maîtres d'une île si
bonne, si commode & qui étoit si fort à
leur bienfiance. Cela n'est pourtant pas con-
cluante ; car ils pouvoient être arrivés en Si-
cile sur des vaisseaux étrangers & n'en avoir
pas conservé l'usage.

Page 269. *Nous abordâmes à cette île par
une nuit fort obscure, un Dieu sans doute
nous conduisant*] Cela est menagé avec beau-
coup d'art pour la vraisemblance, car s'il
eût fait jour & qu'ils eussent vû à se condui-
re, ils seroient plutôt abordés en Sicile, &
par-là ils se seroient perdus, & n'auroient
jamais pû échapper des mains des Cyclopes.
Au-lieu qu'ayant été portés à cette petite
île, Ulysse s'en servit comme d'un fort, y
laissa ses vaisseaux, & n'en retint qu'un sur
lequel il passa en Sicile, où il exécuta tout
ce qu'il va nous raconter, & se sauva heu-
reusement. C'est pourquoi il ajoûte, *un Dieu
sans doute nous conduisant*. Cette remarque est
d'Eustathe, & elle m'a paru très-judicieuse.

Page 270. *Les Nymphes, filles de Jupi-
ter, firent lever devant nous*] Le bon air &
les pluies douces font croître les herbages &
les plantes; & les bons herbages & les bonnes
plantes nourrissent les animaux. Ces chevres
sauvages étoient donc abondantes dans cette
île, à cause de la bonne nourriture qu'elles
y trouvoient en abondance, voilà pourquoi
il dit, *les Nymphes, filles de Jupiter, firent
lever devant nous, &c.* Voilà comme la Poë-
sie fait des Divinités des vertus & des facultés.

tés les plus naturelles. *Αἱ νόμοι κούραυ Διὸς ἀλλήγοιχός αἱ τῶν φυτῶν αὐξητικαὶ δυνάμεις, αἱ δὲ Ζεὺς ποιῆι*, dit fort bien Eustathe.

Page 271. *Dieu nous eut bien-tôt envoyé une chasse assez abondante*] Homere attribue la bonne chasse à la benediction de Dieu, & c'est une suite de sa doctrine; car il a reconnu qu'une bête ne sauroit être prise par un chasseur si Dieu ne le permet. C'est ainsi que Jacob répondant à son pere, qui s'étonnoit de ce qu'il étoit si-tôt revenu de la chasse, & qui lui disoit: *Quomodo tam citò invenire potuisti?* lui dit: *Voluntas Dei fuit ut citò occurreret mihi quod volebam.* C'est la volonté de Dieu qui a fait trouver si promptement devant moi ce que je cherchois. Genes. 27. 20.

Page 272. *Avec un seul de mes vaisseaux je vais reconnoître moi-même quels hommes habitent cette terre*] Il n'envoye plus de ses compagnons reconnoître le pays, car il ne se fioit plus à eux, après ce qui venoit de lui arriver dans l'île des Lotophages & dans le pays des Ciconiens, il y va lui-même. Tout cela est admirablement bien conduit.

Page 273. *C'étoit-là l'habitation d'un homme d'une taille prodigieuse*] Ce qu'Homere dit ici est fondé sur ce que dans ces siècles-là on voyoit des Geans. *Ce siècle-là*, dit Plutarque dans la vie de Thesee, *portoit des hommes d'une taille prodigieuse.* Et cela est confirmé par l'Ecriture sainte. Long-tems avant la guerre de Troye ceux que Moysé envoya

pour reconnoître la terre promise ; rapporteroient que le peuple qui l'habitoit , étoit de haute stature , & qu'ils y avoient vû des hommes monstrueux de la race des Geans.

Populus quem aspeximus proceræ staturæ est : ibi vidimus monstra quædam filiorum Enac de genere Giganteo. Nomb. 13. 33. 34. Et Dieu lui-même dit à Moïse en parlant de la terre des fils d'Ammon , *Terra Gigantium reputata est , & in ipsa olim habitaverunt Gigantes , &c.* Deuteron. 2. 2. Og Roi de Basan étoit un de ces Geans. *Solus quippe Og Rex Basan restiterat de stirpe Gigantium ; monstratur lectus ejus ferreus qui est in Rab-bath filiorum Ammon , novem cubitos habens longitudinis & quatuor latitudinis.* Ibid. 3.

11. Ce lit de neuf coudées de longueur & de quatre de largeur , fait voir quelle étoit la taille de ces Geans. Tel étoit Goliath que David tua ; il avoit six coudées & une paume de haut , sa cuirasse pesoit cinq mille sicles , c'est-à-dire , près de cent cinquante livres. Le bois de sa pique étoit comme l'ensuble d'un Tisseran , & le ser dont elle étoit armée pesoit six cens sicles , c'est-à-dire , dix-huit ou dix-neuf livres. Cependant cela n'approche point de la taille qu'Homere donne au Cyclope , qu'il égale à la plus haute montagne. Mais il faut se souvenir que ce Poète exagere ici sur la taille de ce Geant , parce qu'il parle à des peuples simples & credules , & qui n'aimoient rien tant que ces contes outrés.

Qui païssoit seul ses troupeaux fort loin de

tous les autres Cyclopes] Homere a grand soin de nous faire entendre que le Cyclope vivoit éloigné de tous les autres, *son antre étoit dans l'endroit le plus reculé; il païssoit seul ses troupeaux.* Cela ne lui suffit pas, il ajoûte, *fort loin de tous les autres.* Ce n'est pas encore assez, il nous dit qu'il ne se méloit jamais avec eux, & il charge cela encore, en ajoûtant qu'il se tenoit toujours à l'écart. Et pourquoi cela ? pour fonder la vraisemblance de sa fable. Il ne faut pas que nous oublions que le Cyclope est éloigné de tout secours.

Page 274. *Maron, fils d'Evanthes, grand Prêtre d'Apollon*] C'est peut-être de ce Maron que la ville d'Ismare fut appelée *Maronée.*

De ce que touchés de son caractère] C'est ce que signifie *αἰσχρονοί.* Les gens pieux respectent toujours les ministres de la Religion.

Et une belle coupe d'argent] Le Grec dit, *toute d'argent*, parce qu'il y avoit des coupes d'argent dont les bords étoient d'or.

Il ne la laissoit à la disposition d'aucun de ses esclaves] Voici un précepte oeconomique. Ce qu'on a de plus excellent ne doit être confié qu'à peu de gens & d'une fidélité connue. J'ai autrefois connu un homme de qualité qui avoit toujours le plus excellent vin & qui n'en confioit la clef à personne; il l'avoit toujours, & il alloit lui-même faire tirer son vin.

Page 275. *Il méloit dans la coupe vingt fois autant d'eau que de vin*] Il n'y a point de vin qui puisse porter cette quantité d'eau-là. Mais Homere exagere la force de celui-ci pour préparer ses Lecteurs à l'effet surprenant qu'il va produire sur le Cyclope, qui en sera yvre-mort pour en avoir bu seulement trois coups.

Car j'eus quelque pressentiment que] Les hommes ont quelquefois des pressentimens de ce qui leur doit arriver, & les sages profitent de ces pressentimens & se munissent contre tous les accidens qui les menacent, & qu'ils prévoient.

Page 276. *Et les plus jeunes*] Pour dire, *les plus jeunes*, Homere se sert du mot *ἴσπον*, qui signifie *la rosée*. Il appelle donc *ἴσπον* les agneaux & les chevreaux *les plus tendres*, c'est-à-dire, les plus jeunes & qui sont comme la rosée. C'est ainsi qu'Eschyle dans son *Agamemnon* a appelé les petits oiseaux qui viennent d'éclorre, *ἴσπον*, *de la rosée*. De-là les Grecs ont dit *des chairs de rosée*, pour dire, des viandes tendres & délicates. Alciphron a dit, *ἴσπον ὁμοίως ἰσπορίστος*, un foye semblable à la rosée, & comme nous disons, *tendre comme rosée*. C'est une remarque de Casaubon Athen. liv. 9. ch. 8.

Je ne vois jamais les croire, c'étoit pourtant le meilleur parti.] Ulyse ne fait pas de difficulté d'avouer qu'en cette occasion ses Compagnons avoient eû plus de prudence.

que lui, & par cette sincérité il gagne encore plus de créance sur l'esprit des Phéaciens, & les dispose mieux à croire tous ses contes comme très-véritables.

Page 279. *Nous sommes sujets du Roi Agamemnon, dont la gloire.*] Après qu'Ulyssé a représenté ses malheurs pour tâcher d'exciter quelque sorte de compassion dans le cœur du Cyclope, il essaye de faire naître quelque espèce de terreur, en lui disant qu'ils sont des sujets du Roi Agamemnon qui vient de ruiner un grand Empire. Par-là il veut lui faire envisager qu'un Prince, qui a détruit un Empire si florissant, pourroit bien venger une injure faite à ses sujets. Mais un monstre qui ne craint pas les Dieux, ne craint guère les hommes.

Page 280. *Ou tu viens de bien loin*] C'est-à-dire, *ou tu es bien simple & bien ignorant.* Car il faut venir de l'autre monde pour ne pas connoître les Cyclopes. C'est ainsi que nous disons qu'un homme est bien de son pays, ou qu'il n'est jamais sorti de son pays, pour dire qu'il est simple & niais.

Si mon cœur de lui-même ne se tourne à la pitié] De lui-même, c'est-à-dire, sans aucune considération, sans aucun respect ni pour les Dieux dont tu parles, ni pour ton Agamemnon. Ce que le Cyclope ajoute ici fait un bon effet pour le Poëme, car en laissant Ulyssé entre la crainte & l'espérance, il y tient aussi son Lecteur.

Il parla ainsi pour me tendre des pièges]
 C'est ici le sens du mot *πιεζέζων*, car il ne signifie pas *pour me tenter*, ni *pour m'éprouver*, mais *pour me tendre des embûches, des pièges*, & je crois qu'Hesychius avoit ce passage en vue quand il écrit, *πιεζέζων, ἐν δριύων, ληστύων.*

Page 287. *Aussi facilement qu'on ferme un carquois avec son couvercle]* Cette comparaison est très-agréable, elle adoucit le ton horrible de cette narration, & fait voir la force énorme de ce monstre qui n'a pas plus de peine à boucher l'entrée de sa caverne avec cette effroyable masse de rocher qu'un homme en a à fermer son carquois de son couvercle.

Que le Cyclope avoit coupée] C'est ainsi qu'il y a dans toutes les Editions, *τὸ μῦθ' ἐκπέδη.* Mais Eustathe nous avertit que dans les Manuscrits les plus corrects il y a *τὸ μῦθ' ἔσπειρε*, que le Cyclope avoit arrachée. Et c'est à mon avis la leçon qu'il faut retenir. Un Geant de la force du Cyclope ne s'amuse pas à couper un arbre, il l'arrache.

Pour la porter quand elle seroit sèche]
 Car la massue étoit l'arme ordinaire des Geans, témoin le Geant Periphètes qui fut appelé *Corymbos*; c'est-à-dire *porte-massue*, parce qu'il avoit une massue d'airain. Thésée le tua, & porta toujours sa massue. Dans le VII. Liv. de l'Iliade nous avons vû un Aréthois appelé aussi *porte-massue*, parce qu'il

avoit une massue de fer. Par cette arme **Ho-**
mere fait juger de la taille de celui qui la
portoit.

Page 284. *J'en fis aussi-tôt durcir la pointe
dans le feu*] Pour le rendre plus ferme &
plus solide en lui donnant une espece de
trempe. Cela se pratique encore , car on
se sert de bâtons brûlés par le bout.

*Ensuite je fis tirer tous mes Compagnons
au sort*] Pour une entreprise si perilleuse
Ulysse ne devoit ni ne pouvoit choisir ceux
qu'il auroit voulu ; la prudence & la justice
vouloient qu'il en remît le choix au sort ,
afin qu'aucun ne pût se plaindre ni d'avoir
été préféré , ni de n'avoir pas été choisi.

*Et heureusement le sort tomba sur les qua-
tre que j'aurois moi-même choisis*] Ulysse fait
entendre que les Dieux qui vouloient le tirer
de ce danger , firent tomber le sort sur les
quatre qui étoient les plus hardis. Car les
hommes tirent au sort , mais c'est Dieu qui
regle le sort même. *Sortes mittuntur in sinum,
sed à Domino temperantur.* Prov. 16. Nous
avons vû dans l'Iliade de quelle maniere
étoient ces sorts ; c'étoient des marques ,
chacun donnoit la sienne.

Page 285. *Je me mis volontairement à leur
tête*] Comme la prudence & la justice de-
mandoient qu'Ulysse fît tirer au sort ses Com-
pagnons , l'honneur & la generosité exi-
geoient qu'il se mît volontairement à leur

ête sans tirer au sort. Thésée avoit déjà donné l'exemple, quand on eut choisi au sort les sept jeunes garçons & les sept jeunes filles que les Athéniens envoyoiént tous les neuf ans à Minos; Thésée reconnoissant qu'il étoit juste de courir la même fortune que ses sujets, s'offrit volontairement lui-même sans vouloir tenter la faveur du sort. Cette générosité remplit d'admiration tout le monde, & l'on fut charmé qu'il s'égalât lui-même au peuple, & qu'il eût des sentimens, non de Roi, mais de citoyen. *Plutarque dans la vie de Thésée.*

Soit qu'il craignit quelque surprise] C'est ce que signifie ici le mot *ὀϊστιάδης*, *augurant quelque mal*. Ces étrangers qu'il avoit laissés dans son antre, lui faisoient soupçonner, qu'il y en avoit d'autres cachés pour le piller.

Ou que Dieu l'ordonnât ainsi] Car tous les jours il arrive que Dieu fait faire aux méchans des choses pour leur perte & pour le salut des gens de bien. Si Polyphème n'avoit pas fait entrer contre sa coutume les moutons & les boucs dans son antre, jamais Ulysse n'auroit pû se sauver.

Page 286. *Cyclope, tenez, buvez de ce vin*] Ce discours d'Ulysse est mêlé de remontrance, de commiseration & de flatterie, comme Eustathe l'a très-bien remarqué.

Je l'ai apporté avec moi pour vous faire des libations comme à un Dieu] Voilà une

flatterie bien forte. Ulyffe fait semblant de regarder comme un Dieu ce monstre, qui vient de dévorer six de ses Compagnons. Homere veut faire voir par-là à quoi réduit la crainte d'un danger qui paroît inévitable.

Page 287. C'est la mere-goute du nectar & de l'ambrosie même des Dieux] *Ἀπίπτει* est ici *ἀπίπτουσα*, *ἀπίπτουσα*, ce qui coule sans être pressé, c'est ce que nous appellons aujourd'hui la mere-goute, ou la premiere goutte. Ce que ce Cyclope dit ici pourroit paroître trop poli, si on ne se souvenoit que ce monstre est fils de Neptune, & qu'il étoit vraisemblable qu'il avoit souvent oui parler du nectar & de l'ambrosie des Dieux. Au reste dans Homere le nectar & l'ambrosie ne sont jamais confondus : le nectar est dit de la liqueur, & l'ambrosie de la nourriture solide. Mais dans cet endroit il semble que l'un & l'autre soient mis pour la boisson. Homere a peut-être donné cela à la grossiereté du Cyclope. Les Poètes qui sont venus après Homere ont fait tout le contraire ; ils ont mis le nectar pour la nourriture sèche & l'ambrosie pour la liquide. Alexis a écrit,

..... Τὸ νέκταρ ἰδίῳ πίνω
Μάτλων, δὲ πίνω τ' ἀμβροσίαν, κ' τῷ Δία
Διαπνέω.

Je mange le nectar & je bois l'ambrosie, j'en verse même à Jupiter. Alcman a dit de même : τὸ νέκταρ ἰδίῳ πίνω. Les Dieux mangent le nectar. Et Sapho,

Ἀμβροσίας μὲν κρητὴρ ἐκίκεστον.
L'urne d'ambrosie étoit préparée.

Je m'appelle Personne] Ce nom est plus heureux en Grec; car afin que le Cyclope ne puisse pas soupçonner la ruse & découvrir que c'est l'adjectif οὐτις, composé de la négative οὐ & de τις, il le décline, & dit: *mon pere & ma mere m'ont appelé οὐτις*, ce qui acheve de tromper le Cyclope, en lui persuadant que c'est un nom propre; car οὐτις nom propre fait à l'accusatif οὐτιν, au lieu que l'adjectif fait οὐτινα.

Page 288. *Personne sera le dernier que je mangerai*] Il y a dans le Grec une grace que l'on ne sauroit conserver, & qui consiste dans une équivoque que fait l'éllision d'une seule lettre,

Οὐτιν' ἔγω πύματον ἔδομαι.

οὐτιν pour οὐτινα par éllision. *Je ne mangerai plus personne.* Le Cyclope prophétise sans y penser. On peut voir Eustathe p. 1633.

Voilà le present que je te prépare] C'est ce qui a donné lieu au proverbe, *le present du Cyclope*: & comme nous disons aujourd'hui, *la grace du Cyclope.*

Page 289. *Comme quand un charpentier perce avec un virebrequin une planche de bois*] On ne sauroit former une image plus vive ni plus naïve pour représenter l'action d'Ulyffe & de ses Compagnons qui crevent l'oeil du Cyclope, que celle qu'en donne Homere par cette comparaison. On ne lit pas la chose, on la voit.

*Le sang rejaillit autour du pieu embrasé ;
la vapeur qui s'éleve de la prunelle , &c.]*
Cette description est admirable , & rien n'é-
gale la noblesse & l'harmonie des termes
qu'Homere y a employés. Sophocle a bien
senti la beauté de ce passage , car il l'a imité
dans son Oedipe , lorsqu'il décrit la manie-
re dont ce Prince se creve les yeux.

Page 290. *Comme lorsqu'un forgeron]* Cet-
te comparaison n'est ni moins juste ni moins
vraie que la précédente. Elle met si fort l'ob-
jet devant les yeux , qu'on ne le verroit pas
mieux dans la nature qu'on le voit dans l'i-
mage. C'est en quoi Homere a excellé. Tou-
tes ses comparaisons sont des images de la
nature , mais si vraies , qu'un miroir ne re-
présente pas mieux les objets , que ses com-
paraisons représentent tout ce qu'elles pei-
gnent , & rien ne marque si bien l'étendue
& la justesse de l'esprit.

Page 291. *Pouvons-nous vous délivrer des
maux qu'il plaît à Jupiter de vous envoyer]*
Cette réponse des Cyclopes fait voir qu'ils
n'étoient pas tous si impies que Polypheme
l'a dit , puisqu'ils reconnoissent que les ma-
ladies viennent des Dieux , & qu'il faut leur
en demander la guérison. Mais les impies
eroyent toujours que les autres sont aussi im-
pies qu'eux.

Page 292. *Je ne pus m'empêcher de rire de
l'erreur où ce nom si heureusement trouvé les
avoit jettés]* Homere nous dit ici deux cho-

ses ; la première que ce nom équivoque fut heureusement trouvé & avec beaucoup de sagesse & de prudence, & la seconde que c'est une invention fort plaisante. L'Auteur du Parallele, qui avoit un esprit bien supérieur, n'en juge pas de même. *Mais voici quelque chose qui est bien joli*, dit-il, *Polypheme ayant demandé à Ulysse comment il s'appelloit, Ulysse lui dit qu'il s'appelloit Personne, &c.* Et le Chevalier ajoute : *Quand on a douze ans passés, peut-on prendre plaisir à de tels contes ?* Pour moi qui ai douze ans passés, j'avoue que ce conte me divertit, & que je le trouve très-heureusement imaginé dans l'occasion présente. Ce Critique n'en favoit pas assez pour voir que l'équivoque du mot Grec est mieux fondée & plus naturelle que celle de notre mot *personne*, qu'on ne peut ajuster sans lui faire violence. Au-lieu que le mot *ὄντις* peut être fort naturellement un nom propre. On peut voir les Reflexions d'Eustathe sur ce mot.

Page 293. *Il y avoit un belier d'une grandeur & d'une force extraordinaire, je le réservai pour moi*] Ulysse réserve pour lui le plus grand belier, non qu'il eût plus de soin de sa vie que de celle de ses Compagnons ; car on voit au contraire qu'il a plus de soin de celle de ses Compagnons que de la sienne, puisqu'il les fait sauver les premiers, mais parce qu'il étoit apparemment plus grand, & que d'ailleurs il n'avoit que le belier seul, car son belier n'étoit point au milieu de deux autres, comme ceux qui portoiert ses Compagnons.

Page 294. *Les brebis n'étant point traites à leur ordinaire, & se trouvant trop chargées de leur lait*] Il semble que cette particularité ne fait rien ici, & qu'elle n'y est pas nécessaire. Mais il en est de la Poésie comme de la Peinture, l'une & l'autre employent avec succès des circonstances qui ne sont pas proprement ni nécessairement du sujet, mais qui en sont les accompagnemens, & qui servent à rendre la chose plus vraisemblable & à lui donner un plus grand air de vérité.

Le belier sous lequel j'étois, sortit le dernier] Voilà le heros. Ulysse fait sauver ses Compagnons & demeure le dernier. Homere ne manque à rien de tout ce que demandent l'honneur & la generosité la plus héroïque.

Et lui parle en ces termes : Mon cher belier] Il n'y a rien de plus ordinaire, sur-tout dans la passion, que de parler, non seulement aux bêtes, mais aux choses mêmes les plus insensibles. Nous en avons des exemples dans l'Iliade & ailleurs. Cependant un Critique moderne en a voulu faire un reproche à Homere : ce Poëte en a été assez bien justifié.

Page 295. *Un méchant homme nommé Personne assisté de ses Compagnons aussi scelerats que lui*] Cela est plaifant qu'un monstre comme le Cyclope, qui a dévoré six de ses supplians & de ses hôtes, ose appeller quelqu'un méchant & scelerat. Mais voilà la na-

SUR L'ODYSSÉE. Livre IX. 333
ture bien peinte. Les méchans n'appellent
injustice & sceleratesse que celles qu'ils souffrent , & ils regardent d'un autre oeil celles qu'ils font.

Page 297. *Je leur fis signe de cesser ces larmes*] Ulysse dit , *je leur fis signe* , car il n'osoit encore parler , se trouvant trop près de l'autre , & craignant encore quelque terrible coup de desespoir de ce monstre , & la suite fait bien voir qu'il avoit raison.

Et ces maux vengeurs ne pouvoient pas manquer de l'arriver] Homere étoit donc persuadé que les crimes attiroient tôt ou tard sur ceux qui les commettent , des maux certains & inévitables.

Page 298. *Qu'elle tomba devant notre vaisseau*] Ce vers dans toutes les Editions est suivi de cet autre ,

Τὸν δὲν ἰδεύοντες εἰς οἴητον ἄκρον ἰκίεσθαί.

Il s'en fallut bien peu qu'elle ne tombât sur notre gouvernail. Et Eustathe avertit que les anciens Critiques avoient marqué ce vers d'une étoile & d'une pointe. D'une étoile pour marquer que le vers est beau & qu'il est d'Homere ; & de la pointe , pour marquer qu'il est déplacé. En effet , il ne convient point ici , car il ne se peut que cette masse qui est tombée devant le vaisseau , c'est-à-dire , devant la proue , soit tombée presque sur le gouvernail qui est à la poupe. Il est inutile de dire , comme quel-

ques anciens Critiques ont fait pour sauver cette contradiction, qu'Ulyffe avoit tourné son vaisseau pour parler au Cyclope ; car quelle nécessité y avoit-il de le tourner ? Ne pouvoit-il pas lui parler aussi bien de la poupe que de la proue ? En un mot, ce vers a été rapporté ici mal à propos, & repeté sans raison. On l'a tiré de l'endroit qui suit, où Homere parle de la seconde roche que le Cyclope jetta contre Ulyffe ; c'est-là sa place, comme les premiers Critiques l'ont reconnu.

La chute de cette masse enorme excita un mouvement si violent dans la mer] Quelle force de Peinture ! & quels Peintres pourroient exprimer les images que cette Poësie nous presente ?

Page 300. *Il y avoit autrefois ici un celebre devin]* Le Grec ajoute *fort & grand*, pour faire entendre qu'il étoit de la race des Cyclopes, qu'il étoit d'une force & d'une taille prodigieuse comme eux. Puisque les Cyclopes avoient un devin, c'est une marque qu'ils n'étoient pas si barbares.

Et me dit en propres termes, que je serois privé de la vue par les mains d'Ulyffe] Le Poëte a menagé ceci avec bien de l'art, pour faire admirer la sagesse d'Ulyffe d'avoir déguisé son nom. Que seroit-il devenu s'il s'étoit nommé ?

Je m'attendois de voir arriver ici quelque

homme beau, bien fait, de grande taille] Car quelle apparence y avoit-il qu'un homme ordinaire osât approcher du Cyclope? Polypheme attendoit un homme beau, bien fait, &c. c'est-à-dire, un monstre qui n'eût qu'un œil comme lui au milieu du front, &c. car c'étoit la beauté des Cyclopes.

Et aujourd'hui c'est un petit homme sans force & de mauvaise mine] Cet homme que les Pheaciens ont trouvé beau, grand, bien fait & de bonne mine, est traité par le Cyclope d'homme laid, sans force & de méchante mine. Le plus grand homme auprès de ce monstre n'auroit pû passer que pour un nain. Ulysse ne hazarde rien en rapportant aux Pheaciens le mépris que le Cyclope avoit eû pour lui, & il se relève bien en faisant voir combien la prudence est au-dessus de la force.

Je t'en prie, Ulysse, approche, que je te fasse les presens d'hospitalité] Le Cyclope n'est pas si insensé de se flatter qu'Ulysse se remettra entre ses mains. Ce sont de ces choses que la rage fait dire, & qui marquent tout le contraire de ce que l'on dit.

Page 301. *Et je n'attens ma guerison d'aucun autre Dieu*] Il croit qu'il n'y a aucun Dieu qui le puisse guérir que Neptune, & il le croit parce qu'il est son pere; sans cela il douteroit de son pouvoir comme de celui de tous les autres Dieux. Ce caractere est bien soutenu.

Comme il est sûr que Neptune ne te rendra pas l'œil que tu as perdu] Ce n'est pas qu'Ulysse refuse aux Dieux le pouvoir de rendre la vue aux aveugles , il est très-persuadé qu'ils peuvent le faire. Mais c'est que Polypheme ayant été aveuglé par l'ordre des Destinées , & cet aveuglement étant une punition de sa barbarie , les Dieux ne le gueriront jamais.

En levant les mains au ciel] Quoique Neptune soit le Dieu de la mer , il ne laisse pas d'être au ciel comme les autres Dieux , & c'est là que le Cyclope lui adresse ses prieres.

Si je suis véritablement votre fils , & si vous êtes véritablement mon pere] Cela est spécifié avec cette précision , parce qu'on donnoit souvent le nom de pere & celui de fils à des gens qui ne l'étoient point véritablement.

Page 302. *Ulysse , le destructeur des villes , fils de Laerte , qui habite à Ithaque]* Il repete les mêmes titres qu'Ulysse s'est donnés , afin qu'il n'y ait point d'équivoque.

La roche tombe derriere notre vaisseau] La premiere étoit tombée devant le vaisseau , parce qu'il n'étoit pas encore bien avant dans la mer ; mais comme depuis cela il a fait du chemin , celle-ci tombe justement derriere.

Il s'en fallut bien peu qu'elle ne tombât]
 Voici l'endroit où ce vers est fort bien placé, aussi dans les anciennes Editions il étoit marqué d'une étoile.

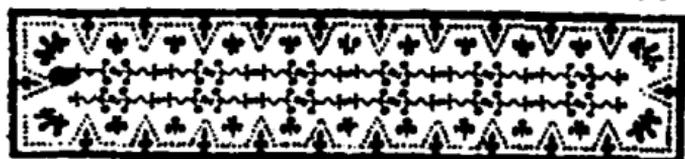
La chute de cette masse énorme fait reculer la mer, & le flot agité pousse en avant notre vaisseau] Comme la première roche en tombant devant le vaisseau, l'avoit fait reculer vers la Sicile, celle-ci tombant derrière, le doit pousser en avant vers l'île d'Ægusa qui est vis-à-vis.

Page 304. *Mais fort tristes de la perte que nous avons faite]* Homere ne manque à aucune bienséance. Je suis charmée de ce sentiment qu'il donne à Ulysse. Combien de gens à qui la joie d'être échappés d'un si grand danger, feroit oublier la perte de leurs camarades.



Argument du Livre X.

Ulysse arrive dans l'île d'Eolie où regne Eole Roi & gardien des vents. Eole lui donne le Zephyre pour le conduire heureusement, & lui livre tous les autres vents enfermés & liés dans un outre. Pendant son sommeil, ses Compagnons ouvrent cet outre, pensant que ce fût de l'or. Ces vents déchaînés repoussent Ulysse sur les côtes d'Eole, qui refuse de le recevoir. Ulysse s'éloigne de cette île & arrive chez les Lestrygons. Il perd là onze de ses vaisseaux ; & avec le seul qui lui reste, il part & arrive à l'île d'Eée, & envoie la moitié de ses Compagnons choisis par le sort avec Euryloque pour reconnoître le pays & ceux qui l'habitent. Tous ceux qu'il envoie, excepté Euryloque sont changés en pourceaux par Circé. Ulysse va pour les chercher ; Mercure lui donne une plante appelée Moly, excellent antidote contre les enchantemens, qui le garantit de ceux de Circé. Ses Compagnons reprennent leur première forme, & Ulysse après avoir demeuré un an auprès de Circé, se rembarque par ses ordres pour descendre aux Enfers.



L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

LIVRE X.

NOUS arrivâmes heureuse-
 ment dans l'isle d'Eolie, où
 regnoit Eole fils d'Hippotes &
 favori des Dieux. C'est une isle flot-
 tante, ceinte tout autour d'une
 forte muraille d'airain & bordée
 en dehors de roches escarpées.
 Ce Roi a douze enfans, six gar-
 çons & six filles. Il a marié les
 freres avec les sœurs, & ces jeu-
 nes gens passent leur vie auprès
 de leur pere & de leur mere dans
 des festins continuels où ils n'ont
 rien à désirer pour la bonne che-
 s

« re. Pendant le jour le Palais par-
« fumé de parfums délicieux , se-
« tentit de cris de joie , on y en-
« tend un bruit harmonieux , & la
« nuit les maris vont coucher près
« de leurs femmes sur des tapis &
« sur des lits magnifiques. Nous ar-
« rivâmes donc dans ce Palais. Le
« Roi me régala pendant un mois,
« & me fit mille questions sur le
« siège de Troye , sur la flotte des
« Grecs & sur leur retour. Je satisfis
« sa curiosité & je lui racontai en
« détail toutes nos aventures. Je lui
« demandai ensuite la permission de
« m'en retourner , & la faveur de
« m'en donner les moyens. Il ne
« me refusa point , & prépara tout
« ce qui m'étoit nécessaire pour
« mon voyage. Il me donna un ou-
« tre fait de la peau d'un des plus
« grands bœufs , où il enferma les
« souffles impetueux des vents , car
« le fils de Saturne l'en a fait le dif-

pensateur & le garde , en sorte
qu'il est le maître de les retenir
ou de les lâcher comme il lui
plaît. Il lia lui-même cet outre
dans mon vaisseau avec un cor-
don d'argent , afin qu'il n'en é-
chappât pas la moindre haleine. Il
laissa seulement en liberté le Ze-
phyre , auquel il donna ordre de
conduire mes vaisseaux ; ordre
qu'il n'exécuta point , car nous
l'en empêchâmes par notre folie,
qui pensa nous faire tous périr.
Nous voguâmes heureusement
pendant neuf jours entiers , & le
dixième jour nous découvrons
déjà notre chere patrie , & nous
voyions les feux allumés sur le
rivage pour éclairer les vaisseaux ,
mais accablé de travaux & de las-
situde , je me laissai malheureu-
sément surprendre au sommeil ,
car j'avois toujours tenu le gou-
vernail , & je n'avois pas voulu

me reposer de ce soin sur d'autres, afin d'arriver plus promptement & plus sûrement. Pendant que je dormois, mes Compagnons se mirent à parler ensemble, dans la pensée que cet outre, que j'avois dans mon vaisseau, étoit rempli d'or & d'argent qu'Eole m'avoit donné. Ils se dirent donc les uns aux autres : Grands Dieux, combien Ulyssé est cheri & honoré de tous ceux chez qui il arrive ! Il emmene de son voyage de Troye un riche butin, & nous, qui avons été les compagnons de toutes ses courses, & qui avons essuyé les mêmes dangers, nous nous en retournons dans nos maisons les mains vuides. Voilà encore un sac plein d'or, dont lui a fait présent le Roi Eole pour gage de son amitié. Allons donc, ouvrons ce sac & voyons toutes les gran-

des richesses dont il est plein. ^{ce}

Ainsi parlerent mes Compagnons , & ce funeste conseil fut ^{ce}
suivi. Ils ouvrirent le sac ; en même ^{ce}
tems tous les vents sortirent ^{ce}
en foule & exciterent une furieuse ^{ce}
tempête qui emporta mes vaisseaux & les éloigna de ma chere ^{ce}
patrie. Reveillé par ce bruit affreux , & par les cris & les larmes de mes Compagnons , je m'abandonnai presque au désespoir. ^{ce}
Je déliberai en moi-même si je ne me jetterois point dans la mer ^{ce}
pour périr dans ses gouffres , ou si je supporterois encore ce revers ^{ce}
sans me plaindre & sans recourir à la mort. Je pris ce dernier parti ^{ce}
comme le plus digne de l'homme , & me couvrant la tête de mon ^{ce}
manteau , je me couchai sur le tillac de mon navire. Toute ma ^{ce}
flotte est repoussée par la tempête sur les côtes de l'isle d'Eolie d'où ^{ce}

» j'étois parti. Mes Compagnons
» ne pouvoient se consoler & fon-
» doient en larmes. Nous descendî-
» mes sur le rivage, nous fîmes de
» l'eau, & mes Compagnons pré-
» parerent le dîner. Après un léger
» repas je pris avec moi un heraut
» & un de mes Compagnons, &
» j'allai avec eux au Palais d'Eole,
» que je trouvai à table avec sa fem-
» me & ses enfans. En entrant dans
» la salle nous nous arrêtons à la
» porte & nous nous asseïons sur le
» seuil. Eole & ses fils, étonnés de
» nous revoir, Ulyffe, me dirent-ils,
» pourquoi êtes-vous revenu? Quel
» Dieu ennemi vous a fait éprou-
» ver sa colere? nous vous avons
» donné de bonne foi tous les
» moyens nécessaires pour vous en
» retourner dans votre patrie, &
» pour aller par-tout où vous au-
» riez voulu.
» Helas! leur répondis-je avec

toutes les marques d'une vérita-
 ble douleur, ce sont mes infidé-
 les Compagnons qui m'ont trahi.
 C'est un moment d'un malheureux
 sommeil qui m'a livré à cette in-
 fortune. Mais ayez la charité, mes
 amis, de remédier encore une fois
 à tous mes malheurs. Les Dieux
 vous en ont donné le pouvoir.

Je tâchois ainsi d'attirer leur
 compassion par la douceur de mes
 paroles. Ils demeurèrent tous dans
 le silence. Le Roi le rompt enfin,
 & me regardant avec des yeux
 d'indignation : Va, me dit-il, fui
 promptement de cette isle, le plus
 méchant de tous les mortels. Il ne
 m'est permis, ni de recevoir, ni
 d'assister un homme que les Dieux
 immortels ont déclaré leur enne-
 mi. Va, fui, puisque tu viens dans
 mon Palais chargé de leur haine
 & de leur colere.

Il me renvoya ainsi de son isle

» avec inhumanité, malgré l'état pi-
» toyable où il me voyoit. Nous
» nous éloignâmes donc de cette
» terre fort affligés. Le courage de
» mes Compagnons étoit abbatu de
» la pénible navigation à laquelle
» nous nous voyions encore expo-
» sés par notre imprudence ; car
» nous n'avions plus aucune espé-
» rance de retour. Cependant nous
» fîmes route six jours entiers, & le
» septième nous arrivâmes à la hau-
» teur de la ville de Lamus, de
» la spacieuse Leftrygonie qui a-
» bonde en toutes sortes de trou-
» peaux, car le berger qui ramene
» son troupeau de moutons le soir,
» appelle le pasteur de bœufs, qui
» entendant sa voix, fait sortir aussitôt
» ses bœufs pour le pâturage. Là
» un berger, qui pourroit se passer
» de dormir la nuit, gagneroit dou-
» ble salaire : il meneroit paître les
» moutons le jour, & la nuit il me-

neroit les bœufs , car ces deux
 differens pâturages sont fort voi-
 fins. Nous nous présentâmes pour
 entrer dans le port , qui est fort cé-
 lébre , mais l'entrée n'en est pas fa-
 cile ; la nature l'a environné de ro-
 ches fort hautes , & des deux côtés
 le rivage s'avance & fait deux
 pointes qui ne laissent au milieu
 qu'un passage fort étroit. Mes
 Compagnons entrèrent dans ce
 port & attachèrent leurs vaisseaux
 à terre les uns près des autres ; car
 la marée étoit basse & la mer fort
 tranquille. Mais moi , je n'y en-
 trai point , & je tins mon vaisseau
 dehors près d'une de ces poin-
 tes , & après en avoir attaché le
 cable à un rocher , je montai sur
 une éminence d'où je ne décou-
 vris aucuns travaux de laboureurs ,
 je vis seulement de la fumée qui
 s'élevoit & qui marquoit que le
 pays étoit habité. Aussi-tôt je choi-

• fis deux de mes Compagnons que
• j'envoyai à la découverte , & je
• leur donnai un heraut pour les ac-
• compagner. Ils prirent le grand
• chemin par où les charrettes por-
• toient à la ville le bois des mon-
• tagnes voisines. Près de la ville
• ils rencontrèrent une jeune fille
• qui étoit sortie pour aller puiser
• de l'eau à la fontaine d'Artacie ,
• & c'étoit la fille même d'Anti-
• phate Roi des Lestrygons. Mes
• gens s'approchèrent & lui de-
• manderent qui étoit le Roi du
• pays , & quels étoient les peuples
• qui lui obéissoient. Elle leur mon-
• tra le Palais de son pere ; ils y
• allerent & trouverent à l'entrée la
• femme du Roi , dont la vûe leur
• fit horreur , car elle étoit aussi
• grande qu'une haute montagne.
• Dès qu'elle les vit, elle appella
• son mari Antiphate , qui étoit à
• la place publique , qui leur pré-

para une cruelle mort ; car empoi-
gnant d'abord un de mes Compa-
gnons , il le mangea pour son di-
ner. Les autres tâcherent de re-
gagner leurs vaisseaux par la fui-
te ; mais ce monstre se mit à crier
& à appeller les Lestrygons. Sa
voix épouvantable fut entendue
de toute la ville. Les Lestrygons
accourent de par tout à milliers
sur ce port , semblables non à des
hommes , mais à des Geans , &
ils nous accabloient de grosses
pierres du haut de ces roches ef-
carpées. Un bruit confus d'hom-
mes mourans & de vaisseaux bri-
sés s'éleve de ma flotte. Les Lef-
trygons enfilant ces malheureux
comme des poissons , les empor-
tent pour en faire bonne chere.
Pendant qu'on maltraite ainsi mes
vaisseaux qui sont dans le port ,
je tire mon épée , & coupant le
cable qui attachoit le mien hors

du port à la pointe d'un rocher ;
j'ordonnai à mes Compagnons de
ramer de toutes leurs forces pour
nous dérober au danger qui nous
menaçoit. Aussi-tôt la mer blan-
chit sous l'effort de leurs rames ,
& dans un moment mon vaisseau
fut hors de la portée des roches
dont on tâchoit de l'accabler.
Mais les autres périrent tous dans
le port sans qu'il en échappât un
seul.

Nous cinglâmes vers la haute
mer , fort affligés de la perte de
nos vaisseaux & de la mort de nos
Compagnons , & nous arrivâmes
à l'isle d'Ææa , qui étoit la de-
meure de la Déesse Circé dont
la beauté de la voix répondoit à
celle de son visage. Elle étoit
sœur du sévère Æètes ; le soleil
qui éclaire tous les hommes , les
avoit eus tous deux de la Nym-
phe Persa , fille de l'Océan. Nous

entrâmes dans le port sans faire le moindre bruit, conduits par quelque Dieu. Nous descendîmes à terre, & nous fûmes-là deux jours & deux nuits à nous reposer, car nous étions accablés de douleur & de fatigue.

Le matin du troisième jour dès que l'aurore eut doré les sommets des montagnes, je pris mon épée & ma pique, & j'avançai dans la campagne pour voir si j'entendrois pas quelque voix, ou si je ne trouverois point quelques terres labourées. Je montai sur un terre élevé, & jettant ma vue de tous côtés, j'apperçus au loin de la fumée qui sortoit du Palais de Circé, du milieu des bocages & des forêts qui l'entourent. Aussi-tôt ma première résolution fut d'aller moi-même m'informer; mais après y avoir bien pensé, je trouvai qu'il étoit plus à propos

de retourner à mon vaisseau , de
faire repaître mes Compagnons ,
& de les envoyer prendre langue.
J'étois déjà près de mon vaisseau
lorsque quelqu'un des Dieux im-
mortels eut pitié de me voir dé-
nué de tout secours , & envoya
sur mon chemin un grand cerf qui
sortoit de la forêt pour aller se dé-
faltrer dans le fleuve , car l'ar-
deur du soleil avoit irrité sa soif.
Comme il passoit devant moi , je
le frappai au milieu du dos & le
perçai de part en part d'un coup
de pique. Il tombe mort sur la
poussière en poussant un grand cri.
Je courus aussi-tôt sur lui , & lui
mettant le pied sur la gorge , j'ar-
rachai ma pique de son corps , je
la posai à terre , & j'allai prendre
quelques branches d'ozier dont je
fis une corde d'environ quatre
coudées avec laquelle j'attachai
ensemble les quatre pieds de ce

mônstrueux animal & le chargeai
sur mon cou, ma tête passée en-
tre ses jambes ; je le portai ainsi
dans mon vaisseau, m'appuyant
sur ma pique, car il n'étoit pas
possible de le porter sur mon é-
paule d'une seule main, il étoit
trop grand & trop fort. En arri-
vant je jettai mon fardeau à terre,
& j'excitai mes Compagnons en
leur adressant ces paroles, qui ne
leur furent pas désagréables : Mes
amis, quelque douleur qui nous
presse nous n'irons pas visiter en-
semble le sombre Royaume de
Pluton avant le jour marqué par
la Destinée. Levez-vous, faisons
bonne chere, puisque nous avons
une assez bonne provision, &
chassons la faim qui nous livroit
déjà une cruelle guerre. A ces
mots ils reviennent de leur abba-
tement, & se découvrent la tête
qu'ils avoient couverte de leurs

« manteaux par défefpoir. Ils se le-
« vent & regardent avec admira-
« tion ce cerf, qui étoit d'une gran-
« deur énorme ; quand ils se furent
« raffafiés du plaifir de le contem-
« pler, ils laverent les mains & se
« mirent à préparer le foupper. Nous
« paffâmes le refte du jour à boire
« & à faire bonne chere, & dès que
« le foleil fut couché & que la nuit
« eut répandu fes ténébres fur les
« campagnes, nous nous couchâ-
« mes près de notre vaiffeau fur le
« rivage même. Le lendemain au
« point du jour j'affemblai mes
« Compagnons, & leur dis : Mes
« amis, nous voici dans une terre
« entièrement inconnue, car nous
« ne favons en quelle partie du mon-
« de nous fommes par rapport au
« feptentrion & au midi, au cou-
« chant & au levant. Voyons donc
« quel confeil nous avons à pren-
« dre, s'il y en a quelqu'un, & je

doute qu'il y en ait un bon, car
étant monté sur une éminence,
j'ai reconnu que nous sommes
dans une isle fort basse & environ-
née d'une vaste mer; & j'ai vû
sortir de la fumée du milieu de ses
bocages & de ses forêts.

Ces paroles abbattirent entié-
rement le courage de mes Com-
pagnons, à qui les cruautés d'An-
tiphate & celles du terrible Cy-
clope Polypheme ne manqué-
rent pas de revenir dans l'esprit.
Ils se mirent tous à crier & à ver-
ser des torrens de larmes. Eh, à
quoi servent les cris & les larmes
dans l'affliction? Mais moi, après
les avoir tous passés en revue &
bien comptés, je les partageai en
deux bandes; je leur donnai à cha-
cune un chef, je me mis à la tête
de la première, & Euryloque
commanda la seconde. Je jettai
en même tems deux forts dans un

» casque pour voir quelle compa-
 » gnie devoit aller à la découverte.
 » Le fort d'Euryloque sortit le pre-
 » mier. Il se met aussi-tôt en marche
 » à la tête de ses vingt-deux Compa-
 » gnons. Ils ne purent nous quitter
 » sans pleurer amèrement, ni nous
 » les voir partir sans fondre en lar-
 » mes.

» Dans le fond d'une vallée ils
 » trouverent le Palais de Circé qui
 » étoit bâti de belles pierres de taille.
 » & environné de bois. On voyoit
 » à l'entrée des loups & des lions
 » qu'elle avoit apprivoisés par ses fu-
 » nestes drogues. Ils ne se jetterent
 » point sur mes gens, au contraire
 » ils se leverent pour les flatter en
 » remuant la queue. Comme des
 » chiens domestiques caressent leur
 » maître qui sort de table, car il leur
 » apporte toujours quelque dou-
 » ceur; de même ces lions & ces
 » loups caressent mes Compa-

gnons , qui ne laissoient pas d'être effrayés de leur taille énorme. Ils s'arrêterent sur la porte de la Déesse , & ils entendirent qu'elle chantoit d'une voix admirable , en travaillant à un ouvrage de tapisserie , ouvrage immortel , d'une finesse , d'une beauté & d'un éclat qui ne se trouvent qu'aux ouvrages des Déeses. Le brave Polites , qui étoit le plus prudent de la troupe & qui m'étoit le plus cher , prit la parole & dit : Mes amis , j'entends quelque personne , qui en travaillant à quelque ouvrage , chante merveilleusement , c'est une femme , ou plutôt une Déesse ; ne craignons point de lui parler.

En même tems ils se mettent à l'appeller. Elle se leve de son siège , ouvre ses portes éclatantes , & les convie d'entrer. Ils entrent par un excès d'imprudence. Eu-

» ryloque , feul foupçonnant quel-
» que embûche , demeura dehors.
» La Déesse fait d'abord affeoir ces
» malheureux fur de beaux fiéges ,
» & leur fert un breuvage compo-
» sé de fromage , de farine & de
» miel détrempe dans du vin de
» Pramne , & où elle avoit mêlé
» des drogues enchantées pour leur
» faire oublier leur patrie. Dès qu'ils
» eurent avalé ce breuvage empoi-
» sonné , elle leur donna fur la tête
» un coup de fa verge , & les en-
» ferma dans l'étable. Ils avoient la
» tête , la voix , les foyes , enfin
» tout le corps de véritables pour-
» ceaux , mais leur esprit étoit en-
» core entier comme auparavant.
» Ils entrèrent dans l'étable en pleu-
» rant. Avant que de les enfermer ,
» la Déesse remplit leur auge de
» gland & de gouffes , dont les
» pourceaux ont accoutumé de
» fe nourrir. Euryloque retourne

promptement au vaisseau pour nous annoncer la malheureuse & surprenante aventure de mes Compagnons. Il étoit si pénétré de douleur qu'il ne pouvoit parler, quelque envie qu'il eût de nous l'apprendre, & ses yeux étoient noyés de pleurs. Par l'état où nous le voyions, il étoit aisé de juger que son affliction étoit extrême. Enfin nous le pressâmes tant de parler, qu'il nous apprit le malheur qui venoit d'arriver. Divin Ulysse, me dit-il, nous avons parcouru ces bois selon vos ordres. Nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maison de Circé; là nous avons entendu une voix mélodieuse; c'étoit une femme ou plutôt une Déesse qui chantoit. Nos Compagnons ont commencé à l'appeller. Elle a quitté promptement son siège, elle est venue ouvrir les portes &

les a conviés d'entrer. Ils font en-
 très par un excès d'imprudence ;
 mais moi , soupçonnant quelque
 embûche , je suis demeuré à la
 porte. Ils font tous péris dans le
 Palais , aucun d'eux n'a reparu ,
 quoique j'aye attendu long-tems
 pour en avoir quelques nouvelles.
 A ces mots je pris mon épée
 & un javelot , & j'ordonnai à Eu-
 ryloque de me conduire par le
 même chemin qu'il avoit tenu.
 Mais lui se jettant à mes genoux ,
 & les embrassant étroitement , me
 conjuroit avec larmes de renon-
 cer à ce dessein. Généreux Ulyf-
 se , n'allez point-là , me disoit-il ,
 je vous en prie , & ne m'y menez
 pas malgré moi. Laissez-moi plu-
 tôt ici , je sai que vous n'en re-
 viendrez point , & que vous ne
 ramenez pas un seul de votre
 troupe. Fuyons sans perdre un
 moment ; peut-être est-il encore
 tems

tems de nous dérober au danger ^{ce}
 qui nous menace & d'éviter ce ^{ce}
 funeste jour. ^{ce}

Euryloque , lui dis-je , demeu- ^{ce}
 rez donc ici à faire bonne chere ^{ce}
 sur votre vaisseau ; pour moi je ^{ce}
 suis résolu d'aller , car c'est une né- ^{ce}
 cessité indispensable. Je le quitte ^{ce}
 en même tems , & je m'éloigne ^{ce}
 du rivage. ^{ce}

J'avois à peine traversé le bois ^{ce}
 & parcouru une partie de la val- ^{ce}
 lée , que , comme j'approchois du ^{ce}
 Palais de Circé , Mercure vint à ^{ce}
 ma rencontre sous la forme d'un ^{ce}
 jeune homme qui est à la fleur de ^{ce}
 sa jeunesse , & m'abordant & me ^{ce}
 prenant la main , il me dit , Où ^{ce}
 allez-vous , malheureux , en par- ^{ce}
 courant ainsi seul ces côteaux , ^{ce}
 sans avoir aucune connoissance ^{ce}
 des lieux où vous êtes ? Vos Com- ^{ce}
 pagnons sont dans ce Palais de ^{ce}
 Circé , enfermés comme des ^{ce}

pourceaux dans des étables. Venez-vous pour les délivrer ? je ne croi pas que vous en fortiez jamais ; vous ne ferez qu'augmenter le nombre. Mais j'ai pitié de vous , je veux vous garentir de ce danger : prenez le contrepoison que je vais vous donner ; avec ce remede vous pouvez sûrement entrer dans ce Palais , il éloignera de vous tous les maux qu'on voudroit vous faire. Je vais vous découvrir les pernicioeux desseins de Circé. Dès que vous serez arrivé , elle vous préparera une boisson mixtionnée où elle mêlera des drogues plus dangereuses que les poisons. Mais ses enchantemens seront inutiles sur vous. Le remede que je vous donne est un excellent préservatif , & voici de quelle manière vous devez vous conduire. Quand elle vous aura frappé de sa longue verge , tirez prom-

ptement l'épée & jetez-vous sur elle comme si vous aviez dessein de la tuer. Effrayée de cette audace, elle vous offrira sa couche, & gardez-vous bien de la refuser, afin qu'elle délivre vos Compagnons, & qu'elle vous donne tous les secours qui vous sont nécessaires. Mais auparavant obligez-la de jurer le plus grand serment des Immortels, qu'elle ne vous tendra aucune sorte de piège, afin que quand elle vous tiendra désarmé, elle ne vous rende pas lâche & efféminé.

Ce Dieu ayant parlé ainsi, me présente cet antidote, qu'il arracha de terre, & dont il m'enseignales vertus : c'étoit une espede de plante dont la racine étoit noire & la fleur blanche comme du lait. Les Dieux l'appellent *Moly*. Il est difficile aux mortels de l'arracher, mais les Dieux peuvent toutes choses.

En finissant ces mots , il s'éle-
 ve dans les airs & prit son vol vers
 l'Olympe. Je continuai mon che-
 min vers le Palais de Circé , & en
 marchant j'étois agité de différen-
 tes pensées. Je m'arrêtai à la por-
 te de la Déesse , je l'appellai , elle
 entendit ma voix , vint elle-même
 ouvrir les portes & me pria d'en-
 trer. Je la suivis plongé dans une
 profonde tristesse. Elle me mena
 dans la salle , & après m'avoir fait
 asseoir sur un beau siège à mar-
 che - pied & tout parfemé de
 clouds d'argent , elle me présen-
 te dans une coupe d'or cette boif-
 son mixtionnée où elle avoit mê-
 lé ses poisons , qui devoient pro-
 duire une si cruelle métamorpho-
 se. Je pris la coupe de ses mains
 & je bus , mais elle n'eut pas l'ef-
 fet qu'elle en attendoit ; elle me
 donna un coup de sa verge , & en
 me frappant elle dit ; *Va dans l'é-*

table, va retrouver tes Compagnons, &
être comme eux. En même tems
 je tire mon épée, & je me jette
 sur elle comme pour la tuer. Elle
 se met à crier, & tombant à mes
 genoux, elle me dit, le visage
 couvert de larmes : Qui êtes-
 vous ? d'où êtes vous ? Je suis dans
 un étonnement inexprimable de
 voir qu'après avoir bu mes poi-
 sons, vous n'êtes point changé.
 Jamais aucun autre mortel n'a pu
 résister à ces drogues, non seule-
 ment après en avoir bu, mais mê-
 me après avoir approché la coupe
 de ses levres. Il faut que vous
 ayez un esprit supérieur à tous les
 enchantemens, ou que vous soyez
 le prudent Ulyse ; car Mercure
 m'a toujours dit qu'il viendrait ici
 au retour de la guerre de Troye.
 Mais remettez votre épée dans le
 fourreau, & ne pensons qu'à l'a-
 mour. Donnons-nous des gages

» d'une passion réciproque pour é-
» tablir la confiance qui doit regner
» entre nous.

» Elle me parla ainsi. Mais moi
» fans me laisser surprendre à ces dé-
» monstrations trop suspectes , je lui
» répondis : Circé , comment vou-
» lez-vous que je réponde à votre
» passion , vous qui venez de chan-
» ger si indignement mes Comp-
» gnons en pourceaux , & qui me
» retenant dans votre Palais , m'of-
» frez insidieusement de partager a-
» vec moi votre couche , afin que
» quand je serai désarmé , je sois à
» votre discrétion , & que vous
» triomphiez de moi comme d'un
» homme fans vertu & fans force.
» Non , jamais je ne consentirai à
» ce que vous me proposez , si ,
» comme Déesse que vous êtes ,
» vous ne me faites le plus grand
» serment des Immortels que vous
» ne me tendrez aucun autre piège.

Elle ne balança point : elle me fit le serment que je demandois. Ce serment fait tout du long sans aucune ambiguité, je consentis à ce qu'elle demandoit de moi.

Elle avoit près d'elle quatre Nymphes dignes des vœux de tous les mortels ; elles la servoient & avoient soin de tout dans son Palais. C'étoient des Nymphes des fontaines, des bois & des fleuves qui portent le tribut de leurs eaux dans la mer. L'une couvrit les sièges de beaux tapis de pourpre, & étendit sur le plancher d'autres tapis d'une finesse admirable & d'un travail exquis. L'autre dressa une table d'argent & mit dessus des corbeilles d'or. La troisième versa le vin dans une urne d'argent & prépara les coupes d'or. Et la quatrième apporta de l'eau, alluma du feu & prépara le bain. Quand tout fut prêt, elle

me mit au bain & versa l'eau chaude sur ma tête & sur mes épaules, jusqu'à ce qu'elle eût dissipé la lassitude qui me restoit de tant de peines & de travaux que j'avois soufferts. Après qu'elle m'eut baigné & parfumé d'essences, elle me présenta une tunique d'une extrême beauté & un manteau magnifique, & me remenant dans la salle, elle me plaça sur un beau siège à marchepied, & me pressa de manger. Mais je n'étois guère en état de lui obéir, j'avois bien d'autres pensées, car mon cœur ne me présageoit que des maux.

Quand la Déesse s'aperçut que je ne mangeois point & que je m'abandonnois à la tristesse, elle s'approcha de moi & me dit : Ulyssé, pourquoi vous tenez-vous-là sans manger & sans dire une seule parole, rongéant votre cœur ? Craignez - vous quelque

nouvelle embuche ? Cette crainte m'est trop injurieuse ; ne vous ai-je pas fait le plus grand & le plus inviolable de tous les sermens ?

Grande Déesse , lui répondis-je , est-il quelqu'un qui en ma place , pour peu qu'il eût de bonté & d'humanité , pût avoir le courage de manger & de boire avant que ses Compagnons fussent délivrés & avant que de les voir lui-même de ses propres yeux. Si c'est par un sentiment d'amitié que vous me pressez de prendre de la nourriture , délivrez donc mes Compagnons , que j'aye la consolation de les voir.

A ces mots elle sort , tenant à sa main sa verge enchanteresse. Elle ouvre la porte de l'étable , fait sortir mes Compagnons , qui avoient la figure de pourceaux , & les amena dans la salle. Là elle passe & repasse autour d'eux , & les

» frote d'une autre drogue. Aussi-tôt
 » on voit tomber toutes les foyes
 » qu'avoit produites la boisson em-
 » poisonnée dont elle les avoit réga-
 » lés. Ils reprennent leur première
 » forme, & paroissent plus jeunes,
 » plus beaux & plus grands qu'upa-
 » ravant. Ils me reconnoissent à l'in-
 » stant & accourent m'embrasser
 » avec des soupirs & des larmes de
 » joie. Tout le Palais en retentit ; la
 » Déesse elle-même en fut tou-
 » chée, & s'approchant de moi,
 » elle me dit : Divin fils de Laërte,
 » Ulysse si fecond en ressources &
 » en expédiens, allez promptement
 » à votre vaisseau, retirez-le à sec
 » sur le rivage, mettez dans les
 » grottes voisines tout votre butin,
 » vos armes & les agrès, & en re-
 » venant amenez-moi tous vos au-
 » tres Compagnons. J'obéis sans
 » perdre tems. Arrivé sur le rivage
 » je trouye mes Compagnons plon-

D'HOMERE. *Liv. X.* 371
gés dans une douleur très-vive &
fondant en pleurs. Comme de ten-
dres genisses qui voyant le soir
revenir leurs meres du paturage,
bondissent autour d'elles, & sans
que les parcs qui les renferment
puissent les retenir, elles accou-
rent au-devant & font retentir de
leurs meuglemens toute la plai-
ne; de même mes Compagnons
me voyant, accourent & s'em-
pressent autour de moi, & m'envi-
ronnent avec de grands cris & les
yeux baignés de larmes. Ils témoi-
gnent la même joie que s'ils re-
voyoient leur chere Ithaque, qui
les a nourris & élevés. Je n'en-
tends de tous côtés que ces pa-
roles, Divin Ulyffe, nous avons
autant de joie de votre retour,
que si nous nous voyions de re-
tour dans notre patrie. Mais con-
tez-nous la mort déplorable de
nos Compagnons.

Je tâchai de leur redonner
 courage & de mettre fin à leur
 douleur, Mes amis, leur dis-je,
 mettons promptement notre vais-
 seau à sec, retirons notre butin,
 nos armes & nos agrès dans les
 grottes voisines, & préparez-vous
 à me suivre pour voir vos Com-
 pagnons dans le Palais de Circé
 merveilleusement bien traités &
 faisant très-bonne chere; ils ont
 en abondance tout ce qu'on fau-
 roit désirer.

Ravis de cette bonne nouvel-
 le, ils executent mes ordres sans
 balancer, & se disposent à me sui-
 vre. Le seul Euryloque tâchoit de
 les retenir, & leur adressant la pa-
 role, il leur disoit: Ah, malheu-
 reux, où allons-nous? pourquoi
 courez-vous à votre perte? Quoi!
 aller dans le Palais de Circé, qui
 nous changera tous en pourceaux,
 en loups, en lions, pour nous

obliger à garder ses portes ? Avez-
vous oublié les cruautés que le
Cyclope a exercées sur nos Com-
pagnons qui suivirent Ulyffe dans
sa caverne ? leur perte ne doit être
imputée qu'à l'imprudance du
chef.

Je fus si irrité de cette insolence,
que j'allois tirer mon épée
pour lui abattre la tête, malgré
l'alliance qui l'avoit uni à ma mai-
son, si mes Compagnons ne se
fussent tous mis au-devant, & ne
m'eussent retenu par leurs prieres.
Ulyffe, me dirent-ils, consentez
qu'il demeure ici pour garder le
vaisseau, & menez-nous sans per-
dre tems au Palais de la Déesse.

Je m'éloigne en même tems
du rivage. Euryloque ne demeu-
ra point dans le vaisseau, il nous
suivit ; car il craignit les terri-
bles reproches que je lui aurois
faits.

» Pendant que j'étois allé cher-
» cher mes Compagnons , Circé
» eut grand soin de ceux que j'avois
» laissés dans son Palais. Elle les fit
» baigner & parfumer d'essences ,
» elle leur donna des tuniques &
» des manteaux magnifiques , & en
» arrivant nous les trouvâmes à ta-
» ble. Je ne saurois vous peindre
» l'entrevue de mes Compagnons.
» Ils s'embrassent , ils se racontent
» leurs aventures , & leurs récits
» sont entrecoupés de sanglots , de
» larmes & de gemissemens qui
» font retentir tout le Palais. La
» Déesse s'approche de moi , & me
» dit : Généreux Ulysse , faites ces-
» ser toutes ces larmes & tous ces
» sanglots. Je sai tous les maux que
» vous avez soufferts sur mer , &
» toutes les cruautés que des hom-
» mes inhumains & intraitables, ont
» exercées contre vous sur la terre.
» Mais presentement ne pensez qu'à

vous réjouir & à faire bonne che-
 re , jusqu'à ce que vos forces &
 votre courage soient rétablis , &
 que vous vous trouviez dans le
 même état où vous étiez quand
 vous partîtes d'Ithaque. Le sou-
 venir de toutes vos misères ne sert
 qu'à vous abattre encore & à vous
 affoiblir , & il vous empêche de
 goûter les plaisirs & la joie qui se
 présentent.

Ce sage conseil nous persuada.
 Nous fumes là une année entière
 à faire grande chere & à nous ré-
 jouir. Après que les quatre saisons
 révolues eurent consommé l'an-
 née , mes Compagnons me firent
 leur remontrance , & me dirent :
 Sage Ulyffe , il est tems que vous
 vous souveniez de votre patrie ,
 si les Destinées ont résolu de vous
 y remener heureusement.

Je profitai de cet avis. Nous
 passâmes encore tout ce jour-là

» à table. Mais après que le soleil
 » fut couché & que la nuit eut cou-
 » vert la terre de ténèbres , mes
 » Compagnons se retirèrent dans
 » leurs appartemens pour se cou-
 » cher. Et moi me voyant seul près
 » de Circé, je me jette à ses genoux;
 » elle me donne une audience fa-
 » vorable , & je lui dis : Grande
 » Déesse , après les bons traitemens
 » que j'ai reçus de vous , la dernié-
 » re faveur que je vous demande ,
 » c'est de tenir la promesse que vous
 » m'avez faite de me renvoyer chez
 » moi ; je ne soupire qu'après ma
 » chere patrie , non plus que mes
 » Compagnons , qui m'affligent
 » continuellement & me perçent le
 » cœur par leurs plaintes dès que je
 » ne suis plus près de vous.

» La Déesse me répondit : Ulyf-
 » se , il n'est pas juste que vous de-
 » meuriez plus long-tems dans mon
 » Palais malgré vous. Mais avant

que de retourner dans votre patrie, vous avez un autre voyage à faire : il faut que vous descendiez dans le sombre Royaume de Pluton & de la redoutable Proserpine, pour y consulter l'ame de Tirefias le Thebain. C'est un devin qui est privé des yeux du corps, mais en revanche il a les yeux de l'esprit si pénétrants, qu'il lit dans l'avenir le plus sombre. Proserpine lui a accordé ce grand privilège de conserver dans la mort son entendement ; les autres morts ne sont auprès de lui que des ombres & de vains phantômes.

Ces paroles jetterent le désespoir dans mon cœur. Je tombai sur son lit que je baignai de mes larmes. Je ne voulois plus vivre ni voir la lumière du soleil. Après que j'eus bien pleuré, & que je me fus bien tourmenté, je lui dis : Circé, qui est-ce qui me condui-

» ra dans un voyage si difficile ? Il
» n'y a jamais eu de route ouverte
» aux vaisseaux pour arriver dans les
» Enfers.

» Fils de Laëre , me répondit-
» elle , ne vous mettez pas en pei-
» ne de conducteur. Dressez seule-
» ment votre mât, déployez vos voi-
» les & demeurez en repos ; les
» seuls souffles de Borée vous con-
» duiront. Et quand vous aurez tra-
» versé l'Océan , vous trouverez
» une plage commode & les bois
» de Proserpine tout pleins d'arbres
» stériles , comme de peupliers &
» de saules. Abordez à cette plage
» de l'Océan , & allez de-là dans le
» ténébreux Palais de Pluton, à l'en-
» droit où l'Acheron reçoit dans son
» lit le Puriphlegeton & le Cocycy-
» te, qui est un écoulement des eaux
» du Styx ; avancez jusqu'à la roche
» où est le confluent de ces deux
» fleuves dont la chute fait un grand

Bruit. Là, creusez une fosse d'une
coudée en quarré. Versez dans
cette fosse pour tous les morts
trois sortes d'effusions ; la première,
de lait & de miel ; la seconde,
de vin pur ; & la troisième,
d'eau, où vous aurez détrempe
de la farine. En faisant les effu-
sions, adressez vos prières à tou-
tes ces ombres, & promettez-leur
que dès que vous serez de retour
dans votre Palais, vous leur im-
molerez la plus belle genisse de
vos pâturages, qui aura toujours
été stérile ; que vous leur éleverez
un bucher où vous jetterez toutes
sortes de richesses, & que vous
sacrifierez en particulier à Tire-
sias seul un belier tout noir, & qui
fera la fleur de votre troupeau.
Après que vous aurez achevé vos
prières, immolez un belier noir
& une brebis noire, en leur tour-
nant la tête vers l'Erebe, & en

» détournant vos regards du côté
» de l'Océan. Les Ames d'une infi-
» nité de défunts se rendront en
» cet endroit. Alors pressez vos
» Compagnons de prendre ces vic-
» times que vous aurez égorgées ,
» de les dépouiller , de les bruler
» & d'adresser leurs vœux aux Dieux
» infernaux, au puissant Pluton & à
» la sévère Proserpine. Et vous, l'é-
» pée à la main , tenez-vous là , é-
» cartez les Ombres & empêchez
» qu'elles n'approchent de ce sang
» avant que vous ayez entendu la
» voix de Tiresias. Ce devin ne
» manquera pas de se rendre bien-
» tôt près de vous , il vous ensei-
» gnera le chemin que vous devez
» tenir , & la manière dont vous
» devez vous conduire pour retour-
» ner heureusement chez vous.

» Elle me parla ainsi. En même
» tems l'aurore parut sur son trône
» d'or. La Déesse m'habilla elle-

même & me donna des habits magnifiques. Elle eut soin aussi de se parer ; elle prit un grand manteau de toile d'argent d'une finesse admirable & d'un travail exquis , mit une belle ceinture d'or & couvrit sa tête d'un voile fait par les Graces.

Je ne fus pas plutôt habillé , que j'allai par tout le Palais éveiller mes Compagnons pour les presser de partir. Mes amis , leur disois-je , ne goûtez pas plus longtemps les douceurs du sommeil , partons sans différer , la Déesse nous en donne la permission. Ils reçurent cette bonne nouvelle avec joie & se préparèrent au départ. Cependant je ne fus pas assez heureux pour les ramener tous. Il y avoit parmi eux un jeune homme nommé Elpenor , qui n'étoit ni d'une valeur distinguée à la guerre , ni homme de beaucoup

de sens, & qui ayant pris trop de
vin la veille, étoit monté au haut
de la maison pour chercher le frais
& s'étoit endormi. Le matin re-
veillé en sursaut par le bruit & par
le tumulte que faisoient ses Com-
pagnons, qui se préparoient au
départ, il se leva, & comme il
étoit encore à demi endormi, au
lieu de prendre le chemin de l'es-
calier, il marcha tout droit devant
lui, tomba du toit en bas & se
rompit le cou; son ame alla avant
nous dans les Enfers. Quand tous
mes gens furent assemblés, je
leur dis : Vous pensez peut-être
partir pour retourner dans votre
chere patrie, mais Circé m'a dé-
claré que nous avions auparavant
un autre voyage à faire, & qu'il
faut que nous descendions dans la
sombre demeure de Pluton & de
Proserpine pour consulter l'ombre
du devin Tiresias.

Ces paroles les pénétrèrent d'une douleur si vive , qu'ils se mirent à crier & à s'arracher les cheveux. Mais ils avoient beau pleurer & gémir , le mal étoit sans remède. Quand nous fûmes sur le rivage , & sur le point de nous embarquer , tous fondant en larmes , la Déesse vint attacher à notre vaisseau deux moutons noirs , un mâle & une femelle , & disparut sans être apperçue ; car qui est-ce qui peut voir un Dieu , lorsqu'il veut se cacher & se dérober aux yeux des hommes?





REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE.

L I V R E X.

Page **N**ous arrivâmes heureusement à
 339. *l'île d'Eolie*] Entre la Sicile &
 l'Italie, un peu au couchant du détroit, il
 y a sept îles qu'on appelle *Eoliennes* & *Vul-*
caniennes. Homere ne parle que d'une qu'il
 appelle *Eolie*, quoiqu'il n'y en ait point qui
 porte ce nom. Mais il la nomme ainsi, appa-
 remment du nom de son Roi Eolè. C'est sans
 doute l'île de *Lipara*. Car tout ce qu'Ho-
 mere dit ici d'Eolie convient à Lipara, com-
 me nous le verrons dans la suite. De l'île
 d'*Ægusa*, Ulysse pouvoit arriver facilement
 le jour même à l'île d'Eolie, ou Lipara,
 qui est au-dessus en tirant vers le Promon-
 toire de Pelote. Au reste Homere continue
 toujours de dépayser les lieux où Ulysse abor-
 de, & quoiqu'ils soient tous véritablement
 dans les mers d'Italie, il les transporte dans
 l'Océan. Mais cela n'empêche pas qu'on ne
 voye toujours qu'il tire de l'Histoire le fond
 de ses fictions; l'Histoire est le cannevas de
 ses fables, & il le trace & le remplit comme
 il

il lui plaît. C'est pourquoi Polybe rejettoit avec raison le bon mor d'Eratosthene, qui disoit assez plaisamment, qu'on trouveroit tous les lieux où Ulysse avoit été porté, quand on auroit trouvé celui qui avoit cousu le sac où tous les vents étoient enfermés. Et il vouloit qu'on ne prit nullement pour fables ce qu'il dit d'Eole & des erreurs d'Ulysse, soutenant que le fond en est vrai, mais qu'il y a mêlé les fictions de la Poësie, & c'est-là le sentiment de Strabon, qui dit qu'en se remettant devant les yeux l'histoire ancienne, il faut examiner sur ce pied ce que disent ceux qui soutiennent qu'Ulysse a été porté dans les mers d'Italie & de Sicile, comme Homere le dit, & ceux qui le nient; car ces deux opinions ont chacune leur bon & leur mauvais, & l'on peut avoir raison & se tromper des deux côtés. On a raison si on croit qu'Homere, bien persuadé qu'Ulysse avoit été porté dans tous ces lieux, a pris pour le fond de sa fable ce sujet très-vrai, mais qu'il l'a traité en Poëte, c'est-à-dire, qu'il y a ajoûté la fiction. Car on trouve des vestiges qu'Ulysse a rodé non seulement sur les côtes d'Italie, mais jusqu'en Espagne. Et on se trompe si on prend pour une histoire circonstanciée tout le tissu de la fiction, comme son Océan, ses Enfers, ses Bœufs du Soleil, ses receptions chez des Déeses, ses Métamorphoses, ce qui est dit des Cyclopes & des Lestrygons, la figure horrible de Scylla, les distances des lieux & autres choses semblables, qui sont des contes prodigieux qu'Homere a manifestement inventés; & ce-

lui qui soutiendrait tous ces points comme autant de vérités historiques, ne mériterait pas plus d'être réfuté que celui qui assurerait qu'Ulysse est véritablement arrivé à Ithaque, comme Homere le raconte; qu'il a tué les Pourfui vans, & que les peuples d'Ithaque l'ont pourfui ui & attaqué dans sa maison de campagne. L'une & l'autre opinion sont ridicules; il faut tenir le milieu & démêler le fond historique d'avec les ornemens de la fiction. Nous allons voir qu'Homere étoit encore mieux instruit de la vérité, que Polybe & Strabon ne l'ont crû.

C'est une île flotante] Le mot *πλωτή* peut signifier ici *qui est dans un lieu accessible & connu*, mais Aristarque l'a expliqué *flotante*, & il prétend qu'Homere lui a donné cette épithete, ou à cause des fréquens tremblemens de terre qui la remuent de sa place, ou par quelqu'autre raison. Car on debite que cette île paroît tantôt à droite, tantôt à gauche. Il y a de l'apparence qu'Homere a feint cela de cette île, sur ce qu'il avoit oui dire qu'il y avoit des îles flotantes comme Delos & comme l'île d'Echemis près de l'Egypte. Comment ce Poëte n'auroit-il pas pû feindre cela d'une île, puisqu'on a feint même des villes ambulantes, comme une certaine ville de Bacchus dans la Libye, qu'on ne trouvoit jamais deux fois dans un même endroit.

Ceinte toute autour d'une forte muraille d'airain] Ces quatre mots montrent la pro-

sonde connoissance qu'Homere avoit des lieux dont il parle. Il feint que cette île avoit des murailles d'airain, parce qu'elle étoit pleine de feux souterrains qui de tems-entems sortoient de ses entrailles. Aristote en parlant de Lipara, qui est la plus considérable de ces îles Eoliennes, dit que la nuit on voit l'île de Lipara éclairée par des feux, & Strabon y reconnoît des soupiraux de feu. C'est pourquoi on a placé dans les carrières de cette île les forges de Vulcain & des Cyclopes, & c'est de-là même qu'elle a tiré son nom; car, comme Bochart l'a fait voir, elle a été ainsi nommée du Phenicien *nibaras* ou *nibras*, qui signifie un flambeau, une torche allumée, & la raison est que cette île éclairait la nuit comme un flambeau. Voilà ce qui me persuade que l'île d'Eole est la même que Lipara. Et ce qui suit m'a encore confirmée dans ce sentiment; aussi Virgile a-t-il dit : *Æoliam Liparen.* *Æneid.* liv. 8.

Ce Roi a douze enfans, six garçons & six filles] Je suis persuadée qu'il y a dans Homere des fictions qui n'ont point de sens caché, & qui ne renferment que ce que la lettre presente. Mais je crois aussi qu'il y en a d'autres qui cachent quelque mystere, mais la difficulté est de le développer. On recherche ici le sens de cette allegorie d'Eole, qui a douze enfans. Eustathe dit qu'Eole est l'année qui a douze enfans, qui sont les douze mois, &c. mais cette idée ne me paroît pas fort juste. Je croirois plus naturel de dire que le Poëte ayant feint un Eole Roi

des vents, par la raison que j'expliquerai plus bas, il lui a donné douze enfans, & ces enfans ce sont les douze vents principaux, qui sont toujours dans ces antres dans des festins continuels, parce que les feux & les exhalaisons les entretiennent continuellement & leur servent comme de nourriture. Les freres se marient avec les sœurs, parce que les vents se mêlent, &c.

Page 340. *Pendant le jour le Palais parfumé de parfums délicieux, retentit de cris de joie, on y entend un bruit harmonieux*] J'ai déjà rapporté quelques raisons qui m'ont fait croire qu'ici l'île d'Eolie est l'île de Lipara : en voici une nouvelle qui m'a confirmé dans ce sentiment & qui me paroît décisive. C'est ce qu'Homere dit, que le Palais d'Eole retentit tout le jour de cris de joie, &c. Ce Poëte n'ignoroit pas ce qu'on disoit des merveilles de cette île. Dans une des sept îles d'Eole, appelée Lipara, dit Aristote dans le livre des Merveilles, on raconte qu'il y a un tombeau dont on dit des choses prodigieuses, &c. on assure qu'on y entend un bruit de tambours & de cymbales avec des cris éclatans, &c. Il est aisé de voir que cela est fondé sur le bruit que faisoit ce feu enfermé dans les cavernes de cette île, & par-là Homere fait allusion à l'ancien nom de l'île qui étoit appelée *Meligounis*, avant que d'avoir le nom de *Lipara*, comme Callimaque nous l'apprend dans l'Hymne à Diane : *Elle alla chercher les Cyclopes, & elle les trouva dans l'île de Lipara (c'est le nom qu'elle a presen-*

tement, mais alors elle étoit appelée Meligounis) ils travailloient à un gros bloc de fer rouge dont ils étoient pressés de faire un abreuvoir pour les chevaux de Neptune. Or, comme Bochart l'a fait voir, c'est ce bruit qui lui fit donner ce nom, car elle fut appelée Meligounis, du mot Phenicien Meloginin ou Menaggenin, qui signifie l'île de ceux qui jouent des instrumens. Tout ce qu'Homere dit donc ici n'est pas absolument de son invention; il est fondé sur les Traditions anciennes, dont il étoit parfaitement instruit.

Je satisfis sa curiosité] Homere fait bien voir ici qu'il avoit beaucoup de matiere pour amuser son Lecteur, mais il ne s'attache qu'à ce qui regarde Ulyffe.

Il me donna un outre fait de la peau d'un des plus grands bœufs, où il enferma les souffles impetueux des vents, car le fils de Saturne l'en a fait le dispensateur] Ni Polybe ni Strabon ne veulent qu'on prenne pour fable tout ce qui est dit ici d'Eole, mais ils veulent qu'on soit persuadé qu'Homere a pris un fait historique qu'il a embelli par une ingenieuse fiction. Le fait historique est que le Roi de ces îles étoit un homme d'esprit très-sage & très-avisé, qui par la longue experience qu'il avoit faite, connoissoit les vents qui devoient regner, & il en jugeoit par le cours de la fumée qui sortoit de son île, ou même par le bruit que faisoient les feux & les vents dans ses caver-

nes souterraines. On peut voir Strabon, liv. 6. Servius rapporte de Varron : *Varro autem dicit hunc insularum Regem fuisse, ex quarum nebulis & fumo Vulcania insula prædicens futura flabra ventorum, ab imperitiis visus est ventos sua potestate retinere.* Mais ce que ces Historiens n'ont pas sù, & que Bochart a découvert, c'est que le nom d'*Eole*, Homere l'avoit appris des Pheniciens, qui disoient *aol* pour *tourbillon, tempête, orage*, d'où les Grecs ont fait le mot *αιόλιος, tempête*. Ces Pheniciens voyant le Prince de ces îles si habile à prédire les vents l'appellerent le *Roi Aolin*, c'est-à-dire, le *Roi des vents & des tempêtes*, & de-là Homere a formé le nom propre de ce Roi & l'a appelé *Eole*. Voilà le vrai ; ce qu'Homere ajoute de cet outre, &c. c'est la fable pour repaître les Pheaciens avides de contes & de contes prodigieux. Ces contes ont donné lieu dans la suite à des peuples du Nord de débiter qu'ils vendoient les vents.

Page 341. *Il laissa seulement en liberté le Zephyre*] C'est le vent du couchant, & c'étoit le seul bon vent pour aller de l'île de Lipara à Ithaque.

Nous voguâmes heureusement pendant neuf jours entiers] Voici encore la fable. De l'île de Lipara on pouvoit arriver en très peu de tems à Ithaque, mais pour embellir son conte & faire croire que ces îles Eoliennes étoient fort loin dans l'Océan, il dit qu'il vogua heureusement pendant neuf jours.

Et nous voyions les feux allumés sur le rivage] Il parle ici des feux que les habitans d'Ithaque tenoient allumés nuit & jour, pour marquer aux vaisseaux le lieu le plus sûr pour la descente. Sans cela comme l'île étoit toute environnée de rochers, tous les vaisseaux auroient été exposés à se briser contre le rivage.

Page 342. *Dans la pensée que cet outre que j'avois dans mon vaisseau étoit rempli d'or & d'argent*] Rien ne ressemble moins à un outre plein d'or qu'un outre rempli de vent. Mais le cordon d'argent qui lioit cet outre, les trompa, & l'avarice ne raisonne point, elle a plutôt agi que pensé. D'ailleurs Eole lui-même avoit attaché cet outre au vaisseau, de manière qu'ils ne pouvoient le soulever sans le délier. Voilà pour la Fable. Mais comme le but d'Homere est de donner dans toutes ses fictions des préceptes utiles, il est bon de développer celui qui est enfermé dans cet outre de vents que les Compagnons d'Ulysse délièrent par leur folie; car l'allégorie physique, que j'ai expliquée, n'empêche pas qu'il n'y ait une allégorie morale. Les vents donc enfermés dans cet outre marquent, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Poème Epique, les mystères du gouvernement que les Princes tiennent secrets. Ce cordon d'argent qui les lie, c'est l'autorité respectable & légitime qui les scelle, & qui défend de les sonder. Les tempêtes qu'ils excitent quand on les a follement déliés, ce sont les mal-

heurs qui arrivent à ceux qui sottement veulent les pénétrer & y prendre part ; car , comme Salomon l'a dit dans ses Proverbes , 25. 27. *Sicut qui mel multum comedit, non est ei bonum, sic qui scrutator est majestatis, opprimetur à gloria.* Comme celui qui mange trop de miel en est incommodé, de-même celui qui veut sonder la majesté, est opprimé par sa gloire. Les sages sujets laissent les vents enfermés dans leur outre , & se servent de celui que le Prince a voulu lâcher, & qui est le seul qui leur soit propre.

Page 343. *Je déliberai en moi-même si je ne me jetterois point dans la mer*] Il ne faut pas inferer de ce passage qu'Homere a crû qu'il étoit permis de se tuer soi-même pour éviter un plus grand malheur. On voit bien qu'Ulysse parle ici de ce que lui inspiroit le désespoir, qui combattoit contre la raison, & que la raison demeura victorieuse. En effet, la raison veut que l'homme n'attente jamais sur lui-même, & elle dit qu'il n'y a pas une marque plus certaine de petitesse de courage que de se laisser vaincre au désespoir. On peut voir ce que j'ai dit sur cela dans la Préface.

Et me couvrant la tête de mon manteau] C'étoit la coûtume dans tous les grands malheurs, on se couvroit la tête de son manteau, comme pour dire qu'on n'attendoit plus aucun secours des hommes, & qu'on n'attendoit plus rien que de Dieu.

Page 344. *Nous nous arrêtons à la porte & nous nous asseïons sur le seuil*] Comme des supplians & des pauvres, qui par respect n'osent entrer & s'approcher.

Page 345. *Va, me dit-il, fui promptement de cette île, le plus méchant de tous les mortels*] Eole fait ce jugement d'Ulyffe, parce qu'ayant en sa disposition tous les vents, les Dieux lui avoient rendu ce present, non seulement inutile, mais funeste. Ces barbares jugeoient ordinairement des hommes par les biens ou par les maux qui leur arrivoient. C'est ainsi qu'à Malte une vipere s'étant attachée à la main de saint Paul, les barbares se mirent à dire entr'eux : *Cet homme est sans doute quelque meurtrier, puisqu'après qu'il s'est sauvé de la mer, la justice divine le poursuit encore & ne veut pas le laisser vivre.* Act. 28. 3.

Il ne m'est pas permis de recevoir ni d'assister un homme que les Dieux immortels ont déclaré leur ennemi] On peut demander ici comment Ulyffe ose dire des raisons si fortes devant le Roi des Pheaciens ; ne doit-il pas craindre que l'exemple d'Eole ne jette quelque scrupule dans l'esprit de ce Prince, & ne l'oblige à lui refuser le secours dont il a besoin ? Non, il n'a plus cela à craindre ; la colere des Dieux est satisfaite par tout ce qu'il a souffert ; & puisqu'il est échappé seul & qu'il est abordé chez les Pheaciens, c'est une marque sûre que les Dieux sont apaisés, & qu'on peut le secourir sans leur déplaire.

Page 346. *Cependant nous fîmes route six jours entiers, & le septième nous arrivâmes à la hauteur de la ville de Lamus, de la spacieuse Lestrygonie*] Il ne falloit pas sept jours pour arriver de l'île d'Eole à la ville de Lamus, qui étoit l'ancienne *Formies*, sur la côte de la Campanie, mais Homere continue dans sa Geographie fabuleuse, & il augmente l'éloignement pour rendre ses aventures plus merveilleuses & plus terribles. Tous les Historiens conviennent que la ville de Lamus est *Formies*, & que *Formies* étoit l'ancienne habitation des *Lestrygons*. Ciceron à Atticus, livre 2. 13. *Si verò in hanc μάκρον veneris Λαεργονίη, Formias dico.* Pline liv. 3. chap. 5. *Oppidum Formis, Hormis antè dictum, ut existimavere, antiqua Lestrygonum sedes.* Mais comment peut-on placer sur les côtes de la Campanie les *Lestrygons*, qu'on fait avoir été voisins des Cyclopes, & avoir habité la Sicile près des *Leontins*? C'est ce qu'il faut expliquer en peu de mots. Il est certain que les *Lestrygons* dans leur première origine ont habité la Sicile sur le fleuve *Terias*. Plin. liv. 3. chap. 8. *Flumina, Symethus, Terias, intus Lestrygonii campi, oppidum Leontini.* Cela est si vrai, que le nom de *Lestrygon* & celui de *Leontin* ne sont que le même nom; car, comme *Bochart* l'a démontré, *Lestrygon* est un nom Phenicien, *Lais tircam*, *Lyon qui devore*, & ce nom a été rendu en Latin par celui de *Leontin*, qui signifie la même chose, & qui marque les mœurs ferores & leonines de ces peuples barbares. Il y a donc de l'apparence que

SUR L'ODYSSÉE. Livre X. 395
comme les Pheaciens avoient quitté la Sicile pour aller à Corcyre, les Lestrygons, ou une partie des Lestrygons, la quitterent de même & allerent s'établir sur les côtes de la Campanie. On ne peut pas douter que Lamus, qui bâtit Formies, ne fût un Lestrygon, son nom même le témoigne; car *Lamus* signifie *devorateur*, étant tiré du Phénicien *Laham* ou *Lahama*, qui signifie *devorer*. Et de-là même a été tiré le nom de cette fameuse Reine de Libye appelée *Lamia*, parce qu'elle fendoit le ventre des femmes grosses pour devorer leurs enfans. Horace en parle dans son Art poétique.

De la spacieuse Lestrygonie] *Τηλέπυλος* peut signifier trois choses, *grande*, *vaste*, ou *fort éloignée*, ou *qui a des portes fort hautes & fort larges*. Le premier sens me paroît le plus naturel & le plus vrai.

Qui abonde en toutes sortes de troupeaux, car le berger qui ramene son troupeau de moutons le soir] Ce passage a paru fort difficile, je ne sai pas pourquoi, ce n'est pas le défaut d'Homere d'être obscur. Je crois que la difficulté vient de ce qu'on a voulu y chercher trop de finesse, & que pour en trouver le véritable sens, il ne faut que s'attacher aux termes; car dès que l'on a trouvé ce que les termes presentent naturellement, on peut s'assurer qu'on a trouvé ce que le Poëte a voulu dire. Nous avons vû que quand il a parlé de la terre des Cyclopes, il a dit qu'il n'y avoit que des moutons & des chevres.

Ici pour caractériser le terroir de Lestrygonie , il fait voir qu'il consistoit en pâturages , & qu'il nourrissoit non seulement des troupeaux de moutons , mais aussi des troupeaux de bœufs. Ces derniers ne se menoient paître que la nuit , à cause des mouches qui sont très-incommodes en ce pays-là ; au-lieu que les moutons païssoient le jour , parce qu'ils sont garentis par leur laine. Homere décrit cela poëtiquement , & il dit que le berger ramenant son troupeau de moutons le soir , avertit le pasteur de bœufs, qu'il est tems de sortir pour les mener au pâturage , & qu'ainsi ce dernier sort quand l'autre rentre. Jusques-là nous ne pouvons pas douter que ce ne soit-là le véritable sens de ce passage. Voyons si la suite sera plus difficile.

Là un berger qui pourroit se passer de dormir la nuit , gagneroit double salaire]
 Ce qu'il vient de dire attire naturellement cette réflexion économique ; quand le berger rentre le soir , celui qui doit mener paître les bœufs sort & les garde la nuit ; ainsi un berger qui pourroit se passer de dormir , gagneroit double salaire. Et pour faire voir que le pays lui donneroit cette commodité , il ajoute , *car les chemins du jour & de la nuit sont voisins*. Il n'y a personne qui ne voie que ce vers est la raison du précédent , comme le fait assez voir la particule *car* , qui marque toujours la raison , la cause. Ce berger pourroit gagner double salaire , car les chemins du jour & de la nuit sont voisins. Homere appelle

le ici chemins du jour & de la nuit les pâturages où l'on menoit les moutons le jour, & ceux où l'on menoit les bœufs la nuit, & il dit qu'ils sont voisins, pour dire qu'ils sont proche, & que par conséquent un berger suffiroit pour le jour & pour la nuit. Car si les pâturages du jour & ceux de la nuit étoient éloignés, il ne seroit pas possible que le même berger menât le jour les moutons & la nuit les bœufs. Cela est sensible. On a pourtant voulu chercher ici un mystere Astronomique & expliquer ce vers de la brieveté des nuits. Comme si Homere avoit voulu marquer l'élevation du Pole, & par l'élevation, la situation du lieu. *Les chemins du jour & de la nuit sont voisins*, c'est-à-dire, disent-ils, *la nuit est fort courte & le jour fort long*. Cratès a été le premier Auteur de cette belle explication. Mais c'est faire grand tort à Homere de lui imputer une vûe si fausse & une chose de si mauvais sens. Qu'est-ce que cette brieveté de nuits seroit au berger? en devroit-il être moins de tems aux pâturages? & le jour & la nuit, *νυκτήμερον*, n'auroit-il pas ses vingt quatre heures également? Cratès a beau dire que les Lestrygons sont sous la queue du Dragon où il n'y a presque point de nuit l'été, c'est pourquoi Aratus a dit,

Μίσηνται δύσις τε καὶ ἀνατολαὶ ἀλλήλοισι

Le couchant & le levant se mêlent & se confondent. Et Scaliger a beau appliquer à cela le vers de Manille,

Vixque ortus, occasus erit..

Tout cela ne peut s'accorder ni avec la raison ni avec la Geographie. Il ne peut s'accorder avec la Geographie, parce que, comme Bochart l'a remarqué, il est faux que la ville de Lamus soit sous la queue du Dragon; si elle y avoit été, il auroit fallu à Ulyffe, non pas sept jours, mais plus de sept mois pour aller des îles Foliennes à cette ville, & pour revenir de cette ville à l'île de Circé, c'est-à-dire, à Circei. Et il ne peut s'accorder avec la raison, parce qu'Homere rendroit par-là une raison très-peu sensée, & qui ne seroit nullement une raison, comme je l'ai déjà dit. C'est donc une imagination qui n'a nul fondement, & il ne faut pas chercher d'autre sens à ce passage que celui que je lui ai donné, & qui est le même que celui que Didyme avoit embrassé, *αι νυκτεριναί και ημεριναί νομαί εν γύρω εισὶ τῆς πόλεως.*
Les pâturages du jour & ceux de la nuit sont près de la ville.

Page 347. *Pour entrer dans le port qui est fort célèbre*] C'est le port même qui avoit fait donner le nom à la ville; car, comme Strabon l'a remarqué, la ville de Formies avoit été appelée *Hormies*, à cause de la commodité de son port. *Φορμείαι, ὁρμείαι λεγόμενον πρότερον ἐπὶ τὸ εὐόρμον.* Liv. 4.

Mais moi je n'y entrai point] Ce qui venoit de lui arriver chez les Cyclopes l'avoit rendu plus prudent. Mais pourquoi souffre-t-il que ses Compagnons y entrent, & que ne se contente-t-il d'envoyer un seul vais-

seul ? Apparemment ils étoient entrés avant qu'il eût pû donner un ordre contraire.

D'où je ne découvris aucuns travaux de laboureurs] Il ne vit aucunes terres cultivées, ce n'étoit que des pâturages; les Lestrygons, non plus que les Cyclopes, ne s'amusoient pas à labourer & à semer, ils ne faisoient que des nourritures de troupeaux: & c'est pourquoi Bochart a eu raison de croire que leur pays avoit été appelé le pays des *Auronces* & des *Aufones*, des mots Hebreux *averot* & *vrotk*, dont le premier signifie des *parcs de brebis*, & l'autre des *étables à bœufs*.

Page 348. *Et c'étoit la fille du même Antiphate Roi des Lestrygons*] Comment Ulysse peut-il être informé de toutes ces particularités, puisque ceux qu'il avoit envoyés reconnoître le pays, périrent, que tous les vaisseaux furent écrasés dans le port, & qu'il n'y eut que son vaisseau seul qui se sauva ? On répond que ce fut ou Circé ou Calypso qui l'instruisirent de toute cette aventure, car il paroît qu'elles étoient très bien informées de tout ce qui lui étoit arrivé.

Elle leur montra le Palais du Roi son père] Les Cyclopes n'avoient point de Roi, chacun regnoit dans sa famille, & voici un Roi qui regne sur les Lestrygons, race des Cyclopes; & la raison de cette différence est que les Cyclopes n'avoient point changé de demeure, au lieu que les Lestry-

gons ayant quitté la Sicile pour aller s'établir sur les côtes de la Campanie , à Formies , ils se firent un Roi & obéirent à celui qui les conduisoit.

Page 349. *Les Lestrygons enfilant ces malheureux comme des poissons*] C'est le véritable sens de ce vers , *ιχθῆς δ' ἄς πείροντες*. Ulysse ne pouvoit donner une plus grande idée de la taille gigantesque & de la force de ces Lestrygons , qu'en disant qu'avec les instrumens dont ils étoient armés , ils enfiloient ses Compagnons , & les ayant enfilés , ils les emportoient sur leurs épaules , comme une broche de harangs. Il faut se souvenir qu'Ulysse parle ici aux Pheaciens , c'est-à-dire , à des gens très-crédules & amoureux de fables & de contes les plus remplis du merveilleux le plus incroyable.

Page 350. *Et nous arrivâmes à l'île d'Ææa , qui étoit la demeure de la Déesse Circé.*] De la ville de Lamus , qui est Formies , Ulysse arriva le jour même à l'île d'Ææa , c'est-à-dire à Circeï , qui est une montagne fort voisine de Formies ; il l'appelle une île , parce que , comme dit Strabon , la mer & les marais , qui l'entourent , en font une presque île. Là étoit la ville de Circé , & il y avoit un autel consacré à Mercure. Homère lui donne le nom d'Ææa , parce qu'il transporte ici tout ce qui est dit d'Ææa dans la Colchide , comme je l'expliquerai plus au

Elle étoit sœur du severe Æetes] Strabon remarque fort bien qu'Homere connoissant ce qu'on a dit de Colchos, & la navigation de Jason à la ville d'Æxa, & de toutes les fables de Medée & de Circé, de leurs enchantemens & de la conformité de leurs mœurs, les a fait de la même famille, quoiqu'elles fussent fort éloignées, & que l'une habitât à l'extrémité du PontEuxin, & l'autre sur les côtes de l'Italie, & il les a placées Pune & l'autre au milieu de l'Océan. Il sçavoit bien que ceux à qui Ulyffe parloit ne découvroient pas ce mensonge.

Page 351. *Mais après avoir bien pensé, je trouvai qu'il étoit plus à propos*] Cela est fort bien menagé pour la vraisemblance de la fable qu'il va débiter, dit Eustathe; l'envoi de ses Compagnons donne lieu au breuvage de Circé & à tous ses sortileges, au lieu que si Ulyffe fût allé d'abord, tout cela ne pouvoit plus trouver place.

Pag. 353. *Et le chargeai sur mon cou, ma tête passée entre ses deux jambes*] C'est ce que signifie καλοφάδε φέρων, portant sur les deux épaules: car pour le porter ainsi il falloit que la tête d'Ulyffe fût passée entre les jambes de l'animal. Cette maniere de le porter lui laissoit une main libre pour s'appuyer sur sa pique, ce qui le soulageoit & le faisoit marcher plus aisément.

Page 354. *Nous voici dans une terre entièrement inconnue, car nous ne savons en quelle partie du monde nous sommes par rapport au Septentrion, &c.*] C'est à mon avis le véritable sens de ce passage, car Ulyffe ne veut pas dire qu'il ne fait pas où est le Nord de l'île, où est le Midi, où est le Couchant, où est le Levant; il lui étoit facile de s'orienter, puisqu'il avoit vû le coucher & le lever du Soleil; mais il veut faire entendre que la disposition du Ciel est si changée, qu'il est impossible de connoître à quelle élévation du Pole ils sont, & si cette île est plus ou moins Orientale que les terres qu'ils connoissent. Les Astres ne sont plus les mêmes, car cette disposition change à mesure qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne du Pole. Homere parle ainsi pour rendre plus croyable ce déplacement qu'il fait des lieux où Ulyffe a abordé, & pour mieux persuader qu'ils sont au milieu de l'Océan. J'ai suivi Strabon, qui écrit, liv. 10. qu'Homere a parlé ici des quatre points du monde, & que ζόφος l'obscurité, est pour le Septentrion, & ἠώς l'aurore, pour le Midi, ou la plage Méridionale, ἢ τῆ ἡλίου παράδοις, & nous en avons vû déjà un exemple. On pourroit croire aussi qu'Ulyffe ne parle dans ces trois vers que de deux côtés du monde, du Couchant & du Levant, ζόφος l'obscurité, pour le Couchant, & ἠώς l'Aurore, pour le Levant, & que le reste, ni où le Soleil passe sous la terre, ni où il en sort, n'est que l'explication de ces deux termes. Et qu'il veut dire simplement qu'il ne fait à quelle exposition il est par

rapport aux autres terres, sur-tout par rapport à Ithaque. En effet, cette ignorance a commencé à paroître quand il est parti de Formies, car au lieu de prendre à gauche au Levant, comme il falloit pour aller à Ithaque, il a pris à droit au Couchant, & est arrivé à l'île de Circé, qui est au Couchant de Formies. De sorte qu'il a raison de dire qu'il ne fait plus où il est.

Et je doute qu'il y en ait un bon, car étant monté] Il auroit meilleure espérance si l'île étoit déserte; mais ayant connu qu'elle étoit habitée, c'est ce qui fait son desespoir, à cause de tout ce qu'il vient d'éprouver des Lestrygons & des Cyclopes.

Page 355. *Et à quoi servent les cris & les larmes dans l'affliction!*] Le vers Grec veut dire mot à mot, *mais en criant & en pleurant on ne trouve point d'issuë, de remède à ses affaires.* C'est ce qui fonde ce qui suit, *mais moi les ayant tous passés en revüë, &c.* Ulysse ne s'amuse pas à pleurer; il agit, il cherche.

Je jettai en même tems deux sorts dans un casque pour voir quelle compagnie devoit aller à la découverte] Les tragiques avantures qui leur étoient arrivées chez les Cyclopes & chez les Lestrygons les avoient tellement effrayés, qu'Ulysse n'étoit pas assuré d'être obéi, s'il avoit voulu les envoyer de son autorité. Voilà pourquoi il a recours au sort.

Page 356. *A la tête de ses vingt-deux Compagnons*] Ulyffe avoit cinquante hommes sur chacun de ses vaisseaux. Il en avoit perdu six par chaque vaisseau , il en avoit donc encore quarante-quatre sur le sien , vingt-deux pour chacune de ces deux bandes.

Et environné de bois] C'est ainsi que j'explique le texte , *περιουκίη εν χύμα*, dans un lieu couvert , & non pas comme Hesychius , dans un lieu élevé. Car comment peut-il être dans un lieu élevé , & dans une vallée ? On peut l'expliquer aussi , dans un lieu reculé.

Des loups & des lions qu'elle avoit apprivoisés par ses funestes drogues] Circé est ici l'emblème de la volupté , & Homere veut faire voir que la volupté dompte les animaux les plus féroces. Peut-être même que par ces lions & ces loups apprivoisés qui gardent la porte du Palais de Circé , le Poète représente les ministres de ces maisons de débauche qui paroissent doux & polis , & qui dans le fond sont plus féroces & plus dangereux que les lions mêmes. Au reste cette aventure d'Ulyffe avec Circé n'est pas une pure fiction , elle a un fondement véritable. Circé étoit une fameuse courtisane qui retint Ulyffe chez elle assez long-tems. Ses mœurs corrompues n'empêcherent pas la posterité de lui accorder les honneurs divins. Du tems de Cicéron elle étoit encore adorée par les habitans de Circei.

Page 357. *Le brave Polites, qui étoit le plus prudent de la troupe*] C'est-à-dire, le plus prudent de ceux qui étoient commandés ; car Euryloque, qui les commandoit, fut plus prudent que lui, puisqu'il n'entra point.

Page 358. *Et leur sert un breuvage composé de fromage, de farine & de miel détremés dans du vin de Pramne*] Jusques-là il n'y a rien d'extraordinaire dans ce breuvage. C'étoit la boisson ordinaire que l'on servoit aux personnes de distinction, & sur-tout à ceux qui avoient beaucoup fatigué. Nous avons vu dans l'onzième Livre de l'Iliade, tom. 3. pag. 96. que la belle Hecamede en servit un pareil à Machaon, qu'on avoit ramené blessé du combat, excepté que le miel n'y étoit pas mêlé, mais elle l'avoit servi à part dans un bassin. Circé ajoute à cette boisson des drogues enchantées, & il est aisé d'imaginer ce qu'Homere a entendu par-là.

Elle leur donna sur la tête un coup de sa verge] Car la verge étoit l'instrument nécessaire pour tous les enchantemens, & pour toutes les opérations miraculeuses, & on ne peut pas douter que les Payens n'ayent tiré toutes ces idées de l'histoire de Moyse.

Enfin tout le corps de véritables pourceaux, mais leur esprit étoit encore entier comme auparavant] C'est-à-dire, qu'ils étoient vautrés dans l'ordure comme de vé-

ritables pourceaux, qu'ils avoient abandonné leur corps à la débauche ; mais que leur esprit n'étoit pas absolument changé. Cependant il est certain que l'esprit ne demeure pas entier à ceux qui s'abandonnent au vice.

La Déesse remplit leur auge de gland & de gouffes, dont les pourceaux ont accoutumé de se nourrir] Voilà le sort malheureux de ceux qui vivent dans la débauche, leur nourriture n'est plus que la nourriture des pourceaux. Au reste je ne sçai si l'on ne seroit pas bien fondé à croire que c'est ce passage d'Homere, je veux dire cette fiction si ingénieuse, que le vice metamorphose les hommes en bêtes brutes, qui a donné lieu à la fameuse Metempsychose ; ou, si cette Metempsychose est plus ancienne qu'Homere, car on prétend qu'avant lui elle avoit été imaginée par les Egyptiens, je ne sai si l'on peut s'empêcher de croire que c'est de ces peuples qu'Homere l'a tirée. Quoi qu'il en soit, cette fable favorise tout à fait le sentiment de ceux qui ont soutenu que la Metempsychose n'est qu'une figure, & en même tems elle a tout ce qu'il faut pour passer pour une vérité simple dans l'esprit des peuples crédules & superstitieux.

Page 359. *Nous avons parcouru ces bois selon vos ordres, nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maison de Circé]* Euryloque est si pénétré de douleur, qu'il ne parle pas de suite, son discours n'est point

continu, il est coupé *per incisa*, comme disent les Rheteurs : & Longin a rapporté ce passage dans le chap. 16. pour montrer que rien ne donne plus de mouvement au discours que d'en ôter les liaisons. *En effet*, dit-il, *un discours que rien ne lie & n'embarrasse marche & coule de soi-même, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vite que la pensée même de l'Orateur.* Ayant approché leurs boucliers les uns des autres, dit Xenophon, ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient ensemble. *Il en est de même de ces paroles d'Euryloque à Ulysse*: nous avons parcouru ces bois selon vos ordres; nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maison de Circé, &c. Car ces périodes ainsi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même tems & le force de parler. C'est ainsi qu'Homere sçait ôter où il faut les liaisons du discours. Eustathe a bien connu en quoi consiste la beauté de ce passage: *Les Anciens*, dit-il, *ont loüé le nombre & l'harmonie de ces deux vers, mais il y a une autre beauté c'est le retranchement de liaisons.* Καλόν δ' ἐν τούτοις καὶ ἡ ἀσύνδετος εἰσβολή.

Page 360. *Mais lui se jettant à mes genoux*] Ce caractère d'Euryloque est le caractère d'un homme sage, qui ayant vû ce qui étoit arrivé à ses Compagnons, se défie de lui-même, & croit que le plus sûr est de fuir le danger; dans ces occasions c'est être brave que d'être poltron. Mais ce qu'il y a

encore de bien remarquable en cet endroit, c'est qu'Homere se sert de ce caractère sagement timide, pour relever celui d'Ulysse qui est sagement audacieux. Car plus Euryloque fait le danger affreux & difficile à éviter, plus on voit éclater l'intrepidité d'Ulysse, qui se confiant en sa sagesse & dans le secours des Dieux, veut tenter l'aventure pour délivrer ses Compagnons.

Fuyons sans perdre un moment] C'est ce que doit dire courageusement tout homme que l'idée de la volupté commence à attaquer.

Page 361. *Et d'éviter ce funeste jour*] J'ai voulu conserver cette expression qui est précieuse & d'un grand sens. Il n'y a point de jour plus funeste que celui où l'on succombe à la volupté.

Demeurez donc ici, Euryloque, à faire bonne chere] Cette réponse est pleine d'amertume. Comme Ulysse n'a pas vû ce qu'Euryloque a vû, il croit que c'est par lâcheté qu'il refuse de le suivre. Et voilà comme on juge souvent très mal des actions des hommes, parce qu'on n'en connoît pas les motifs.

Mercuré vint à ma rencontre sous la forme d'un jeune homme] Homere a crû avec raison que sa fiction auroit manqué de vraisemblance, s'il avoit fait qu'Ulysse se tirât de-là par ses seules forces; & il a voulu enseigner qu'en

SUR L'ODYSSÉE. Livre X. 409
qu'en toutes rencontres, & sur-tout dans
celle-ci, les hommes ne peuvent tirer leur
force que du secours des Dieux.

Comme des pourceaux] Par ce seul mot
comme, Homere fait voir que cette meta-
morphose est une allegorie; les Compagnons
d'Ulysse ne sont pas changés effectivement
en pourceaux, ils ne sont pourceaux que
par la vie qu'ils mènent.

Page 363. *Elle vous offrira sa couche, &*
gardez-vous bien de la refuser] Voilà un
malheureux conseil pour un Dieu. Mais il ne
faut pas juger de ces tems-là par les nôtres,
où l'Évangile a porté par-tout sa lumiere,
& fait voir la nécessité indispensable de la
pureté. Dans ces tems-là ces commerces,
qui sont aujourd'hui si odieux, étoient non
seulement soufferts parmi les Payens, mais
encore permis, & même loués. Il n'y avoit
que l'adultere qui fût un crime défendu par
les loix, & quelquefois puni de mort. Nous
avons vû aussi dans le dernier Livre de l'Ili-
de que Thetis même conseille à son fils de
se livrer à l'amour pour se consoler de la
mort de Patrocle. On peut voir là ma Re-
marque tom. 4. pag. 516. Cette Remarque
auroit bien dû empêcher l'impertinence d'un
malheureux Critique, qui m'a accusée d'a-
voir introduit le vice dans les maisons, en
y introduisant une Traduction Française
d'Homere. Mais, dira-t-on ici, Ulysse con-
sentant à la passion de Circé ne fait que ce
qu'ont fait ses Compagnons. Où est donc

la différence , & où est l'utilité du préservatif ? Les Compagnons d'Ulyffe se sont livrés à cette volupté pour assouvir leur passion brutale ; ils sont possédés par Circé , & ils croupissent dans cette ordure ; mais Ulyffe fortifié par ce préservatif , ne se livre qu'avec quelque sorte de sagesse pour délivrer ses Compagnons , & pour obtenir les secours qui lui sont nécessaires ; il possède Circé & n'en est point possédé ; il ne boit pas en insensé comme ses Compagnons ; il ne cherche point à assouvir une passion brutale , il a un but qui excuse sa complaisance , & qui , selon ces tems de tenebres , la rend même glorieuse pour lui.

Afin que quand elle vous tiendra desarmé, elle ne vous rende pas lâche & effeminé] Après qu'il aura quitté ses armes , il faut que la raison & l'instruction lui en servent , & qu'elles l'empêchent de succomber à l'attrait de la volupté.

Ce Dieu m'ayant parlé ainsi , me présente cet antidote qu'il arrache de terre , &c.] Le sens caché sous cette allegorie n'est pas difficile à penetrer , & Eustathe l'a expliqué à merveilles. Mercure est la raison, ou même le Dieu des Sciences , & la plante qu'il donne pour préservatif & dont la racine est noire & la fleur blanche & douce , c'est l'instruction , la sagesse ; sa racine est noire , parce que les principes de l'instruction sont désagréables & amers , comme Platon dit fort bien en quelque endroit : *Les commence-*

mens de l'instruction sont toujours accompagnés de douleur & de tristesse. Sa fleur est blanche & douce , parce que les fruits de l'instruction sont doux , agréables & nourrissans. Mercure donne cette plante , parce que l'instruction ne peut venir que de Dieu. Mercure ne porte pas avec lui cette plante , mais il la prend dans le lieu même où il est , pour marquer que par-tout où Dieu se trouve , on peut trouver l'instruction & la sagesse , pourvû qu'il veuille nous enseigner , & que nous soyons disposés à l'écouter & à lui obéir.

Les Dieux l'appellent Moly] On prétend que *Moly* est un mot Egyptien , & qu'il y a une véritable plante qui porte ce nom en Egypte , & qu'elle est bonne contre les enchantemens. Pour moi je crois qu'il en est du *Moly* comme du *Nepenthes* dont il a été parlé sur le quatrième Livre.

Il est difficile aux mortels de l'arracher] Car l'homme par ses seules forces ne peut parvenir à la sagesse , il faut qu'il la reçoive de Dieu , sans lui tous ses efforts sont inutiles : c'est ce que Platon a fort bien fait voir. *Si Dieu le veut* , dit Socrate à Theages , *vous ferez de grands progrès dans l'étude de la sagesse , mais s'il ne le veut pas , vous travaillerez en vain.*

Page 364. *Je pris la coupe de ses mains & je bus*] Ulyssé boit la coupe , mais il ne la boit pas en fou & en étourdi comme ses

compagnons , il la boit après s'être muni du contrepoison dont il avoit besoin , & qui le met en état de résister à tous les charmes de son ennemie. C'est ce qu'Horace avoit bien compris , lorsqu'il écrit à Lollius dans sa 11. Epît. du liv. 1.

*Sirenum voces & Circa pocula nosti ,
 Quæ st cum Sociis , stultus , cupidusque
 bibisset ,
 Sub domina meretrice fuisset turpis &
 excors ,
 Vixisset canis immundus , aut amica lu-
 to sus.*

On peut voir les Remarques de M. Dacier.

Page 367. *Ce serment fait tout du long sans aucune ambiguïté*] C'est ce que signifie ce vers ,

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ὄμοσέν τε τελευτήσέν τε τὸν ὄρκον.

Mot-à-mot , *mais après qu'elle eut juré & achevé son serment.* Celui qui exigeoit le serment , le dictoit lui-même , & il n'oublioit rien pour le rendre très-précis , très-exprès & sans aucune équivoque. C'est ce que les Latins appelloient *conceptis verbis jurare* , & *jurare in verba alicujus*. Horace , *in verba jurabas mea*.

L'autre dressa une table d'argent] Il y a dans le Grec *étendit*. Ce qui fait conjecturer

que c'étoient des tables qui se plioient & se déplioient comme nous en voyons aujourd'hui.

Page 368. *Elle me plaça sur un beau siège à marchepied*] Après ce vers il y en a cinq que j'ai retranchés, parce qu'ils sont d'ailleurs, & répétés mal à propos. Nous avons déjà vû une des quatre Nymphes mettre la table, Homere n'a donc garde de faire venir une autre esclave apporter de l'eau & mettre la table. On voit bien que cela ne peut subsister, cela ôte même une grande beauté à ce passage, Homere ne s'amuse pas ici à rapporter ce qu'on avoit servi à ce repas.

Car mon cœur ne me présageoit que des maux] Voilà la sagesse & la prudence d'Ulysse, après tout ce que Circé fait pour lui plaire & pour le bien traiter, après le serment qu'elle lui a fait, il est encore triste; & son cœur ne lui présage que des maux, un homme sage ne se croit jamais en sûreté dans une maison comme celle de Circé. Et d'ailleurs ce pressentiment, qui causoit sa tristesse, n'étoit que trop fondé; car le commerce qu'Ulysse eut avec cette courtisane fut très-malheureux pour lui, puisqu'il en eut un fils nommé Telegonus, qui le tua sans le connoître.

Page 370. *Et paroissent plus jeunes, plus beaux & plus grands qu'auparavant*] Homere marque bien ici le changement admi-

nable qui se fait dans ceux qui quittent le vice pour embrasser la vertu. La joie de se voir délivrés des maux qui accompagnent toujours les vicieux , & en possession des biens que la vertu prodigue à ceux qui la suivent , les rajeunit & les fait paroître tout autres. Cette Remarque est tirée d'Eustathe , & elle m'a paru digne de lui.

Page 371. *Comme de tendres genisses*] Cette comparaison tirée de ce qu'il y a de plus doux dans la vie rustique , fait ici un très-bon effet , & fait passer agréablement d'un ton triste à un ton plus gai.

Page 373. *Avez-vous oublié les cruautés*] Le Grec dit , *comme a fait le Cyclope*. Et comme le Cyclope n'a rien fait de semblable , les Anciens ont fort bien remarqué qu'Homere fait parler ici Euryloque d'une maniere embarrassée & sans suite , pour mieux marquer le desordre où jette la frayeur. C'est , dit fort bien Eustathe , *l'imitation d'un caractère entierement troublé , que de représenter Euryloque parlant avec si peu de raison & de suite*. Mais je n'ai pas jugé à propos de laisser ce desordre dans ma Traduction , on me l'auroit attribué , & d'ailleurs ce desordre ne réussit pas en notre langue.

Leur perte ne doit être imputée qu'à l'imprudence du chef] Autant que le premier refus qu'Euryloque a fait de suivre Ulysse a été sage , autant ce second est insolent &

SUR L'ODYSSE'E. Livre X. 415
insensé, après le rapport que lui a fait son
General du bon état où il a laissé ses Com-
pagnons. Homere a voulu montrer qu'il y
avoit de l'humeur & de l'aigreur dans la sa-
gesse d'Euryloque ; & quand cela est, il n'est
guère possible de garder de milieu.

*Malgré l'alliance qui l'avoit uni à sa
maison]* Car il étoit beau-frere d'Ulyffe,
ayant épousé sa sœur Ctimené.

Page 377. *Il faut que vous descendiez dans
le sombre Royaume de Pluton]* Pourquoi
faut-il qu'Ulyffe descende dans les Enfers
pour aller consulter l'ame de Tiresias ? Circé,
qui étoit une Déesse, ne pouvoit-elle pas
lui découvrir tout ce qui le regardoit ? Voi-
ci sur cela une remarque d'Eustathe qui me
paroît très-sensée. Circé déclare à Ulyffe la
nécessité de ce voyage, afin qu'apprenant
de la bouche même de Tiresias *que la mort
lui doit venir de la mer*, il soit disposé par-
là à s'arrêter dans son île à son retour de ce
Royaume sombre, & à ne pas s'exposer à la
mort dont il se verra menacé ; ou s'il ne
veut pas demeurer avec elle, qu'il refuse
d'ajouter foi aux promesses de Calypso,
qui lui promettra l'immortalité. Et elle ne
lui découvre pas elle-même les maux qui
l'attendent, parce qu'elle voit bien qu'il
ne la croira pas, & qu'il soupçonnera tou-
jours que c'est l'amour qu'elle a pour lui
qui la porte à lui prophetiser ces malheurs
pour le retenir. Et cela est assez vraisembla-
ble. Car qu'est-ce que l'amour & la jalousie

ne peuvent pas inspirer ? Dans le Livre suivant je tâcherai de développer sur quoi est fondée cette fiction de la descente d'Ulysse aux Enfers pour consulter l'ame du Prophete. Cette fiction fait ici un très-bel effet , en donnant à Homere une occasion très-naturelle d'embellir son Poëme de beaucoup de fables & d'histoires très-capables d'instruire & d'amuser ses Lecteurs.

Mais en revanche il a les yeux de l'esprit si penetrans] Nous avons vu dans le XXI II. Livre de l'Iliade , tome 4. page 344. qu'Achille sur ce que l'ame de Patrocle lui apparoît , s'écrie : *Grands Dieux , il est donc vrai que les Ames subsistent encore dans les Enfers après la mort , mais elles ne sont plus que l'image des corps qu'elles ont animés , & elles sont séparées de leur entendement.* Et la Remarque que j'ai faite sur ce passage , doit servir à éclaircir ce qu'Homere dit ici de l'Ame de Tiresias :

..... Τὸς τε φρένας ἔμυρδι εἶσι.

Elle conserve son esprit , son entendement entier. Selon la doctrine des Egyptiens , qu'Homere suit , l'Ame est composée d'un corps subtil & lumineux , & de ce qu'on appelle l'*entendement* , l'*esprit*. Le corps subtil est la partie materielle de l'Ame , & l'*entendement* ou l'*esprit* , φρένας , est la partie spirituelle. Après la mort , c'est-à-dire , après la séparation du corps terrestre & de l'Ame , il se fait une autre séparation des deux par-

ties de cette Ame. Le corps subtil, qui est l'idole, l'image du corps terrestre, s'en va dans les Enfers; & l'entendement, l'esprit qui est la partie spirituelle, va dans le ciel. On voit par-là que les Ames de tous les hommes dans les Enfers sont séparées de leur entendement, de leur esprit, c'est-à-dire, de la partie spirituelle, comme Achille le dit fort bien. Mais l'ame de Tiresias a eu ce privilege, qu'elle n'a point souffert cette séparation; elle a conservé son entendement, son esprit, & voilà pourquoi elle a tant d'avantage sur les autres Ames, qui ne sont auprès d'elle que de véritables ombres, de vains phantômes, c'est-à-dire, des idoles, des images du corps terrestre & mortel.

Page 378. *Et quand vous aurez traversé l'Océan, vous trouverez une plage comme de l'île de Circé, ou de Circei, Ulysse arrive le même jour au lieu où Homere a placé la descente des Enfers, & l'endroit par où l'on évoquoit les Ames des morts, c'est pourquoi il est aisé de voir qu'il parle d'un lieu qui est entre Bayes & Cumes près du lac Averne; car, comme dit fort bien Strabon, les Anciens ont placé la Necromantie d'Homere près de l'Averne. La description qu'Homere en fait, convient avec les Relations des Géographes. C'est-là qu'on a placé l'Acheron, le Piriphlegeton, le Cocyte, le Styx. On peut voir Strabon, liv. 5. Mais comme Homere a transporté l'île de Circé dans l'Océan, il ne faut pas s'étonner qu'il continue cette Géographie fabuleuse.*

Page 379. *La plus belle genisse de vos pâturages, & qui aura toujours été sterile*] Car il ne falloit offrir aux morts aucun animal fécond.

..... *Sterilem tibi, Proserpina vaccam.*
Virgile.

Un bucher où vous jetterez toutes sortes de richesses] Non seulement du miel, des fleurs, mais de riches étofes, des armes, comme c'étoit la coutume.

Page 381. *Il y avoit parmi eux un jeune homme nommé Elpenor, qui n'étoit ni d'une valeur distinguée à la guerre, &c.*] Ces sortes de particularités ne sont pas inutiles, elles donnent à la narration un air de vérité, comme si c'étoit une histoire, car les Historiens caractérisent souvent ainsi ceux dont ils parlent.

Page 382. *Tomba du toit en bas & il se rompit la tou*] On alloit sur les toits des maisons, ils étoient tous en terrasse.

Page 383. *Et à s'arracher les cheveux*] C'est la coutume de beaucoup de Nations, & sur-tout des Orientaux, dans les douleurs vives de s'arracher les cheveux. Nous avons vû dans le x. Liv. de l'Iliade, qu'Agamemnon s'arrachoit les cheveux, C'est ainsi qu'Esdras dit : *Cùmque audissem sermonem istum, scidi pallium meum & tunicam, &*

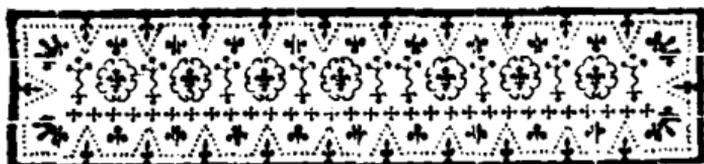
SUR L'ODYSSÉE. Livre X. 419
*evelli capillos capitis mei & barba, & sedi
mœrens. I. Esd. 9. 13.*

*Deux moutons noirs, un mâle & une fe-
melle] Car ils étoient nécessaires, puisqu'il
en falloit verser le sang pour les Ames.*



Argument du Livre XI.

U Lyſſe raconte aux Pheaciens le voyage qu'il fit aux Enfers par l'ordre de Circé ; les diſcours que lui tint Tireſias , pour lui enſeigner les moyens de ſe ſauver & de ſauver ſes compagnons ; les heros & les heroïnes qu'il y vit ; la conuerſation qu'il eut avec ſa mere , & avec beaucoup de ceux qui auoient été avec lui à la guerre de Troye , & les peines que les méchans ſouffrent dans un endroit ſéparé.



L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

LIVRE XI.

QUAND nous fûmes donc arrivés à notre navire, nous le mettons à l'eau, nous dressons le mât, nous déployons les voiles, & après avoir embarqué les victimes, dont nous avons besoin, nous quittâmes le rivage, accablés de tristesse & baignés de pleurs. La Déesse nous envoya un vent favorable qui enfla nos voiles, & qui secondé par l'effort de nos rameurs & par l'adresse de notre Pilote, nous faisoit voguer heureusement. Nous courûmes

ainsi tout le jour jusqu'au coucher
du soleil, & lorsque la nuit ré-
pandit ses tenebres sur la terre,
notre vaisseau arriva à l'extrémité
de l'Océan. C'est-là qu'habitent
les Cimmeriens toujours couverts
de nuages & enveloppés d'une
profonde obscurité. Le soleil ne
les éclaire jamais de ses rayons,
ni lorsqu'il monte dans le ciel &
qu'il fait disparoître les astres, ni
lorsque se précipitant du ciel dans
l'onde, il laisse à ces astres toute
leur clarté ; une éternelle nuit é-
tend ses sombres voiles sur ces
malheureux. Nous mêmes-là notre
vaisseau à sec, nous débarquâmes
nos victimes, & nous courûmes
le long du rivage, jusqu'à ce que
nous eussions trouvé l'endroit que
Circé nous avoit marqué. Dès
que nous y fûmes arrivés, Peri-
mede & Euryloque se saisirent des
victimes, & moi tirant mon épée,

je creufai une fosse d'une coudée en quarré, où nous fîmes à tous les morts les effusions qui nous étoient ordonnées ; la première de lait & de miel , la seconde de vin pur , & la troisième d'eau , où nous avons détrempe de la farine. J'adressai-là mes vœux à ces ombres , & je leur promis que dès que je serois à Ithaque , je leur immolerois une genisse stérile , la plus belle de mes pâturages ; que je serois consumer à leur honneur un bucher rempli de toutes sortes de richesses , & que je sacrifierois en particulier à Tiresias seul , un belier tout noir qui seroit la fleur de mes troupeaux.

Après que j'eûs adressé à ces morts mes vœux & mes prieres, je pris les victimes & je les égorgeai sur la fosse. Le sang coule à gros bouillons ; les ombres viennent de tous côtés du fond de l'Erebe.

On voit pêle-mêle de jeunes fem-
 mes , de jeunes hommes , des
 vieillards dessechés par de longs
 travaux , de jeunes filles déce-
 dées à la fleur de leur âge , des
 guerriers couverts de larges blef-
 sures , victimes du Dieu Mars ,
 & dont les armes étoient encore
 teintes de sang. Ils se pressent tous
 autour de la fosse avec des cris ai-
 gus ; une frayeur pâle me saisit.
 Je commande à mes Compa-
 gnons de dépouiller les victimes
 que j'avois égorgées , de les brû-
 ler , & d'adresser leurs prieres aux
 Dieux infernaux , au puissant Plu-
 ton & à la severe Proserpine. Et
 moi l'épée à la main j'écarte ces
 ombres , & j'empêche qu'elles
 n'approchent du sang , avant que
 j'aye entendu la voix de Tiresias.
 La premiere ombre qui se pre-
 senta à moi , ce fut celle d'Elpe-
 nor , qui n'avoit pas encore été

enterré. Nous avons laissé son
 corps dans le Palais de Circé sans
 lui rendre les devoirs de la sepul-
 ture , parce que nous avons d'au-
 tres affaires & que le tems pressoit.
 Quand je le vis , il me fit pitié ;
 je ne pus retenir mes larmes , &
 lui adressant le premier la parole ,
 je lui dis : Elpenor , comment
 êtes-vous venu dans ce tenebreux
 séjour ? Quoique vous soyez à
 pied vous m'avez devancé , moi
 qui suis venu sur mon vaisseau ,
 & à qui la mer & les vents ont été
 favorables.

Fils de Laërte , me répondit-il
 en soupirant , c'est mon mauvais
 genie & le vin que j'ai bû avec
 excès qui m'ont mis dans l'état où
 vous me voyez. J'étois couché
 tout au haut du Palais de Circé ;
 à mon reveil je ne me suis pas sou-
 venu de descendre par l'escalier ,
 j'ai été tout droit devant moi , je

» suis tombé du toit en bas , & je
» me suis rompu le cou , & main-
» tenant mon ombre est descendue
» dans ces tristes lieux. Je vous con-
» jure donc par tout ce que vous
» avez de plus cher , par votre fem-
» me , par votre pere , qui vous a é-
» levé avec tant de soin & de ten-
» dresse , par votre fils Telemaque,
» ce fils unique , que vous avez
» laissé encore enfant dans votre Pa-
» lais , souvenez-vous de moi dès
» que vous serez arrivé à l'isle de
» Circé , car je sai qu'en vous en re-
» tournant du Palais de Pluton vous
» aborderez encore à cette isle. N'en
» partez point , je vous prie , sans
» m'avoir rendu les derniers de-
» voirs , de peur que je n'attire sur
» votre tête la colere des Dieux.
» Brûlez mon corps sur un bucher
» avec toutes mes armes , & éle-
» vez-moi un tombeau sur le bord
» de la mer , afin que ceux qui pas-

feront sur cette rive , apprennent ce
mon malheureux sort. N'oubliez ce
pas de mettre sur mon tombeau ce
ma rame pour marquer ma pro- ce
fession & le service que je vous ce
ai rendu pendant ma vie. ce

Je l'assurai que j'exécuterois de ce
point en point tout ce qu'il desi- ce
roit. Pendant que nous nous entre- ce
tenions ainsi tristement , j'avois ce
toujours l'épée nue pour écarter ce
ces ombres & pour les empêcher ce
de boire de ce sang , dont elles ce
font fort avides. Tout d'un coup ce
je vis arriver l'ombre de ma mere ce
Anticlée , fille du magnanime Au- ce
tolycus , que j'avois laissé pleine ce
de vie à mon départ pour Troye. ce
Je m'attendris en la voyant & je ce
fondis en larmes. Mais quelque ce
douleur que je ressentisse en mon ce
cœur , & quelque touché que je ce
fusse de sa peine , je ne la laissai pas ce
approcher de ce sang avant l'arri- ce

vue de Tiresias. Enfin je vis arriver
l'ame de ce devin. Il avoit à la main
son sceptre ; il me reconnut & me
parla le premier : Généreux Ulyf-
se, me dit-il, pourquoi avez-vous
quitté la lumiere du soleil pour ve-
nir voir des morts, & cette triste
demeure ? Vous êtes bien malheu-
reux ! Mais éloignez-vous un peu
de cette fosse & détournez cette é-
pée, afin que je boive de ce sang
& que je vous annonce ce que
vous voulez savoir de moi. Je m'é-
loigne donc de la fosse & je re-
mets mon épée dans le fourreau.
L'ombre s'approche, boit de ce
sang & me prononce ses oracles.
Ulysse, vous cherchez les
moyens de retourner heureuse-
ment dans votre patrie, mais un
Dieu vous rendra ce retour diffi-
cile & laborieux ; car je ne pense
pas que Neptune renonce au res-
sentiment qu'il a conçu contre

vous, de ce que vous avez privé
de la lumière son cher fils Poly-
pheme. Cependant malgré toute
sa colere, vous ne laisserez pas d'y
arriver après bien des travaux &
des peines, si vous pouvez vous
retenir & retenir vos Comp-
gnons lorsque vous serez arrivé
dans l'isle de Trinacrie, & que
vous verrez devant vous les bœufs
& les moutons consacrés au So-
leil, qui voit tout & qui entend
tout. Si vous avez la force de ne
pas toucher à ses troupeaux dans
la vue de ménager votre retour,
vous pourrez esperer qu'après a-
voir beaucoup souffert vous arri-
verez à Ithaque. Mais si vous y
touchez, je vous prédis que vous
pérez, vous, votre vaisseau &
vos Compagnons. Que si par une
faveur particulière des Dieux
vous échappez de ce grand dan-
ger, vous ne retournerez chez

vous de longues années & qu'a-
près avoir perdu tout votre mon-
de. Vous y arriverez feul & fur un
navire étranger. Vous trouverez
dans votre Palais de grands défor-
dres , des Princes infolens qui
poursuivent votre femme , & qui
lui font de grands présens. Vous
punirez leur insolence. Mais après
que vous les aurez mis à mort ou
par la ruse ou par la force , pre-
nez une rame , mettez - vous en
chemin , & marchez jusqu'à ce
que vous arriviez chez des peu-
ples qui n'ont aucune connoissan-
ce de la mer , qui n'affaisonnent
point leurs mets de sel , & qui
n'ont ni vaisseaux ni rames. Et afin
que vous ne puissiez les mécon-
noître , je vais vous donner un si-
gne qui ne vous trompera point :
Quand vous rencontrerez sur vo-
tre chemin un passant qui vous di-
ra que vous portez un van sur vo-

tre épaule , alors fans vous enqué-
rir davantage , plantez à terre vo-
tre rame , offrez en sacrifice à
Neptune un mouton , un taureau
& un verrat , & retournez dans
votre Palais où vous offrirez des
hecatombes parfaites à tous les
Dieux qui habitent l'Olympe , fans
en oublier un feul. Après cela , du
sein de la mer sortira le trait fatal
qui vous donnera la mort & qui
vous fera defcendre dans le tom-
beau à la fin d'une vieillesse exem-
pte de toutes fortes d'infirmités ,
& vous laifferez vos peuples heu-
reux. Voilà tout ce que j'ai à vous
prédire.

Quand il eut ceflé de parler , je
lui répondis : Tiresias , je veux
croire que les Dieux ont pronon-
cé ces arrêts contre moi. Mais ex-
pliquez-moi , je vous prie , ce que
je vais vous demander. Je vois-là
l'ombre de ma mere , elle fe tient

» près de la fosse dans un profond
 » silence sans daigner ni regarder
 » son fils ni lui parler , comment
 » pourrois-je faire pour l'obliger à
 » me reconnoître ?

» Vous me demandez-là une cho-
 » se qu'il n'est pas difficile de vous
 » éclaircir. Sachez donc qu'il n'y a
 » que les ombres auxquelles vous
 » permettez d'approcher de cette
 » fosse & d'en boire le sang , qui
 » puissent vous reconnoître & vous
 » prédire l'avenir , & que celles à
 » qui vous le refuserez s'en retour-
 » neront sans vous parler.

» Quand l'ombre de Tiresias m'eut
 » ainsi parlé & rendu ses oracles ,
 » elle se retira dans le Palais de Plu-
 » ton. Mais moi je demeurai là de
 » pied ferme jusqu'à ce que ma me-
 » re se fût rapprochée & qu'elle eût
 » bû de ce sang. Dès le moment elle
 » me reconnut , & faisant de gran-
 » des lamentations , elle me parla
 en

en ces termes : Mon fils , comment êtes-vous venu tout en vie dans ce séjour de ténèbres ? Il est difficile aux vivans de voir l'empire des Morts , car ils sont séparés par de grands fleuves & par une grande étendue d'eaux , sur-tout par l'Océan , qu'il n'est pas aisé de traverser. Est-ce qu'à votre retour de Troye vous avez perdu votre route , & qu'après avoir été long-tems égaré vous avez été porté dans ces tristes lieux avec vos Compagnons , & avant que d'être retourné à Ithaque & d'avoir revû votre femme & votre fils ?

Ma mere , repartis-je , la nécessité de consulter l'ombre de Tirésias m'a fait entreprendre ce terrible voyage. Je n'ai pû encore approcher de la Grece ni regagner ma patrie ; mais accablé de maux , j'erre de plage en plage depuis que j'ai suivi Agamemnon pour

29 faire la guerre aux Troyens. Mais
 29 apprenez - moi , je vous prie ,
 29 de quelle maniere la destinée vous
 29 a fait tomber dans les liens de la
 29 mort. Est-ce une longue maladie ,
 29 ou seroit-ce Diane qui avec ses
 29 douces flèches auroit terminé vos
 29 jours ? Dites-moi des nouvelles de
 29 mon pere & de mon fils ; regnent-
 29 ils encore dans mes États ? ou
 29 quelqu'un s'en est-il mis en posses-
 29 sion , & n'attend-on plus mon re-
 29 tour ? Apprenez-moi aussi ce que
 29 pense ma femme & la conduite
 29 qu'elle tient. Est-elle toujours près
 29 de son fils ? & a-t-elle soin de sa
 29 maison ? ou quelqu'un des plus
 29 grands Princes de la Grece l'a-t-il
 29 épousée ?

29 Ma mere me répondit sans ba-
 29 lancer : Votre femme demeure
 29 enfermée dans votre Palais avec
 29 un courage & une sagesse qu'on
 29 ne peut assez admirer ; elle passe

les jours & les nuits dans les larmes ; personne ne s'est mis en possession de vos Etats ; Telemaque jouit en paix de tous vos biens, & va aux festins publics que les Princes & ceux à qui Dieu a confié sa justice & ses loix, doivent honorer de leur présence, car tout le peuple l'invite avec un grand empressement. Votre pere demeure à sa maison de campagne & ne va jamais à la ville. Là son lit n'est point de beaux tapis, de riches étoffes, de magnifiques couvertures ; mais pendant l'hyver il couche à terre près de son foyer au milieu de ses domestiques, & n'est vêtu que de méchans habits. Et l'été & l'automne il couche au milieu de sa vigne sur un lit de feuilles, toujours livré à ses ennuis, qu'entretient & qu'augmente de plus en plus la douleur de votre absence qui le fait encore

plus vieillir que les années. C'est
cette même douleur qui m'a précipitée dans le tombeau : ni Diane
n'a abrégé mes jours par ses douces flèches , ni aucune maladie
n'est venue me consumer par ses langueurs , mais c'est le regret de
ne vous plus voir , c'est la douleur de vous croire exposé tous les
jours à de nouveaux périls , c'est le tendre souvenir de toutes vos
rares qualités qui m'ont ôté la vie.
A ces mots je voulus embrasser
cette chère ombre ; trois fois je me
jettai sur elle , & trois fois elle se
déroba à mes embrassemens , semblable à une vapeur ou à un songe : ce qui redoubla ma douleur.
Ma mere , m'écriai-je , pourquoi
vous refusez-vous au désir extrême que j'ai de vous embrasser ?
pourquoi ne voulez-vous pas que
joints tous deux par nos tendres
embrassemens , nous mêlions en-

semble nos larmes , & que nous nous rassions de regrets & de deuil ? La cruelle Proserpine au lieu de cette chere ombre ne m'auroit-elle présenté qu'un vain phantôme , afin que privé de cette consolation je trouve dans mes malheurs encore plus d'amertume ?

Je lui exprimois ainsi mes regrets. Elle me répondit : Helas , mon fils , le plus malheureux de tous les hommes , la fille de Jupiter , la sévère Proserpine , ne vous a point trompé , mais telle est la condition des mortels quand ils sont sortis de la vie , leurs nerfs ne soutiennent plus ni chairs ni os , tout ce qui ne compose que le corps matériel , est la pâture des flammes dès que l'esprit l'a quitté ; & l'ame , ce corps délié & subtil , s'envole de son côté comme un songe. Mais retournez - vous - en promptement à la lumière , & re-

20 tenez bien tout ce que je vous ai
20 appris, afin que vous puissiez le
20 redire à votre chere Penelope.

20 Pendant que nous nous entre-
20 tenions ainsi, je vois arriver les
20 femmes & les filles des plus
20 grands capitaines, que Proserpi-
20 ne laissoit passer. Elles s'assem-
20 bloient en foule autour de la fosse
20 pour boire du sang, mais moi qui
20 cherchois les moyens de les en-
20 tretenir chacune en particulier,
20 je pris le parti de tirer mon épée
20 & de les empêcher de boire tou-
20 tes ensemble. Elles approcherent
20 donc de suite l'une après l'au-
20 tre, & chacune m'apprenoit sa
20 naissance. Ainsi j'eus le tems de
20 les entretenir toutes & de savoir
20 leurs aventures.

20 La premiere qui se présenta, ce
20 fut Tyro, issue d'un sang très no-
20 ble, car elle me dit qu'elle étoit
20 fille du grand Salmonée, & elle

fut femme de Crethée fils d'Eolus. «
Autrefois devenue amoureuse du «
divin fleuve Enipée, le plus beau «
de tous les fleuves qui arrosent les «
campagnes, elle alloit souvent se «
promener sur ses charmantes ri- «
ves. Neptune prenant la figure de «
ce fleuve, profita de l'erreur de «
cette belle Nymphe à l'embou- «
chure du fleuve, dont les eaux s'é- «
levant comme une montagne & «
se courbant comme en voute, en- «
vironnerent & couvrirent ces «
deux amans. Il eut d'elle les der- «
nières faveurs, après lui avoir inf- «
piré un doux sommeil qui l'empê- «
cha de le reconnoître. Après que «
ce Dieu se fut rassasié d'amour, il «
lui prit la main, & lui parla en ces «
termes : Belle Nymphe, réjouif- «
sez-vous de l'honneur que vous «
venez de recevoir. Dès que l'an- «
née sera révolue, vous mettrez au «
monde deux beaux enfans, car la «

« couche des Immortels est tou-
 « jours féconde. Ayez soin de les
 « nourrir & de les élever. Retour-
 « nez dans le Palais de votre pere ,
 « ne me nommez à personne , & sa-
 « chez que je suis Neptune qui ai
 « le pouvoir d'ébranler la terre jus-
 « qu'à ses fondemens. En finissant
 « ces mots il se plonge dans la mer.

« Tyro accoucha de deux enfans
 « de Pelias & de Nelée , qui tous
 « deux furent ministres du grand Ju-
 « piter. Car Pelias regna à Jolcos
 « où il fut riche en troupeaux , &
 « Nelée fut Roi de Pylos sur le fleu-
 « ve Amathus. Tyro eut de son ma-
 « ri Crethée ses autres enfans Æson,
 « Pheres & Amythaon qui se plai-
 « soit à dresser des chevaux.

« Après Tyro , je vis approcher
 « la fille d'Asopus , Antiope , qui se
 « vançoit d'avoir dormi entre les
 « bras de Jupiter. Il est vrai qu'elle
 « eut deux fils , Zethus & Am-

phion, qui les premiers jetterent
 les fondemens de la ville de The-
 bes, & qui éleverent ses murail-
 les & ses tours, car quelque forts
 & vaillans qu'ils fussent, ils ne
 pouvoient habiter surement une si
 grande ville sans ses tours qui la
 défendoient.

Je vis ensuite Alcmene femme
 d'Amphitryon, qui des embrasse-
 mens de Jupiter eut le fort, le pa-
 tient, le courageux Hercule.

Après elle venoit Megare, fille
 du superbe Creon. Elle fut femme
 du laborieux fils d'Amphitryon,
 du grand Hercule.

Je vis aussi la belle Epicaste me-
 re d'Oedipe, qui par son impru-
 dence commit un très grand for-
 fait, en épousant son fils, son pro-
 pre fils, qui venoit de tuer son pe-
 re. Les Dieux découvrirent cet in-
 ceste aux yeux des hommes. Ce
 malheureux accablé de douleurs,

» regna sur les superbes descendans
 » de Cadmus , selon les funestes dé-
 » crets des Immortels , dans cette
 » même Thebes pleine de malédic-
 » tion. La Reine , qui étoit en mê-
 » me tems sa mere & sa femme , se
 » précipita dans les Enfers , car
 » vaincue par son désespoir , elle at-
 » tacha au haut de sa chambre un
 » fatal cordon , qui fut l'instrument
 » de sa mort ; & en mourant elle
 » laissa à son fils , devenu son mari ,
 » un fond inépuisable de malheurs ,
 » que les Furies , qu'elle avoit invo-
 » quées , ne manquerent pas de
 » remplir.

» Après Epicaste j'apperçûs Chlo-
 » ris , la plus jeune des filles d'Am-
 » phion fils d'Iafus , qui regna dans
 » Orchomene des Minyens ; Nelée
 » l'épousa à cause de sa parfaite beau-
 » té , après lui avoir fait une infinité
 » de presens très-magnifiques. Elle
 » regna avec lui à Pylos & lui don-

na trois fils , Nestor , Chromius & le fier Periclymene , & une fille nommée Pero , qui par sa beauté & par sa sagesse fut la merveille de son tems. Tous les Princes voisins la recherchoient en mariage, mais Nelée ne voulut la promettre qu'à celui qui lui ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus. C'étoit une entreprise très-difficile & très-perilleuse ; il n'y eut qu'un Devin , nommé Melampus , qui eut l'audace de l'entreprendre. Les arrêts des Dieux , les bergers qui gardoient ces bœufs , & les liens où il fut retenu , l'empêcherent de l'exécuter. Mais après que les jours & les mois en s'écoulant eurent achevé l'année , Iphiclus délivra Melampus son prisonnier , pour le récompenser de ce qu'il lui avoit expliqué les anciens oracles. Ainsi s'accomplirent les décrets de Jupiter.

« Chloris étoit suivie de Leda ;
 « qui fut femme de Tyndare dont
 « elle eut deux fils qui furent très-
 « vaillans , Castor grand dompteur
 « de chevaux , & Pollux invincible
 « dans les combats du Ceste. Ils
 « font les seuls qui retrouvent la vie
 « dans le sein même de la mort. Car
 « dans le séjour des ténèbres ils ont
 « reçu de Jupiter ce grand privilé-
 « ge , qu'ils vivent & meurent tour
 « à tour , & reçoivent des honneurs
 « égaux à ceux des Dieux mêmes.

« Après Leda je vis Iphimedée
 « femme d'Aloëus , qui se vançoit
 « d'avoir été aimée de Neptune. El-
 « le eut deux fils , dont la vie fut fort
 « courte , le divin Otus & le célèbre
 « Ephialtes , les deux plus grands &
 « les plus beaux hommes que la ter-
 « re ait jamais nourris , car ils étoient
 « d'une taille prodigieuse & d'une
 « beauté si grande , qu'elle ne cé-
 « doit qu'à la beauté d'Orion. A l'â-

ge de neuf ans ils avoient neuf cou-
 dées de grosseur & trente-six de
 hauteur. Ils menaçoient les Im-
 mortels qu'ils porteroient la guerre
 jusques dans les cieux ; & pour cet
 effet ils entreprirent d'entasser le
 mont Ossa sur le mont Olympe, &
 de porter le Pelion sur l'Ossa afin
 de pouvoir escalader les cieux. Et
 ils l'auroient exécuté sans doute,
 s'ils étoient parvenus à l'âge par-
 fait, mais le fils de Jupiter & de
 Latone les précipita tous deux
 dans les Enfers avant que le poil
 follet eût ombragé leurs joues &
 que leur menton eût fleuri.

Je vis ensuite Phedre, Procris,
 & la belle Ariadne fille de l'impla-
 cable Minos, que Thesée enleva
 autrefois de Crete, & qu'il voulut
 mener dans la sacrée ville d'Athe-
 nes ; mais il ne put l'y conduire,
 car la chaste Diane la retint dans
 l'isle de Dia sur le témoignage que
 Bacchus rendit contre elle.

» Après Ariadne je vis Mæra ,
 » Clymene & l'odieuse Eriphyle ,
 » qui préfera un colier d'or à la vie
 » de son mari. Mais je ne puis vous
 » nommer toutes les femmes & tou-
 » tes les filles des grands personna-
 » ges qui passerent devant moi , car
 » la nuit seroit plutôt finie , & les
 » astres , qui se levent , m'avertissent
 » qu'il est tems de se coucher , ou
 » ici dans votre Palais , ou dans le
 » vaisseau que vous m'avez fait é-
 » quiper. Je me repose sur la bonté
 » des Dieux & sur vos soins de ce
 » qui est nécessaire pour mon voya-
 » ge.

Ainsi parla Ulysse , & tous les
 Princes demeurèrent dans un pro-
 fond silence , enchantés par le
 plaisir extrême que leur avoit fait
 son recit. La Reine Areté le rom-
 » pit la premiere , & dit : Princes ,
 » comment trouvez-vous cet étran-
 » ger , & que dites-vous de sa bon-

D'HOMERE. *Liv. XI. 447*

ne mine , de la noblesse de sa
taille & de son bon esprit ? C'est
mon hôte , & chacun de vous est
riche & puissant , c'est pourquoi
ne vous pressez pas de le ren-
voyer , & par cette diligence
n'estropiez point les présens que
vous lui devez dans la nécessité
où il se trouve. Vous avez dans
vos maisons des biens infinis que
vous tenez de la bonté des Dieux ,
quel meilleur usage en pourriez-
vous faire !

Le heros Echenée , qui étoit
le plus âgé des Pheaciens , prit la
parole après la Reine , & dit : Mes
amis , la vertu & la générosité de
la Reine doivent nous avoir pré-
parés à ce qu'elle vient de nous
dire ; elle nous a fort bien remon-
tré notre devoir : obéissez : &
qu'Alcinoüs ordonne ce que nous
avons à faire , & qu'il nous donne
lui-même l'exemple.

Alcinoüs répondit : Tout ce
 que la Reine vient d'ordonner se-
 ra executé , si Dieu me conserve
 la vie & le sceptre. Que notre hô-
 te, quelque pressé qu'il soit de par-
 tir, ait la patience d'attendre seu-
 lement jusqu'à demain, afin que
 tous les présens qu'on lui destine
 soient prêts. Mes sujets prépare-
 ront de leur côté ce qui est néces-
 faire pour son départ, & moi j'y
 travaillerai du mien tout le pre-
 mier, car je veux bien leur don-
 ner l'exemple, puisque je tiens ici
 le premier rang.

Ulyffe touché de ces honnête-
 tés, répondit : Alcinoüs, que vos
 grandes qualités distinguent au-
 tant que votre thrône, si vous
 vouliez que je demeurasse ici une
 année entière pour vous donner
 le tems de préparer tout ce qui est
 nécessaire pour mon départ, &
 de me faire des présens magnifi-

ques & dignes de vous, j'y consentirois de tout mon cœur. Car il me seroit bien plus avantageux d'arriver dans ma patrie avec des marques si glorieuses. J'en serois plus honoré & mieux reçu de ceux qui me verroient de retour dans Ithaque.

Alcinoüs répondit : Ulysse, à vous voir on ne sauroit vous soupçonner d'être un imposteur ni un fourbe, comme il y en a grand nombre qui courent le monde, & qui pour venir à leurs fins composent des fables que l'on ne sauroit démentir. Pour vous il est vrai que vos paroles ont tout l'air de ces contes ingénieusement inventés, mais vous avez un esprit trop solide pour vouloir tromper. Vous nous avez exposé, comme le meilleur chantre l'auroit pû faire, l'histoire de tous les Grecs & celle de vos malheurs. Mais dites-moi, je

20 vous prie , fans me rien cacher , si
 20 vous avez vû dans les Enfers quel-
 20 qu'un de ces grands hommes , de
 20 ces heros qui ont été avec vous
 20 au siège de Troye , & qui sont
 20 morts dans cette expédition. Les
 20 nuits sont longues , & il n'est pas
 20 encore tems de se coucher ; con-
 20 tez-moi ces aventures merveilleu-
 20 ses. Pour moi j'attendrois avec
 20 plaisir l'aurore en vous écoutant ,
 20 si vous aviez la force de me ra-
 20 conter tout ce que vous avez souf-
 20 fert dans ce voyage.

20 Grand Roi , reprit Ulyffe , il
 20 est vrai que les nuits sont longues ,
 20 & que j'aurai tout le tems de vous
 20 conter encore plusieurs histoires ,
 20 & de dormir. Si vous avez si gran-
 20 de envie de m'entendre , je ne
 20 vous refuserai pas cette satisfac-
 20 tion , & je vous raconterai des a-
 20 vantures plus pitoyables encore
 20 arrivées à mes illustres amis , qui

après avoir échappé à tous les pé-
rils de la guerre sous les remparts
d'Ilion , ont trouvé la mort dans
leur Palais par la perfidie même
de leur propre femme.

Après que la chaste Proserpine
eut fait retirer les ombres de toutes
les femmes dont je viens de vous
parler , je vis arriver l'ame d'Agamemnon toute éplorée , & environnée des ames de tous ceux qui avoient été tués avec lui dans le Palais d'Egiste. Il n'eut pas plutôt bû du sang dans la fosse, qu'il me reconnut , & se mit à jeter des cris perçans , à fondre en larmes , & à étendre ses mains vers moi pour m'embrasser ; mais cette ombre étoit destituée de nerfs , & n'avoit plus ni vertu ni force. A cette vûe je fus saisi de compassion , & les larmes aux yeux je lui dis : Fils d'Atrée , le plus grand des Rois , comment la Parque cruelle vous

» a-t-elle fait éprouver son pouvoir ?
» Neptune vous a-t-il fait périr avec
» votre flotte , en excitant contre
» vous ses flots & en déchaînant ses
» vents & ses tempêtes ? Ou des é-
» trangers vous ont-ils fait mordre
» la poussière , en courant sur vous
» lorsque vous emmeniez leurs
» troupeaux : ou enfin , avez-vous
» été tué devant quelque ville , que
» vous eussiez attaquée pour la pil-
» ler & pour emmener ses femmes
» captives ?

» Fils de Laërte , me répondit le
» Roi , ni le Dieu Neptune ne m'a
» fait périr , en excitant contre moi
» ses flots & en déchaînant ses tem-
» pêtes , ni je n'ai succombé sous
» l'effort des étrangers qui ayent
» voulu repousser mes violences ;
» ma mort est l'ouvrage du traître
» Egisthe & de ma pernicieuse fem-
» me , qui par le plus noir des at-
» tentats m'ont assassiné à un festin

Comme on affomme un taureau à sa crèche. Voilà quelle a été ma fin malheureuse. Tous mes Compagnons ont été égorgés autour de moi comme on égorge des moutons dans la maison d'un homme puissant & riche pour un festin de noces , pour quelque grand repas , ou pour quelque grande débauche. Vous avez bien vu mourir des hommes qui ont été tués à vos yeux , soit en combat singulier , soit dans la sanglante mêlée , mais cette vûe n'a rien qui approche de l'horrible spectacle de nous voir massacrés autour de l'urne sacrée & de la table où nous étions assis , & de voir le plancher inondé de sang. Dans le moment même qu'on m'assassinoit , j'entendis la voix plaintive de la fille de Priam , de Cassandre , que la perfide Clytemnestre tuoit pour me faire mourir plus

» cruellement. A ses cris , quoique
» je fusse déjà à terre & expirant , je
» fis des efforts pour porter la main
» à mon épée , mais cette impuden-
» te me l'avoit ôtée. Après ma mort
» elle n'approcha point de moi
» pour me rendre les derniers de-
» voirs , en me fermant les yeux &
» la bouche. Non , il n'y a rien de
» plus pernicieux ni de plus impu-
» dent qu'une femme capable de se
» mettre en tête des actions aussi
» abominables que le forfait que
» Clytemnestre a commis en assas-
» sinant son mari , & un mari avec
» qui elle avoit passé sa première
» jeunesse. Dans le tems que je pen-
» sois que mon retour feroit la joie
» de mes enfans & de ma famille ,
» cette malheureuse instruite aux
» crimes , s'est couverte d'une éter-
» nelle infamie qui rejaillira sur tou-
» tes les femmes qui naîtront après
» elle , même sur les plus vertueu-

ses & sur celles qui aimeront le
plus tendrement leurs maris.

O Dieux ! m'écriai-je , le puis-
sant Jupiter , aux yeux duquel rien
n'est caché , a donc bien haï la
race d'Atrée , puisqu'il lui a fait
tant de maux , & toujours par des
femmes ? A combien de heros He-
lene par un seul crime n'a-t-elle
pas causé la mort ? & voilà Cly-
temnestre qui vous prépare un
piège mortel pendant votre ab-
sence.

Mon exemple , reprit prompte-
ment Agamemnon , doit vous ap-
prendre à n'avoir pas pour votre
femme trop de complaisance , &
à ne pas lui faire part de tous vos
secrets. Il y a des choses que vous
pouvez lui communiquer , mais il
y en a d'autres qu'il faut lui tenir
cachées. Quand je dis vous , je
parle à tous les hommes. Car
pour vous , vous n'avez rien à

« craindre de semblable de la fille
« d'Icarius. Votre Penelope est un
« modèle de prudence & de sagesse.
« Quand nous partîmes pour
« Troye nous la laiffâmes très-jeune
« dans votre Palais, son fils étoit
« encore à la mammelle, & présentement
« il doit être en âge d'homme.
« Qu'il est heureux ! son pere
« aura la consolation de le revoir,
« & il aura le plaisir d'embrasser son
« pere, qu'il n'a pas encore connu.
« Ma pernicieuse femme n'a pas
« permis que j'aye eu la satisfaction
« de voir de mes yeux mon cher
« Oreste, elle m'a assassiné auparavant.
« Et sur cela j'ai un avis à vous
« donner, gravez-le bien dans votre
« esprit, c'est que vous ne souffriez
« pas que votre vaisseau entre
« en plein jour dans le port d'Ithaque,
« tâchez d'y entrer sans être
« connu, car en un mot il ne faut
« plus se fier aux femmes. Mais dites-
tes-

tes-moi une chose , & dites-la-
 moi sans déguisement , avez-
 vous appris quelque nouvelle de
 mon fils ? Est-il en vie ? s'est-il
 retiré à Orchomene , ou à Pylos
 chez Nestor , ou à Sparte chez
 mon frere Menelas ? Car mon
 cher Oreste n'est pas mort , nous
 ne l'avons pas vû dans ce Royau-
 me sombre.

Fils d'Attrée , lui répondis-je ,
 pourquoi me faites-vous ces ques-
 tions ? Je ne sai si votre fils est
 mort ou s'il est en vie , & il est
 inutile de parler de ce qu'on ne
 fait pas.

Pendant cette conversation plei-
 ne de tristesse & de larmes , je
 vois arriver l'ame d'Achille , cel-
 le de Patrocle , celle d'Antiloque
 & celle d'Ajax , qui étoit le plus
 beau & le mieux fait des Grecs
 après le fils de Pelée. L'ame d'A-
 chille me reconnut , & m'adres-

» fant la parole avec de grandes la-
» mentations , elle me dit : Divin fils
» de Laërte , Ulyffe si fécond en re-
» sources & en expédiens, quelle en-
» treprise plus hardie que toutes cel-
» les que vous avez jamais faites, ve-
» nez-vous d'executer? Comment a-
» vez-vous eu l'audace de descendre
» dans ce Palais de Pluton, dans cet-
» te demeure des morts qui sont pri-
» vés d'entendement, & qui ne sont
» plus que les vaines ombres des
» hommes fortis de la vie ?

» Achille fils de Pelée & le plus
» vaillant des Grecs , lui répondis-
» je , ce qui m'a porté à ce voya-
» ge , c'est le preffant besoin de
» consulter Tiresias , pour voir s'il
» ne pourra pas m'enseigner les
» moyens de retourner dans ma pa-
» trie , car je n'ai pû encore appro-
» cher de la Grece ni de ma chere
» Ithaque , mais je suis toujours ac-
» cablé de malheurs. Pour vous , il

n'y a jamais eu & il n'y aura jamais
d'homme si heureux; car pendant
votre vie nous vous avons tous
honoré comme un Dieu, & après
votre trépas vous regnez sur tou-
tes ces ombres. C'est pourquoi,
Achille, ne vous plaignez point
tant d'être mort.

Et vous, généreux Ulyffe, re-
partit Achille, ne me parlez point
de la mort. Je préférerois d'être
dans le monde le jardinier d'un
fermier, qui ne gagneroit sa vie
qu'à la sueur de son front, à re-
gner ici sur toutes les ombres.
Mais dites-moi, je vous prie, des
nouvelles de mon fils. Suit-il mes
exemples? se distingue-t-il à la
guerre, & promet-il d'être le pre-
mier des heros? Apprenez-moi
aussi si vous savez quelque chose
de mon pere. Ses sujets lui ren-
dent-ils toujours les mêmes hon-
neurs? ou le méprisent-ils à cau-

» se de son grand âge ? Car ne jouif-
 » fant plus de la lumiere du jour ,
 » je ne puis le secourir. Si j'étois tel
 » que vous m'avez vû autrefois, lors-
 » que volant au secours des Grecs
 » je fis mordre la poussiere à un peu-
 » ple de vaillans hommes , & que je
 » parusse un moment dans le Palais
 » de mon pere , je ferois bientôt sen-
 » tir la force de mon bras à tous ces
 » rebelles qui veulent le maîtriser ,
 » & qui refusent de lui rendre les
 » respects qu'ils lui doivent.

» Je n'ai appris aucunes nouvelles
 » du sage Pelée , lui répondis-je ;
 » mais pour ce qui est de votre fils
 » Neoptoleme , je vous dirai la pure
 » vérité, puisque vous me l'ordon-
 » nez , car ce fut moi qui le menai
 » de l'isle de Scyros à Troye sur
 » mon vaisseau. Toutes les fois que
 » nous tenions conseil sous les rem-
 » parts de cette superbe ville il par-
 » loit toujours le premier , & ap-

puyoit fort bien son avis sans s'é-
carter en vains discours. Il n'y a-
voit que le divin Nestor & moi
qui dans l'art de parler rempor-
tions sur lui l'avantage. Mais lors-
que nous donnions des combats ,
ne croyez pas qu'il se tint au mi-
lieu des bataillons ou des esca-
drons , il devoit toujours les
troupes & voloit le premier à l'en-
nemi , ne cédant la gloire du cou-
rage à aucun de nos heros. Il a tué
de sa main une infinité de vaillans
hommes dans la sanglante mêlée.
Je ne saurois vous nommer ici
tous ceux qui sont tombés sous ses
coups ; je vous dirai seulement
que c'est à lui que nous devons la
défaite du heros Eurypyle , & de
ses troupes qui se firent toutes tuer
autour de son corps. Ces belli-
queuses bandes de Cetéens é-
toient venues à cette guerre , atti-
rées par des présens & par l'es-

» perance d'épouser des femmes
» Troyennes ; leur général devoit
» être gendre de Priam. Je n'ai ja-
» mais vû un si beau Prince ; il n'y
» avoit que Memnon qui fût plus
» beau que lui. Mais l'occasion où
» votre fils signala le plus son cou-
» rage , ce fut lorsque nous nous
» enfermâmes dans le cheval de
» bois avec l'élite des généraux de
» l'armée. C'étoit moi qui condui-
» sois cette entreprise , & qui de-
» vois retenir les Grecs dans cette
» embuscade , & leur donner l'or-
» dre quand il seroit tems d'en for-
» tir. Là vous auriez vû les plus
» braves capitaines essuyer en se-
» cret leurs larmes & trembler de
» frayeur , au lieu que je ne vis ja-
» mais votre fils changer de visage
» ni s'essuyer les yeux. Au contrai-
» re plein d'une noble impatience il
» me pressoit de donner le signal ,
» toujours une main sur son épée ,

& l'autre sur sa pique, & se pré-
 parant à faire un grand carnage
 des Troyens. Quand nous eûmes
 saccagé la ville, il se retira sain &
 sauf, & emporta dans ses vaisseaux
 sa part du butin & un prix hono-
 rable dont on récompensa sa va-
 leur. Il ne fut blessé ni par l'épée,
 ni par les traits, comme cela ar-
 rive d'ordinaire dans la mêlée où
 Mars exerce toutes ses fureurs.

A ces mots l'ame d'Achille
 pleine de joie du témoignage que
 j'avois rendu à la valeur de son
 fils, s'en retourna à grands pas dans
 la prairie d'Asphodele. Les autres
 ames s'arrêterent près de moi
 plongées dans une profonde tristef-
 se, & elles me racontotent leurs
 peines & leurs douleurs. Mais l'a-
 me d'Ajax fils de Telamon se te-
 noit un peu à l'écart, toujours pos-
 sedée par la fureur où l'avoit jetté
 la victoire que je remportai sur

lui, lorsqu'on m'adjudgea les armes
d'Achille, ce fut la Déesse sa me-
re, Thetis elle-même, qui pro-
posa ce prix, & ce furent les
Troyens & Minerve qui me l'ad-
jugerent. Eh, plutôt aux Dieux que
je ne l'eusse pas remporté! la terre
ne couvriroit pas aujourd'hui un
si grand personnage, qui en bon-
ne mine & en exploits de guerre
étoit le premier des Grecs après
le vaillant Achille. Lui adressant
donc le premier la parole avec le
plus de douceur qu'il me fut possi-
ble pour tâcher de l'appaiser: Fils
de Telamon, lui dis-je, ne vou-
lez-vous point même après la
mort oublier la colere que vous
avez conçue contre moi à cause
de ces malheureuses armes que
les Dieux ont rendu si fatales aux
Grecs? Car vous, qui étiez leur
plus fort rempart, vous êtes mort
à cause d'elles. Nous sommes tous

aussi affligés de votre perte que de celle du grand Achille. Il n'y a personne de nous qui soit cause de ce malheur ; c'est Jupiter seul qui a pris en haine toute l'armée des Grecs, & qui pour la punir plus visiblement, a terminé votre vie. Mais approchez, grand Prince, afin que vous entendiez ce que j'ai à vous dire ; surmontez votre colere & domptez votre fierté.

Mes paroles ne purent le fléchir, il ne daigna pas me répondre, & il s'en alla retrouver les autres ombres dans le fond de l'Erebe. Si je l'avois suivi, quelque irrité qu'il fût contre moi, il n'auroit pû refuser de me parler, ou de m'entendre, mais je voulus voir les autres ombres, & ma curiosité l'emporta.

Là je vis l'illustre fils de Jupiter, Minos, assis sur son trône, le sceptre à la main, & rendant la

justice aux Morts. Toutes les ombres comparoïssent devant son tribunal pour être jugées : les unes étoient assises & les autres debout.

Un peu plus loin j'apperçus le grand Orion qui poursuivoit dans cette vaste prairie les bêtes qu'il avoit tuées sur les montagnes. Il avoit une massue toute d'airain.

Au de-là je vis Tityus, ce fils de la Terre, tout étendu, & qui de son vaste corps couvroit neuf arpens. Deux vautours attachés incessamment à cette ombre, lui déchirent le foye sans qu'il puisse les chasser, car il avoit eu l'insolence de vouloir violer Latone femme de Jupiter, comme elle traversoit les délicieuses campagnes de Panope pour aller à Pytho.

Auprès de Tityus je vis le célèbre Tantale en proye à des dou-

leurs qu'on ne fauroit exprimer ;
 consumé par une soif brûlante , il
 étoit au milieu d'un étang , dont
 l'eau plus claire que le crystal
 montoit jusqu'à son menton sans
 qu'il pût en prendre une goutte
 pour se désaltérer ; car toutes les
 fois qu'il se baïsoit pour en boi-
 re , l'eau disparoïsoit tout autour
 de lui , & il ne voyoit à ses pieds
 qu'un sable aride qu'un Dieu en-
 nemi desséchoit. Ce n'étoit-là que
 la moitié de son supplice ; égale-
 ment dévoré par la faim , il étoit
 environné de beaux arbres , d'où
 pendoient sur sa tête des fruits dé-
 licieux , des poires , des grenades ,
 des oranges , des figues , des oli-
 ves. Mais toutes les fois que ce
 malheureux levoit les bras pour
 en cueillir , un vent jaloux les
 élevoit jusqu'aux nues.

Le tourment de Sisyphé ne me
 parut pas moins terrible ; il avoit

dans ses mains un gros rocher
 qu'il tâchoit de pousser sur le
 sommet d'une montagne en grim-
 pant avec les pieds & avec les
 mains ; mais lorsqu'après des ef-
 forts infinis il étoit presque parve-
 nu jusqu'à la cime , & qu'il alloit
 placer son rocher , une force ma-
 jeure le repouffoit , & cette énor-
 me pierre retomboit en roulant
 jusques dans la plaine. Ce malheu-
 reux la reprenoit sur l'heure & re-
 commençoit son travail ; des tor-
 rens de fueur couloient de tous ses
 membres , & sa tête élevoit des
 tourbillons de poussiere en pouf-
 fant son rocher contre le mont.

Après Sisyphé j'apperçûs le
 grand Hercule , c'est-à-dire son
 image , car pour lui , il est avec les
 Dieux immortels , & assiste à leurs
 festins , & il a pour femme la
 charmante Hebé fille de Jupiter
 & de Junon. Autour de cette om-

bre on entendoit des cris aigus de
morts qui fuyoient devant elle
comme des oiseaux devant le
chasseur. Il ressembloit parfaite-
ment à une nuit obscure. Son arc
toujours tendu & la flèche ap-
puyée sur la corde , il jettoit de
terribles regards , comme prêt à
tirer ; son estomac étoit couvert
d'un large baudrier d'or , horrible
à voir , car il est tout rempli d'ou-
vrages admirables pour le travail ,
mais effroyables à la vûe ; on y
voyoit des ours , des sangliers ,
des lions , des combats , des ba-
tailles , des défaites , des meur-
tres. Que l'ouvrier qui l'a fait n'en
puisse jamais faire de semblable ,
qu'il ne puisse jamais employer si
malheureusement son art.

Cette ombre n'eut pas plutôt
jetté les yeux sur moi , qu'elle me
reconnut , & qu'en poussant de
profonds soupirs , elle me parla en

ces termes : Ah , malheureux
Ulyffe , es-tu aussi persécuté par
le même Destin qui m'a poursuivi
pendant ma vie ? J'étois fils du
grand Jupiter , mais ma naissance
n'a pas empêché que je n'aye passé
mes jours dans des peines &
des traverses continuelles. J'ai été
soumis à un homme fort inférieur
à moi , qui m'a ordonné des
travaux très-difficiles. En dernier
lieu il me commanda de descendre
dans cet empire des Morts &
d'emmener le chien qui en gardoit
l'entrée , car il pensoit que c'étoit
un labeur au dessus de mes forces
& que je ne pourrois jamais
executer. J'en vins pourtant à
bout , j'emmenai ce monstre , car
Mercure & Minerve me condui-
soient.

Après avoir ainsi parlé , il s'enfonça
dans le ténébreux séjour sans
attendre ma réponse. Je demurai

D'HOMERE. *Liv. XI. 471*
là de pied ferme pour voir s'il ne
viendrait point encore quelque
ombre importante, quelque autre
des heros de ce tems-là. Et peut-
être que j'aurois eu la satisfaction
de voir ces grands personnages si
dignes de ma curiosité, Pirithoüs
& Thesée, ces illustres descen-
dans des Dieux; mais des legions
de Morts s'assemblerent autour de
moi avec des cris perçans. La
frayeur me saisit, & j'eus peur que
la severe Proserpine n'envoyât du
fond de l'Erebe la terrible tête de
la Gorgone pour l'exposer à mes
yeux. C'est pourquoi regagnant
promptement mon vaisseau, j'or-
donnai à mes Compagnons de
s'embarquer & de délier les ca-
bles. Ils obéissent, & s'étant assis
sus les bancs, ils fendent aussi-tôt
les flots de l'Océan à force de ra-
mes, & un vent favorable vint
bien-tôt les soulager. 9



REMARQUES

SUR

L'ODYSSÉE D'HOMERE:

L I V R E X I.

CE Livre est appellé *Νεκρομαντεία* & *Νεκρία*, la *Necromantie*, parce qu'Ulyse descend dans les Enfers pour y consulter l'Ame d'un mort. Et avant que de passer plus avant, il est nécessaire d'expliquer le fondement de cette fiction. L'opinion de l'immortalité de l'Ame est très ancienne, & c'est sur cette opinion qu'est fondée la plus ancienne de toutes les sortes de Divination, je veux dire, celle qui se faisoit par l'évocation des morts. Nous en voyons un exemple bien remarquable dans l'Écriture sainte cent ou six vingts ans avant Homere. Saül se sert d'une Pythonisse pour évoquer Samuel, qui forcé par la vertu des charmes magiques, comparoit & annonça Saül ce qui va lui arriver. 1. *Rois* 28. Je ne me mêlerai point de décider ici si c'étoit véritablement l'Ame de Samuel, ou si c'étoit l'esprit de mensonge qui avoit pris la figure de ce Prophete. L'une & l'autre opinion ont des défenseurs respectables; je dirai seulement

que je panche plus du côté de ceux qui croyent que c'étoit une imposture du Démon. Quoi qu'il en soit, on voit par-là que cette Divination, *Νεκύια*, est fort ancienne, & qu'Homere ne l'a pas inventée. Elle étoit née long-tems avant lui dans la Chaldée, & elle se répandit dans tout l'Orient, où elle se conserva long-tems. Dans une Tragédie d'Eschyle, intitulée *les Perses*, l'ame de Darius, pere de Xerxès, est évoquée de même que celle de Samuel; & vient déclarer à la Reine Atossa tous les malheurs qui la menacent. Voilà le fondement de cette fiction. Elle est bâtie sur une pratique constante & véritable, mais Homere l'a ajustée à sa maniere avec tous les ornemens que la Poësie fait emprunter de la fable.

Page 421. *Jusqu'au coucher du Soleil, & lorsque la nuit répandit ses ténèbres sur la terre*] Il n'y a peut-être pas dans Homere un plus beau vers, ni un vers plus harmonieux que celui-ci :

Δύσθη' τ' ἥλιος, σκιάωνθ' πᾶσαι ἀγροί.

Mot à mot : *le Soleil se coucha, & tous les chemins furent obscurcis par les ombres de la nuit.* Cependant c'est ce beau vers que l'Auteur du Parallele défigure par cette Traduction très-ridicule : *Le Soleil se coucha, & on ne vit plus goutte dans les ruës. Dans les ruës !* reprend le Chevalier : & le Président, encore plus sot que le Chevalier, répond, *C'est une maniere poëtique d'exprimer la venue de la nuit.*

Notre vaisseau arriva à l'extrémité de l'Océan] Homere appelle ici l'extrémité de l'Océan, le bout de la mer Occidentale où le Soleil se couche ; & ce qui a donné lieu à cette fiction, c'est qu'Homere avoit appris dans ses voyages qu'Ulysse avoit été porté jusques aux côtes Occidentales de l'Espagne ; car, comme dit Strabon, on trouve jusqu'à l'extrémité de l'Espagne des vestiges des Erreurs d'Ulysse.

C'est-là qu'habitent les Cimmeriens, toujours couverts de nuages] Ulysse part le matin de Circeï, & arrive le soir sur les côtes des Cimmeriens. Il faut donc chercher quels peuples ce sont que les Cimmeriens, & où il les place. Strabon, pour faire voir qu'Homere tire toutes ses fictions d'un fondement vrai, ne fait pas difficulté de s'appuyer sur cet exemple. *Ce Poëte, dit-il, a connu les Cimmeriens du Bosphore, qui habitent vers le Septentrion dans un lieu toujours couvert d'épais nuages. Et il ne pouvoit les ignorer, car c'est vers le tems de la naissance de ce Poëte, ou peu d'années auparavant, que ces Cimmeriens firent des courses jusques dans l'Ionie. Ce Poëte connoissant donc non seulement le nom de ces peuples, mais aussi leur climat, les a transportés sur les côtes de la Campagne, & il les y a transportés avec toutes les ténèbres dont ils sont envelopés, comme nous verrons dans le Livre suivant, qu'il a transporté à Circeï la ville d'Æxa de la Colchide avec toutes ses propriétés. Il a bien vû que ces ténèbres & cette obscurité des Cim-*

meriens convenoient à un lieu où il plaçoit la descente des Enfers. Ces Cimmeriens au reste, si l'on en croit les Pheniciens, avoient eu leur nom de ces ténèbres mêmes, car ils avoient été ainsi appellés du mot *cimrir*, qui, selon Bochart, signifie la *noirceur des ténèbres*.

Page 423. *J'adressai-là mes vœux à ces ombres*] Il leur adresse ses vœux avant qu'elles viennent & qu'elles puissent l'entendre, à moins qu'on ne veuille inferer de ce passage qu'Homere a crû que les Ames des morts entendent sans être présentes & quoiqu'éloignées. Mais je ne trouve ailleurs aucun fondement de cette opinion.

Les ombres viennent de tous côtés du fond de l'Erebe] Eustathe nous avertit que les anciens Critiques ont rejeté les six vers qui suivent celui-ci. Parce, disoient-ils, qu'il n'est pas encore tems que ces Ames viennent, & que d'ailleurs il n'est pas possible que les blessures paroissent sur les Ames. Mais cette critique me paroît très-fausse. Pourquoi n'est-il pas tems que ces Ames viennent? Homere ne dit-il pas que *les ombres des morts viennent de tous côtés du fond de l'Erebe*? & ne reçoivent-ils pas ce vers? Les six qui le suivent n'en font que l'explication. Quant aux blessures, il est bien vrai qu'elles ne peuvent paroître sur la partie spirituelle de l'Ame, aussi n'est-ce pas de celle-là dont Homere parle, puisque les Morts ne l'avoient plus; il parle du corps

subtil de l'Ame, & tout ce qui avoit blessé le corps terrestre, avoit aussi blessé le corps subtil, & y avoit laissé sa marque. Voilà pourquoi il est dit que dans les songes on voit les Ames dans le même état où sont les corps, & voilà aussi d'où vient la différence qu'Ulysse remarque dans ces ombres. Ce qui me paroît le plus surprenant ici, c'est ce qu'Ulysse ajoute, que ces Ames avoient encore leurs armes, & que *ces armes étoient encore teintes de sang*. Comment ces ames, ces ombres, qui n'étoient que le corps subtil de l'ame, pouvoient-elles conserver leurs armes ? Je croi que c'est un point nouveau qu'Ulysse ajoute ici à la Théologie reçue, & qu'il l'ajoute, parce qu'il parle aux Pheaciens, peuple peu instruit. Cependant cette opinion s'est si bien établie, que Virgile s'y est conformé, & n'a pas dédaigné de la suivre.

Page 424. *Ce fut celle d'Elpenor, qui n'avoit pas encore été enterré*] Et qui par conséquent n'avoit pas encore été reçue dans les Enfers. Elle erroit à l'entrée ; c'est pourquoi elle vient la première & par un autre chemin que les autres.

Page 425. *Quoique vous soyez à pied, vous m'avez devancé*] Ulysse, quoiqu'attendri en voyant l'ame d'Elpenor, mêle pourtant la plaisanterie à ses larmes. Le caractère d'Elpenor ne demandoit pas un plus grand sérieux. Ulysse plaisante donc sur sa diligence. Et Eustathe dit fort bien que le

Lecteur épanoui rira de cette idée d'une Ame à pied qui descend plus vite aux Enfers qu'un homme vivant qui va par mer & qui a eu les vents favorables. Mais cette plaisanterie ne laisse pas d'avoir un très-bon sens, quand on vient à l'examiner. En effet, c'est une chose très-merveilleuse qu'une Ame se trouve dans les Enfers dès le moment qu'elle a quitté le corps. Qui est-ce qui expliquera comment se fait ce vol si rapide ? C'est dans ce moment qu'on peut dire de l'Ame ce que les Pheaciens disoient de leurs vaisseaux, *qu'elle va aussi vite que la pensée.*

Page 426. *Car je sai qu'en vous en retournant du Palais de Pluton*] C'étoit un point de la Theologie payenne, qu'après la mort les Ames étoient plus éclairées que pendant la vie.

Page 427. *N'oubliez pas de mettre sur mon tombeau ma rame*] Selon la coutume très-ancienne de mettre sur le tombeau les instrumens qui marquoient la profession du mort.

Page 429. *Dans l'île de Trinacrie*] La Sicile étoit appelée *Trinacrie*, à cause de ses trois promontoires *Pachino*, *Pelore* & *Lilybée*.

Que si par une faveur particuliere des Dieux vous échapez à ce danger] Autant que ce qu'Ulysse a dit de la colere de Neptune pouvoit allarmer les Pheaciens, en

leur faisant craindre de déplaire à ce Dieu s'ils favorisoient Ulyffe , autant ce qu'il dit ici doit les rassurer , en leur faisant envisager qu'en le renvoyant sur un de leurs vaisseaux , ils ne feront que servir à l'accomplissement des Destinées , & être l'instrument de la faveur des Dieux.

Page 430. *Et qui lui font de grands présents*] Ils ne s'aviserent que tard de la vouloir gagner par leur liberalité , comme nous le verrons dans le x v i i i. Livre.

On par la ruse ou par la force] Il pouvoit n'employer que la ruse , mais comme ce moyen seul n'est pas assez noble pour un grand guerrier , après la ruse il aura recours à la force comme à un moyen plus héroïque & plus digne de lui.

Prenez une rame , mettez-vous en chemin] Voici un plaisant pelerinage que Tiresias fait faire à Ulyffe , en lui ordonnant de prendre une rame sur ses épaules , & d'aller faire reconnoître Neptune dans des lieux où il n'étoit point connu , car c'est ainsi que le Scholiaste l'a expliqué.

Qui n'affaisonnent point leurs mets de sel] Il semble qu'Homere ait voulu caractériser par-là les peuples qui ne connoissent pas la mer & qu'ils ait crû qu'ils ne se servoient pas de sel , & de-là on peut conjecturer que ce Poète ne connoissoit que le sel de la mer.

Quand vous rencontrerez sur votre chemin] Homere fait bien garder ici à Tiresias le caractere des oracles , qui désignoient toujours par quelques circonstances les lieux où devoient s'accomplir les choses qu'ils prédisoient.

Qui vous dira que vous portez un van sur votre épaule] Car de prendre une rame pour un van , c'est une marque sûre d'un peuple qui ne connoît pas la mer , mais bien l'agriculture , car le van est un instrument dont on se sert pour séparer la paille & les ordures du bon grain ; mais il falloit que de ce tems-là le van fût tout autrement qu'il n'est aujourd'hui ; c'étoit comme une espede pelle , & c'est ainsi qu'étoit le van des Hebreux. C'est pourquoi saint Jean-Baptiste dit de notre Seigneur , *Qu'il a le van à la main , & qu'il nettoiera son aire.* Matth. 3. 12. Luc. 3. 17. Et ce qui confirme cette conjecture , c'est qu'après Homere on a appellé ἀηρολοισγόν , van , cochlear , κάλιον , la cuillere dont on se sert à remuer la bouillie , parce qu'elle est faite comme une espede de pelle. Sophocle la nomme ἀηροφόρον.

Ἔμοις ἀηροφόρον ὄργανον φέρων.

En faisant allusion à ce passage d'Homere.

Page 431. Offrez en sacrifice à Neptune un mouton , un taureau & un verrot] Un mouton, pour marquer la douceur de la mer quand elle est tranquille ; le taureau , pour marquer sa fureur & ses mugissemens quand

elle est irritée, & le verrat, pour marquer sa fécondité, *ὄρε τὸ ὕπερ ἄνιμον*, dit Eustathe. Ces sacrifices de trois victimes de différente espece étoient appellés *τριτῖνά*.

Du sein de la mer sortira le trait fatal qui vous donnera la mort] Voilà un oracle dont il étoit impossible à Ulysse de pénétrer le sens, & qui marque bien que l'avenir étoit présent aux yeux du Prophete. En effet Ulysse fut tué par son propre fils Telegonus, qu'il eut de Circé. Car ce fils ayant été envoyé par sa mere pour se faire connoître à son pere, il fut poussé par la tempe sur les côtes d'Ithaque, il descendit dans l'île dont il ignoroit le nom, & fit quelque dégât. Ulysse & Telemaque accoururent, il y eut là un combat où Telegonus tua son pere sans le connoître, & il le tua d'un javelot dont le fer étoit de l'os d'un poisson appellé *Turtur marina*, de sorte que voilà bien clairement l'accomplissement de l'oracle. Qui est-ce qui l'auroit deviné ? Dictys conte cette histoire un peu autrement. On peut voir là les Remarques. Je ne parle pas ici de l'équivoque qui est dans le texte *ἐξ ἁλός* : car il peut être séparé en deux mots, *ἐξ ἁλός*, *du sein de la mer*; & il peut n'être qu'un mot, *ἔξ᾽αλος*, qui signifie tout le contraire, *hors de la mer*. Je ne croi point du tout qu'Homere ait pensé à cette équivoque, qui ne me paroît pas digne de lui. L'obscurité de l'oracle est assez grande, il ne faut pas chercher à l'augmenter par l'équivoque du terme.

*Et vous laisserez vos peuples heureux]
Quelle promesse pour un bon Roi!*

Page 432. *Sachez donc qu'il n'y a que les ombres auxquelles vous permettrez d'approcher de cette fosse]* Mais ne vient-on pas de voir le contraire ? Elpenor a reconnu Ulysse sans avoir bu de ce sang. Tiresias l'a reconnu de même avant que d'en avoir bu. Cela est tout différent. Elpenor n'étoit pas encore enterré, ainsi son ame étoit encore entiere. Elle conservoit son entendement. Et pour Tiresias, Homere nous a avertis que son ombre conservoit aussi son entendement. Voilà pourquoi ils avoient toute leur connoissance.

Page 433. *Sur-tout par l'Océan, qu'il n'est pas aisé de traverser]* Homere fait voir ici bien clairement, comme l'a remarqué Eustathe, que cette descente aux Enfers se fait au bout de l'Océan; car il est naturel de penser que le seul endroit pour y descendre, c'est celui par lequel le soleil & les autres astres y descendent eux-mêmes, lorsqu'ils regagnent le dessous de la terre & qu'ils se plongent dans la nuit. Par-là Homere veut confirmer sa Geographie fabuleuse, & faire croire que les lieux dont il parle, & qui sont véritablement dans la mer mediterrannée, sont au milieu de l'Océan.

Page 434. *Votre femme demeure enfermée dans votre Palais]* Ulysse a fait à sa mere trois questions principales; & sa mere

lui répond en commençant par la dernière , qui étoit peut-être celle qui tenoit le plus au cœur à son fils. Quel éloge pour Penelope !

Page 435. *Et va aux festins publics , que les Princes & ceux à qui Dieu a confié sa justice & ses loix , doivent honorer de leur présence*] C'étoit une coutume ancienne ; les peuples dans tous les festins publics invitoient toujours les Rois & les principaux magistrats. Et les Rois & les magistrats honoroient ces repas de leur présence. Cela entretenoit l'union des peuples avec leurs chefs , & faisoit que les Rois regardoient leurs sujets comme leurs enfans , & que les sujets regardoient les Rois comme leurs peres. Les Rois & les magistrats étoient-là comme les Dieux , & jouissoient du plaisir de se voir regardés comme les auteurs du bonheur & de la joie des peuples par la sagesse de leur gouvernement.

Il couche au milieu de sa vigne sur un lit de feuilles , toujours livré à ses ennuis] C'est de cet endroit d'Homere , & de deux autres que je marquerai dans la suite , que paroît avoir été tiré le caractère admirable de l'*Heautontimorumenos* de Terence , de ce pere qui se punit lui-même de l'absence de son fils , qui se prive de toutes les douceurs de la vie , & qui se rend malheureux pour égaler en quelque sorte la misere de ce fils. Ce n'est donc pas sans raison qu'Aristote a dit qu'Homere avoit fourni des idées & des caractères de toutes les sortes de Poësie.

Qui le fait encore plus vieillir que les années] Car rien ne fait tant vieillir que la douleur, & sur-tout la douleur causée par le regret, *desiderium*, des personnes cheres qu'on a perdues. Penelope dit fort bien dans le XIX. Liv.

Αἴψα γὰρ ἐν κακότητι βροτῶν καταγέσκασι.

Les mortels vieillissent très-promptement dans la douleur. Ce qui a fait dire à quelqu'un : οἱ ποθυῶντες ἐν ἅματι γέρονται. *Ceux qui désirent vieillissent dans un seul jour.* Non seulement ils vieillissent, mais ils meurent, comme Anticlée va nous le faire voir.

Page 437. *Leurs nerfs ne soutiennent plus ni chairs ni os*] C'est pour dire qu'ils ne conservent plus ni nerfs, ni chairs, ni os. Les nerfs sont les liens & comme le ciment de tout cet assemblage.

Tout ce qui ne compose que ce corps matériel est la pâture des flammes, dès que l'esprit l'a quitté, & l'Ame] Voici les trois parties de l'homme bien expliquées. Le corps matériel & terrestre, qui est réduit en cendres sur le bucher ; l'esprit, *Ανεψ* & *Φέρις*, c'est-à-dire, la partie spirituelle de l'ame, qui retourne au ciel, lieu de son origine ; & l'ame, c'est-à-dire, le corps délié & subtil dont l'esprit est revêtu. C'est cette dernière partie qui descend dans les Enfers, & qui est appelée *idole* & *image*, comme je l'ai déjà expliqué.

Page 438. *Ainsi j'eus le tems de les questionner toutes*] Homere ne se contente pas de faire passer en revue des femmes & des filles , il y fait passer aussi des heros , & toujours avec une variété admirable. Quel trésor d'histoires & de fables ce Poëte n'a-t-il pas jetté dans son Poëme par cette invention de la descente d'Ulyffe dans les Enfers ! combien de différens caracteres ! Quelle abondance d'idées capables de fournir chacune un Poëme parfait , & quel riche supplément au Poëme de l'Iliade ! Virgile en avoit bien connu la beauté , puisqu'il l'a imité dans son Eneïde. Et si Virgile a sù intéresser les Romains par les grandes choses qu'il dit de leur Empire , Homere a aussi intéressé la Grece , en parlant des histoires des principales familles , de la plupart desquelles il restoit encore alors des descendans.

Qu'elle étoit fille du sage Salmonée] Cette épithete , qu'Homere donne à Salmonée , prouve que ce qu'on a dit de ce Prince , qu'il étoit un impie , qui s'égaloit à Jupiter , qui imitoit ses tonnerres & qui en fut foudroyé , est une fable inventée après lui.

Page 439. *Autrefois étant devenue amoureuse du divin fleuve Enipée*] Les Anciens ne sont pas d'accord sur le fleuve dont Homere parle ici ; les uns veulent que ce soit du fleuve Enipée dans la Thessalie , lequel descendant du mont Othrys , reçoit l'Apidanus dans son sein. Apollodore & Properce

SUR L'ODYSSÉE. Livre XI. 489
après lui , ont été de ce sentiment. Les autres prétendent que c'est du fleuve Enipée qui est en Elide , & qui coulant d'une source qui est près de la ville de Salmoné , se jette dans l'Alphée. Je suis persuadée qu'Homere parle de ce dernier. La ville de Salmoné & le voisinage de la mer semblent appuyer ce sentiment.

Neptune prenant la figure de ce fleuve.] Comme les jeunes personnes alloient souvent se baigner dans les fleuves , cela donnoit lieu de leur faire mille fâcheuses supercheries , dont elles se consoloient , dans l'opinion que c'étoit le Dieu du fleuve qui les avoit aimées.

Page 440. *Qui tous deux furent ministres du grand Jupiter*] Le Grec dit : les serviteurs de Jupiter , *Διογενεῖς Διὸς* , Homere appelle les Rois les serviteurs de Jupiter , comme Dieu lui-même appelle Moïse son serviteur , *Διράκης μὲν Μωϋσῆς*.

Car Pelias regna à Jolcos] Dans la Magnésie , qui faisoit partie de la Thessalie sur le golphe Pelasgique. C'est de-là que partirent les Argonautes , Pelias ayant envoyé son neveu Jason à la Colchide pour la conquête de la toison.

Je vis approcher la fille d'Asopus] Asopus étoit un fleuve de la Beotie au dessous de Thebes.

Zethus & Amphion , qui les premiers jetterent les fondemens de la ville de Thebes] On peut conjecturer sûrement de ce passage , que la fable de Thebes bâtie par Amphion au son de sa lyre , n'a été faite qu'après Homere ; si ce Poëte l'avoit connue , il n'auroit pas manqué d'en orner son Poëme.

Page 441. *Car quelque forts & vaillans qu'ils fussent , ils ne pouvoient habiter sûrement une si grande ville sans ses tours]* Plus une ville est grande , plus il faut qu'elle soit forte. Zethus & Amphion , qui bâtirent Thebes , furent obligés de la fortifier , parce qu'ils avoient des ennemis redoutables , & sur-tout les Phlegiens.

Je vis ensuite Alcmene , femme d'Amphyryon] Voici deux femmes de suite dont Homere ne dit qu'un mot , quoiqu'il ne manquât pas de matiere. Mais en cela il faut louer la sagesse du Poëte , qui a crû ne devoir rien ajouter à l'éloge qu'il leur donne , en disant que l'une fut mere & l'autre femme d'Hercule.

Je vis aussi la belle Epicaste mere d'Oedipe] Il appelle *Epicaste* celle que ceux qui sont venus après lui , ont appelée *Jocaste*.

Qui commit un très-grand forfait , en épousant son fils , son propre fils , qui venoit de tuer son pere] Homere , pour mieux peindre l'horreur de cette action , insiste sur le mot *épousa* , car après l'avoir dit de la

mere, il le dit du fils. J'ai crû que je conserverois toute cette horreur, en insistant sur le mot *fils*, *son fils*, *son propre fils*. Sophocle a fait sur ce sujet une Tragedie, qui est peut-être la plus parfaite piece qui ait jamais été mise sur le Theatre.

Ce malheureux Prince accablé de douleur regna sur les superbes descendans de Cadmus }
 Tout ce qu'on a donc ajouté à l'histoire d'Oedipe, qu'il se creva les yeux, qu'il fut chassé; que conduit par sa fille Antigone, il arriva à Athenes dans le temple des Furies, & qu'il mourut au milieu d'une violente tempête, qui le fit descendre dans les Enfers; tout cela a été inventé après Homere par les Poëtes tragiques. Car Homere nous dit ici qu'Oedipe après ses malheurs continua à regner à Thebes.

Page 442. *D'Amphion fils d'Iasus* } Pour le distinguer de l'autre Amphion dont il vient de parler, qui étoit frere de Zethus, & fils de Jupiter & d'Antiopè. Apollodore a confondu ces deux Amphions.

Qui regna dans Orchomene des Minyens } C'étoit une ville très-considérable & très-riche, entre la Beotie & la Phocide sur le fleuve Cephise. Et elle est appellée ville des *Minyens*, parce que les Minyens, ancien peuple, y avoient regné. Une colonie de ces Minyens alla à Jolcos. C'est pourquoi les Argonautes furent appellés *Minyens*.

Et lui donna trois fils] Apollodore en compte onze. Homere ne nomme que les trois plus considerables.

Page 443. *Et le fier Periclymene*] Homere l'appelle *fier*, parce que Neptune lui avoit donné le pouvoir de se changer en toutes sortes de formes, & que cela le rendoit d'une fierté insupportable. Neptune ne laissa pas de le tuer malgré ce beau present.

Qu'à celui qui lui ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus] Ce n'étoit pas par un esprit d'injustice & de rapine que Nelée vouloit qu'on lui amenât les bœufs d'Iphiclus. C'étoit pour recouvrer le bien de sa femme Tyro, qu'Iphiclus, fils de Dejonée oncle de Tyro, retenoit injustement. Phylacé étoit une ville de la Theffalie. Ceci est conté plus au long dans le xv. Liv.

C'étoit une entreprise très-difficile & très-périlleuse] Car outre que ces bœufs étoient indomptables, ils étoient gardés par des chiens dont personne n'osoit approcher.

Il n'y eut que le Devin Melampus] Il étoit fils d'Amythaon fils de Crethée & de Tyro, ainsi Melampus étoit obligé de faire restituer à sa grande-mere le bien que son cousin germain Iphiclus lui retenoit injustement. Melampus travailloit en même tems pour son frere Bias qui devoit épouser Pero.

Les arrêts des Dieux] Car il étoit dans

les Destinées que celui qui entreprendroit d'enlever ces bœufs, seroit pris, & gardé un an entier dans une étroite prison; qu'après l'année finie il seroit délivré, & emmeneroit sa proie. Cette histoire est racontée au long par Apollodore, liv. 1.

Pour le récompenser de ce qu'il lui avoit expliqué les anciens oracles] Car il lui avoit expliqué ce que les anciennes prophéties avoient annoncé qu'il n'auroit des enfans que par le secours d'un Devin, qui instruit par un vautour, lui en donneroit le moyen. *Voyez Apollodore.*

Page 444. *Dont elle eut deux fils*] Ceux qui sont venus après Homère ont dit qu'elle n'eut de Tyndare qu'un fils, qui étoit Castor, & que de Jupiter elle eut Pollux.

Je vis Iphimédée femme d'Aloëus] Cet Aloëus étoit fils de Canacé & de Neptune, & il épousa Iphimédée fille de son frere Triops.

Dont la vie fut fort courte.] Comme l'est ordinairement la vie de ceux qui font la guerre aux Dieux.

À l'âge de neuf ans ils avoient neuf cou-dées de grosseur & trente-six de hauteur) Homère dit :

Εἰναιῶποι γὰρ τοὶ γὰρ ἐννεαπῆχες ἦσαν

Εὖρος, αἰτῆρ μῆκος γὰρ γατόδην ἐννεόργυιαί.

Mot à mot : Car à l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de grosseur , & neuf orgyes ou brasses de hauteur. Et sur cette mesure j'ai suivi le sentiment de Didyme , qui marque que le corps bien proportionné , est celui dont la grosseur est la quatrième partie de la hauteur. Il a donc compté que l'orgye contenoit quatre coudées. Eustathe dit pourtant qu'elle n'en contenoit que trois : *Les Anciens* , dit-il , *louent la mesure exacte de cette proportion , car ils disent que le corps est bien proportionné , & qu'il y a une juste symmetrie lorsque sa grosseur est la troisième partie de sa hauteur.* Ainsi , à son compte , ces Geans croissoient toutes les années d'une coudée en grosseur & de trois coudées en hauteur.

Page 445. *Ils menaçoient les Immortels qu'ils porteroient la guerre jusques dans les sieux , & pour cet effet ils entreprirent*] Eustathe nous apprend qu'il y a eu des Critiques , qui traitant cette entreprise de puerile à cause de son impossibilité , marquoient ces vers comme des vers qui devoient être rejettés. Voilà des Critiques bien prudens & bien sages de regler les idées des Poètes sur la possibilité. Mais est-il possible qu'il y ait eû des Critiques qui n'ayent pas senti la grandeur & la beauté de cette idée ? Longin n'en a pas jugé comme eux dans son *chap. 6.* où il traite des *sources du grand* , il rapporte ces mêmes vers d'Homere pour prouver que le grand se trouve souvent sans le pathétique , & que souvent il se rencontre quanti-

ré de choses grandes & sublimes, où il n'entre point du tout de passion. Et tel est, ajoute-t-il, ce que dit Homere avec tant de hardiesse, en parlant des Aloïdes : Ils menaçoient les Immortels, &c. Ce qui suit est encore plus fort : Et ils l'auroient exécuté sans doute. En effet il n'y a rien de plus grand & de plus beau.

Et pour cet effet ils entreprirent d'entasser le mont Ossa sur le mont Olympe & de porter ensuite le Pelion sur l'Ossa.] Strabon nous fait remarquer ici la grande sagesse d'Homere dans cette idée. Ces Géans entreprirent de mettre l'Ossa sur l'Olympe & le Pelion sur l'Ossa, parce que de ces trois montagnes, qui sont dans la Macedoine, l'Olympe est la plus grande des trois, l'Ossa plus grande que le Pelion, & le Pelion la plus petite ; ainsi la plus grande est la base, comme la raison le veut ; sur cette base on doit mettre la plus grande ensuite, & la plus petite doit être sur les deux comme la pyramide. Voilà donc pour ce qui regarde la grandeur. Il y a encore une autre sagesse d'Homere dans ce qui regarde la suite. L'Olympe est la premiere montagne en descendant vers le midi, l'Ossa la seconde, & le Pelion la troisième. Ainsi le mont Ossa doit être mis sur l'Olympe comme le plus voisin, & le mont Pelion ne peut être mis que sur l'Ossa. Virgile a pris tout le contrepied, & sans avoir aucun égard pour la grandeur, il a suivi seulement l'ordre, parce qu'en remontant du midi au Nord de la Macedoine

le Pelion est le premier, l'Ossa le second, & l'Olympe le troisième; ainsi il a mis le Pelion pour la base, sur le Pelion l'Ossa, & sur l'Ossa l'Olympe. Mais l'ordre d'Homere est le meilleur, parce qu'il est le plus raisonnable.

Et qu'il vouloit mener dans la sacrée ville d'Athenes, mais il ne put l'y conduire] Homere justifie ici Thesée de l'infidélité qu'on lui a reprochée d'avoir quitté Ariadne, après les obligations essentielles qu'il lui avoit. Selon ce Poète, Thesée n'est ni ingrat ni infidèle, il vouloit la conduire à Athenes pour vivre toujours avec elle; mais Diane offensée de ce qu'elle avoit prophané son temple, la retint dans cette île où elle mourut.

Dans l'île de Dia] Entre l'île de Crete & l'île de Thera.

Page 446. *Je vis Mara, Clymene*] Mara, fille de Proetus & d'Antée; ayant fait vœu de garder une perpetuelle virginité; elle viola son vœu, & fut punie par Diane, qui la fit mourir. Clymene fille de Minyas & mere d'Iphiclus.

Et l'odieuse Eriphyle, qui préfera un collier d'or à la vie de son mari] Eriphyle fille de Talas & de Lyfimaché, qui fut mariée à Amphiaras, & qui gagnée par un collier d'or que lui donna Polynice, obligea son mari d'aller à la guerre de Thebes, quoiqu'elle sût bien qu'il y devoit mourir. Voilà

pourquoi il lui donne cette épithete d'*odieuse*. Homere ne manque jamais de caracteriser ainsi les vertus ou les vices des personnes dont il parle. Eriphyle fut tué par son fils Alcmon.

Qu dans le vaisseau que vous m'avez fait équiper] Comme nous l'avons vû dans le VIII. LIV.

Page 447. *C'est mon hôte, & chacun de vous est riche & puissant]* Voila deux raisons dont la Reine Areté se sert pour porter ces Princes à faire à Ulyse, qu'elle voit réduit à la dernière necessité, des presens qui répondent & à leurs richesses & à la dignité de celle qui l'a pris sous sa protection.

Et par cette diligence n'estropiez pas les presens que vous lui devez dans la necessité où il se trouve] C'est le véritable sens de ce passage. La Reine prévient ici une pensée que l'avarice pouvoit dicter à ces Princes, qui étoit de renvoyer promptement Ulyse, & de prendre pour prétexte l'envie de lui faire plaisir, & de satisfaire plutôt son impatience, lorsqu'en effet ils ne chercheroient qu'une raison plausible de ne pas lui faire de plus riches presens, que le tems trop court ne permettroit pas de lui préparer; elle leur défend cette précipitation fausement obligeante & véritablement intéressée. Cela renferme un sentiment très-fin.

Et qu'il ne donne lui-même l'exemple]

Cela est admirablement bien dit. C'est au Roi d'ordonner, mais c'est aussi à lui à donner l'exemple. C'est ce qui fonde la réponse genereuse d'Alcinous.

Page 448. *Si vous vouliez que je demeurasse ici une année entiere pour vous donner le tems de préparer*] Il semble d'abord que cette réponse d'Ulyffe est trop intéressée, mais ce n'est nullement l'intérêt qui le fait parler, c'est l'envie de répondre aux honnêtetés d'Alcinous & des autres Princes; c'est pourquoi il leur fait entendre que quelque impatience qu'il ait de partir, il demeureroit-là un an pour leur faire plaisir, en leur donnant le tems de lui faire des presens dignes d'eux. Car comme c'étoit une gloire pour les Princes de s'être acquittés honorablement des devoirs de l'hospitalité, c'étoit une politesse à leurs hôtes de leur donner pour cela tout le tems nécessaire. Et pour les mieux assurer qu'il le feroit de tout son cœur, il leur fait voir l'avantage qui lui en reviendroit à lui-même, c'est qu'il en seroit plus estimé & plus honoré chez lui quand on le verroit revenir comblé de presens si riches.

Page 449. *J'en serois plus honoré & mieux reçu*] Il ne considère pas ces presens à cause de leur richesse, mais à cause de l'idée avantageuse qu'ils donnent de celui qui les a reçus. Ils lui attirent l'estime, le respect & l'amitié de tout le monde. Et c'est de ces

SUR L'ODYSSÉE. Livre XI. 495
présens qu'on peut dire avec raison ce qu'Hé-
siodo dit des richesses :

..... Πλούτῳ δ' ἀρετὴ κ' κῶδὸς ὀπιθεῖ.

*Les richesses sont suivies de l'honneur & de
la vertu. Comme Didyme l'a remarqué.*

*Qui pour venir à leurs fins , bâtissent des
fables que l'on ne sauroit démentir] Ce pas-
sage fait voir que l'art des fables est fort an-
cien ; les hommes y sont portés naturelle-
ment , & leur intérêt ajoute souvent beau-
coup à cette pente naturelle.*

*Pour vous il est vrai que vos paroles ont
tout l'air de ces contes ingénieusement inven-
tés , mais vous avez un esprit trop solide pour
vouloir tromper] C'est à mon avis le verita-
ble sens de ce vers ,*

Σοὶ δ' ἐνὶ ᾧ μωρῆ ἐπίων , ἐνὶ δὲ φρένες ἰσθλαί.

Par *μωρῆ ἐπίων* , *forma verborum* , il entend
le tour ingénieux de sa composition , qui en
effet a tout l'air du tissu d'une fable , mais
cela est corrigé par *φρένες ἰσθλαί* , par un bon
esprit , car cette solidité d'esprit , qui éclate
par-tout , fait croire qu'il ne trompe point
& qu'il ne dit rien que de vrai ; car un esprit
solide ne ment point & ne trompe point. Ce
passage est très-ingénieux. Homere fait don-
ner à ses contes par Alcinoüs le plus grand
de tous les éloges. Ils ont tout l'agrément
de la fable , Σοὶ μωρῆ ἐπίων ; mais en même

tems ils ont toute la vérité & toute la solidité de l'histoire, *φρίως ἰσθλαί*. Et par-là ils sont bien au-dessus de toutes les fables communes & vulgaires qui ne sont faites que pour tromper, comme la plupart de celles que nous voyons aujourd'hui. Et voilà ce qui fait le véritable caractère des Poèmes d'Homere. Ils ont tout le merveilleux de la fable & tout l'utile de la vérité. C'est ce qu'Aristote a si bien connu & si admirablement démêlé. On peut voir le 25. chap. de sa Poétique, & les Remarques de M. Dacier, à qui j'ai l'obligation de celle-ci.

Vous nous avez exposé comme le meilleur chantre l'auroit pu faire, l'histoire] Voilà la suite & l'effet de ce qu'il vient de dire ; ce merveilleux de la narration, qui ressemble au tissu d'une fable, & cette vérité, cette solidité d'esprit qui paroissent par-tout, font que ces contes ressemblent aux chants de ces chantres, qui étant divinement inspirés, ne disent que de grandes vérités, parce qu'ils parlent d'après la vérité même. Avec quelle noblesse Homere relève ici l'art des grands Poètes !

Page 450. *Les nuits sont longues*] Homere fait entendre ici qu'on étoit alors en Automne. Il ne faut pas pousser cela plus loin, car il n'y a que peu de jours qu'Ulyse est arrivé chez les Pheaciens, & on a vû que la Princesse Nausicaa & ses femmes se baignoient encore dans la riviere.

SUR L'ODYSSE'E. Livre XI. 497
Pour moi j'attendrois avec plaisir l'auro-
re] Qui est-ce qui ne l'attendroit pas ?

Page 451. *Par la perfidie même de leur propre femme*] Comme il n'y a qu'Agamemnon qui ait trouvé la mort dans son Palais par la perfidie de sa femme, & que le Poète parle au pluriel, on a voulu expliquer ce passage autrement, & par γυναίκες, par cette femme, entendre ou Helene ou Cassandre, mais tout cela est forcé. Homere en parlant au pluriel porte d'abord sa vue sur ce qu'il y a de plus tragique, & c'est la premiere histoire qu'il va conter.

Page 452. *Lorsque vous emmeniez leurs troupeaux*] C'est ce que signifie le mot *ἑλκεμονόρδρον*. Hesychius l'a fort bien expliqué, *ἑλκεμονόρδρον, ἑλελαόνοντα, μεταφέρειν εἰς ἀπὸ τῶν γαπίδων*. Le mot *ἑλκεμονόρδρον* signifie *emmenant*, par une metaphore tirée des campagnes où l'on fait le dégât.

Ou enfin, avez-vous été tué devant quelque ville, que vous eussiez attaquée pour la piller & pour emmener ses femmes] Car un Prince qui revenoit victorieux avec sa flote, pouvoit bien profiter de cette occasion & faire des descentes dans quelque pays ennemi, pour emmener des troupeaux & pour piller quelque ville sans défense, & en emmener les femmes & les enfans, comme c'étoit alors la coûtume.

Page 453. *Comme on assomme un taureau à*

sa creche] J'ai assez parlé de cette comparaison dans les Remarques sur le IV. Livre. Mais comme je me suis imposé la loi de suivre pied à pied l'Auteur du Parallele pour faire voir le ridicule de ses critiques, & de relever celles dont M. Despreaux n'a point parlé, je rapporterai ici la maniere dont il rend ce passage pour le rendre impertinent : *Agamemnon dit à Ulyffe qu'il fut assommé comme un bœuf par Egisthe, & que ceux qui l'accompagnoient furent tués comme des cochons qu'un homme riche fait tuer pour une noce ou pour une fête, ou pour un festin où chacun apporte son plat. A quoi le Chevalier ajoute : Je veux bien que les gens d'Agamemnon soient tués comme des cochons, quoique la comparaison ne soit pas fort noble, mais qu'importe pourquoi ces cochons sont tués ?* Tout se trouve là, une Traduction plate & basse, & une très-ignorante critique. Le mot Grec *σῆς* n'étoit point ignoble, & l'usage continuel qu'on faisoit de cet animal pour les sacrifices, l'avoit maintenu en honneur, & il est encore relevé ici par cette épithete harmonieuse *ἀγέδδωτος*. Homere ne pouvoit pas deviner l'idée basse que nous aurions en notre langue des mots *porceaux* & *cochons*, c'est pourquoi il a fallu les changer dans la Traduction pour s'accommoder à cette délicatesse de notre siecle. Du reste, l'idée est très-belle & très-juste, & la circonstance qu'Homere ajoute n'est nullement inutile, puisqu'elle sert à marquer le grand nombre de ceux qui furent tués avec Agamemnon.

Soit en combat singulier] Car il arrivoit souvent que l'on choisissoit deux combatans pour se battre en duel pour les deux partis ; souvent même dans les batailles il arrivoit de ces combats singuliers. Nous avons vû des exemples de l'une & de l'autre espece dans l'Iliade. Il ne faut pas se servir de ce passage pour établir l'ancienneté de ces duels que nous avons vûs de nos jours , qu'une fureur diabolique a inspirés , & que la piété du feu Roi a abolis. Les Grecs ni les Romains n'en ont jamais connu l'usage.

Page 454. *A ses cris , quoique je fusse déjà à terre & expirant , je fis des efforts*] Homere conserve ici le caractère d'Agamemnon , qui étoit un homme fort enclin à l'amour. Les cris de la personne qu'il aimoit , font plus sur lui que le soin de sa propre vie.

Instruite aux crimes] Elle y avoit été instruite par l'adultere , grand artisan de crimes.

Qui rejaillira sur toutes les femmes qui naîtront après elle , même sur les plus vertueuses] De quelles noires couleurs Homere fait peindre le crime ! Y a-t-il rien de plus horrible & qui doive faire plus d'impression sur l'esprit d'une personne qui va commettre un crime , que de penser que par cette action elle va se deshonoré éternellement , & deshonoré toutes celles de son sexe qui naîtront dans tous les siècles & qui le mériteront le moins ?

Page 455. *Et toujours par des femmes*] Il ne s'explique pas davantage, Agamemnon l'entendoit bien ; il veut parler d'Aërope femme d'Atrée , qui ayant été corrompue par Thyeste , plongea toute cette famille dans les plus épouvantables de tous les malheurs.

A n'avoir pas pour votre femme trop de complaisance , & à ne pas lui faire part de tous vos secrets] Je ne dis pas que ce conseil ne soit fort sage ; mais on peut répondre à Agamemnon que ce ne sont pas les complaisances qu'il a eues pour sa femme qui l'ont perdue , & qui l'ont rendu capable de commettre le plus grand des forfaits. Agamemnon parle en homme irrité , qui voudroit que tous les hommes punissent leurs femmes du crime que la sienne a commis. Mais je voudrois bien savoir ce que pensoit la Reine Areté de ce discours d'Agamemnon , car il semble autant fait pour son mari que pour Ulysse. Au reste Ulysse profitera si bien de ces avis d'Agamemnon ; qu'il entrera inconnu à Ithaque , & qu'il ne se découvrira à sa femme qu'après avoir achevé son entreprise , & s'être vu dans une entière sûreté.

Page 456. *Qu'il est heureux ! son pere aura la consolation de le revoir , & il aura le plaisir d'embrasser son pere*] Il n'y a rien de plus tendre & de plus touchant que ce sentiment que fournit à Agamemnon son propre malheur , en comparant son sort à celui d'Ulysse , & celui de Telemaque à celui d'Orreste.

Car en un mot il ne faut plus se fier aux femmes] Il vient de lui dire qu'il ne doit rien craindre de si tragique de Penelope , cependant il ne laisse pas de lui conseiller d'arriver inconnu, & de ne pas se fier à elle ; car dans ces sortes d'occasions une femme sans aucun mauvais motif peut par imprudence laisser échapper quelque mot capable de nuire & de faire échouer le dessein le mieux concerté.

Page 457. *S'est il retiré à Orchomene ou à Pylos chez Nestor , ou à Sparte chez Menelas ?*] Agamemnon nomme ici les trois retraites qu'un homme peut avoir. Chez ses parens , *est-il allé à Sparte chez Menelas ?* Chez ses amis , *s'est-il retiré à Pylos chez Nestor ?* Enfin dans quelque ville forte , qui soit un asyle inviolable , & telle étoit la ville d'Orchomene dans la Beotie à cause de ses grandes richesses. Agamemnon ne savoit pas que son fils l'avoit vengé , qu'il avoit tué Egisthe & Clytemnestre , & qu'il étoit paisible possesseur de ses Etats.

Je vois arriver l'ame d'Achille , celle de Patrocle , celle d'Antiloque & celle d'Ajax] Avec quel art & quel naturel Homere sait ranimer l'attention & la curiosité de ses Lecteurs.

Page 459. *Je préférerois d'être dans le monde le jardinier d'un fermier , qui ne gagneroit sa vie qu'à la sueur de son front , à regner ici sur toutes les ombres*] Voici un

des passages que Platon a condamnés dans le 3. liv. de sa République, & qu'il trouve très-dangereux pour les mœurs. Il ne peut souffrir que le Poëte fasse dire à Achille qu'il préféreroit la misere & la servitude à la mort, car ce sentiment ne peut que rendre la mort effroyable aux jeunes gens, & les disposer à tout souffrir pour l'éviter. Cela est fort bon dans la morale; mais la Poësie a d'autres regles qui la menent au même but. Elle met avec succès dans la bouche d'un heros comme Achille une sentence tirée du sentiment commun, & pourtant contraire à l'exacte morale, quand cette sentence est directement opposée à ses sentimens qui sont connus. Il ne faut pas craindre qu'Achille persuade à quelqu'un qu'il faut préférer la servitude à la mort, lui qui a mieux aimé mourir que de ne pas venger Patrocle. Il ne nous persuadera pas plus ici qu'il nous a persuadés dans le ix. Livre de l'Iliade, quand il a dit que *la vie est d'un prix infini que rien n'égalé; que tous les tresors du monde ne peuvent lui être comparés, & qu'il préfere une longus vie à une gloire immortelle, &c.* Ces paroles démenties & par les sentimens & par les actions de celui qui parle, font au contraire un très-bon effet.

Apprenez-moi aussi si vous savez quelque chose de mon pere] Voilà le caractère d'Achille conservé tel qu'Homere le presente dans l'Iliade, car nous avons vû que ce heros étoit un très-bon fils, & plein de tendresse pour son pere.

Page 460. *Car ce fut moi qui le menai de l'île de Scyros à Troye*] Ulysse dit ceci, parce qu'Achille n'avoit pas vû Neoptoleme au siege ; il n'y arriva qu'après sa mort.

Et appuyoit fort bien son avis sans s'écarter en vains discours] Voilà un grand précepte pour l'éloquence en general, & surtout pour celle qui convient quand on parle dans les assemblées où il s'agit de délibérer.

Page 461. *Il n'y avoit alors que Nestor & moi qui dans l'art de parler remportions sur lui l'avantage*] C'est ainsi qu'Ulysse doit parler, en comparant Nestor & lui à un jeune homme comme Neoptoleme.

Ces belliqueuses bandes de Cetéens étoient venues à cette guerre, attirées par des présens & par l'esperance d'épouser des femmes Troyennes] Il y a mot-à-mot dans le Grec, *Ses compagnons Cetéens se firent tuer autour de lui pour des présens de femmes*. Et c'est ce qu'il faut expliquer. Voici d'abord ce que Strabon a pensé de ce passage dans son XI. Liv. Homere nous propose plutôt ici un énigme, qu'il ne nous expose un point d'histoire clair & net. Car nous ne savons, ni quels peuples ce sont que ces Cetéens, ni ce qu'il faut entendre par ces présens de femmes, & les Grammairiens en nous débitant leurs fables, nous débitent leurs imaginations bien plus qu'ils ne tranchent la difficulté. Après cela n'y aura-t-il point de la temerité

à moi d'entreprendre d'expliquer ce qu'un si savant homme a trouvé trop difficile. Cependant je ne puis m'empêcher de l'essayer. Il y a donc ici deux difficultés : La première c'est de savoir qui sont ces *Cetéens* ; & l'autre , ce qu'il faut entendre par *ces présens de femmes*. Commençons par la première. Il est certain que le Royaume de Telephus , pere d'Eurypyle , étoit dans la Mysie Asiatique , dans la Teutranie près du fleuve Caique : Strabon en convient , & il dit que c'est le sentiment d'Homere. Il convient encore que dans le Caique va se décharger un gros torrent qui est comme un fleuve , & qui est appelé Cetée , Κήτιος. Je ne vois donc pas pourquoi ces peuples , qui étoient aux environs du Caique & de ce gros torrent , ne pouvoient pas avoir été appelés *Cetéens* , du nom de ce torrent ; c'est même le sentiment d'Hesychius , Κήτιοι , γένος Μυσῶν ἀπὸ τῆς Ἰσχυρίωντος ποταμοῦ Κήτιος. *Les Cetéens sont des peuples de Mysie , ainsi appelés du fleuve Cetée qui passe dans leur pays.* Il y a peu de noms de peuples dont l'origine soit mieux marquée & plus certaine. Venons à l'autre difficulté qui est sur *ces présens de femmes*. Je suis persuadée que la fable nous donne le moyen de l'éclaircir. Elle nous dit que Priam , pour obliger Astyoche sa sœur à envoyer à son secours son fils Eurypyle , lui fit de magnifiques présens , & lui envoya entr'autres choses une vigne d'or que Jupiter avoit donnée autrefois à Tros. Par ces présens de femmes on peut donc entendre ces présens envoyés à Astyoche , & qui furent la

la cause de la perte d'Eurypyle & de ses troupes. Priam ne se contenta pas de cela, il promet de donner à Eurypyle sa fille Cassandre, & Eurypyle, dans l'esperance d'épouser cette Princesse, marcha à Troye avec ses troupes. Voilà donc ces présens de femmes qui l'attirerent. C'est ainsi que ce Poète a mêlé l'amour dans l'Iliade, quand il a dit d'Othryonée qu'il étoit venu de Thrace à ce siege, poussé par la gloire & par l'amour, car il demandoit en mariage cette même Cassandre, Liv. XIII. tom. 3. page 248. Et quand il dit ici *par des présens de femmes*, il peut avoir embrassé les deux histoires dont je viens de parler, c'est-à-dire, les présens faits à Astyoché mere d'Eurypyle, & le beau présent promis à Eurypyle même. Dictys les a embrassées toutes deux. *Inter quæ nuncius Priamo supervenit Eurypylum Telephi ex Moësia adventare, quem Rex multis antea illectum præmiis, ad postremum oblatione desponsæ Cassandræ confirmaverat.* Lib. 4. pag. 95. Je l'ai suivi, & je me flatte qu'on ne trouvera plus ici d'énigme.

Page 462. *Là vous auriez vû les plus braves capitaines essuyer en secret leurs larmes & trembler de frayeur*] Il y a des occasions où les plus braves peuvent trembler. Et je ne doute pas que dans celle-ci il n'y eût bien des momens où les plus résolus auroient bien voulu n'être pas enfermés dans cette machine.

Page 463. *Dans la prairie d'Asphodele*] J'ai conservé ce mot, parce que c'étoit le nom de la prairie, à cause d'une plante fleurie dont elle étoit pleine.

Par la fureur où l'avoit jetté la victoire que je remportai sur lui lorsqu'on m'adjudgea les armes d'Achille] Quel devoit être l'étonnement des Pheaciens de voir un inconnu parler ainsi de ses grandes aventures ! & quelqu'un pourroit-il être surpris de la grande attention qu'ils lui donnoient ?

Page 464. *Ce fut la Déesse sa mere, Thetis elle-même, qui proposa ce prix*] Pourquoi ne pas garder les armes d'Achille pour son fils ? Ces armes divines ne devoient pas être possédées par un jeune homme qui n'avoit encore rien fait, il étoit même trop jeune, & elles ne lui auroient peut-être pas convenu. Et d'ailleurs Thetis vouloit honorer la memoire de son fils, en faisant disputer ces armes par les deux plus grands heros de l'armée.

Et ce furent les Troyens & Minerve] Comment les Troyens furent-ils juges de ce différent ? Agamemnon & les autres Généraux trouvant ce jugement très-difficile, & ne voulant pas s'exposer au reproche d'avoir favorisé l'un de ces heros, firent venir des prisonniers Troyens qu'ils avoient à l'armée, leur demanderent duquel des deux ils avoient reçu le plus de mal ; ils répondirent que c'étoit d'Ulyffe, & sur cela ils lui ad-

SUR L'ODYSSE'E. Livre XI. 507
jugerent le prix. Il ajoute que ce fut aussi
Minerve, car on ne peut pas douter que
cette Déesse ne préfère toujours la prudence
à la force. Quel éloge cela ne fait-il point
d'Ulysse, & quel respect cela ne devoit-il
pas lui attirer de la part des Pheaciens ?

*Eh, plût aux Dieux que je ne l'eusse pas
remporté !*] Ce sentiment est grand & digne
d'Ulysse. Il voudroit avoir été vaincu, afin
qu'Ajax ne fût pas mort.

Fils de Telamon, lui dis-je, Il n'y a rien
de plus poli ni de plus flatteur pour Ajax que
ce discours, cependant il n'en est point
touché, & il ne daigne pas seulement répon-
dre. Homere a parfaitement connu ce qu'il
faut donner à ces ames atroces. Il n'y a que
le silence qui leur convienne. Qu'auroit-il
dit ?

Page 465. *Et qui, pour la punir plus visi-
blement, a terminé votre vie*] Quelle gran-
deur dans ce seul trait. Toute l'armée des
Grecs punie & affoiblie par la mort d'un seul
homme ! Qui est-ce qui fait ainsi louer ?

Page 466. *Les unes étoient assises & les au-
tres debout*] Celles qui étoient debout,
c'étoient celles qui plaidoient pour accuser
ou pour défendre ; & celles qui étoient assi-
ses, c'étoit celles pour lesquelles ou contre
lesquelles on plaidoit, & qui alloient être
jugées.

Qui poursuivoit dans cette vaste prairie les bêtes qu'il avoit tuées] Cela est heureusement imaginé, pour faire entendre, selon la Theologie payenne, que les hommes portent dans l'autre vie les mêmes passions qui les ont agités dans celle-ci.

Au de-là je vis Tityus, ce fils de la Terre] Ce Tityus est l'image de ceux qui sont dévorés par les passions, & sur-tout par l'amour, dont les Anciens plaçoient le siege dans le foie. *Le véritable Tityus, dit Lucrece, liv. 3. est celui dont le cœur est déchiré par l'amour, qui est dévoré par de cuisantes inquietudes, ou tourmenté par d'autres cuisans soucis.*

Comme elle traversoit les délicieuses campagnes de Panope pour aller à Pytho] Panope est dans la Phocide au-dessous du Parnasse près de Delphes. Strabon écrit qu'Apollon allant d'Athenes à Delphes, passa à Panope, où il tua Tityus qui y regnoit, & qui étoit un homme violent & injuste. Cependant nous avons vû dans le VII. Liv. de l'Odyssée, que les Pheaciens conduisirent autrefois Rhadamanthe en Eubée, où il étoit allé voir Tityus qui étoit né dans cette île ; & Strabon nous assure que de son tems encore l'on y montrait un antre appellé *Elara*, du nom de la mere de ce Geant, & une chapelle où l'on rendoit à ce monstre une espèce de culte. Ces deux traditions qui paroissent si contraires, peuvent aisément se concilier. Jupiter étant devenu amoureux d'Elara fille d'Or-

chomene , qui regnoit dans la ville de ce nom , peu éloignée de Panope , eut d'elle ce Tityus ; mais pour dérober à Junon la connoissance de cette intrigue , il alla cacher cet enfant sous la terre dans l'Eubée , & l'en retira ensuite. Voilà pourquoi on dit qu'il étoit fils de la terre. Cet enfant devenu grand , retourna enfin dans le pays de sa mere , qui étoit sa véritable patrie , & où il fut tué par Apollon. Les Eubéens pour faire honneur à leur île d'avoir été comme son berceau , montroient l'autre où il avoit été caché , & une chapelle où on lui rendoit quelques honneurs comme à un fils de Jupiter ; car les peuples profitent de tout pour honorer leur pays. Voilà pourtant un plaisant saint que Tityus.

Je vis le célèbre Tantale] C'est la véritable image des avares qui meurent de faim & de soif au milieu de la plus grande abondance. Horace a bien employé cette image dans la sat. 1. du livre 1.

Page 467. *Le tourment de Sisyphe ne me parut pas moins terrible*] Sisyphe est l'emblème des ambitieux. Homere ne nous fait voir qu'un criminel puni pour chaque vice , mais par-là il nous fait envisager le supplice de tous ceux qui ont vécu dans le même déreglement.

Page 468. *Une force majeure le repoussoit*] On peut entendre aussi que la propre force de ce rocher le repoussoit , car il anime ce

rocher, c'est pourquoy il ajoûte, & cette pierre impudente retomboit en roulant, &c. Je n'ai osé hafarder la même épithete, & j'ai craint les oreilles trop délicates & peu accoutumées à ces figures hardies, dont l'audace fait la beauté.

C'est-à-dire, son image, car pour lui] Voici une confirmation bien claire de ce que j'ai déjà dit plus d'une fois sur ce partage de l'ame après la mort. L'ombre d'Hercule qui est dans les enfers, c'est l'image de son corps *ειδωλον*, c'est-à-dire, le corps délié & subtil dont son ame étoit revêtue. Et lui, c'est l'entendement, l'ame spirituelle qui étoit revêtue de ce corps subtil. Cette Theologie a été assez expliquée.

Et il a pour femme la charmante Hebé, fille de Jupiter & de Junon] Cette fable qui donne à Hercule, après sa mort, Hebé pour femme, me paroît heureusement inventée, pour faire entendre qu'une perpétuelle jeunesse, c'est-à-dire, une réputation qui ne vieillit jamais, est la récompense des heros, qui, comme Hercule, ont fait servir leur valeur & leur force au soulagement des hommes.

Page 469. *Des cris aigus de morts qui fuyoient devant elle*] Ceux qu'il avoit domptés & punis en cette vie, ou qui pour se dérober à sa vengeance, s'étoient cachés dans des cavernes, le craignoient & le fuyoient encore après la mort.

Son estomac étoit couvert d'un large baudrier d'or] Dans le XIV. Livre de l'Iliade, Homere nous a donné la ceinture de Venus admirablement bien travaillée & chargée d'ouvrages très-exquis. Voici le pendant d'oreille, s'il m'est permis de parler ainsi, c'est le baudrier d'Hercule chargé aussi d'ouvrages admirables, mais qui sont aussi terribles que les autres sont gracieux, & c'est cette opposition qui en fait toute la beauté. Comme ce Poëte a mis sur cette ceinture de Venus tous les artifices dont elle se sert pour surprendre les hommes & pour les perdre, il a mis sur le baudrier d'Hercule tout ce que des heros comme lui font pour les secourir & pour les sauver. Ils domptent les monstres, ils s'exposent aux plus grands dangers. Quelle grandeur & quelle finesse dans ce contraste !

On y voyoit des ours, des sangliers, des lions, des combats] Il y a bien de l'esprit & du goût à avoir mis sur ce baudrier toutes les actions d'Hercule, au lieu de les raconter.

Que l'ouvrier qui l'a fait n'en puisse jamais faire de semblable] Cet endroit d'Homere ne m'a pas paru difficile : cependant il faut bien que les Anciens y aient trouvé de la difficulté, puisqu'ils en ont donné deux explications très-différentes. Les uns l'ont expliqué ainsi : *Celui qui l'a fait n'en avoit jamais fait de semblable, & il n'en fera jamais de pareil, car il a employé à celui-là toute sa*

vie. Ou bien : Il y a épuisé toute la force de son art. Et les autres : Que celui qui l'a fait , qui en a imaginé le dessin , n'en fasse jamais de semblable. La première explication fait une très-grande violence au texte , & d'ailleurs elle ne dit pas grand chose , & ne fait que l'éloge de l'ouvrier. J'ai donc suivi la dernière ; car outre qu'elle s'ajuste mieux avec les paroles d'Homere & qu'elle est plus naturelle , elle renferme un sentiment très-passionné , & très-digne d'un homme sage & vertueux comme Ulyffe ; car bien loin que ce soit une imprécation contre l'ouvrier , comme l'ont crû les Auteurs de la dernière explication , au rapport même d'Eustathe , *ἔπειτα δὲ* , dit-il , *τὸν λόγον ἐς ἀρχὴν διεξιμένοι χημα* , les autres prenant ce discours pour une sorte d'imprécation , c'est au contraire un souhait qui renferme une sorte de benediction , & c'est ce qu'il faut faire entendre. Ulyffe vient de dire que ce baudrier étoit effroyable à voir , & il paroît qu'il en a eu peur ; remarquons en passant quel éloge c'est pour Hercule que cette peur d'Ulyffe ; car si un heros comme lui , qui a détruit la superbe Troye , qui a affronté tant de périls avec tant de fermeté , & qui a eû le courage de descendre aux Enfers , est effrayé de l'image seule des monstres qu'Hercule a domptés , quel heros n'étoit point Hercule d'avoir attaqué ces monstres mêmes & de les avoir défaits ? Que produit cette peur d'Ulyffe ? Un sentiment plein d'humanité : il s'écrie , *Que celui qui a fait ce baudrier n'en fasse jamais de semblable.* Que jamais

l'Histoire ne lui fournisse le sujet d'un pareil dessein. C'est-à-dire, qu'il souhaite qu'il n'y ait plus de Géans à vaincre, plus de monstres à dompter, qu'il n'y ait plus de combats, de batailles, de meurtres, & qu'on voye regner par toute la terre, la piété, la justice & la paix. Faisons le même souhait. Que le grand Prince à qui les loix & les vœux des peuples viennent de confier la Régence de l'État, nous fasse jouir long-tems de cet avantage, & que le jeune Roi instruit par ses grands exemples, ait l'heureuse ambition de n'être grand que par la paix.

Page 470. *Es-tu aussi persécuté par le même Destin qui m'a poursuivi pendant ma vie*] Il y a dans le Grec : *Traînes-tu aussi avec toi un mauvais destin comme celui que j'ai apporté en venant au monde ?* Et cette expression est remarquable.

J'étois fils du grand Jupiter, mais ma naissance n'a pas empêché que je n'aye passé mes jours] Homère donne ici une instruction indirecte, qui me paroît d'une grande beauté & d'une grande utilité. Hercule étoit fils de Jupiter, & il n'a pas laissé d'être assujetti à des traverses infinies. Toute sa vie n'a été qu'un tissu de peines & de travaux. Les hommes ordinaires qui ont dans la vie quelques malheurs, oseroient-ils se plaindre ?

J'ai été soumis à un homme fort inférieur à moi] Un fils de Jupiter peut donc être sou-

mis aux hommes. Grande vérité & en même tems grande leçon. M. Dacier m'a fourni sur cela une réflexion d'Epiétete que je trouve divine : *Hercule , exercé par Eurysthée , ne se disoit point malheureux , & exécutoit tout ce que ce tyran lui ordonnoit de plus penible , & toi exercé par un Dieu qui est ton pere , tu cries , tu te plains , & tu te trouves malheureux !*

En dernier lieu il me commanda de descendre dans cet empire des morts] Puisqu'Hercule étoit déjà descendu dans les Enfers , Homere n'a donc rien fait d'extraordinaire ni d'incroyable en y faisant descendre Ulysse C'est ainsi que ce Poëte fonde la vraisemblance de sa fable. Cela est fort adroit.

Page 471. *Et peut-être que j'aurois eü la satisfaction de voir ces grands personnages]* Homere fait encore voir ici qu'il n'auroit pas manqué de matiere pour continuer cet épisode s'il avoit voulu , mais il se contente de faire voir cette grande richesse sans s'y amuser.

N'envoyât du fond de l'Erebe , la terrible tête de la Gorgone , pour l'exposer à mes yeux] Cela est plaisant , comme si l'ombre même de la Gorgone avoit pû faire dans les Enfers ce que la Gorgone elle-même faisoit dans cette vie , qui étoit de rendre immobiles & de convertir en pierres ceux qui la re-

gardeient. Mais toute cette idée n'est que pour dire poétiquement qu'il eut peur que ce sujet si agréable ne l'amusât trop long-tems, & ne lui fit oublier son retour.

La terrible tête de la Gorgone] Athenée dans son liv. 5. nous rapporte un passage d'Alexandre de Myndes du 11. de son histoire des Animaux, qui nous découvre l'origine de cette fable de la Gorgone. Cet Historien dit que dans la Libye il naissoit un animal, que les Nomades appellent *Gorgone*, qui ressembloit à une brebis sauvage ou à un veau, & dont l'haleine étoit si empoisonnée, qu'elle tuoit sur le champ tous ceux qui l'approchoient. Une espèce de crinière lui tomboit du front sur les yeux, & si pesante, qu'elle avoit bien de la peine à la secouer & à l'écarter pour voir. Mais quand elle l'avoit écartée, elle tuoit sur l'heure tous ceux qui la regardoient. Il ajoute que quelques soldats de Marius en firent une triste expérience dans la guerre contre Jugurtha, car ayant rencontré une de ces Gorgones, & lui ayant couru sus pour la tuer, elle écarta sa crinière & les prévint par ses regards. Après ces premiers, d'autres eurent le même sort; enfin quelques cavaliers Nomades ayant fait une enceinte, la tuerent de loin à coups de fleches. Sur ce fondement il n'a pas été difficile à la Poésie de bâtir cette fable de la Gorgone.

§16 R E M A R Q U E S , &c.

Les flots du grand fleuve] Homere donne à l'Océan le nom de *fleuve*. Et l'on peut voir sur cela Strabon au commencement de son premier livre.

Fin du Tome second.

